This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

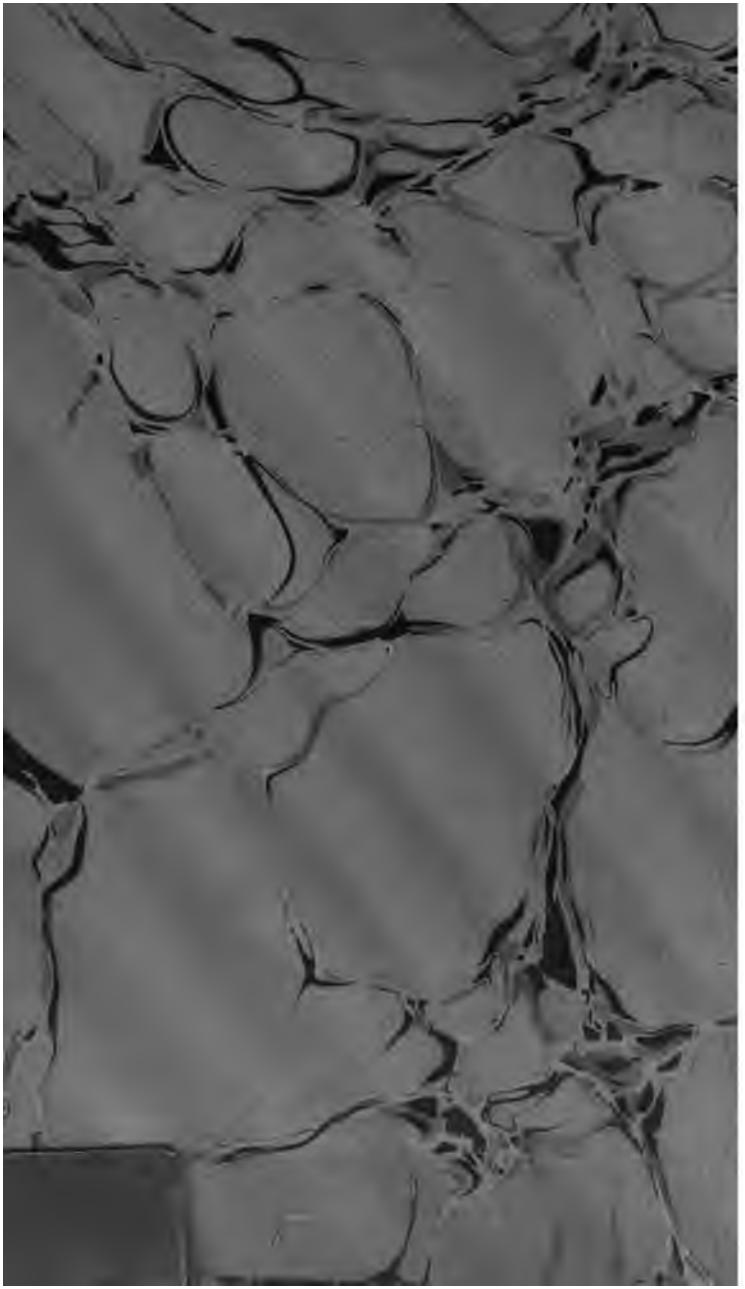
We also ask that you:

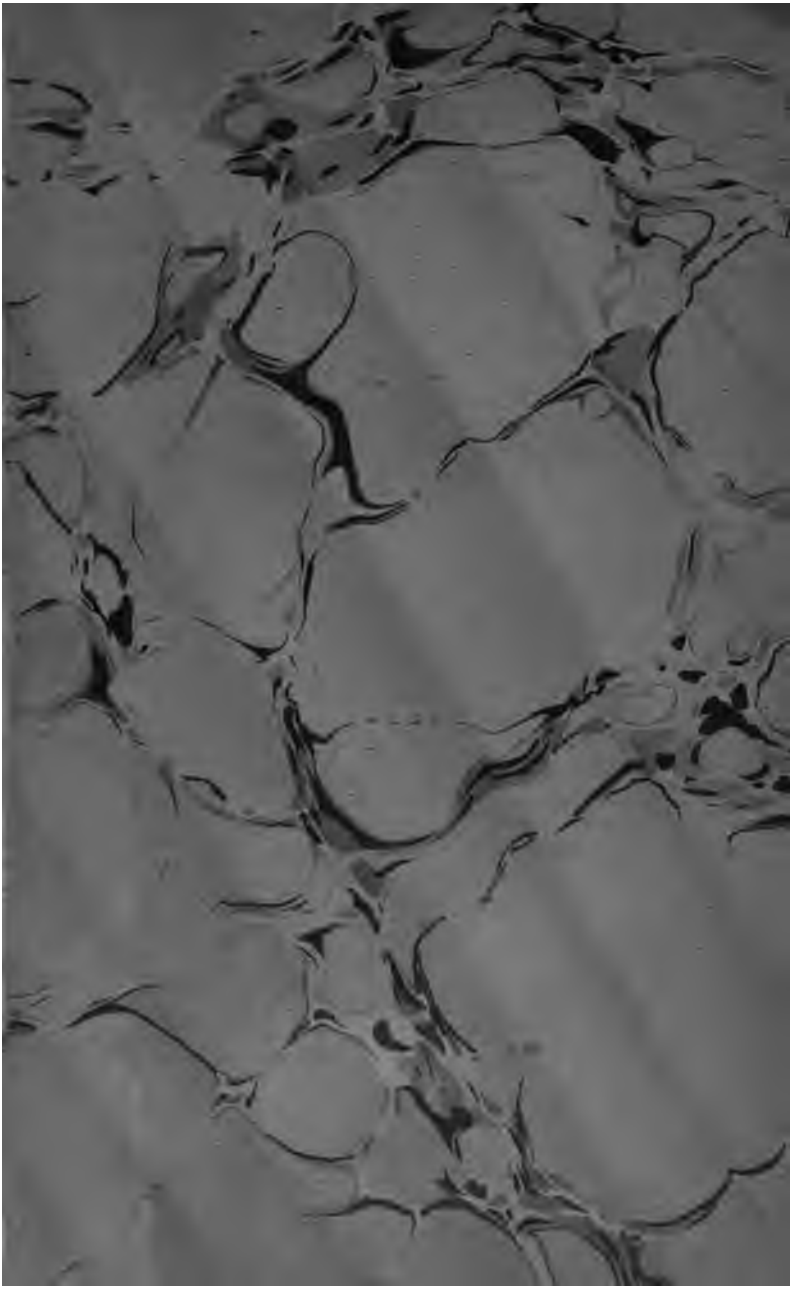
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 932,169





A333
1892

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVIIe SIÈCLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

La poésie, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays, 8e édition. 1 vol. in-16. . 3 fr. 50

La prose, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays, 7e édition. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

La littérature française, des origines à la fin du XVIe siècle, 7e édition. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

La littérature française au XVIIe siècle, 7e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La littérature française au XVIIIe siècle, 6e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

La littérature française au XIXe siècle, 2 volumes in-16.

Tome I. 4e édition. . . . . 3 fr. 50

Tome II. 3e édition. . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, 2 vol. in-8. . . . . 10 fr.

Variétés morales et littéraires. 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Le même ouvrage, in-8. . . . . 5 fr.

Poètes et poésies, 2e édition. 1 vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD.

M. Levi

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR

PAUL ALBERT

HUITIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

Droits de traduction et de reproduction réservés

Prof. Marity Lévi
8-10-36
idd. id.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIIe SIÈCLE

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

D'où vient cette appellation, et quelle en est la portée? — Tableau de la société française sous le règne de Louis XIV. — Le roi, la cour, la ville, la province, le peuple, le clergé. — Les gens de lettres et les pensions.

I

On se rappelle l'historique rapide et souvent inexact que trace Boileau de la poésie française durant le moyen âge et au XVIe siècle, et le soupir de soulagement qui lui échappe, quand il salue Malherbe :

Enfin Malherbe vint...

Malherbe, c'est la règle, c'est l'autorité, c'est l'ordre, c'est le salut. La plupart des critiques témoignent la même satisfaction, avec je ne sais quoi de plus recueilli, lors-

qu'ils sont parvenus au seuil de cette mémorable période, qu'on est convenu d'appeler *le siècle de Louis XIV*. Ils ont enfin touché la terre promise ! Jusque-là, tout était confusion, anarchie, chaos dans la littérature française; à peine çà et là quelques éclairs parmi les ténèbres, un vague pressentiment des beautés parfaites qui vont enfin apparaître. Ne leur demandez pas où commence et où finit cette époque fortunée, qui ne produisit que des chefs-d'œuvre : ces misérables questions de date méritent-elles d'arrêter l'attention ? Tout grand écrivain, toute œuvre supérieure appartiennent de droit au siècle de Louis XIV; et l'on retrouvera bon gré mal gré en eux les mérites qui font de la littérature de ce temps un véritable âge d'or, le modèle et l'envie de toutes les littératures. Est-il besoin de dire que ce n'est pas à ce point de vue que je me placerai ? On en a fini avec les formules surannées et vides de l'admiration conventionnelle, qui le plus souvent admire à côté. L'indépendance n'exclut ni le respect ni la sympathie. Elle est, du reste, la condition même et la raison d'être de la critique. A quoi bon parler ou écrire, si c'est pour répéter des opinions qui traînent partout et qu'on ne partage pas?

J'examinerai d'abord quel est le sens et quelle est la portée de cette désignation convenue *le siècle de Louis XIV ;* je tracerai ensuite un tableau de la société française sous le règne du grand roi : c'est l'introduction naturelle à ces études. Les cadres une fois dessinés, je présenterai successivement les hommes et les œuvres qui caractérisent de la manière la plus sensible l'esprit des diverses périodes que l'on confond d'ordinaire, et à tort, en une époque unique.

C'est Voltaire qui a imaginé et fait accepter cette fameuse division des quatre siècles, « de ces quatre âges « heureux, où les arts ont été perfectionnés, et qui, ser- « vant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont « l'exemple de la postérité. » Ces quatre siècles sont comme on sait, celui de Philippe et d'Alexandre, celui de César et d'Auguste, celui des Médicis, et enfin celui de Louis XIV, « qui est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. » — Rien de plus commode en apparence que cette division, rien de plus factice et de plus insoutenable. Qu'est-ce que le siècle de Philippe et d'Alexandre, ces barbares aux yeux des purs Grecs? Que deviennent Homère, Hésiode, Eschyle, Pindare, Hérodote, Archiloque, Alcée, Sapho et tant d'autres, qui n'ont pas eu le bonheur de voir *l'homme de Pella* triompher de la Grèce? On peut accepter à la rigueur (non sans réserves cependant) le siècle de César et d'Auguste, et celui des Médicis, tout en se demandant pourquoi on marque du nom de ces usurpateurs, la généreuse et brillante expansion du génie d'un peuple pendant une période de près de cent années ; mais de quel droit faire honneur au roi Louis XIV de tous les grands hommes et de toutes les œuvres supérieures qui ont apparu pendant plus d'un siècle? Qu'est-ce que Descartes, par exemple, doit à Louis XIV? Il est mort en 1650, le roi avait douze ans. Qu'est-ce que Pascal doit à Louis XIV? Et Corneille? *Le Cid* fut représenté deux ans avant la naissance du roi. Et Retz? Et La Rochefoucauld? Et cette noble école de Port-Royal que le roi ne cessa de persécuter, jusqu'au jour où il la détruisit de fond en comble, et fit jeter à la voirie les corps des solitaires et des religieuses? Molière

avait quarante et un ans quand Louis XIV commença à régner, La Fontaine en avait quarante, Bossuet en avait trente-quatre[1]. Combien d'autres encore, parmi les artistes, les savants, les hommes de guerre, les hommes d'État, dont on s'obstine à grossir le cortége du monarque! Il est le soleil ; on veut que tous les astres tirent de lui la chaleur, la lumière et le mouvement. Chose prodigieuse ! Son influence agit avant sa naissance et après sa mort. Dans son catalogue des écrivains de ce fameux siècle, Voltaire place sans hésiter Descartes, Balzac, Vaugelas, nés au XVIe siècle et morts avant la majorité du roi, et Montesquieu, que l'on croyait bien un homme du XVIIIe siècle. Il affirme, en même temps, que ce siècle fut le plus *éclairé* qui fut jamais. Il est vrai que, vingt ans plus tard, il dira avec beaucoup plus de raison :

Siècle de grands talents, bien plus que de lumière.

Ses adversaires les plus acharnés, Desfontaines, Fréron, Clément, ses disciples les plus soumis, La Harpe et son école, acceptent en bloc la théorie de la confusion des dates. Mais, ce qui est plus grave encore, ni Voltaire, ni ses amis, ni ses ennemis, ne s'avisent d'examiner si ces différences sensibles dans l'âge des écrivains et des artistes, n'en ont pas entraîné d'essentielles dans l'esprit de leurs œuvres. Elles sautent aux yeux cependant. Quoi de plus dissemblable que Corneille et Racine, que Pascal et Fénelon, que le Poussin et Lebrun ? Le grand Arnauld ressemble-t-il au père Bouhours? Philippe de Champagne

1. M. Eugène Despois, dans son beau livre *Les lettres et la liberté* (Charpentier, 1865), a fait bonne et complète justice de ce préjugé, qui est, comme disait Condorcet, un reste d'idolâtrie monarchique.

à Rigault ? Condé et Turenne ressemblent-ils à Villeroy et à Villars ? Il importe donc d'abord de bien établir ces distinctions fondamentales, et de les expliquer, en marquant les traits particuliers propres aux diverses catégories d'écrivains qui appartiennent au XVIIe siècle. Les uns sont antérieurs au règne personnel de Louis XIV; les autres sont pour ainsi dire intermédiaires ; les derniers ont subi presque exclusivement l'influence de ce règne si long, et si désastreux dans sa dernière période : ce ne sont pas ceux qui jugent le moins sévèrement l'homme et le roi, témoin Fénelon et Saint-Simon. — Dans la première classe, figurent les plus grands noms du siècle, Descartes, Pascal, avec Saint-Cyran et Arnauld, Corneille, Retz, La Rochefoucauld, Saint-Évremond, Vaugelas et tous ces indépendants sur qui s'abattit Boileau, Saint-Amant, Cyrano de Bergerac, Scarron ; à la période intermédiaire appartiennent Bossuet, Molière, La Fontaine, Mme de la Fayette, Mme de Sévigné ; puis viennent ceux sur qui pesa uniquement l'influence du pouvoir absolu, Boileau, Racine, Fénelon, La Bruyère, Perrault. Il convient de placer à part, et sur un siége plus haut, comme sur un tribunal, le terrible Saint-Simon : c'est lui qui dira le dernier mot, et rendra l'arrêt définitif sur cette époque. Si l'on descend des sommets, parmi les talents de second ordre dont le nom flotte encore au-dessus de l'abîme de l'oubli, la plupart sont des adversaires plus ou moins déclarés de l'esprit du règne : Fontenelle, l'abbé de Saint-Pierre, Chaulieu, et la tribu ardente des réfugiés, Saurin, Bayle, Jurieu, ces Français que le bigotisme cruel du grand roi a chassés de la mère patrie, et dont les descendants hier encore combattaient contre nous. Toutes ces distinctions,

qui sont l'originalité même et la vie d'une époque, je les mettrai en lumière; j'essaierai de rendre à chaque écrivain la physionomie qui lui est propre. La majestueuse figure de Louis XIV dominera l'ensemble du tableau, il le faut bien, puisqu'il a tenu le premier rôle pendant tant d'années; mais dans la foule des sujets illustres qu'on entasse d'ordinaire confusément aux pieds de son trône, je marquerai avec soin les distances. Il en est qui ont toujours été hors de la portée des rayons du soleil, ce sont les plus grands : une force supérieure leur versait la chaleur et la vie; d'autres ont reçu d'aplomb la lumière; les derniers n'ont été qu'effleurés par les lueurs mourantes de l'astre à son déclin. Cela suffirait déjà pour établir entre ces écrivains des différences bien tranchées ; il y en a d'autres, qui tiennent à la nature même et au caractère intime de chacun d'eux, qui constituent enfin sa personnalité. Si tous les hommes sont égaux sous le despotisme d'un seul, ils n'en sont pas moins dissemblables. C'est l'honneur de la critique de nos jours d'avoir cherché l'homme sous l'écrivain. Ainsi, l'œuvre s'éclaire d'une lumière nouvelle, imprévue; on la voit, pour ainsi dire, naître dans sa pensée, et revêtir, peu à peu, la forme que la nature même de l'auteur devait lui imposer. Ainsi s'explique la variété des productions d'une époque féconde entre toutes, et que des critiques étroits condamnent, on ne sait pourquoi, à une froide uniformité.

II

C'est à Louis XIV, et avec raison, que l'on fait remonter l'établissement définitif du pouvoir absolu. Richelieu, à qui

il ne mérite pas d'être comparé, avait commencé l'œuvre, et l'on sait assez quelles oppositions il rencontra. Dans les premières années de la régence d'Anne d'Autriche, la royauté radoucie sembla plutôt tolérée que véritablement maîtresse. Dès qu'elle voulut reprendre les traditions de Richelieu, il y eut explosion. Grands seigneurs, magistrats, bourgeois, gens du peuple, tout le monde s'éveilla, chercha les lois, parla de liberté. Il faut lire dans les *Mémoires* de Retz [1] (2e partie), l'éloquente et profonde peinture de l'état de la nation qui se remettait à peine du despotisme de Richelieu, et se refusait à croire qu'elle fût faite pour une servitude sans espoir. Vingt ans plus tard les résistances sont tombées. Soit épuisement, soit habiles concessions de Mazarin, les principaux acteurs de l'insurrection se calment, rentrent dans la sujétion, ou disparaissent de la scène. Louis XIV trouve le royaume pacifié, l'autorité rétablie. Elle eût pu être modérée, c'était l'intérêt bien évident de la royauté et de la nation : il voulut qu'elle fût absolue. Nobles et Parlement s'inclinèrent; l'Église applaudit à l'abaissement de tous devant un seul et y travailla : quant au peuple, le temps n'était pas encore venu où il devait élever la voix. Une société toute nouvelle se forma, dans laquelle un seul fut maître de la vie et des biens de tous [2]. Les théoriciens du pouvoir démontrèrent à grand renfort de textes tirés de l'Écriture sainte « que les rois ont le droit de tout faire impunément

1. La librairie Hachette vient de publier les deux premiers volumes d'une édition qui sera la première édition complète, et, on peut le croire, définitive. Elle est due au savant et consciencieux M. Feillet, qu'une mort prématurée a enlevé aux lettres.

2. En 1710 un impôt du dixième fut proposé au roi par Desmarets, contrôleur général. Il eut quelques scrupules. Tellier et les docteurs

par rapport à la justice humaine. » Ils sont les élus de Dieu, ils sont des Dieux (Bossuet). Le roi étant l'unique source de tout pouvoir et de toute faveur, la nation tout entière se prosterne à ses pieds, le glorifie, l'implore, l'adore. Il y eut un débordement d'adulation et de servilité que le monde chrétien ne connaissait pas. Écoutons Saint-Simon :

Le cruel poison de la flatterie le déifia dans le sein même du christianisme. Ce n'est pas trop dire que, sans la crainte du diable que Dieu lui laissa jusque dans ses plus grands désordres, il se serait fait adorer, et aurait trouvé des adorateurs, témoin, entre autres, ces monuments si outrés, pour en parler même sobrement, sa statue de la place des Victoires, et sa païenne dédicace où j'étais, où il prit un plaisir si exquis.

Le dieu n'est pas un tyran cruel, ombrageux, injuste; c'est un maître humain qui ne doit rien à ses sujets, mais qui consent à faire quelque chose pour eux. Il ne se montre guère que revêtu de majesté, dans toute la splendeur de sa gloire. Convaincu le premier de la sublimité de son rôle, de sa mission divine, il veut qu'autour de lui tout conspire à relever l'éclat de la couronne. L'étiquette devient la première des sciences et la plus compliquée. Chacun sait au juste la place qui lui est assignée dans le cortége royal et l'attitude qui est commandée devant le roi. Lui, dans la sérénité de la toute-puissance, contemple ces longues files de courtisans qui, sur un signe de lui, se meuvent, parlent, se taisent, revêtent tel ou tel cos-

de Sorbonne consultés, répondirent que les biens des sujets sont au roi. — « Il ne douta plus, dit Saint-Simon, que tous les biens de ses sujets ne fussent siens, et que ce qu'il n'en prenait pas et qu'il leur laissait, ne fût de pure grâce. »

tume[1]. Il n'entre pas dans sa pensée qu'on puisse opposer la moindre résistance à sa volonté. Son autorité est aussi absolue dans sa famille, que sur ses sujets. Il opprime et anéantit, mais sans intention méchante, par le simple épanchement d'une personnalité que rien n'arrête. Ce n'est pas par cruauté qu'il expose la vie de telle princesse de sa famille, condamnée à suivre tous les divertissements de la cour; c'est plutôt par affection, parce qu'il aime à l'avoir près de lui. Le père de La Chaise est mourant; ce n'est pas par inhumanité *qu'il se fait apporter le cadavre* (Saint-Simon), c'est qu'il aime à entendre son confesseur. Il sent qu'il est le maître, et le fait sentir à tous. Persuadé qu'il est le représentant de Dieu sur la terre, il croit qu'il peut, comme Dieu, créer ou communiquer le génie, que son choix suffira pour faire du pauvre Chamillard un grand ministre, de Villeroy un grand général. C'est un prince fort pieux, très-exact dans ses dévotions, et qui, en vieillissant, sera de plus en plus la proie de son confesseur. Fort ignorant de toutes les choses qu'on apprend dans les livres, il ne sait même pas de quoi il est question dans les querelles religieuses où il intervient avec tant d'assurance et de dureté. Saint-Simon en rapporte un exemple qui a bien son prix.

Le roi demande au duc d'Orléans qui allait rejoindre Berwick en Espagne, qui il emmène avec lui. Le duc nomme Fontpertuis. « Comment mon neveu, reprit le roi avec émotion, le fils de cette folle qui a couru M. Arnauld partout! un jansé-

1. D'Argenson s'exprime ainsi : « Le roi était adoré comme une belle et orgueilleuse divinité. Notre vanité nous faisait admirer le beau comédien, dans son rôle de fier monarque, quoique au fond ce fût un véritable tyran de ses peuples : guerres injustes, bâtiments énormes, luxe oriental, véritable cause de notre ruine présente. »

niste! Je ne veux point de cela avec vous. — Ma foi, sire, je ne sais pas ce qu'a fait la mere, mais pour le fils, il n'a garde d'être janséniste, car il ne croit pas en Dieu. — Est-il possible? reprit le roi en se radoucissant. — Rien de plus certain, sire, je puis vous en assurer. — Puisque cela est, il n'y a point de mal, vous pouvez l'emmener. »

Ce qui domine en lui, c'est la foi en la légitimité du pouvoir absolu, et la résolution formelle de périr plutôt que d'y laisser porter atteinte. C'est de là que vient le goût de la magnificence, du faste, de tout ce qui pouvait rehausser la décoration de la scène où il jouait le premier rôle. Incapable de comprendre et de juger les œuvres d'art quelles qu'elles fussent, un secret instinct l'avertissait du plus ou moins de rapport qu'il y avait entre elles et la royauté telle qu'il la voulait. Ce qu'il goûtait par-dessus tout, c'était l'ordre, la régularité, la noblesse soutenue. La force, l'originalité, la grâce, le touchaient moins. Il proscrivit le cartésianisme, dont il ne sut jamais le premier mot; il persécuta le jansénisme, dont il n'avait pas la moindre idée; il ne comprit rien à La Fontaine. Quant au familier et au burlesque dans les arts, il l'avait en aversion profonde [1]. Les monuments qu'il fit exécuter sous son règne, la colonnade du Louvre, l'hôtel des Invalides, l'Observatoire, l'Arc de triomphe, respirent une majesté froide et ennuyée. Le chef-d'œuvre du genre, et son chef-d'œuvre à lui, c'est Versailles, le temple du dieu. On a essayé, on essaiera en vain d'approprier à des usages modernes le pompeux édifice, il résistera toujours. L'om-

1. Surtout depuis son mariage avec la veuve de Scarron. Plus jeune, il aimait fort les bouffons italiens, le fameux Scaramouche surtout, qu'il payait plus cher que Molière.

bre de Louis XIV l'habite et le remplit à jamais : tel hôte, telle demeure.

Après le roi, à égale distance du roi et du reste de la nation, viennent les grands seigneurs. Ils forment le cortége naturel de la royauté. C'est sur eux que s'abattit d'abord le joug qui pesa bientôt sur tous les sujets. Le roi, qui était d'une politesse exquise, était en retour le plus exigeant des maîtres. Affections de famille, santé, intérêts de fortune, tout devait être sacrifié aux devoirs de courtisan. Il fallait un congé régulier pour se dispenser d'assister au lever et au coucher du roi. Il ne tolérait aucun manquement, il n'en oubliait aucun. Seul dispensateur des grâces, il tenait par là toute sa noblesse. Talents, services rendus, mérite incontestable, tout cela n'était rien sans l'assiduité à faire sa cour. Il excellait dans cet art difficile et cruel d'entretenir l'émulation, d'exciter les rivalités. On se disputait un regard, un mot, un sourire; il mesurait à chacun suivant son rang et ses mérites réels ou imaginaires, les moindres marques d'une attention toujours proportionnée et jamais en défaut. C'est à lui, à lui seul que l'on s'adressait pour obtenir avancement, charges, pensions, dignités, argent. Il tirait de l'obscurité, du néant, le plus humble gentilhomme de son royaume, ou même un simple bourgeois, pour le placer sur les têtes les plus hautes. Ambitieux, vaniteux, nécessiteux, tous étaient prêts à tout pour plaire au roi. Ceux qui se tenaient debout quand même, comme Saint-Simon, étaient laissés à l'écart; ceux à qui échappait une parole imprudente ou irrévérencieuse, étaient perdus, témoin Bussy-Rabutin. Ni prières, ni marques de repentir, ni l'avilissement le plus cruel des suppliants ne pouvaient le fléchir. Tant de

puissance, et une volonté si ferme de la faire sentir, un art infini de tout ramener à la splendeur du trône, la magnificence, les grâces de la personne, le prestige d'une gloire précoce qu'il savait s'approprier, maintenaient dans une sorte d'éblouissement et d'adoration les courtisans de tout rang, de tout âge, de tout sexe. Les femmes se troublaient à un regard de lui, à un mot tombé de ses lèvres. Les poètes de cour, les rimeurs de ballets et de mascarades célébraient les glorieuses faiblesses du monarque, sa ravissante beauté, et la félicité de l'humble mortelle qui avait captivé le cœur du dieu. Les plus honnêtes rêvaient pour leur femme ou leur fille pareille fortune. Tant que le roi fut jeune et donna le signal des fêtes et des plaisirs, les courtisans ne furent exposés qu'à se corrompre dans l'oisiveté, à se ruiner en équipages, en habits, au jeu : ils en étaient quittes pour pressurer un peu plus le fermier et le paysan. Quand le roi commença à vieillir, quand le bruit l'importuna, quand la peur, les remords, les deuils de famille le confinèrent dans le froid et sombre appartement de Mme de Maintenon, il fallut vieillir avec lui, se ranger avec lui, avec lui faire pénitence. Ce fut une cruelle épreuve pour les courtisans jeunes qui, n'ayant point pris part aux joyeux désordres des premières années, se sentaient peu de penchant pour l'expiation. Il fallait en venir là : la dévotion officielle, de plus en plus chagrine et exigeante, ne connaissait ni âge ni rang. Ce n'était plus dans les ballets et les carrousels qu'on attirait l'attention du roi; la piété étalée fut la plus sûre recommandation. L'hypocrisie, dont Molière avait pressenti le règne, s'installa à Versailles. A la corruption ordinaire des cours s'ajouta cette lèpre. De temps à autre

des désordres sans nom éclataient tout à coup, et cela dans la famille même du roi. La Bruyère, ce pénétrant observateur des mœurs de son siècle, disait : « Un dévot est celui qui, sous un roi athée, serait athée. » — Cette brave noblesse française, légère, mais généreuse, méritait mieux. Sans adopter les idées d'un Saint-Simon ou d'un Boulainvilliers, qui ne voient le salut du pays et de la monarchie que dans le retour à la féodalité, il faut bien reconnaître que cette classe de la nation a été abaissée sans profit, qu'on en pouvait faire autre chose qu'une décoration de la magnificence royale, que ses vices et son incapacité furent l'œuvre d'un maître jaloux et fastueux. On lui vendit trop cher des priviléges funestes et corrupteurs, qu'elle eut la gloire de sacrifier plus tard, dans la nuit du 4 août. Elle va tomber dans le discrédit qui attend la royauté elle-même. Nous sommes loin encore du jour où Beaumarchais dira : « Vous vous êtes donné la peine de naître. » Mais Montesquieu l'annonce. « Un grand seigneur, dit-il, est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. » — Plus grave encore est la parole de d'Argenson : « Les nobles sont les frelons de la ruche. »

Après la cour, la ville. La ville, c'est Paris, que le roi n'aime guère, où il réside le moins possible, jusqu'au jour où il s'est fait sa vraie capitale à lui, le palais de Versailles. Paris, c'est la ville de la Ligue et de la Fronde; là est le cerveau, là est le cœur de la France. C'est de là que tout part et là que tout aboutit. C'est la ville libre et libérale par excellence. Comment en serait-il autrement? Quelle main assez puissante pour étouffer cet immense foyer? La flamme, éteinte sur un point, se ral-

lume à côté. Bien que délaissé par le roi et tenu en suspicion, Paris n'abdique point. Le Parlement est écrasé; on le retrouvera debout en 1715. Il cassera le testament du roi. Les gens de robe, si méprisés des grands seigneurs, tiendront le pouvoir royal en échec pendant tout le XVIIIe siècle. Ce sont les robins qui ont porté les plus rudes coups au Mazarin. Ces gens du Palais sont tenaces. Les vieux sont inflexibles, les jeunes sont pleins de malice. La veine gauloise des Basochiens subsiste toujours, et s'épanche à l'ombre des murs de la Sainte-Chapelle : c'est là que naîtront Boileau et Voltaire. Le bourgeois de Paris, avocat, médecin, commerçant, aime la raillerie et y excelle. Les gens de Versailles prennent avec lui des airs superbes; il riposte par des noëls satiriques. Ce n'est pas à lui que les Villeroy, les Maintenon, les Tellier, et tant d'autres font illusion. La famille royale elle-même n'échappe pas à la critique.

Le grand-père est un fanfaron,
Le fils un imbécile ;
Le petit-fils un grand poltron :
O la belle famille!
Que je vous plains, pauvres Français
Soumis à cet empire.
Faites comme ont fait les Anglais :
C'est assez vous en dire.

Pendant la Fronde, il avait les mazarinades, que l'on criait chaque matin dans les rues. A partir de 1660, les distractions de ce genre sont plus rares. On ne peut plus guère s'émanciper aux dépens des puissants qu'en petit comité. Les auteurs, les prédicateurs, qui songeaient autrefois aux bons bourgeois de la ville de Paris, tournent les yeux du côté de la cour. Personne ne remplace le petit père André,

ce bon vivant, d'humeur si gaie; Scarron a emporté dans la tombe le secret du burlesque. Molière seul travaillera encore pour les Parisiens. N'est-il pas un des leurs? Forcé de se partager entre la cour et la ville, c'est à la ville qu'il aura ses premiers et ses plus francs succès Pour les courtisans et les beaux esprits, ce n'est qu'un amuseur et un histrion; Fénelon et La Bruyère trouvent qu'il écrit mal; c'est à Paris qu'on le comprend et qu'on le console.

C'est la province qui eut le plus à souffrir du nouvel ordre de choses. Si elle fut affranchie dans une certaine mesure de la tyrannie des seigneurs et des gouverneurs que le pouvoir central surveillait et atteignait parfois, le maître unique qui pesa sur elle, ne fut ni moins impérieux ni moins exigeant. Elle fut plus régulièrement exploitée, voilà tout. Les quinze dernières années du règne furent épouvantables. La misère publique fut telle que l'on put craindre un moment la dépopulation de la France. Il y eut des provinces où des malheureux n'eurent d'autre aliment que l'herbe des fossés. Mais en dehors de ces calamités accidentelles et réparables, les provinces eurent à subir une sorte de relégation et d'exil. Paris et Versailles absorbèrent toutes les forces vives du pays. Les grands propriétaires quittèrent leurs domaines et leurs vassaux pour aller vivre à la cour. Ils en revenaient, de temps à autre, plus légers d'argent, plus durs au pauvre monde, plus méprisants. Il était admis que la province était un pays barbare, où l'on perdait l'usage des belles manières, du beau langage. Être relégué dans ses terres était le plus cruel châtiment que le roi pût infliger à un coupable. Avant le développement inouï de la vie de cour,

le seigneur passait la plus grande partie de l'année parmi ses gens, s'enquérait de leurs besoins, vivait avec eux dans une certaine familiarité, en était aimé. Désormais il rougira d'eux; leur grossièreté le dégoûtera; il ne fera à son château que de courtes apparitions, qui seront le plus souvent des exécutions. Quant au peuple proprement dit, il est impossible de le retrouver : c'est une classe ensevelie dans la nuit et la misère. Rien n'égale le mépris avec lequel écrivains, grands seigneurs, gens du monde parlent de cette canaille. On ne songe à lui que pour l'écraser. Au moyen âge, il avait un art à lui, une littérature à lui, un théâtre à lui. Sur les places publiques, dans les carrefours, dans les hameaux, s'arrêtaient les jongleurs, les trouvères, race voyageuse qui riait et chantait par toute la France et pour toute la France. Aux grandes fêtes, il avait ses représentations de mystères, où il était acteur, auteur et spectateur; il avait les farces salées et les *soties* et les *moralités*, et les fabliaux narquois. Tout cela a disparu. Le théâtre , la littérature, les arts , tout se façonne à l'image et au goût de ses maîtres. Ils ont fui le pays de leur naissance; ils sont tous à Versailles et à Paris; Jacques Bonhomme est par tous délaissé, méprisé, exploité. Qu'on s'étonne, après cela, de l'explosion qui eut lieu cent ans plus tard !

Il semble que le clergé, avec son organisation, son administration et ses priviléges, qui en faisaient une espèce d'État dans l'État eût pu aisément se soustraire à l'absorbante domination du pouvoir royal. Il n'en est rien. Là encore on retrouve la main du roi. Plein d'égards et de respects extérieurs pour les ministres du culte, il exige qu'ils servent sa politique. Il permet à un Bourdaloue de

flétrir en chaire les scandales de l'adultère ; mais il faut que l'assemblée du clergé de France signe la célèbre déclaration des quatre articles (1682). Les liens qui unissent l'Église de France au Saint-Siége sont tendus jusqu'à rompre. Le gallicanisme est plutôt un acte de servilité envers le roi que d'indépendance envers la cour de Rome. En retour, on livrera au clergé, ou plutôt aux jésuites tout-puissants sur la conscience du roi, les jansénistes et les protestants, la plus pure, la plus intelligente, la plus laborieuse partie de la nation. Les esprits honnêtes, Fénelon et La Bruyère s'indignent à la vue de ces jeunes prédicateurs qui ne rêvent qu'une chose, prêcher devant le roi. Où est l'éloquence libre, familière, sincère des vrais pasteurs, de ceux qui avaient plus de souci du salut de leur troupeau, que de leur vaine gloire et de leur fortune ? C'est le clergé qui élabore et promulgue le code du despotisme émané de Dieu ; c'est lui qui pousse aux sentences iniques et sanglantes un roi enivré de sa puissance, et qui paie, par des édits de proscription contre ses sujets, les dons volontaires que lui offre son clergé. Quelle déconsidération s'amasse lentement sur l'Église et sur la royauté, associées dans une œuvre commune de compression ! Le temps n'est pas éloigné, où cette fameuse révocation de l'édit de Nantes, que tous proclamaient l'acte le plus glorieux du plus glorieux règne, sera maudit et flétri par la conscience universelle.

Dans la société ainsi organisée et animée d'un tel esprit, quelle est la condition des gens de lettres, des savants, des artistes ?

Suivant certains critiques, c'est à l'influence personnelle et directe de Louis XIV que la France dut cette

riche moisson d'hommes supérieurs en tous genres qui apparurent alors. C'est pousser un peu loin l'idolâtrie monarchique, et se faire une singulière idée de cet attribut supérieur et vraiment divin qu'on appelle le génie. Qu'un poète famélique et mendiant, comme Martial, sollicite la générosité d'un protecteur en lui criant : « Qu'il y ait des Mécènes et il y aura des Virgiles » (*sint Mœcenates, non deerunt, Flacce, Marones*) ! Que Boileau, trop enclin à traduire, et pour cause, s'écrie de son côté :

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles !

Ces niaiseries plates et serviles doivent-elles être prises au sérieux ? Louis XIV exerça sur les arts de son temps une influence réelle, on ne le conteste pas : il ne pouvait en être autrement, puisqu'il imposait à toute la nation sa volonté et son goût. Que cette influence ait pesé sur tous les hommes illustres du XVIIe siècle, c'est ce qu'il est impossible d'admettre ; que ceux qui l'ont subie aient été supérieurs aux autres, qu'ils aient été élevés au-dessus d'eux-mêmes, qui oserait le prétendre ? Racine est-il plus grand que Corneille ? Bien plus, n'est-ce pas le roi qui poussa Racine à quitter le théâtre, comme il fit quitter la poésie à Boileau ? Et pourquoi ? Pour en faire des historiographes ! Les exemples abondent ; on les trouvera en leur lieu dans les leçons consacrées à chaque écrivain. Reste la protection effective accordée aux gens de lettres, c'est-à-dire les jetons attribués aux académiciens, avec les fauteuils et une salle au Louvre, et enfin les pensions. C'est beaucoup ; mais il ne faut pas exagérer ces libéralités. Depuis le règne de François Ier, les grands seigneurs avaient tenu à honneur d'avoir parmi leurs domestiques

ou leurs clients quelque poète, un homme de lettres, un artiste. On sait que les Valois se montrèrent fort généreux pour Ronsard, Desportes, Amyot et bien d'autres : c'était entre le roi et les courtisans du plus haut rang une rivalité de munificence. Henri IV fut moins libéral, mais la noblesse française n'abdiqua pas le rôle de protectrice des gens de lettres. Richelieu fit tous ses efforts pour assurer exclusivement cette gloire au roi de France ; mais elle ne séduisit guère le triste Louis XIII. La plupart des écrivains de cette période étaient attachés à la personne d'un prince ou d'un grand seigneur ; ils faisaient partie de sa maison ; ils recevaient des gages ; la renommée qu'ils pouvaient acquérir par leurs œuvres, revenait en partie au protecteur. Celui-ci, du reste, avait souvent recours à leurs talents, soit pour rédiger ses lettres, soit pour rimer quelque madrigal, ou quelque couplet satirique contre Mazarin. Dès que le roi Louis XIV eut pris en mains la direction des affaires, il annonça l'intention d'être le protecteur des artistes, des savants, des gens de lettres. Il les regardait avec raison comme les futurs instruments de sa gloire. En échange des bienfaits solides qu'ils recevraient, ils devaient publier et immortaliser les incomparables mérites du plus grand des rois. Ce fut Colbert, le moins propre de tous les ministres à cette tâche délicate, qui fut chargé de dresser un état des pensions à accorder (1663). Fort embarrassé, il chargea le plus considérable des gens de lettres d'alors, Chapelain, de rédiger la bienheureuse liste. Elle a été conservée. Rien de plus curieux et de plus triste que ce monument, qu'il faut lire tout entier. Corneille y figure pour la somme de *deux mille livres*, Molière pour *mille livres*, l'abbé Cotin pour *douze cents*

livres; le sieur Dauvrier (?) pour *trois mille livres*, l'abbé Cassagne pour *quinze cents livres* : le mieux renté de tous, c'est Mézeray, historiographe, qui reçoit *quatre mille livres*, et Chapelain, le rédacteur de la liste, qui s'adjuge *trois mille livres*, et se déclare lui-même *le plus grand poète françois qui ait jamais été et du plus solide jugement*. Boileau brille par son absence, ainsi que La Fontaine. La Fontaine ne recevra jamais de pension; il avait été distingué par Fouquet et avait pleuré sa disgrâce. Boileau sera porté sur la liste un peu plus tard en 1669. C'est l'année mémorable entre toutes, les gens de lettres n'en revirent pas une pareille. Le chiffre des pensions s'éleva alors à 111 550 livres. L'année suivante, il y eut une légère diminution, — 107 900. — En 1671, une nouvelle diminution, 100 075. — Puis on tombe à 86 000, 84 000. En 1674, on est à 62 000, en 1675, à 57 000. — Ainsi en six années, le chiffre à diminué de moitié. Veut-on savoir ce qu'il était en 1690, vingt-quatre ans après l'institution des pensions? Il n'est plus que de 11 966. — Il baissa de plus en plus, et à la fin cette dépense inutile fut rayée du budget. Il y a à ce sujet un témoignage assez curieux ; c'est celui d'un des plus fanatiques admirateurs du roi, de l'homme, qui, avant Voltaire, inventa le siècle de Louis le Grand, Charles Perrault.

Il alla de ces pensions en Italie, en Allemagne, en Danemarck, en Suède et aux dernières extrémités du Nord. Elles y allaient par lettres de change. A l'égard de celles qui se distribuaient à Paris, elles se portèrent la première année chez tous les gratifiés par le commis du greffier des bâtiments, dans des bourses de soie d'or les plus propres du monde ; la seconde année, dans des bourses de cuir. Comme toutes choses ne peu-

vent pas demeurer au même état, et vont naturellement en dépérissant, les années suivantes, il fallut aller recevoir soi-même les pensions chez le trésorier en monnaie ordinaire. Les années bientôt eurent quinze et seize mois ; et quand on déclara la guerre à l'Espagne, une grande partie de ces gratifications s'amortirent.

S'amortirent est charmant. M. Sainte-Beuve, qui cite ce passage, et qui a toujours rêvé, même sous l'empire, un Auguste ou un Louis XIV pour les lettres, ajoute ce commentaire qu'on pourrait croire ironique :

Mais l'idée, l'intention première surnagea, et la postérité de loin a fixé son jugement sur l'ensemble de l'apparence.

Fixé, est peut-être téméraire : les jugements faux se cassent ; — mais *l'ensemble de l'apparence* est bien joli.

Mais à quoi bon cet inventaire et ces chiffres ? Admettons, si l'on veut, *l'ensemble de l'apparence*, c'est-à-dire le préjugé (bien ébranlé) qui attribue à Louis XIV des prodigalités envers les gens de lettres dont il ne fut jamais coupable : depuis quand une pension a-t-elle fait d'un écrivain médiocre un grand écrivain ? A ce compte, Chapelain, *le mieux renté de tous les beaux esprits*, serait, comme il le dit lui-même, *le plus grand poète qui ait jamais été*. Ces faveurs, le plus souvent distribuées sans intelligence, tombent d'ordinaire sur des personnages souples, flatteurs et sans mérite. Ils ne font ombrage à personne et caressent tout le monde ; ils sont à l'affût des occasions, et savent les chemins de traverse qui mènent plus vite au but. Rien dans leurs productions qui puisse effaroucher le maître le plus ombrageux : de l'ordre, de la régularité, de la tenue, de bons principes, comme on dit aujourd'hui. Ce sont des sujets qui offrent des garanties. Le génie a d'autres allures. La force qu'il sent en lui et

qui est divine, le tient droit : il a des éclairs dans les yeux, son front est le siége de grandes pensées. Il ignore l'art des supplications et des concessions habiles. Il respecte l'hôte supérieur qui habite en lui. Tel était Corneille, tel eût été Pascal, en face de Colbert et de Louis XIV. Boileau lui-même ne put se défendre d'un sentiment de tristesse, le jour où il fut honoré d'une pension : il sentit qu'il venait de perdre sa liberté. Liberté ! Voilà la faveur la plus précieuse que les princes puissent accorder aux lettres, mais c'est la dernière dont ils s'avisent. Ils ont la fatuité de croire qu'ils fournissent des inspirations au génie, qu'ils le font éclore. En échange d'un sac d'écus, on commande à Corneille une tragédie impossible, *Bérénice* ; à Molière des comédies à faire en vingt-quatre heures ; on croit rehausser la gloire de Racine en le transformant en plat panégyriste du roi ; on s'oppose à ce que La Fontaine soit de l'Académie ; on fait payer aux académiciens en compliments ridicules et bas les misérables jetons qu'on leur attribue. — Quels effets produit cette auguste protection ? Avant le règne personnel du roi, des génies créateurs, les plus grands, les plus originaux écrivains du XVIIe siècle, Descartes, Pascal, Retz, La Rochefoucauld ; sous le règne de Louis XIV, Boileau, Racine, La-Bruyère. Et ceux-là mêmes, que doivent-ils au roi ? N'est-ce pas lui plutôt qui leur doit cette auréole qui va pâlissant ? Il ne manque pas d'ouvrages où l'on célèbre avec effusion les prétendus bienfaits des princes envers les lettres ; il y en a un plus original à faire et plus vrai, et dont le titre pourrait être : *de l'influence funeste des rois sur les lettres, les sciences et les arts.*

L'ACADÉMIE

Sa fondation, ses statuts, ses rapports avec le pouvoir. — Travaux de l'Académie. — Le Dictionnaire. — Furetière. — M. de Vaugelas. — Sa vocation. — Les *Remarques sur la langue françoise*. — La théorie de l'usage. — Objections et critiques. — La Mothe Le Vayer, Ménage, le père Bouhours, Fénelon.

On est assez enclin en France à faire honneur au pouvoir, en quelques mains qu'il soit tombé, de toutes les créations qui ont jeté quelque éclat sur le pays : pendant tant de siècles, c'est le pouvoir seul qui a tout fait ou tout empêché ! Il est convenu, par exemple, que Richelieu est le véritable fondateur de l'Académie française, et c'est un de ses titres de gloire devant la postérité. Il serait juste cependant de rendre aux gens de lettres l'initiative qui leur revient, et de montrer les funestes effets d'une protection qui fut médiocrement généreuse, et fit payer fort cher ses bienfaits.

Dès le XVIe siècle, il y eut des réunions libres de gens de lettres, de poètes surtout, que la sympathie et la déférence groupaient autour d'un chef. L'érudit Daurat d'abord, puis Ronsard, son plus docte élève, furent les présidents de l'école si célèbre sous le nom de *la Pléiade*. Dès que Malherbe eut pris l'attitude d'un réformateur, il eut, lui aussi, un certain nombre de disciples qu'il menait

haut la main et à coups de férule. Ils se réunissaient dans son galetas, s'asseyaient comme ils pouvaient, et présentaient humblement leurs ouvrages à la censure du maître. Bien que la société qui se réunissait à l'hôtel de Rambouillet comptât plus de gens du monde que de gens de lettres, les questions de littérature et de beau langage y étaient à l'ordre du jour, et, pendant plus de trente années, tout ce qu'il y avait de beaux esprits en France vint rendre hommage à ce tribunal délicat [1].

C'est dans une réunion de ce genre que l'Académie française eut son berceau. Un Mécène au petit pied, le conseiller Conrart, homme peu instruit, mais qui aimait et vénérait la littérature et les littérateurs, et qui avait la passion et le génie du procès-verbal, recevait chez lui régulièrement les illustres de ce temps-là, j'entends ceux qui étaient connus dans les ruelles et qui donnaient le ton aux rimeurs mondains. C'étaient Godeau, plus tard évêque de Vence, un des fidèles de l'hôtel de Rambouillet, le chaste et raide Gombauld, l'auteur d'*Amaranthe* et d'*Endymion*, Gombauld qui troubla un instant le cœur de Marie de Médicis, le docte Chapelain, personnage d'une autorité considérable, et à qui l'on préparait un piédestal en face d'Homère, Habert, Cérisy, de Malleville, peu connus aujourd'hui, mais qui occupaient au Parnasse des siéges d'honneur. De prosateurs il n'y en avait pas. Balzac était déjà retiré dans son château, Descartes et Pascal ne comptaient pas encore, et ne comptèrent jamais pour ces nourrissons des Muses. Corneille et Rotrou n'étaient pas d'assez bonne compagnie pour être appelés. C'était un

1. Voir sur Malherbe et sur l'hôtel de Rambouillet les leçons du volume précédent : *La Littérature française des origines au* XVII*e siècle*.

petit cénacle de personnages fort inoffensifs et qui ne songeaient guère à troubler l'État. Ils reconnaissaient pour arbitre, pour oracle, le plus savant d'entre eux, le grave Chapelain, l'inventeur des trois unités, et qui faisait de mauvais vers, mais en petit nombre, dans toutes les langues. Il leur expliquait les préceptes de la poétique, il leur inspirait le respect et l'amour des règles : c'était un homme d'ordre et d'autorité. Richelieu qui, comme tous les vrais tyrans, avait des prétentions littéraires, Richelieu qui n'aimait pas les réunions libres, qui avait plus d'une fois témoigné sa mauvaise humeur contre l'hôtel de Rambouillet, et qui, lui aussi, avait directement sous ses ordres sa petite académie *des cinq auteurs*, chargés de versifier ses tragédies, ne voulut pas laisser à la jeune société le temps de s'étendre et d'assurer son indépendance. Bois-Robert, son factotum dans les petites choses, qui jouait tous les rôles, celui d'émissaire, d'espion, de bouffon et même de poète par-dessus le marché, fut par lui député et demanda de la part de Son Éminence aux hôtes de Conrart : « *S'ils ne voudroient pas faire un corps et s'assembler régulièrement et sous une autorité publique.* » Ils furent troublés, hésitèrent, et moitié par crainte de déplaire, moitié par vanité, ils consentirent. Le Parlement, de son côté, montra une certaine répugnance à enregistrer l'édit de fondation. Il craignait que Richelieu ne songeât à se former un conseil à lui et un nouvel auxiliaire contre ce qu'il restait de libertés publiques. De là la clause formelle ajoutée à l'édit (1635).

L'Académie ne pourra connoître que de la langue françoise, et des livres qu'elle aura faits, ou qu'on exposera à son jugement.

Les académiciens entendaient bien d'ailleurs se renfermer dans ces attributions. Ils avaient eux-mêmes défini ainsi la tâche qu'ils assumaient « d'*établir un certain* [1] *usage des mots, et de rendre la langue plus éloquente.* » Bossuet dira plus tard « *de tempérer les dérèglements d'un empire trop populaire.* » Il ne faut jamais perdre de vue ce point de départ. L'Académie française, fondée à un moment où la société polie, ou qui allait l'être, appelait tout à son aide pour se distinguer de celle qui ne l'était pas, devait naturellement entrer dans la même voie, et elle y a persévéré jusqu'à nos jours, peut-être avec trop de rigueur. Elle n'a jamais songé à enrichir la langue, mais à l'épurer, à lui donner de la noblesse, *à la rendre plus éloquente*. Elle n'a accepté que bien longtemps après les locutions et les termes que l'usage imposait. Aujourd'hui encore, dans notre société toute démocratique, le Dictionnaire refuse la naturalisation à une foule de mots que tant de révolutions en tout genre ont légitimés en les rendant indispensables. C'est que l'Académie n'est ni un guide ni un éclaireur : c'est une barrière. Nos impatiences se révoltent, cette lente circonspection nous irrite ; c'est un tort [2]. Tout mot nouveau, né viable, a la force d'attendre, et même ne perd rien pour attendre. Il fait ses preuves chaque jour ; il se place sous des plumes autorisées, il se produit à la tribune, au barreau ; il se fait reconnaître comme étant de la famille. Après l'adoption du cœur, viendra l'adoption légale ; elle ne peut pas ne pas venir.

1. On dirait aujourd'hui un *usage certain*, fixe, invariable.

2. Ce n'est pas l'opinion de Sainte-Beuve qui réclame vivement l'admission de bien des intrus : *baser*, *émotionner*, etc.

Il y a deux cents ans, on se préoccupait surtout d'exclure, aujourd'hui il faut songer à admettre. Il y aura toujours le langage des honnêtes gens, et l'autre, mais le nombre des honnêtes gens augmente tous les jours.

Les premiers académiciens qui rédigèrent les statuts de la compagnie proclamèrent la liberté et l'égalité entre tous les membres. L'intention était excellente, la pratique bien difficile, pour ne pas dire impossible. Comment concilier la liberté avec la clause contenue dans l'article 1er ? « *Personne ne sera reçu à l'Académie qui ne soit agréable à monseigneur le Protecteur.* » Le protecteur n'était pas tyran à demi. Non-seulement il excluait ou ajournait qui bon lui semblait, mais il donna l'ordre à l'Académie de censurer *le Cid*. Elle voulut esquiver, elle se débattit, chercha des faux-fuyants ; mais le moyen de résister à un homme qui lui faisait dire par l'inévitable Bois-Robert : «Faites savoir à ces Messieurs que je les aimerai comme ils m'aimeront ! » Il fallut s'exécuter. *Les sentimens de l'Académie sur le Cid*, rédigés par Chapelain, et dont La Bruyère a fait l'éloge, nous semblent une œuvre bien chétive, bien étroite surtout. On était fort embarrassé : il ne fallait pas mécontenter Richelieu d'abord ; ensuite il eut été téméraire de vouloir casser le jugement rendu par le public. L'Académie ne satisfit personne, ni Richelieu, ni l'opinion, ni Scudéry, ni Corneille, ni elle-même sans doute. Quant à l'égalité, les académiciens du XVIIe siècle ne pouvaient guère s'en faire l'idée que nous en avons aujourd'hui. Il leur semblait tout naturel, par exemple, d'offrir une place parmi eux au petit-fils de leur second protecteur, le chancelier Séguier : cet académicien n'avait que dix-sept ans et s'appelait le marquis de Coislin. Pendant plus de

cent années les Coislin eurent un représentant à l'Académie : c'était peut-être pousser un peu loin la reconnaissance. Il y eut péril un moment de voir la compagnie se recruter presque exclusivement parmi les gens de naissance; ce fut après l'institution des jetons. Les grands seigneurs qui n'y entraient pas, y voulurent faire entrer les gens de leur maison : c'était autant d'économisé sur les gages. Bussy-Rabutin, qui ne fut jamais impertinent à demi, disait à ce propos :

Il faudra pourtant y laisser toujours un nombre de gens de lettres, quand ce ne serait que pour achever le Dictionnaire, et pour l'assiduité que des gens comme nous ne sauraient avoir en ce lieu-là.

Voilà les dangers qui menaçaient la nouvelle institution. Réussit-elle à y échapper? On n'oserait le prétendre. Le chancelier Séguier laissa à l'Académie une liberté relative, mais à sa mort, elle tomba sous le protectorat de Louis XIV (1672). Il lui donna une salle au Louvre pour tenir ses séances, des fauteuils et des jetons. Bientôt elle fut invitée aux fêtes de la cour, elle reçut sa part des rafraîchissements offerts; enfin elle obtint l'honneur de complimenter le roi, tandis que la petite Académie (la future Académie des Inscriptions) faisait des devises pour Sa Majesté. Il fallut payer tant de bienfaits. Outre les harangues officielles, fléau dont Racine priait Dieu de préserver le roi, l'Académie qui venait de fonder le prix d'éloquence et le prix de poésie, ne trouva pas de plus belle matière à offrir aux concurrents, pendant près de soixante années, que les infinis mérites de Louis XIV. Un jour, elle proposait le sujet suivant. « *Quelle est de toutes*

les vertus du monarque celle qui mérite la préférence? » Le roi, averti, modifia le texte et se contenta de cette rédaction modeste : « *Le roi n'est pas moins distingué par les vertus qui font l'honnête homme que par celles qui font les grands rois.* » — Veut-on avoir une idée du ton de ces compositions consacrées à la glorification de Louis XIV et couronnées par l'Académie ? La Monnoye, un des lauréats, disait :

Sagesse, esprit, grandeur, courage, majesté,
Tout nous montre en Louis une divinité !

Un autre lauréat (c'était une femme) s'écriait dans la prière qui terminait le poème :

Laissez-nous en jouir *quelques siècles encore!*

Ces fadeurs idolâtriques étaient le ton du jour. C'est aux académiciens en exercice que les concurrents empruntaient l'exemple et le modèle d'une poésie et d'une éloquence aussi plates que fausses. On sait combien Racine avait d'esprit et de goût, avec quelle vivacité il saisissait et accusait les ridicules : tout cela l'abandonnait dès que la majesté surhumaine de Louis XIV se présentait à sa pensée. Il tombait au niveau, souvent au-dessous d'un Charpentier et d'un Leclerc. Est-ce bien lui qui put dire au jeune duc du Maine, âgé de quinze ans, qui avait témoigné quelque envie d'être de l'Académie : « *Que quand même il n'y aurait pas de place vacante, il n'y aurait pas d'académicien qui ne fût bien aise de mourir pour en faire une?* » Se figure-t-on les immortels tirant au sort le nom de celui qui aura l'honneur de mourir pour céder son fauteuil au fils du roi et de Mme de Mon-

tespan ? C'est encore Racine qui expliquait si ingénieusement le plaisir que trouvaient les académiciens à la composition du Dictionnaire, plaisir qu'ils firent durer longtemps.

Ce dictionnaire, qui de soi-même semble une occupation si sèche et si ennuyeuse, nous y travaillons avec plaisir : tous les mots de la langue, toutes les syllabes nous paraissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur.

Mais c'est trop insister sur ces misères. C'était l'esprit du temps, me dit-on de tous côtés. Soit. Mais alors pourquoi vouloir recommander éternellement à notre admiration un siècle, un règne qui imposa à une grande nation un tel esprit? Combien d'œuvres supérieures nous a coûté cette préoccupation incessante de célébrer les hauts faits du roi ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle retarda singulièrement la composition du Dictionnaire qui ne parut qu'en 1694. Colbert, qui aimait à savoir comment et pourquoi il donnait son argent, tomba un jour à l'improviste parmi les académiciens, et les surprit à l'œuvre. Ils y étaient depuis quarante ans (1675) et rédigeaient le mot *ami*. Si l'on en croit l'historien de la compagnie, Pellisson, ce ministre exigeant et peu lettré, sortit pénétré d'admiration pour la sage lenteur, la conscience, l'érudition profonde qu'apportaient à leur tâche ces hommes éminents. Ce financier économe était donc ce jour-là en veine de générosité.

On sait ce qui arriva. Un des académiciens, qui faisait partie de la compagnie depuis plus de vingt ans, fit le Dictionnaire à lui tout seul et le publia. Cet audacieux

s'appelait Furetière. On a réimprimé dans ces derniers temps les principales œuvres de Furetière [1], le *Roman bourgeois* et les *Factums*. Le *Roman bourgeois* manque absolument de gaîté : cela est long, froid, lourd. C'est dit-on, une satire assez fidèle des mœurs de la bourgeoisie de robe; satire bien superficielle et qui n'atteint pas le vif. Où est la verve, la joyeuse allure de Scarron? Pas d'action, pas d'incidents comiques; d'interminables conversations qui rappellent le *Cyrus* et la *Clélie;* çà et là quelques traits heureux, mais noyés dans un flux de paroles, plus d'amertume que de force, plus de méchanceté que d'esprit. Ouvrage écrit en courant d'ailleurs, et avec un sans-gêne qui n'est pas de la grâce.

Les *Factums* sont bien supérieurs. Il n'y a rien de tel pour valoir tout son prix que de plaider dans sa propre cause. Furetière ne rappelle en rien Pascal, et les *Provinciales* restent isolées dans leur incomparable beauté ; mais il fait penser à Beaumarchais, bien que l'avantage reste à celui-ci. Il y a dans les *Mémoires* plus de verve, plus de variété surtout, un plus habile mélange d'éloquence (souvent déclamatoire) et de comique; les deux auteurs excellent à embrouiller les questions. Il y avait dans Furetière beaucoup du procureur retors et subtil. C'était de ce côté peut-être qu'était sa véritable vocation. Il débuta dans le monde des lettres à peu près dans le même temps que Racine et Boileau. Il faisait partie de ces joyeuses réunions du cabaret où Molière, La Fontaine

1. M. Louis Asselineau a réédité dans la bibliothèque elzévirienne le *Roman bourgeois*, et a publié chez Poulet-Malassis les *Factums* de Furetière. Naturellement il surfait légèrement son auteur ; mais il a rendu aux lettres un service véritable.

et Chapelle un peu plus âgés, donnaient la note aux autres. Il collabora à la parodie du *Chapelain décoiffé*, péché de jeunesse qui passa inaperçu, et n'empêcha pas l'Académie de lui ouvrir ses portes de bonne heure, et lorsque Boileau et Racine étaient encore peu connus. A partir de ce jour, ce fut un homme rangé, grand travailleur, et une des lumières de la compagnie. Il n'y a pas d'accusations, pas de calomnies que les collègues de Furetière n'aient lancées contre lui : à les en croire, sa vie privée est le résumé de toutes les turpitudes. A quoi se réduisent tous ses méfaits ? car Furetière n'est pas absolument irréprochable. Il fit paraître sous son nom, lui académicien, lui un des membres de la commission du Dictionnaire, un dictionnaire qui était bien son œuvre personnelle, mais qui devait naturellement faire grand tort à celui de l'Académie. Ce qui rendait le procédé moins excusable encore, c'est que l'Académie avait un privilége qui interdisait à tout auteur de lui faire concurrence. Il est vrai que Furetière avait trouvé le moyen de se procurer, lui aussi, un privilége. De là l'embarras des juges, et l'on eût été embarrassé à moins. Le roi, dont on réclama l'intervention, se récusa. Alors l'Académie se fit justice elle-même : elle chassa Furetière. L'opinion publique ne semble pas avoir ratifié cette condamnation.

Les *Factums* que Furetière lança d'une main ferme et infatigable eurent des lecteurs et un véritable succès. On admira cet homme qui, seul, avait mené à bonne fin un travail dont les quarante immortels ne pouvaient sortir. L'accusation de plagiat dirigée contre lui par ses collègues ne put se soutenir. Il cita dans ses *Factums* de nombreux articles de son dictionnaire, en mettant en regard

les mêmes articles empruntés au dictionnaire de l'Académie : les différences sautent aux yeux. Il faut dire en outre que le plan diffère absolument. Furetière avait adopté l'ordre alphabétique, le seul raisonnable dans un travail de ce genre, et que l'Académie suivit dans les éditions postérieures; il avait, de plus, donné place aux termes techniques que l'Académie jugea à propos d'exclure, comme n'appartenant pas au beau langage. Enfin, son travail, repris depuis par Huet, Basnage et les auteurs du *Dictionnaire de Trévoux*, fait le plus grand honneur à son savoir et à sa persévérance. C'est le jugement qu'en portent aujourd'hui tous les critiques impartiaux. — La lutte fut vive. Furetière attaqué dans son honorabilité, riposta. Il prit à partie les plus acharnés de ses adversaires, l'épais et lâche Charpentier, Tallemant l'ignorant, le sémillant Benserade, le fade Quinault, et enfin ce pauvre La Fontaine, qui s'était fourré, on ne sait trop pourquoi, dans cette bagarre. C'était un ami de jeunesse, un compagnon de folies; mais alors il commençait à se ranger, et il se mettait vaillamment du côté du plus fort. Furetière lui fit expier cruellement cette faiblesse de caractère, et il faut avouer qu'il en avait bien le droit. Boileau et Racine restèrent neutres. Ils ne voulaient pas se compromettre; mais toutes leurs sympathies étaient pour Furetière. Bossuet faillit se déclarer pour lui, et l'eût fait peut-être, si Furetière n'avait pas cassé les vitres. Le débat fut long et cruel. Furetière, bien que chassé, fit tête à toute l'Académie et en somme eut les honneurs de la guerre. Mais, lui mort, l'Académie prit sa revanche. Elle écrivit l'histoire de la querelle de ce style noble et grave qui impose toujours. Plus d'injures, plus de personnalités

blessantes; un ton digne, modéré, une certaine tristesse, de la pitié pour le malheureux qu'on déshonore, et qui n'est plus là pour se défendre. Ce dernier factum (car ce n'est pas autre chose), fut rédigé par l'abbé d'Olivet, le plus académicien de tous les membres de l'Académie.

La querelle du *Cid*, l'expulsion de Furetière, voilà les faits les plus mémorables de l'histoire de l'Académie au XVIIe siècle. On peut y joindre, si l'on veut, les débats qui s'élevèrent à propos des anciens et des modernes. Je reviendrai sur la question littéraire, quand j'aurai à parler de Boileau et de Perrault. Ce qu'il faut dire dès à présent, c'est que la grande majorité de l'Académie se rangea à l'opinion de Perrault. Perrault était un des membres les plus influents; c'était Colbert qui l'avait fait nommer, et Colbert tenait la feuille des pensions. Les académiciens, qui, sauf cinq ou six, étaient des médiocrités vaniteuses, furent ravis de penser qu'ils ne le cédaient en rien aux auteurs anciens. Les protestations furibondes de Boileau, la fine ironie de Racine, la solide réfutation de Huet, l'étonnement naïf de La Fontaine, les revendications de La Bruyère, ne les firent pas changer d'avis, au contraire. Ces grands hommes étaient là en pays ennemi, en pays de Topinambours, disait Boileau, qui ne dissimulait pas son mépris pour une compagnie qui l'avait subi et ne l'accepta jamais. Le vieil esprit de Chapelain y dominait toujours; c'étaient ses amis et les élus de ses amis qui menaient la société. Les talents supérieurs y étaient mal vus, la médiocrité plate y était fêtée, surtout quand elle était relevée de l'impertinence du grand seigneur. Un Benserade, un Charpentier, un Tallemant étaient les oracles d'un corps où le mérite personnel devait seul donner

entrée. L'admission de La Bruyère sembla un scandale. Aussi l'influence de l'Académie sur la direction des esprits fut nulle ou funeste. Elle ne produisit que deux ouvrages, *les Sentiments sur le Cid* et le Dictionnaire. Le premier est un bien faible morceau de critique littéraire, le second fut condamné dès sa naissance, et l'Académie elle-même le refondit entièrement cinquante ans plus tard. Par la fondation des prix d'éloquence et de poésie, elle eût pu donner une certaine impulsion aux talents, et indiquer des voies nouvelles ; mais elle s'enferma volontairement dans une impasse, et y enferma toute la gent littéraire. Tout débutant qui briguait les suffrages de la compagnie, fut condamné à chanter ou à célébrer Louis XIV [1]. La protection du monarque coûta cher aux lettres.

II

L'ouvrage le plus important qui se produisit au XVIIe siècle sur la langue française est le livre de Vaugelas. Comme il eut, pendant plus de soixante ans, une influence considérable, prépondérante, il convient de l'examiner avec quelque attention. Vaugelas, c'est la première autorité, c'est l'oracle. Ce que l'Académie aurait dû faire d'abord, ce qu'elle fit tardivement et d'une manière malheureuse dans son Dictionnaire, Vaugelas le fit seul, lentement, consciencieusement, et l'Académie, loin de protester et de désavouer l'auteur, se para de son travail, le reprit en sous-œuvre [2], le fit sien autant que possible.

1. Ce n'est que vers 1730 que les sujets mis au concours furent modifiés.

2. Thomas Corneille en publia une édition avec commentaire.

Cette adoption n'ajouta rien à la gloire de Vaugelas. De bonne heure, même avant que son livre parût, on le reconnut comme l'arbitre du langage. Balzac lui recommandait les mots nouveaux qu'il souhaitait faire admettre et sollicitait sa protection. Molière le nomme jusqu'à cinq fois dans les *Femmes savantes ;* il est un des ressorts de l'action. *Ne pas parler Vaugelas* est le crime irrémissible qui amène enfin l'explosion du bonhomme Chrysale. Les pédants, comme Ménage, les écrivains scrupuleux, comme Boileau, les chercheurs d'élégances, comme Bouhours, tous proclament l'infaillibilité de Vaugelas.

Ce qui frappe tout d'abord dans cet arbitre de la langue française, c'est qu'il n'est pas Français. Vaugelas est Savoyard. Le rude et grossier idiome de son pays lui fit trouver des charmes infinis dans le noble langage où s'exprimaient les du Perron, les du Vair, les Coëffeteau, qui furent ses premiers dieux. Il ne conçut pas de gloire plus enviable que de sentir dans ses moindres nuances, de parler, d'interpréter la langue que tant de chefs-d'œuvre avaient illustrée, et qui était celle de la plus brillante société de l'Europe. Ce but, qu'il se marqua de bonne heure, il le poursuivit pendant près de quarante années, avec cette persévérance que la passion seule peut donner, et qui parfois supplée le génie. L'opiniâtre laboriosité de sa race, cette lente et infaillible économie, ce soin d'accumuler, de thésauriser, Vaugelas en était doué au plus haut degré. Né pauvre de son propre fonds, comme presque tous ses compatriotes, y compris les ducs et les rois, il s'enrichit et enrichit le peuple qui lui donna l'hospitalité. Ce n'était ni un érudit de premier ordre, ni un homme éloquent, ni un penseur, ni un artiste : c'était un obser-

vateur et un collectionneur. Dès qu'il eut conscience de sa vocation, il se mit à l'œuvre, non pas avec la furie française, mais avec la sage lenteur d'un homme qui n'est pas pressé de finir, qui veut au contraire que son travail remplisse toute sa vie. Il ne s'enferma pas dans son cabinet, il n'entassa pas les livres autour de lui : les livres ne lui eussent pas donné ce qu'il cherchait. Sans fortune, mais gentilhomme, ayant accès dans les meilleures maisons, d'une politesse si parfaite qu'elle était remarquée dans un temps où tout le monde se piquait de politesse, il vécut à la cour, dans la société des grands seigneurs, à la ville, dans les compagnies les plus distinguées, parmi les gens de lettres. La société du peuple fut la seule qu'il s'interdit. Ses goûts ne l'y portaient pas d'abord ; ensuite, ce n'était pas là que l'on trouvait l'exquise pureté du langage français. Ce qu'on demande aux réunions du monde, c'est la distraction, le plaisir, l'oubli de soi-même : Vaugelas ne chercha la société de ses semblables que pour les entendre parler. Belles dames, grands seigneurs, ministres, magistrats, écrivains, savants, tout cela passa et posa devant le consciencieux Savoyard ; il recueillit jour par jour les locutions, les tours, les prononciations, les nota, les compara, fit son enquête, compta, pesa les témoignages, et mit enfin au jour un livre dont il eut pu dire avec plus de raison encore que La Bruyère : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. » C'est se méprendre absolument, que de voir en lui un de ces esprits créateurs ou inventeurs, de la famille des Descartes ou même des Malherbe. Il n'est pas non plus un législateur, comme l'appelle M. Auger. Il le déclare lui-même dans sa préface : « Ce ne sont pas des lois que je fais pour notre lan-

gue, de mon autorité privée : je serais bien téméraire, pour ne pas dire insensé. » Que fera-t-il donc? Il le dit expressément : « il ne sera qu'un simple témoin qui dépose de ce qu'il a vu et ouï. » — Tel est le véritable caractère du livre célèbre qui parut en 1647, trois ans avant la mort de l'auteur, et dont le titre modeste est : *Remarques sur la langue françoise.*

Vaugelas avoue que, dans le principe, à l'âge des généreuses audaces, il avait rêvé d'élever à la gloire de son pays d'adoption un monument plus magnifique, qu'il avait songé à écrire l'histoire générale de la langue française, depuis ses origines jusqu'au XVIIe siècle. Il reconnut que l'entreprise était au-dessus de ses forces, et on ne peut lui reprocher un excès de défiance envers lui-même. L'idée qu'il se faisait de ce travail, les époques qu'il avait imaginées, la méthode et la critique qu'il eût suivies, et enfin l'ouvrage qu'il a fait, permettent de ne pas trop regretter celui qu'il n'a pas osé faire.

Il ne faut pas s'exagérer cependant l'impersonnalité du travail. Vaugelas n'est pas « un simple témoin qui dépose de tout ce qu'il a vu et ouï » : c'est un rapporteur d'abord, mais un rapporteur éclairé, qui, même quand il enregistre les décisions des juges, laisse percer son opinion, et par conséquent prépare les voies à un appel en révision et même à un jugement en cassation. Mais en attendant, il se croit obligé en conscience de ne donner au public, dans ses *Remarques*, que les arrêts prononcés par celui qu'il appelle *roi*, *tyran*, *arbitre*, *maître des langues*, et qui n'est autre que l'*usage*. L'*usage*, voilà le souverain dont Vaugelas se déclare le fidèle et humble interprète. Nous voilà bien loin des fières conceptions *à priori* d'un Des-

cartes, de l'audacieuse logique d'un Saint-Cyran ou d'un Pascal. Bien qu'il appartienne à cette forte génération d'avant Louis XIV (il est né en 1585, mort en 1650), il n'a rien d'un novateur. Il est fait pour interpréter ce qui est, non pour imaginer ce qui devrait être. Il sera donc le greffier de l'*usage*. Mais quel *usage ?* Il y a deux sortes d'usages, le bon et le mauvais. Le mauvais est celui du plus grand nombre, le bon est celui de l'élite. Il faut d'abord les distinguer : là est la première et la plus sérieuse difficulté. Où réside le bon usage ?

C'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour, conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps.

Ajoutons-y encore :

Plusieurs personnes de la ville où le prince réside, qui par la communication qu'elles ont avec les gens de la cour, participent à sa politesse.

Hors de là point de salut. On ne parle bien, on ne prononce bien qu'à la cour. Il y faut séjourner de suite et non *se laisser corrompre par la contagion des provinces*. Pour lui, Vaugelas, il y réside depuis quarante ans, et de plus, il a étudié à fond du Perron et Coëffeteau. Il eut sans doute joint Balzac à ces illustres bien déchus aujourd'hui, Balzac qui leur est si supérieur, mais il s'était fait une loi de ne citer aucun auteur vivant. Remarquons, en passant, que ce scrupule condamnait d'avance l'inventaire de Vaugelas à vieillir vite, à être en désaccord avec le principe sur lequel il se fondait, à être enfin hors d'usage. Mais ce n'est pas le seul inconvénient de la méthode. Au temps de Vaugelas, il y avait une foule

de mots dont le genre, l'orthographe et la prononciation n'étaient pas fixés; il y avait ce qu'il appelle l'*usage déclaré* et l'*usage douteux*. Ainsi on ne savait si *épigramme*, *épithète* étaient masculins ou féminins, s'il fallait écrire : *Je vous prends à témoin* avec ou sans *s*. Dans les cas de ce genre Vaugelas a recours à l'analogie, principe excellent et fécond, mais dont il n'use qu'avec une extrême timidité. Comme on écrit sans *s prendre à garant*, *ils se font fort*, *ils demeurent court*, Vaugelas conclut qu'on doit écrire de même *je vous prends à témoin*. Évidemment, ce n'est pas là une solution raisonnée et scientifique. Pourquoi ne met-on pas d'*s*? Pourquoi ne faut-il pas en mettre? Cela ne regarde pas Vaugelas; il se croirait indiscret de le rechercher. L'analogie entendue dans son vrai sens l'y autoriserait, mais l'analogie pour lui n'est pas autre chose que la similitude approximative : ce n'est pas un procédé philosophique, c'est un simple rapprochement. Une langue est un mécanisme savant, rationnel surtout, bien que l'on ait souvent reproché à la nôtre, et fort légitimement, une foule d'anomalies. Ne pourrait-on soumettre les difficultés, les irrégularités au contrôle de la raison? La raison, dit Vaugelas, est un faux principe; la raison n'a aucune autorité. Pas plus en matière de langage, qu'en matière de religion, elle ne doit être consultée. Ce qu'est la foi pour le chrétien, l'usage doit l'être pour nous : la foi et l'usage s'imposent à la raison avec des droits égaux. Sur ce point, il est d'une rigueur absolue. L'usage, dit-il, fait beaucoup de choses *par raison*, beaucoup *sans raison*, beaucoup *contre raison* (exemples : *Je vais*, *nous allons*; *péril éminent*, *recouvert* pour *recouvré*); n'importe, c'est à l'usage seul qu'il faut obéir.

Remarquons que l'usage averti par la raison, a fait disparaître *péril éminent* et *recouvert* pour *recouvré*. Voilà quelques-uns des inconvénients du *critérium* adopté par Vaugelas ; il serait facile d'en trouver d'autres. Les admirables travaux de Port-Royal sur la grammaire générale ont une bien autre portée. Mais n'exigeons pas de l'auteur autre chose que ce qu'il a voulu faire. Il a voulu rapporter simplement les décisions du bon usage. Le bon usage et le bel usage ne font qu'un. Ce qui leur est opposé c'est le langage populaire. Vaugelas ne pensait pas, comme Malherbe, que le véritable génie de la langue française se retrouvait parmi les crocheteurs du Port au Foin. « *Le peuple*, dit-il, *n'est le maître que du mauvais usage*[1]. » Désormais plus de doutes à avoir. Ce n'est pas la langue française en elle-même que Vaugelas aime d'une telle passion, ce n'est pas la langue de la nation, c'est le parler de la cour, et encore *de la plus saine partie de la cour*, c'est un parler noble, épuré, et que l'on appauvrira de plus en plus pour le mieux distinguer de celui qui est abandonné à la multitude. La multitude pourra, s'il lui plaît, employer le mot *poitrine ;* mais les honnêtes gens le proscrivent : ne dit-on pas *poitrine de veau*, ce qui présente une laide image? L'usage proscrit aussi (pourquoi? on ne sait, et l'usage s'est ravisé), *vénération*, *souveraineté*, *au surplus*, *affectueusement*, *à présent* ; on ne doit plus les employer. Plus on s'engage dans ce fameux siècle de Louis XIV, plus l'horizon se rétrécit. Où est

1. Et ailleurs : « Le mauvais usage est renfermé dans le *burlesque*, dans le *comique* et le *satirique*, qui sont trois genres où si peu de gens s'occupent. » Voilà Scarron, Molière, Régnier, Boileau (les satires) retranchés du nombre des auteurs qui comptent.

la France? Voilà que les provinces sont mises hors de la nation : il faut *fuir la contagion des provinces.* On ne parle plus français que dans la ville où *réside le prince*, et encore, n'est-ce qu'une imperceptible minorité de gens qui *ont communication avec les gens de la cour*. Bientôt le prince émigrera à Versailles : alors il n'y aura plus d'autre langage admis que celui de la cour, et même de la *plus saine partie de la cour;* la langue d'un grand peuple sera réduite au vocabulaire de deux ou trois cents courtisans oisifs et médiocrement instruits. Il y aura bien l'Académie et les gens de lettres; mais académiciens et gens de lettres sont les très-humbles serviteurs de la cour, et ne se piquent que d'une chose, c'est de parler comme on parle à la cour.

Vaugelas prévoyait des objections contre cette théorie despotique, mais d'un mot, il les réduisait à néant. Essayez donc, disait-il, de parler, ou d'écrire contrairement à l'usage. Je vous défie de vous soustraire, dans la pratique, à la loi de l'usage. Quel est donc l'audacieux qui oserait substituer sa fantaisie personnelle à l'autorité universelle? — Quand il produisait cette triomphante réfutation, il ne connaissait ni Pascal, ni Molière, ni Retz, ni Mme de Sévigné, ni Saint-Simon, ni même Corneille tout entier. Ils se chargèrent de la réponse. L'autre objection qui semble l'avoir embarrassé davantage est celle-ci : l'usage est essentiellement changeant. Au moment même où l'on promulgue ses décisions comme des lois, il les revise lui-même, et les abroge. Il rejette ce qu'il avait adopté, il reprend ce qu'il avait comdamné, il crée aussi à nouveau. Le code que publie Vaugelas n'est-il pas menacé de la plus triste destinée, d'être hors d'usage? Il aura donc

gravé sur le sable des caractères que le vent balaiera. — Non, mon œuvre ne sera point aussi éphémère, reprend Vaugelas avec assurance. Il y aura des changements, cela est inévitable, mais ils seront en petit nombre, et n'entameront pas le fond qui restera immuable. La langue française est *venue à sa perfection;* elle a le nombre et la cadence; elle est ce qu'était la langue des Romains au temps de Cicéron : comme celle-ci est restée le modèle de la pure latinité, la langue du XVIIe siècle subsistera à jamais. — Il ne s'est pas trompé. A défaut de génie, un secret instinct l'avertissait que le moment était solennel, que les chefs-d'œuvre étaient proches. Il ne lui a pas été donné d'en voir un seul, mais il les a pressentis. Il ne les eût pas tous admis, ni même compris (je pense surtout à Pascal et à Molière); mais dans tous il eût reconnu avec joie ce fond commun de noble et ferme langage qui est la marque du siècle. D'ailleurs, modeste jusqu'au bout, il disait en terminant : « Quand ces remarques ne dureraient que vingt-cinq ou trente ans, elles auraient encore leur utilité, et je ne regretterais point le temps que j'y ai donné. » — Quelles que soient les destinées réservées à la langue française, et la carrière qu'elle doit parcourir, le livre des *Remarques* reste une pierre milliaire sur la route des siècles. Avant, c'est un espace immense où tout est indécis et flotte ; après, c'est un développement naturel et logique : la base a été trouvée, et elle est assez forte et assez large pour porter l'édifice de la langue rajeunie et enrichie.

L'importance d'un ouvrage se mesure aux protestations qu'il soulève, aux imitations qu'il provoque. Les *Remarques* furent le point de départ d'une foule d'écrits sur le

même sujet, et composés d'après la même méthode, c'est-à-dire, sans aucune méthode. Il ne manquait pas de gens ayant des prétentions au beau langage, et qui se croyaient fondés à critiquer les décisions rapportées par Vaugelas. — Je suis l'interprète de l'usage, disait-il, du bon usage, du bel usage, de celui qui réside dans la plus saine partie de la cour. — Est-ce bien sûr, répliquaient les critiques? Nous aussi nous avons vécu dans les meilleures sociétés, et nous y avons trouvé en honneur, une foule de locutions et de prononciations qu'il vous plaît d'attribuer au mauvais usage; d'autres au contraire, auxquelles vous donnez droit de cité, ne sont pas acceptées des honnêtes gens. — On voit la nature et la portée du débat. C'est la critique la plus sérieuse qui pût être faite du plan et de l'esprit des *Remarques*. L'ouvrage ne se composant que d'observations de détail juxtaposées sans aucun ordre, chacun prenait ceci ou cela, et présentait son objection : nul ne songeait à discuter le principe même sur lequel le livre était fondé, puisque ce principe n'existait pas. Ménage adopta, confirma la plupart des décisions de Vaugelas, et se piqua de les expliquer, et d'en rendre compte. Il avait de l'érudition, mais indigeste et peu sûre; il était sujet aux étymologies alambiquées et niaises; il croyait connaître l'ancienne langue française. Avec tout cela, il eut l'ambition de rectifier et compléter le livre des *Remarques*, mais ses *Observations*, plus lourdes, prétentieuses et peu solides au fond, ne sont en somme qu'un ouvrage parallèle, un commentaire pédant. Le père Bouhours, beaucoup plus délicat, plus léger de fond et de forme, et qui fit une certaine figure dans le monde des lettres, où il porta en la fardant, la casuistique de sa Compagnie, fut surtout

frappé de la tolérance excessive de M. de Vaugelas. Il lui parut qu'il était bien facile à accorder la grande naturalisation à certains mots et à certaines phrases, qu'il eût mieux valu laisser au peuple et aux écrivains sans autorité. Rien n'était assez raffiné pour le jésuite, qui avait écrit tout un ouvrage sur le *Je ne sais quoi*, et un autre sur les *Pensées ingénieuses*, sur *la manière de bien penser*, qui dans ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* avait distillé le miel des plus exquises fleurs. Il se demandait avec inquiétude, si l'on avait bien le droit d'employer le mot *urbanité; fatuité* lui paraissait bien hardi; *intrépidité* lui donnait des scrupules; il ne pouvait admettre *enivrement*. Il trouvait que *défaveur*, *desservir*, *délecter* étaient bien vieux, *tracasser* et *tracasserie* bien rudes. Quant à ces mots créés par les écrivains de Port-Royal, et destinés à peindre des états de l'âme chrétienne que le père Bouhours ne connaissait guère, comme *effacement*, *prosternement*, *brisement*, *resserrement*, il n'en voulait pas entendre parler. Il était encore plus chatouilleux sur la construction des phrases. Balzac avait dit *impatient du joug*, et devait être repris parce que *impatient* se construit seul. Un autre s'était permis de dire le *roi des peintres*, expression souverainement inconvenante. Pourquoi? Le voici :

> Pour moi, si je parlais de la sorte, j'aurais peur de placer mal le roi, en le joignant avec les peintres et les poètes.

On connaît encore, au moins de nom, Ménage et Bouhours, mais qui a lu La Mothe Le Vayer? C'est sa faute, je le veux bien : il est lourd, il est froid, il est trop érudit, pour ne pas dire pédant. Avec tout cela, c'est un homme

qui pense. Bien qu'antérieur au siècle de Louis XIV, il est encore plus ancien que son âge : c'est au XVIe siècle que sont ses véritables contemporains. Ce n'est pas être quitte avec lui que de dire en passant : c'est un sceptique. Outre que le scepticisme n'est pas la marque d'un esprit médiocre, il est forcément dogmatisme par certains points. Il y a telles matières où l'énumération des motifs de douter équivaut à une affirmation en sens contraire. Par exemple, une certaine école de théologiens prétend qu'il n'a jamais pu exister de vertu réelle parmi les païens. Ce n'est pas l'opinion des saint Justin, des Clément d'Alexandrie, des saint Basile, des Grégoire de Nazianze et de bien d'autres. La Mothe Le Vayer osa écrire un livre sur ce sujet, livre timide aux yeux d'un philosophe moderne, livre hardi alors. Il n'y manque que ce qu'il ne pouvait y mettre, l'éloquence [1]. Qu'un Pascal eût saisi cette thèse, il en eut tiré le plus ardent des plaidoyers. La Mothe Le Vayer se borna à produire des témoignages. D'autres devaient plus tard les interpréter et les faire valoir. L'ouvrage de Vaugelas n'avait pas encore paru, mais tout le monde en parlait et l'attendait avec impatience. On consultait l'auteur sur toutes les locutions douteuses ; ses décisions avaient déjà force de loi. Il sembla à La Mothe Le Vayer que le caractère général de ces fameuses *Remarques* était, comme nous dirions aujourd'hui, peu libéral ; que l'auteur, sous prétexte de se renfermer dans le bon et le bel usage, allait sans doute édicter un code draconien, et soumettre à une véritable torture la langue et les écrivains. N'y a-t-il pas déjà assez

1. Et la conclusion motivée. Cela eût été fort dangereux alors

de gênes qui pèsent cruellement sur eux? Quel singulier emploi de toute une vie, que de peser les mots, demander à chacun sa carte d'entrée, prononcer des exclusions? Quoi! l'auteur de génie que l'inspiration échauffera, qui aura besoin pour rendre une pensée grande, neuve, vraie, d'un mot à lui, ne pourra l'employer, si le tribunal des caillettes et des courtisans le condamne? Il lui faudra hésiter, trembler, laisser refroidir la vive chaleur de l'imagination, pour consulter les tables de proscription et s'assurer qu'il ne donne pas refuge à un proscrit? En vérité, M. de Vaugelas donne bien la mesure de son génie. Ce n'est pas un esprit original et fécond qui eût conçu l'idée d'un ouvrage de ce genre : « Les aigles ne s'amusent pas à prendre des mouches. »

Vaugelas fut piqué au vif, on le voit assez par les passages de sa préface où il essaie de réfuter La Mothe Le Vayer qu'il ne nomme pas. Il n'en publia pas moins ses *Remarques*, et La Mothe Le Vayer, de son côté, releva avec plus d'esprit et de vivacité qu'il n'avait coutume un grand nombre des décisions édictées par le greffier de l'usage. Il s'en faut qu'il ait toujours raison ; mais il n'a pas toujours tort. Le temps a fait justice des sévérités excessives de Vaugelas, et confirmé bien des revendications de son critique. Citons quelques exemples, des plus significatifs. Vaugelas comdamnait le substantif *superbe*. La Mothe Le Vayer le maintient. C'est Pascal qui se chargera de le donner définitivement à la langue française. Il dira en parlant des stoïciens : Cette *superbe* diabolique. Nous avons conservé, ou plutôt nous avons repris les mots suivants que rejetait le purisme du XVIIe siècle, *bref*, — *en somme* — *là où* — *lors de* — *allait diminuant* —

courir la poste — taxer — à présent — chez les étrangers — prouesse — esclavage — préalable — — entaché, etc., etc. La conclusion de La Mothe Le Vayer eût mérité qu'on la méditât. La langue est pauvre, disait-il, ne l'appauvrissons pas davantage. Quant aux autorités alléguées par Vaugelas, et particulièrement l'illustre Coëffeteau, traducteur de Florus, La Mothe Le Vayer, excellent humaniste, relevait de cet auteur une bévue énorme et qui tue un homme : il avait pris la ville de Corfinium pour un nom de capitaine romain.

Les réclamations de La Mothe Le Vayer appuyées de celles de l'antique Scipion Dupleix, qui semble un pur contemporain d'Henri Estienne, n'arrêtèrent pas le mouvement d'épuration qui devenait irrésistible. Critiques et grammairiens, gens du monde bien-disants, chacun se piqua de raffiner le langage. L'enquête que le roi avait commandée sur les titres de noblesse, on la fit plus rigoureuse encore sur les mots. Beaucoup d'entre eux, qui se croyaient bons Français et de bonne compagnie, furent d'abord expulsés de la cour; la ville, après les avoir tolérés, les rejeta à son tour; le peuple les recueillit, les provinces leur donnèrent asile; ils attendirent, eux aussi, leur nuit du 4 août. Ces exécutions superbes et injustes, inquiétaient, attristaient même, celui que Louis XIV appelait l'esprit le plus chimérique de son royaume, Fénelon. Vers la fin du règne, il écrivait à l'Académie :

Notre langue manque d'un grand nombre de mots et de phrases. Il me semble qu'on l'a gênée et appauvrie depuis environ cent ans, en voulant la purifier. Le vieux langage se fait regretter quand nous le retrouvons dans Marot, dans Amyot, dans les ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux. Il avait je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné.

On a retranché, si je ne me trompe, plus de mots qu'on n'en a introduit. D'ailleurs je voudrais n'en perdre aucun, et en acquérir de nouveaux. Je voudrais autoriser tout terme qui nous manque, et qui a un son doux, sans danger d'équivoque.

Que cela est bien dit, dans une bonne et juste mesure! Ce vœu ne fut pas exaucé, on le pense bien. La société monarchique et aristocratique du XVIIe siècle s'était fait une langue à son image. Les barrières inflexibles qui séparaient les classes, et souvent même les individus, on les retrouve dans le vocabulaire : les termes sont divisés en termes nobles et en termes bas. Chaque fraction de la nation a les siens, comme chaque genre de littérature. Le *burlesque* et le *comique*, tolérés d'abord en haut lieu, furent bientôt abandonnés au peuple. Les mots qui désignaient les objets les plus nécessaires de la vie usuelle subirent un véritable ostracisme. On fit un crime à Homère d'avoir employé le mot *âne* dans l'épopée, qui ne comporte que le style sublime. Il sembla qu'on eût juré de bannir les réalités. De là ce style majestueux, mais abstrait, ces idées et ces peintures générales, qui suppriment toute vérité particulière et sensible. Quand on oublie les intempérances et les audaces, fécondes après tout, de la langue de notre temps, et qu'on se remet au ton de la société polie de ce temps-là, on éprouve une sorte d'apaisement qui n'est pas sans charmes; mais bientôt l'uniformité et la noblesse soutenues fatiguent; les idées en petit nombre et fort ébranlées, pour ne pas dire plus, ne réveillent pas l'intérêt; la perfection de la forme, qui est réelle, semble achetée bien cher. N'est-ce pas l'impression que produit aussi le palais de Versailles, ce véritable monument du règne? Rien de plus noble, rien de plus imposant, rien

de plus froid. Il ne semble pas que ce temple ait été fait pour loger des êtres assujétis aux nécessités de la vie : tout y est solennel et incommode. C'est l'argent et le labeur de la nation qui l'ont construit, comme c'est la France tout entière qui a fait sa langue; mais, ni dans l'édifice ni dans le langage de ceux qui l'habitent, rien ne rappelle celui qui pendant un siècle encore devait n'être rien, avant d'être tout. On voit dans les montagnes du Jura d'immenses forêts de sapins dont les masses sombres s'étagent sur les flancs des collines abruptes. Les arbres géants portent dans les nuages leurs cimes superbes et serrées. Les troncs droits et élancés sont nus, mais les rameaux des parties supérieures entrelacés et drus, interceptent la lumière et l'air : pas un arbuste ne peut vivre à l'ombre de ces redoutables colosses. Eux-mêmes se disputent les sucs d'un sol qu'ils épuisent, et font le combat de la vie. De maigres racines pour soutenir le faix écrasant du tronc et des branches. A chaque instant l'un d'eux, qui ne vit plus d'en haut, car il a été foudroyé, cesse de vivre par en bas et tombe; les plus robustes, c'est la cognée du bûcheron qui les abat. Ils n'ont pas de roi, autrement ils seraient l'image de cette société aristocratique qui sembla être la France si longtemps.

DESCARTES

Ce que Louis XIV a fait pour le cartésianisme. — Caractère de Descartes : hardiesse et prudence. — La science universelle entrevue. — La méthode. — Le spiritualisme. — L'âme des bêtes. — Le cartésianisme dans la littérature du XVIIe siècle. — Le style de Descartes.

Il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de rattacher Descartes à cette époque qu'on est convenu d'appeler le siècle de Louis XIV. Il est né en 1596 et il est mort en 1650, bien avant le règne personnel du grand roi. De plus, la plus grande partie de sa vie s'est passée hors de France. Enfin, le gouvernement de Louis XIV ne s'est jamais occupé du cartésianisme que pour le condamner et le proscrire. Suivant l'usage, c'est à Rome d'abord que l'on fait prononcer la condamnation. En 1663, la *Sacrée congrégation de l'Index* donne le signal ; aussitôt le conseil du roi, l'archevêque de Paris, ce scandaleux Harlay, les universités, les ordres religieux, tous les pouvoirs établis, tous les corps constitués, se lèvent et fulminent contre la philosophie nouvelle. De tous côtés sont lancées des défenses d'enseigner le cartésianisme. L'Université de Paris adresse une requête au Parlement en faveur d'Aristote, et contre l'audacieux novateur. Elle va jusqu'à demander l'exécution de ce fameux arrêt de 1624, qui condamnait à mort « *ceux qui enseigneraient des doctrines contraires à celles des auteurs anciens et*

approuvés. » Boileau, c'est-à-dire le bon sens, répondit par *l'arrêt burlesque pour le maintien de la doctrine d'Aristote*, et épargna au Parlement un ridicule qui demeura tout entier à l'Université. Elle dut se contenter des interdictions déjà prononcées, et de la satisfaction un peu sèche de faire terrasser la nouvelle doctrine par les malheureux candidats aux chaires de philosophie. On peut voir dans l'ouvrage si instructif de M. Bouillier (*Histoire du Cartésianisme*) le détail de ces persécutions odieuses et puériles. Le roi, absolument étranger à ces questions comme à tant d'autres, obéissait à ses confesseurs jésuites. Et d'ailleurs, la philosophie n'ajoutait rien à sa gloire, et elle apprenait à penser : cela suffisait bien pour la rendre suspecte. Rapprochement pénible, le cartésianisme réduit en France à se cacher, à se dissimuler, était accueilli avec enthousiasme dans tous les pays étrangers, et faisait presque partout la matière de l'enseignement.

Essayons d'abord de dégager des diverses biographies de Descartes les traits caractéristiques de sa physionomie.

Et d'abord, ce n'est pas un Breton, comme l'a prétendu M. Cousin qui se plaît à retrouver en lui une sorte de parenté intellectuelle et morale avec Pélage, Abélard, et sans doute aussi Châteaubriand et Lamennais, ces indisciplinés d'une si forte personnalité. C'est un Tourangeau : il est né dans la petite ville de La Haye, d'un père Tourangeau et d'une mère Poitevine[1]. Sa famille était ancienne

1. M. Vapereau a montré que non-seulement il n'était pas Breton, mais que la coutume de Bretagne lui interdisait de l'être. (Voir Introduction au *Discours de la méthode*, libr. Hachette.)

et noble. Il naquit chétif, et sa santé exigea toujours les plus grands ménagements. Il semble avoir été d'humeur douce, pacifique surtout, et tout disposé à bien des sacrifices pour conserver la paix. C'est par là qu'il réussit, non sans peine, à allier l'indépendance de pensée qui était son génie même, à toutes les soumissions extérieures que réclamait le soin de sa tranquillité. En un mot il n'est pas de ceux qui confessent leur foi sur des bûchers. — Il fut élevé chez les jésuites de la Flèche et s'y lia avec Mersenne qui fut plus tard son correspondant ordinaire, son confident, le lien qui le rattachait à la société des savants. Bon élève, appliqué, consciencieux, il montra toujours une préférence marquée pour les mathématiques, à cause de la certitude absolue des résultats. Les belles lettres, et particulièrement l'éloquence, la poésie, l'histoire lui plaisaient médiocrement. Sorti du collége, il ne voulut pas, malgré les instances de sa famille, faire choix d'une carrière déterminée, et il se mit à voyager; dans quel but? Il nous l'apprend lui-même : « Je ne fis autre chose « pendant neuf ans, que rouler çà et là dans le monde, « tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur dans les co- « médies qui s'y jouent. » — Cependant il porta les armes pendant deux années, au service de Maurice de Nassau (1619-1621), fit la campagne de Bohême, et entra avec l'armée victorieuse dans Prague. Cette terrible guerre de Trente ans qui commençait alors, semble l'avoir fort peu intéressé, et les spectacles qu'il eut sous les yeux lui laissèrent peu d'estime pour la noble profession des armes. « J'ai bien de la peine, dit-il, à lui donner place entre les « professions honorables, voyant que l'oisiveté et le liber- « tinage sont les deux principaux motifs qui y portent au-

« jourd'hui la plupart des hommes. » Au reste, aucune des occupations auxquelles se livrent les hommes ne pouvait lui plaire. Dès cette époque même, et pendant qu'il *roulait* ainsi dans le monde, il avait trouvé le but de sa vie, ce but unique qui réclame et prend l'homme tout entier. Qu'est-ce auprès de cela que les agitations mesquines, la poursuite des biens, des places, des vanités dont on se repaît sans se rassasier jamais? C'est à la recherche de la vérité que Descartes consacrera désormais son temps, sa fortune, toutes ses facultés. Dès l'année 1620, sa résolution est prise; il la porte en lui, il l'entretient, la nourrit sur les champs de bataille, sous la tente, au bivouac, dans ce *poêle* où il s'enferme pendant les longues veillées militaires. Et ce n'est pas un projet caressé dans la ferveur de l'âge : il est déjà entré dans la voie qu'il doit suivre jusqu'au bout; il a déjà conquis les premiers principes de cette méthode si puissante, si féconde, que sa vie consacrée tout entière au travail, ne suffira pas à en recueillir les résultats. Il a raconté lui-même l'espèce d'éblouissement, d'enivrement où le jeta sa découverte. Sa puissante raison faillit y succomber : il était comme écrasé, anéanti sous les flots de lumière qui venaient l'assaillir, qui lui découvraient dans tous les sens des horizons infinis. Il ne pouvait plus en douter, il avait trouvé les fondements d'une science admirable (*Mirabilis scientiæ fundamenta reperirem*). A partir de ce moment, Descartes est un homme qui, se sentant chargé d'un dépôt précieux, divin, n'a plus qu'une idée, chercher un lieu qui fût digne de servir de berceau à la science nouvelle. Après avoir traversé l'Allemagne, il revient en France, y séjourne peu, se dirige vers la Hollande, s'y arrête, se met à l'œuvre.

Il y était plus libre qu'ailleurs ; il était aussi plus facile d'y cacher sa vie; cependant, dès qu'il commence à être connu, à éveiller les soupçons, il change de résidence. Son dernier lieu de réfuge fut la Suède. Il espéra trouver près de la reine Christine, qui l'appelait, une liberté complète et des secours puissants pour la continuation de ses expériences. L'âpre climat du Nord, si peu fait pour lui, toujours languissant, le tua en six mois. Parmi les perspectives enivrantes que *la science admirable* avait déroulées à ses yeux, il avait vu la prolongation indéfinie de la vie humaine. Ses amis, qui lui avaient voué une sorte de culte, ne pouvaient croire que la nature n'eût pas fait pour lui une exception, en attendant qu'il trouvât lui-même le secret de supprimer pour tous la nécessité de la mort. — C'est par ce sacrifice absolu à la cause de la science et de la vérité qu'on peut expliquer, sinon justifier, l'étrange concession qu'il fit en 1633. Il se préparait alors à publier son *Traité du monde*, fondé tout entier sur le système de Copernic ; le père Mersenne, son correspondant, son éditeur, attendait de jour en jour le manuscrit annoncé. Le manuscrit ne lui fut jamais envoyé, et il fut brûlé par l'auteur. Pourquoi ? Descartes venait d'apprendre que Galilée, coupable d'avoir émis la même opinion, avait été arrêté, emprisonné, peut-être torturé, en tous cas forcé d'abjurer. Il ne se sentit par le courage de s'exposer à la persécution ; il alla jusqu'à déclarer au père Mersenne « qu'il ne voudrait pour rien au monde qu'il sortît de lui « un discours où il se trouvât le moindre mot qui fût dé- « sapprouvé par l'Église. » Il blâme l'imprudence de Galilée ; on dit même qu'il s'ingénia à chercher des raisons pour nier le mouvement de la terre, et s'offrit de prouver

à un ecclésiastique que ce mouvement n'est pas réel [1]. Son excuse, c'est que les libres chercheurs étaient alors fort malmenés. Jordano Bruno avait été brûlé à Rome en 1600, Vanini à Toulouse en 1619 ; Campanella emprisonné et mis treize fois à la torture ; Galilée sortait à grand'peine des griffes du Saint-Office. Ajoutons encore que Descartes se regarda toujours comme comptable envers la postérité, des vérités qu'il avait découvertes. Le souci de sa réputation parmi les vivants le préoccupait peu ; il songeait à l'avenir : il voulait assurer aux hommes qui n'étaient pas encore nés, le résultat de tant de travaux et de si admirables découvertes. Le *Traité du monde* fut anéanti, mais les vérités qu'il renfermait ne périrent pas : elles furent disséminées dans tous les ouvrages que publia l'auteur. C'est là sa véritable excuse. Sous peine d'ingratitude, il ne nous est pas permis à nous de ne pas l'accepter.

Les philosophes du XVIIIe siècle n'estimaient en Descartes que le mathématicien, et tournaient en ridicule sa métaphysique. Les philosophes de nos jours qui ont remis en honneur le cartésianisme, l'ont presque réduit à la métaphysique. Il fallait avant tout restaurer le spiritualisme fort compromis et fort décrié. On sait la part considérable qui revient à M. Cousin dans cette croisade contre les doctrines matérialistes, et l'éloquence qu'il déploya. Il a eu de nombreux disciples, qui tous, ou presque tous, ont repris et développé la thèse du maître. Mais il y a autre chose dans le cartésianisme. Descartes n'est pas un pur métaphysicien : ce puissant esprit avait embrassé, dans

1. J'emprunte ces détails à la thèse de M. Millet (*Descartes avant* 1637).

ses recherches, le problème universel. Veut-on avoir une idée de sa haute ambition ? Il disait : La philosophie, c'est la connaissance de tout ce que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie, que pour la conservation de sa santé et l'invention de tous les arts..... Les sciences sont tellement liées ensemble, qu'il est plus facile de les apprendre toutes à la fois, que de les détacher les unes des autres. » Et l'on ne voit pas en effet qu'aucune d'elles lui soit demeurée étrangère. Mathématiques, mécanique, physique, astronomie, physiologie, médecine, il a tout embrassé à la fois ; il a voulu atteindre la vérité sous toutes ses formes, la réduire à l'unité. Il disait que la philosophie était un arbre, qui avait pour racines la métaphysique, pour tronc la physique, et dont les branches étaient la mécanique, la médecine, la morale. Dans toutes ces sciences il a été un novateur, un créateur ; il faut en excepter la morale, qui semble avoir été pour lui moins une science à part que la résultante pour ainsi dire de toutes les autres. C'étaitd'ailleurs un terrain dangereux : « Il n'y a pas de matière, disait-il, d'où les malins puissent plus aisément tirer des prétextes pour calomnier. » — C'est ce qui explique sa réserve. Elle était d'autant plus naturelle, que Descartes avait, sur la dépendance de l'esprit envers les organes du corps, une opinion qui n'eût pas manqué de soulever les plus violents orages. — Quoi qu'il en soit, ne bornons pas l'horizon du philosophe, ne l'enfermons pas dans telle ou telle question de métaphysique. Dieu, la nature extérieure, l'homme, tous les problèmes que peut aborder l'activité libre de l'esprit, depuis les conceptions les plus sublimes de la raison jusqu'aux conquêtes les plus certaines de l'observation, sur tous les points, Descartes est

présent à la fois. S'il est vrai, comme on aime à le supposer, que le dernier triomphe de l'intelligence humaine doive être de saisir et de montrer le lien, encore mystérieux, qui unit entre eux l'infinie diversité des phénomènes, et d'établir l'harmonie des causes et des effets, Descartes a eu cette ambition, Descartes a entrevu la synthèse universelle.

Descendons de ces hauteurs. Les travaux scientifiques de Descartes nous échappent, mais son plan général, et ce qui importe plus encore, sa méthode, nous les connaissons. C'est par là surtout qu'il est resté grand. Toute la substance de sa philosophie est condensée dans cet opuscule si court et si plein, qu'il publia en 1637, sous le titre de *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Depuis plus de quinze ans, il avait trouvé cette méthode; elle était le guide, je dirais presque la substance même de son esprit. Tous les travaux qu'il avait entrepris dans tous les sens, avaient là leur fondement et leur point de départ. Jamais révolution plus considérable ne fut exposée en termes plus simples. C'est l'histoire sincère d'une intelligence avide de vérité, qui cherche seule, découvre et annonce aux hommes ce qu'elle a découvert. — Descartes nous apprend que, dès l'âge de vingt ans, il trouva peu de certitude dans tout ce qu'on lui avait appris. Les lectures qu'il fit, les pays qu'il visita, lui montrèrent bien des systèmes, des doctrines, des lois, des mœurs contradictoires ou opposés; partout des apparences de certitude, la certitude nulle part. Or, c'est la certitude qu'il lui faut. Quelle voie suivre pour la conquérir? Voici le premier précepte qu'il observa : « De ne recevoir jamais aucune

chose pour vraie, que je ne la connaisse évidemment être telle. » Les trois autres qu'il y joignit, sont d'une utilité pratique manifeste; mais je ne puis ici entrer dans le détail et je renvoie à la deuxième partie du *Discours de la méthode*. L'importance de cette première règle pour la direction de l'esprit était capitale : ce n'était rien moins que la raison substituée à l'autorité. La libre recherche était inaugurée; le joug de la scolastique et d'Aristote brisé; la tradition, ou plutôt la routine impuissante et écrasante, qui ne pouvait rien produire et empêchait toute production originale, était définitivement supprimée. — Mais ce travail de révision générale et de reconstruction sera long, difficile; le philosophe vit parmi ses semblables; il est membre d'un État qui a ses lois, son gouvernement, sa religion; lui-même aura constamment des rapports avec les autres hommes : il importe donc qu'il ait avant tout une règle assurée pour la conduite de la vie. Il est bien d'abattre le logis où l'on demeure, quand on n'en est pas satisfait, mais jusqu'à ce qu'il soit rebâti, « il faut s'être pourvu de quelque autre, où on puisse être « logé commodément pendant le temps qu'on y travaillera. » En conséquence, Descartes se forma ce qu'il appelle une *morale par provision*, et qui consistait en trois ou quatre maximes dont la première était « d'obéir aux « lois et aux coutumes de son pays, et de retenir cons- « tamment la religion en laquelle Dieu lui a fait la grâce « d'être instruit dès son enfance. » Il peut se faire que les Perses ou les Chinois aient sur ces matières autant de lumières que les contemporains de Descartes; mais le bon sens indique que, vivant parmi des Français du XVIIe siècle, il faut provisoirement s'accommoder aux opinions ré-

gnantes; plus tard, Descartes se fera sur ce point, comme sur tous les autres, une opinion personnelle. — On sait que cette lacune subsista toujours dans l'œuvre du philosophe, et c'est là ce qui explique, en grande partie, les attaques sans nombre auxquelles il fut en butte. Les intolérants de toutes les sectes étaient scandalisés de cette adhésion provisoire qui pouvait cacher l'indifférence ou le mépris.

Ce point de départ établi, Descartes se met à l'œuvre, c'est-à-dire, à la recherche de la vérité. Il commence par rejeter comme absolument faux tout ce que en quoi il peut imaginer le moindre doute, il n'excepte même pas les données des sens qui semblent le plus incontestables, ni les raisons de croire qui lui avaient paru jusqu'alors les plus convaincantes; il considère enfin toutes les choses qui lui étaient jamais entrées dans l'esprit, comme n'étant pas plus vraies que les illusions des songes. — Voilà bien l'ancien logis abattu, comment le reconstruira-t il? Le voici :

Mais aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais fusse quelque chose; et remarquant que cette vérité, *je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. Puis en examinant avec attention ce que j'étais, et voyant que je pouvais feindre que je n'avais aucun corps, et qu'il n'y avait aucun monde ni aucun lieu où je fusse, mais que je ne pouvais pas feindre pour cela que je n'étais point, et qu'au contraire, de cela même que je pensais à douter de la vérité des autres choses, il suivait très-évidemment et très-certainement que j'étais; au lieu que si j'eusse seulement

cessé de penser, necore que tout le reste de ce que j'avais imaginé eût été vrai, je n'avais aucune raison de croire que j'eusse été, je *connus de là que j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature est de penser*, et qui pour être n'a *besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle*; *en sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme*, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps, et même qu'elle est plus aisée à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût point, elle ne laisserait pas d'être ce qu'elle est.

Tel est le fondement du spiritualisme de Descartes. Au sortir du doute universel, voilà sa première conquête. De ce principe, il fait sortir par une série de déductions dont la légitimité n'est pas toujours incontestable, l'existence de Dieu, ses principaux attributs, l'existence du monde extérieur, bref, l'ensemble des assertions qui constituent la philosophie cartésienne. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner en détail l'ensemble du système : il suffit d'en montrer les bases et d'en indiquer les conclusions. Les adversaires ne manquèrent pas. Un des plus vifs fut Gassendi, ce représentant attardé et honteux de la physique d'Épicure, qui se donne tant de peine pour concilier ce qu'il croit être la science avec les dogmes de la religion, et qui est infidèle à la science et à la religion. La métaphysique de Descartes, et surtout la fameuse théorie des *idées innées*, était la plus hautaine négation de l'antique axiome : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Comment expliquer la formation dans l'embryon des idées de Dieu, de temps, d'espace? Qu'est-ce que ces métaphysiciens qui apportent en naissant ces notions transcendantes? En vérité Descartes se moquait, Descartes ne vivait pas sur terre; c'était un pur esprit : de là le surnom ironique de *Mens*. — A quoi Descartes

répliquait en appelant Gassendi *Caro*, homme de chair, homme embarrassé dans les liens de la matière, et incapable de s'élever aux spéculations sublimes. Que Gassendi, qui au fond était matérialiste, ait attaqué Descartes sur ce point, on le comprend : il combattait *pro aris et focis*, mais que la théorie des idées innées, si élevée, si pure et pour tout dire, si religieuse, ait été si violemment combattue par des gens qui couvraient leur opposition du zèle de la religion : c'est ce que l'on ne peut expliquer que par un fanatisme étroit, ou une basse jalousie. — Voilà pour ainsi dire le second degré dans le spiritualisme de Descartes. C'est sur ce point particulièrement qu'il fut battu en brèche par les philosophes du XVIIIe siècle, tous plus ou moins disciples de Locke, que Voltaire fit connaître aux Français, en même temps qu'il leur apportait la physique de Newton qui ruinait de fond en comble l'hypothèse aventureuse des *Tourbillons*, mise en avant par Descartes.

Ce que j'appellerai le troisième degré dans le spiritualisme cartésien, c'est la fameuse théorie de l'âme des bêtes. Celle-là était plus accessible au commun des lecteurs; on avait, pour ainsi dire, les pièces du procès sous les yeux. Aussi les débats passèrent-ils bientôt de l'école dans le monde, dans les salons, dans la littérature. La théologie elle-même apporta ses arguments, et comme ils avaient une légère teinte de ridicule, la question n'en fut que plus à la mode[1]. On sait que certains philosophes, notamment Montaigne, s'étaient plu à vanter l'intelligence, l'instinct, l'esprit des animaux; qu'ils avaient même pré-

1. On peut lire sur cette question le très-curieux article du dictionnaire de Bayle : *Rorarius*.

tendu que leurs facultés valaient bien celles de l'homme ; qu'en tout cas ils étaient exempts d'une foule d'erreurs, de vices, de crimes qui sont le partage de l'humanité. Ces agréables jeux d'esprit avaient séduit bien des gens ; Pascal lui-même en fut évidemment touché, j'entends, scandalisé. S'ils avaient toutes ces qualités, de quel droit leur refuser une âme ? Or qu'est-ce que l'âme, sinon un principe immatériel, partant immortel ? Les voilà donc assimilés aux hommes par le point le plus essentiel de leur nature. Descartes ne permit pas la confusion. Il démontra que les bêtes ne sont que de véritables automates. D'abord elles n'ont pas le langage ; ensuite, en supposant qu'elles pensent, elles n'ont pas la pensée consciente d'elle-même et réfléchie. Ce sont d'admirables machines, organisées par la nature pour une fin déterminée, et toujours identique. Leur supériorité incontestable sur nous, en certaines opérations, est une preuve de plus de leur manque absolu d'intelligence. Voici en quoi :

Ce qu'ils font mieux que nous ne prouve pas qu'ils ont de l'esprit, car à ce compte ils en auraient plus qu'aucun de nous, et feraient mieux en toute autre chose, mais plutôt qu'ils n'en ont point, et que c'est la nature qui agit en eux, selon la disposition de leurs organes, ainsi qu'on voit qu'une horloge, qui n'est composée que de roues et de ressorts, peut compter les heures et mesurer le temps plus justement que nous avec toute notre prudence.

Cette triomphante démonstration prit un nouveau lustre quand la théologie, en quête d'arguments nouveaux, s'avisa de faire intervenir le péché originel. Il y eut d'admirables déductions syllogistiques, par lesquelles il fut établi que, si les bêtes avaient une âme raisonnable, Dieu n'existerait

pas; car, si elles avaient une âme, elles souffriraient; la souffrance est la punition du péché ; les bêtes n'ont pas péché ; elles seraient donc punies injustement, et un Dieu injuste n'existe pas. Malebranche, si ingénieux, demandait aux contradicteurs de la théorie : « Les bêtes ont-elles mangé du foin défendu? » — Ce philosophe se piquait de logique, aussi s'amusait-il à battre une pauvre chienne pleine qui venait lui lécher les mains : elle poussait des cris lamentables ; on s'étonnait de sa dureté, mais il répondait : « Est-ce que vous croyez que cela sent? » — Logiciens admirables, irrésistibles, mais faibles et secs observateurs! spiritualistes convaincus qui, pour faire l'homme plus grand, l'isolent, rétrécissent, refroidissent le foyer de l'immense nature ! Que d'absurdités cruelles tombèrent alors du haut des chaires, ou s'étalèrent dans les livres ! De tout cela qu'est-il resté ? La protestation de La Fontaine. Sans la fable admirable des *Deux rats, le renard et l'œuf*, la théorie de l'âme des bêtes serait aussi peu connue que les *Tourbillons*, la *matière cannelée* et autres hypothèses. Quelle modestie, quelle éloquence, que de sensibilité et d'esprit dans ce plaidoyer ! Le bonhomme n'ose pas réclamer pour ses clients une âme de première classe; mais, s'il était le maître, il leur en donnerait une qui ne fût ni pur esprit ni simple matière, quelque chose comme l'âme de l'enfant :

Je subtiliserais un morceau de matière.....

Pourquoi ne pas rappeler en passant la réclamation de Mme de Sévigné, que la belle et froide Mme de Grignan, sa fille, prétendait enrôler contre les bêtes? Elle résistait et tâchait de s'allier au cardinal de Retz pour être plus forte.

Parlez un peu au cardinal de vos machines, des machines qui aiment, qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent! Allez, allez, vous vous moquez de nous. Jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.

Des machines qui aiment! Voilà un de ces arguments dont Pascal disait : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. » — Il sera repris cet argument, et avec quelle éloquence, avec quel éclat! par Lamartine, le poète de haut vol, qui se rencontre ici avec ces deux aimables esprits qu'il n'aime guère cependant, et qu'il laisse à mi-chemin, tandis que lui s'élève jusqu'au foyer divin où brûle sans fin l'universel amour [1].

Il me reste à indiquer les caractères généraux de l'influence exercée par Descartes sur les esprits. Cette influence fut profonde, ce qui prouve une fois de plus la ridicule impuissance des condamnations officielles. Non-seulement Descartes eut des disciples nombreux qui reproduisirent fidèlement et développèrent la doctrine du maître, mais l'impulsion féconde, qu'il avait donnée aux intelligences fit éclore des systèmes qui tiennent encore aujourd'hui une place illustre dans l'histoire de la philosophie :

1. Quand l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour encor passe l'intelligence,
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse!
Non! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :
Dieu la brise un instant, mais pour la réunir;
Son sein est assez grand pour nous tous contenir!
(*Jocelyn*. Neuvième époque).

il suffit de citer les noms de Malebranche, de Leibnitz, de Spinoza, qui plus ou moins directement relèvent de lui. De nos jours, on a repris l'examen de ses doctrines physiologiques, si remarquables sur certains points; on a montré que Descartes avait découvert, en même temps que Harvey, la circulation du sang; et le docteur Huxley va jusqu'à faire de lui un des précurseurs de Darwin [1]. Ce qui reste incontestable, c'est que, comme l'a très-bien dit M. Biot, « il a tenté pour la première fois de ramener tous les phénomènes naturels à n'être qu'un simple développement des lois de la mécanique », ce que Laplace avait déjà constaté en ces termes : « Descartes essaya le premier de ramener la cause du mouvement céleste à la mécanique. » Mais c'est par sa méthode surtout qu'il a agi sur les intelligences, et l'on peut ajouter, sur les âmes. Bossuet, Fénelon se sont visiblement inspirés du cartésianisme dans le traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même* et dans celui *de l'Existence de Dieu*. Le grand Arnauld se faisait honneur d'être le disciple d'un tel maître et s'indignait qu'on lui interdît de le défendre contre Gassendi. *La Logique* de Port-Royal proclamait les services rendus par Descartes à la cause de la raison. Le spiritualisme qui n'avait guère été jusque-là qu'un article de foi, était devenu grâce à Descartes une vérité démontrée; la raison venait corroborer la foi. Tel qui professait un libertinage léger et superficiel à l'endroit des dogmes révélés, était contraint de s'incliner devant les preuves métaphysiques. La Bruyère s'est fort étendu sur ce sujet dans son chapitre

1. Voir la thèse de M. Bertrand de Saint-Germain sur *Descartes physiologiste*, et la conférence du docteur Huxley (*Revue des cours littéraires*, 18 novembre 1871).

des *Esprits forts*. Aussi toute la littérature du XVIIe siècle est profondément imprégnée de spiritualisme. Je ne vois guère que Molière, élève de Gassendi, qui ne se rallie pas à la philosophie acceptée de tous. On se rappelle le bonhomme Chrysale que Philaminte veut faire rougir de son attache aux choses matérielles, à sa *guenille*, et qui résiste et proteste.

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère.

Les gens du monde, les femmes distinguées par leur esprit, étaient disciples de Descartes. Les attaques dont il était l'objet de la part des jésuites, loin de nuire à sa doctrine, lui donnaient un nouveau prix.

C'est à l'influence de Descartes que l'on peut attribuer ce que je considère comme une lacune dans l'art du XVIIe siècle. On ne vit plus dans le monde que des lois mécaniques ; la nature extérieure apparut ordonnée, mesurée, assujettie à des mouvements réguliers, et comme la manifestation majestueuse des plans du divin architecte. La variété infinie de ses aspects, la vie universelle qui circule et s'épanche en innombrables créations, les liens mystérieux, mais si forts, qui rattachent les uns aux autres les myriades d'êtres qui peuplent les champs infinis de l'air, les abîmes des flots, la surface et les profondeurs de la terre, et que relient entre eux les affinités les plus intimes, tout ce qui fait enfin de ce monde qui nous enveloppe une scène immense toujours occupée où se jouent des milliers de drames ; tout cela est resté lettre close pour le XVIIe siècle, tout cela est déclaré petit, vil, bas et en conséquence banni du domaine de l'art. Il faut des ornements à la poésie ; elle ne les découvre point autour d'elle, elle va les demander à l'antique mythologie. On

se dispute pour savoir si des chrétiens ont le droit d'employer les fables des Grecs et des Romains. Corneille et Boileau déclarent qu'ils en ont le droit, que la poésie est impossible sans ce secours étranger. Et nous voilà condamnés aux Neptune, aux Vénus, aux Flore, aux Pomone, aux Cérès, aux Apollon ! Les plus belles, les plus vivantes créations du génie antique sont transformées en machines, en recettes, en ficelles ! Devant les infiniment petits, infiniment méprisés, l'homme seul apparut, roi de la création, spectateur choisi de Dieu pour contempler la majesté de la nature et y reconnaître la main de son auteur ; l'homme déchu, mais racheté, l'homme, créature raisonnable, libre, morale, dont la vie intérieure seule est digne d'intérêt. De là, ces profondes et admirables peintures des caractères et des passions, ces pénétrantes et subtiles analyses du cœur humain, tant de chefs-d'œuvre d'un art consommé, mais incomplet. Corneille, Racine, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Bourdaloue, Bossuet, Mme de la Fayette, tous ces écrivains procèdent plus ou moins directement de Descartes. Je retrouve encore son influence dans cette espèce de silence universel sur les questions qui ordinairement passionnent le plus les hommes, je veux dire la politique et la religion. Descartes en avait ajourné la solution, se bornant à admettre provisoirement ce qu'il trouvait établi. Le provisoire devint définitif. Les esprits ne s'ingénièrent que pour fonder sur des démonstrations irréfutables la légitimité absolue et l'immutabilité de ce qui était. On ne cherche plus alors, on a trouvé ; on ne hasarde plus des doutes, on prononce des axiomes. On applique à des faits de l'ordre purement humain, et où se jouera éternelle-

ment la mobilité qui est l'essence de l'homme, la méthode rigoureuse, les définitions et les déductions nécessaires empruntées aux mathématiques. — Par une conséquence toute naturelle, ces fils de Descartes ont comme lui le plus parfait dédain pour les réalités qui passent et pour les sciences qui prétendent les atteindre, comme l'histoire, l'histoire naturelle, l'érudition, les langues. A quoi bon s'épuiser à vouloir connaître les innombrables multitudes d'hommes qui ont peuplé cette terre, et cette terre elle-même, et les êtres qu'elle a portés, quand on peut connaître et saisir l'homme en soi? Qu'est-ce que l'accident auprès de l'immuable, le relatif auprès de l'absolu, les modes auprès de la substance? Malebranche disait : « Ce serait un petit malheur si tout cela venait à brûler. » — Tout cela, ce sont les orateurs, les historiens, les poètes! — Sublimes métaphysiciens, je vous vénère, je vous admire, quand je vous comprends, mais tout votre génie ne fera pas que l'homme méprise et sacrifie ce qu'il peut connaître, pour chercher éternellement ce qu'il ne connaîtra jamais. Que reste-t-il aujourd'hui de votre terre, de votre ciel, de votre monde, de toutes vos constructions *a priori?* Une page de plus dans le livre où les hommes ont inscrit ce qu'ils auraient voulu savoir.

Descartes a écrit en français et en latin. Il s'excuse presque à la fin du *Discours de la méthode* d'avoir employé *la langue de son pays, la langue vulgaire :* c'était alors une innovation, une hardiesse ; mais le philosophe désirait avoir pour juges « ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure », aussi bien et même plutôt que ceux « qui ne croient qu'aux livres anciens. » Par lui, la science sortait des écoles, en supposant qu'elle

y fût renfermée, et faisait appel au bon sens. Sur ce point encore, il a frayé la voie. Quant aux mérites de son style, il faut les reconnaître, les goûter, mais ne pas les surfaire. Je ne puis, par exemple, admettre, comme le veut M. Nisard, que ce soit la perfection même. On sent que Descartes se traduit, pour ainsi dire, qu'il pense en latin, que la forme même de sa pensée revêt le costume de la langue latine. Sans parler des locutions toutes latines, des expressions employées dans le sens latin, la phrase lente, longue, souvent embarrassée, a toute l'allure de la période cicéronienne. Mais, avec cela, la clarté est parfaite, l'exactitude est irréprochable. Il y a un rapport intime entre la pensée et l'expression, ce qui n'est pas une médiocre qualité. Pas l'ombre de déclamation, une forte simplicité, pas de jeux d'esprit, pas d'ornements parasites. Çà et là seulement quelques images, des comparaisons ingénieuses pour mettre la pensée dans tout son jour. J'en veux citer un exemple. Descartes veut prouver que le plaisir est dans la vertu ou avec la vertu, mais qu'il n'est cependant pas la vertu, voici la comparaison qu'il emploie :

Comme lorsqu'il y a quelque part un prix, on fait avoir envie d'y tirer à ceux à qui on montre le prix, et qu'ils ne peuvent le gagner pour cela, s'ils ne voient le blanc, et que ceux qui voient le blanc ne sont pas induits pour cela à tirer, s'ils ne savent qu'il y ait un prix à gagner; ainsi la vertu, qui est le blanc, ne se fait pas aimer lorsqu'on la voit toute seule, et le contentement qui est le prix, ne peut être acquis si ce n'est qu'on la suive.

Cela est évidemment plutôt du latin que du français, et, traduit littéralement, serait plus clair en latin qu'en français. Néanmoins la clarté est réelle; les enchevêtre-

ments des propositions incidentes la retardent pour ainsi dire, mais ne l'empêchent pas. Elle est dans l'esprit de l'auteur et de là filtre jusqu'à nous, comme un rayon. J'oserais même ajouter que ce style un peu difficile est soutenu, éclairé d'une chaleur interne dont on se sent pénétré. Le reflet arrive jusqu'à nous, lointain, attiédi, mais le foyer se devine. Comment en serait-il autrement? Descartes porta en lui, pendant près de quinze années, avant de rien écrire, une ardeur de foi, une passion pour la vérité et la science qui ne purent s'épancher sans imprimer à l'œuvre quelque chose de la flamme intérieure. Les imaginations vives et légères répandent d'abord en œuvres brillantes et qui passent, ce trop-plein qui les tourmente; les âmes fortes contiennent longtemps le jet impatient; elles en accumulent pour ainsi dire les énergies, et sans les affaiblir, les règlent. Ce n'est qu'au jour fixé par elles, quand l'orage intérieur s'est calmé, quand l'esprit, maître de sa pensée, la mesure et la saisit tout entière, qu'il la produit au dehors sous la forme qu'il a choisie. Plus de trouble, plus d'indécision; tout est net, précis, arrêté. C'est le langage même de la raison; seulement on croit encore saisir çà et là comme l'écho de la lutte soutenue, on voit briller comme un éclair de la tempête domptée.

CORNEILLE

Corneille et Louis XIV. — Ce que le poète doit au roi. — Constitution de la tragédie classique. — Résistances de Corneille. — Par où il s'affranchit. — Les amis de Corneille.

Corneille est né à Rouen en 1606 et il est mort à Paris en 1684. Ses premières pièces et *le Cid* furent représentés avant la naissance de Louis XIV, *Cinna*, *Horace* et *Polyeucte*, deux ans après sa naissance; *la Mort de Pompée*, *le Menteur*, *Rodogune*, *Héraclius*, *don Sanche d'Aragon*, *Nicomède*, sous le ministère de Mazarin, et avant le gouvernement personnel du roi. Les pièces qu'il écrivit à partir de 1660, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*, *Tite et Bérénice*, *Pulchérie*, *Suréna* sont de beaucoup les plus faibles. Les critiques qui prétendent attribuer à l'influence directe de Louis XIV la production de tous les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, sont ici fort embarrassés dans leurs calculs. Il leur faut imaginer on ne sait quelle prédisposition chez le poète, ou des effets rétroactifs dans la puissance du souverain. La vérité, c'est que Corneille ne dut rien à Louis XIV. Je me trompe, il lui dut une pension de deux mille livres, qui lui fut accordée en 1666, et qui lui était payée très-irrégulièrement, si l'on en juge par ces vers :

Grand roi, dont nous voyons la générosité
Montrer pour le Parnasse un excès de bonté
Que n'ont jamais eu tous les autres,
Puissiez-vous dans cent ans donner encor des lois,
Et puissent tous vos ans être de quinze mois,
Comme vos commis font les nôtres!

Sur la même liste dressée par Chapelain, qui recevait trois mille livres, Corneille est confondu avec d'Aubignac, Scudéry, Roberval, un fameux joueur d'échecs, l'abbé Testu, Colletet, et autres gens de lettres aussi méritants. Dans les dernières années de sa vie, le poète qui avait eu six enfants, et qui en avait perdu deux au service du roi, fut par lui oublié et tomba dans une misère profonde. Sur les instantes prières de Boileau, Louis XIV envoya au vieillard deux cents louis; Corneille mourut deux jours après, et Dangeau, ce fidèle interprète des sentiments de la cour faisait ainsi son oraison funèbre : — « Jeudi 5, on apprit à Chambord la mort du bonhomme Corneille. » C'est tout. Napoléon eût été plus généreux; il s'en vantait du moins, du haut de son piédestal de Sainte-Hélène où il se drapait pour la postérité. « Si Corneille vivait, disait-il, je le ferais prince. » Et ailleurs : « Corneille et Bossuet, voilà les maîtres qu'il faut à la « jeunesse. Cela est grand, sublime et en même temps « *régulier, paisible, subordonné. Ah ! ceux-là ne font* « *pas de révolutions, ils n'en inspirent pas. Ils entrent* « *à pleines voiles d'obéissance dans l'ordre établi de* « *leur temps, ils le fortifient, ils le décorent.* » — Et le trait final : « *Comme il m'eût compris !* » Trop peut-être, ou assez pour se tenir à l'écart. Richelieu reprochait au poète de n'avoir pas l'*esprit de suite*, ce qui revient à dire qu'il manquait de docilité et de souplesse. Ces qualités si estimées des despotes lui manquèrent toujours. Même quand il rime des compliments ou tourne ces dédicaces qui nous affligent, on sent qu'il n'entend rien à ce métier; l'hyperbole sans grâce trahit la secrète répugnance. Combien plus serrés et plus vibrants les vers où

il mêle à la louange obligée l'avertissement du citoyen ! C'est la France qui parle :

> A vaincre si longtemps mes forces s'affaiblissent.
> L'État est florissant, mais les peuples gémissent ;
> Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
> Et la gloire du trône écrase les sujets.

Il fut toujours mauvais courtisan, mauvais solliciteur surtout. Il ne pouvait aller jusqu'au bout d'une supplique avec ce ton humble qui est la loi du genre. Le dernier vers le montrait debout, presque irrité :

> Un grand roi ne promet que ce qu'il peut tenir.

Il appartient à cette génération qui naît toute remuée pour ainsi dire des dernières tempêtes du XVIe siècle. Les guerres horribles, civiles et religieuses, les calamités sans nom qui emportent tant d'hommes, retrempent les survivants, et ils transmettent à leur race l'énergie qui les a soutenus. La France de la première moitié du XVIIe siècle avait désappris la servitude : il fallut la patiente et impitoyable volonté de Richelieu pour l'y plier de nouveau. Encore ne réussit-il pas entièrement, témoin l'explosion de la Fronde, mouvement très-sérieux, très-fier à son début. Ceux-là même qui ne prirent aucune part aux conspirations et aux troubles de cette époque, portent haut le sentiment de l'indépendance personnelle. Elle éclate de toutes parts et avec d'autant plus de vivacité qu'elle se sent menacée et va périr. Gouvernement, religion, mœurs, langage, arts, lettres, sciences, tout est encore irrégulier et comme en voie de formation. On tente à l'aventure toutes les directions. Il n'y a pas encore d'autorité qui s'impose, de tradition qui fasse loi. Partout une intensité

de vie extraordinaire, une expansion de forces. Entre les influences contraires qui sollicitent la société en travail, tout ce qui a une valeur propre se fait jour naturellement : on est comme forcé d'être original. Rares et délicieux moments! L'homme vaut tout son prix; il ne se heurte point aux règles établies, au convenu, à l'artificiel. On n'a pas encore érigé en lois les recettes qui dispensent d'imagination et d'invention. Mais déjà l'on pressent l'intervention des législateurs; Malherbe et Balzac, et l'hôtel de Rambouillet ont déjà essayé de tenir ce rôle. On se prépare à poser des limites, à diviser en catégories les personnes, les œuvres, les mots eux-mêmes; on va introduire partout l'ordre et l'uniformité. Corneille et Descartes vont de l'avant en hardis éclaireurs; Vaugelas prend des notes, l'Académie exhume Aristote, Boileau vient au monde. Le mouvement créateur se ralentit; les critiques viennent, élaguent, retranchent, proscrivent et couronnent leur œuvre en saluant avec ivresse l'heure bénie où dans l'État, dans la religion, le langage, les arts, tout est enfin *fixé*. En effet, rien ne bouge plus.

Dans la première partie de sa vie, Corneille a connu tous les périls et tous les enivrements de la liberté; dans la seconde, il les a regrettés. Ce n'est pas ainsi, je le sais, que le représentent d'ordinaire les critiques d'une école qui a longtemps fait autorité. En politique, le despotisme de Louis XIV, décoré du beau nom d'unité; en littérature, les règles d'Aristote, voilà pour eux le double idéal : tout ce qui s'en rapproche, ils le glorifient, tout ce qui semble s'en éloigner, ils le condamnent. Ils acceptent avec quelques réserves *le Cid*, ils admirent *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte;* tout ce qui précède est rejeté. Pourquoi ?

Parce que Corneille a déclaré lui-même qu'il ne savait pas encore à ce moment qu'il y eût des règles : or, que peuvent être des pièces faites en dehors des règles ? Ce qui suit, ils le rejettent également. Pourquoi ? Parce que Corneille s'est permis de s'affranchir des règles, parce qu'il a voulu innover. Bienheureux les Anglais ! Ils ont laissé à Shakespeare vivant toute sa liberté, et ils ne le mutilent pas après sa mort. — Mais c'est trop s'arrêter à ces broussailles, allons droit à Corneille.

Il parut au théâtre au moment où Hardi finissait sa longue carrière, vers 1629. Nous n'avons aujourd'hui que le plus profond mépris pour les poètes, les pièces, le public, les acteurs, le théâtre de ce temps-là. Il est convenu que rien ne saurait être plus grossier et plus ridicule : on pourrait se contenter de dire que tout cela ne ressemblait en rien à l'idéal classique qui prévalut trente ans plus tard. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait alors un rapport étroit, intime entre les œuvres et les spectateurs. Le poète dramatique ne plane pas au-dessus de ses contemporains ; il vit parmi eux, il sent avec eux, c'est pour eux qu'il écrit, car c'est d'eux seuls qu'il attend le prix de son travail, l'argent et la gloire. Toute société se crée un théâtre à son image. Toute pièce qui réussit est bonne, c'est-à-dire conforme au goût du public. Tous les dix ans, ce goût change et les fils se moquent des belles choses qui ont ravi leurs pères. Il faut que le poète suive ces mouvements de l'opinion, et qu'il s'y accommode. Dans sa première jeunesse, quand le succès lui a versé ses enivrements, quand il se sent comme l'âme vibrante de toute cette foule qui l'applaudit, son génie heureux et facile trouve sans effort l'œuvre qu'on attend ; elle flotte pour

ainsi dire dans l'air qu'il respire. Elle l'enveloppe, elle le pénètre; tout conspire à la produire en lui; il crée dans la joie. Une génération nouvelle s'installe dans la vie; il lui faut son poète à elle; elle le trouvera, elle l'imposera. Après avoir toléré quelque temps le poète de l'âge précédent, elle n'en veut plus entendre parler : il faut qu'il prenne son congé, cède la place aux jeunes. Ceux-ci lui sont bien inférieurs; qu'importe? Ils ont l'oreille du public; ils sont les interprètes du goût d'une génération; et c'est une loi de la nature, loi universelle, que tout être vit pour lui-même et non pour ceux qui ont vécu avant lui. Supposez que Quinault et Racine eussent été les plus médiocres des poètes; ils n'en eussent pas moins pris la place qu'occupait le vieux Corneille. Celui-ci avait fait son temps. Dix ans après le succès d'*Andromaque*, ne se lassa-t-on pas de Racine? On inventa Pradon pour avoir autre chose. Heureux ceux qui, comme Molière, meurent dans le plein épanouissement de leur œuvre! Ce bonheur fut refusé à Corneille. Pendant vingt-cinq ans, il erra dans un pays qui ne le connaissait plus, essayant de renouer le lien secret de mystérieuse sympathie qui rattache le poète au public; à chaque pas il faisait fausse route; il ne trouvait pas ce qu'on attendait; il n'était plus ce qu'il avait été et il s'épuisait en vain à être ce qu'il aurait fallu qu'il fût pour réussir. C'est à ce moment qu'un pays vraiment digne d'avoir des grands hommes doit intervenir, et offrir une place dans un Prytanée national aux glorieux vieillards. Ils ont fait leur œuvre, qu'ils puissent mourir en paix; mais quelle génération paya jamais les dettes de la génération précédente? Je reviens.

Quel était le goût du public vers 1629? Il était détes-

table, s'écrient les critiques. Notez que beaucoup d'entre eux se sont pâmés d'admiration devant l'*Achille à Scyros* de M. Luce de Lancival, et le *Sylla* de M. de Jouy. Nos pères du XVIIe siècle portaient au théâtre une fraîcheur, une naïveté d'impressions dont nous ne pouvons nous faire une idée. D'abord c'était un divertissement tout nouveau : il n'y avait encore dans tout Paris que deux scènes permanentes, l'une au Marais, l'autre à l'hôtel de Bourgogne. Le parterre coûtait dix sous, et l'on y était debout. On ne savait ce que c'était que décors et machines. Une grande tapisserie que l'on écartait tout à coup aux dénouements tragiques, laissait voir morts ou mourants les personnages de la pièce. Pour tous les autres changements, c'était l'imagination du spectateur qui en faisait les frais, et elle n'en était pas en peine. Quant aux pièces, elles n'appartenaient à aucun des genres catalogués par Aristote. Il y avait bien quelques tragédies, mais des tragédies libres, qui n'avaient rien à voir avec les trois unités : ce qui dominait c'était la tragi-comédie et la pastorale. La pastorale, c'était le roman de *l'Astrée* ou le *Pastor Fido* ou *l'Aminta* mis en scènes ; la tragi-comédie, c'était le drame moderne, avec ses deux éléments confondus. De comédie proprement dite il n'y en avait guère, ou elle inclinait vers la farce. Ce qui en tenait lieu, c'était les fameuses parades de Tabarin, et les tréteaux du Pont-Neuf. Dès que les honnêtes gens eurent le courage de se hasarder au théâtre, tout rimeur en renom se mit à écrire des pièces. Théophile, Racan, Gombauld, Tristan, Mayret, Scudéry et cent autres accoururent. Il y en eut qui débutèrent à dix-neuf ans, comme Rotrou, à dix-sept ans, comme Mayret. Le bon public qui croissait en nombre chaque

jour, était ravi; il y avait des nouveautés à foison. Les droits d'auteur qui étaient d'abord de trois écus, montèrent insensiblement. On paya une pièce jusqu'à cent écus, mais cela était rare. Le premier directeur de troupes qui fit grandement les choses, c'est Molière : il donna jusqu'à *deux mille livres* à Corneille pour sa tragédie d'*Attila*. L'histoire en a conservé le souvenir. Mais enfin qu'était-ce que ces pièces ? Par une espèce de contrat tacite passé entre les auteurs et le public, il était bien entendu qu'on ne verrait sur la scène que des personnages et des événements absolument en dehors de la vie ordinaire. A quoi bon se déranger, quitter son chez soi où l'on est à l'aise, pour aller s'entasser dans une salle étroite et malpropre, si l'on est exposé à retrouver sur les planches une image affaiblie des réalités de chaque jour? En conséquence, les poètes cherchaient dans l'antiquité sacrée ou profane, dans les romans de chevalerie, dans les nouvelles italiennes ou espagnoles, dans *l'Astrée*, cette mine inépuisable, des héros et des héroïnes le plus dissemblables possible des hommes et des femmes de leur temps. Viols, enlèvements, duels, naufrages et pirates, enchantements et magie, capitans, bergers, sorciers, tyrans féroces, princesses innocentes et persécutées, imbroglios inextricables qui forçaient le spectateur à une attention soutenue sous peine de ne plus rien comprendre : voilà ce que le public exigeait, et ce que les poètes lui servaient sans scrupule. Le style était à l'avenant, cela va sans dire. Jamais il ne fut constellé de tant d'astres et d'étoiles ; jamais il ne fut échauffé de tant de feux et de flammes ; jamais la fortune et les tyrans ne furent invectivés avec plus de véhémence. C'était un rude temps pour les acteurs en renom. Ils

avaient un cinquième acte terrible à franchir. Le poète y entassait dans des tirades de deux cents vers toutes les métaphores de son style et les plus furieux transports de la passion. Le célèbre Mondory qui joua Massinissa dans la *Sophonisbe* de Mayret, Pyrame dans le *Pyrame et Thisbé* de Théophile, et Hérode dans la *Marianne* de Tristan, succomba à la peine et tomba frappé d'apoplexie. Ce fut un grand malheur. Richelieu comptait sur lui pour faire réussir *Mirame*. — Voilà quel était le théâtre quand Corneille fit représenter *Mélite* en 1629.

Les six premières pièces qu'il donna eurent toutes un grand succès, la troisième surtout, *la Veuve*. *Médée*, qui suivit, fut reçue froidement : c'était presqu'une pure tragédie et on n'y était pas encore fait. *L'Illusion*, pièce toute d'imagination fort libre, et que Corneille déclarait plus tard un *étrange monstre*, enleva les applaudissements universels. Il est à ce moment le plus en vue des auteurs dramatiques : ceux qui courent avec succès la même carrière, sont Rotrou, Scudéry, Mayret. Rotrou avait l'âme noble et était incapable d'envie ; il ne craignait pas de déclarer publiquement, même sur le théâtre, son admiration pour Corneille. — Le Franc-Comtois Mayret et le Normand gascon Scudéry, qui avaient élevé jusqu'aux astres l'auteur de *la Veuve*, prirent tout à coup, après la représentation du *Cid* une attitude hostile, et soutenus, poussés même par Richelieu, essayèrent de submerger Corneille sous une pluie de pamphlets. Outre le cardinal et bon nombre d'académiciens, ils avaient un auxiliaire redoutable découvert depuis peu, et qui portait des coups terribles, c'était Aristote. Sachons gré à nos pères, à ces braves bourgeois de Paris, qui n'étaient ni de l'Académie,

ni des gens de M. le Cardinal, d'avoir tenu bon contre l'illustre compagnie, contre son Éminence et contre Aristote. Ce fut le public qui sauva Corneille, non tout entier, hélas ! car des étreintes de ces pygmées le géant sortit à demi vaincu.

D'où venait ce déchaînement ? Était-ce amour sincère d'Aristote et de la *Poétique ?* On a de la peine à le croire. La jalousie y fut pour beaucoup certainement. Il y eut cependant d'autres causes. D'abord Corneille n'habitait pas Paris : c'était un provincial qui venait chasser sur un domaine étranger ; de plus, il montrait dans son attitude et ses mœurs une fierté, une régularité qui étaient comme la critique des habitudes des poètes d'alors. C'était un homme libre et qui prétendait rester tel, qui ne voulait être à personne, pas même à son Éminence. On ne le voyait point traîner dans les antichambres des grands seigneurs ; il ne s'offrait point à les accompagner à leurs rendez-vous ; il ne rimait pas pour les objets de leur flamme des madrigaux ou des sonnets. La plupart de ces serviteurs des Muses réunissaient en leur personne la triple physionomie du cuistre, du capitan et du valet. Besogneux, débraillés, insolents et plats, ils redoutaient avant tout de passer pour des auteurs de profession : c'eût été déroger. Ils affectaient le plus profond mépris pour ceux qui n'étaient que cela. Quant à eux, c'était à leurs moments perdus et pour faire plaisir à des comédiens ou à un libraire qu'ils avaient consenti à écrire une pièce. Les fanfaronnades de Scudéry en ce genre sont du dernier grotesque. Corneille n'avait rien du matamore ni du valet : poète dramatique, il prenait son art au sérieux, s'y appliquait uniquement, et ne regardait comme temps

perdu que celui qu'il ne consacrait pas à son travail. Il ne fréquentait ni les tavernes, ni les antichambres, ni les ruelles. Esprit sérieux et profond, il ne se dépensait pas dans les conversations mondaines : il n'avait rien de ce qu'il fallait pour y réussir ; on le trouvait gauche et lourd et il l'était réellement. De bonne heure il accepta et remplit avec une constance inaltérable les devoirs qu'il avait acceptés de mari et de père. Voilà, si l'on y ajoute les applaudissements des spectateurs, des raisons plus que suffisantes pour expliquer l'animosité de ses rivaux et les attaques dont il fut l'objet. Il ne leur fallut pas d'ailleurs une grande perspicacité pour comprendre que, si le public se mettait à goûter des pièces comme *le Cid*, ils n'avaient plus qu'à plier bagage.

De toutes les pièces de Corneille c'est *le Cid* qui a le moins perdu. Il enlève toujours son public. Les parties faibles ou de remplissage, on les subit avec indulgence ; on sait bien qu'un fier élan va relever l'œuvre. Les personnages sont jeunes, ardents, généreux, plus grands que nature, et pourtant dans la nature. Dans le train ordinaire de la vie, nous ne sommes pas à leur niveau, mais qu'une secousse violente se produise, et il nous semble que nous ne serions pas incapables de cet héroïsme. Il nous fait plaisir. C'est un portrait flatté, mais c'est nous, nous à certaines heures, dans l'épanouissement du meilleur de nous-mêmes, comme sous le coup d'une inspiration morale qui efface les défectuosités de la nature et met en lumière et en action les parties supérieures. L'admiration des contemporains bien plus rapprochés que nous des événements et des personnages du drame, bien plus naïfs et abandonnés dans leurs impressions, eut quelque chose

de tendre et de reconnaissant. Remués et conquis dans le meilleur de leur âme, en aimant l'œuvre, ils aimèrent le poète. Pour les grands seigneurs, enragés duellistes alors, le drame avec ses coups d'épée éclatants et sa grande bataille contre les Maures, et son pauvre roi si effacé, à la façon de Louis XIII, c'était presque de l'actualité. Pour les bourgeois et le peuple, c'était un idéal qu'il n'était pas impossible d'accommoder à la taille de chacun. Enfin on trouvait dans *le Cid* presque tout le romanesque dont on s'était fait une habitude, et ce romanesque au lieu d'éblouir ou d'amuser l'imagination, remuait le cœur. Le style, qui avait conservé quelques pointes, ce qui n'était pas un défaut aux yeux du public, avait un imprévu, une vivacité dans les tours, une franchise qui enlevaient. Tout le monde à tout propos citait l'admirable début des deux scènes.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

et

A moi, comte, deux mots.

C'était avec délices que l'on savourait le repos de l'action si vivement engagée et conduite, quand Rodrigue resté seul en scène, sentait se détendre en lui les ressorts de l'énergie héroïque et se souvenant que, s'il était fils de don Diègue, il aimait Chimène, épanchait le trop-plein de sa douleur dans les stances mélancoliques et fières :

Percé jusques au fond du cœur...

Il y avait enfin un frémissement dans toute la salle, quand les deux amants si cruellement séparés se retrouvaient en présence, luttaient contre leur cœur, et se rap-

prochant toujours l'un de l'autre, poussaient un profond soupir accompagné de ces mots :

— Chimène, qui l'eût cru ?
— Rodrigue, qui l'eût dit,
Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît ?

Enfin, quelle femme de ce temps-là (pourquoi pas du nôtre ?) pouvait ouïr sans être troublée et ennoblie dans son cœur, l'aveu suppliant et viril à la fois de Chimène ?

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas,
.....
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

Aucune de ces beautés n'a vieilli, et, si l'on songe qu'elles étaient offertes pour la première fois à ce public français si prompt à saisir et à sentir, l'enthousiasme universel s'explique ainsi que le proverbe *beau comme le Cid.*

C'est alors qu'intervint Aristote. Ce fut le paravent derrière lequel s'embusquèrent les détracteurs du *Cid*. Chapelain, le docte Chapelain, avait découvert la *Poétique ;* il en avait fait confidence à Mayret, qui se trouvait ainsi possesseur de l'infaillible recette pour faire des pièces irréprochables ; celui-ci s'en était ouvert à Scudéry ; puis l'Académie fut initiée. Un ordre de Richelieu étouffa les derniers scrupules de cette compagnie qui naissait à peine et qui ne conquit que tard une indépendance relative. On sait comment les choses se passèrent. Tandis que le public s'obstinait à applaudir *le Cid*, l'Académie chargea Chapelain de publier ses *sentiments* sur cette pièce. De ce morceau de critique étroite, mais à peu près impartiale, date l'avénement de l'autorité dans notre littérature dramatique. C'est le premier article d'un code qui sera définitivement arrêté et promulgué par Boileau et par l'abbé

d'Aubignac. Si l'on écrivait un ouvrage purement didactique, on serait tenu d'analyser de très-près et de discuter une à une les théories qui se produisirent alors. Je ne peux ici qu'en indiquer l'esprit et la tendance. L'Académie établissait ce principe que : « *Une pièce n'est bonne que quand elle produit un contentement raisonnable, c'est-à-dire contente les doctes aussi bien que le peuple.* On doit rechercher, ajoutait-elle, *non si le Cid a plu, mais si en effet il a dû plaire.* » Elle trouvait *la conduite de la pièce fort mauvaise. Le sujet n'en était pas bon*, elle en condamnait le dénouement. Elle déclarait absolument blâmable cette admirable première scène du cinquième acte, où se trouvent justement ces vers :

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas...

En revanche elle défendait contre Scudéry certains vers critiqués injustement, comme celui-ci :

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir !...

En résumé, on peut dire que l'âme même de l'œuvre lui échappa complétement. En revanche, toutes les infractions contre la règle des unités de temps et de lieu étaient relevées et condamnées. Aristote, et un faux Aristote, allait s'imposer à la scène française.

Bien des gens s'imaginent que Corneille sortit vainqueur de cette lutte, c'est une erreur. Il eut toujours le public pour lui, mais quel esprit un peu élevé peut se contenter de ne plaire qu'à la multitude ignorante et grossière? Après tout, l'Académie, Chapelain, Scudery, Mayret c'étaient ses pairs, ses juges naturels. De quel droit les récuser? Permis à un Hardi de n'écrire que pour

le peuple : c'était son seul public, et il ignorait les règles du poème dramatique. Mais puisqu'elles existaient ces règles, lui convenait-il bien à lui qui avait une si haute idée de son art, et qui aspirait à être pour la France ce que Eschyle et Sophocle avaient été pour la Grèce, de ne vouloir écouter que sa fantaisie personnelle? Mobile et inconstante est la faveur populaire; les œuvres qui n'ont d'autre mérite que celui de flatter le goût du jour, passent avec lui; celles qui sont conformes aux principes consacrés par tant de chefs-d'œuvre, durent éternellement. Voilà sans doute ce qu'il se disait aux heures de résignation. Mais, d'autre part, il sentait bien avec tout Paris, que *le Cid* était un bel ouvrage. On le condamnait au nom des règles : est-ce que les règles ne pouvaient pas avoir tort? Balzac, qui n'était pas le premier venu, n'avait-il pas écrit à Scudéry qui voulait l'engager dans sa querelle : « Savoir l'art de plaire ne vaut pas tant que savoir « plaire sans art? » Il tomba dans de cruelles perplexités. Tantôt il se prévalait des applaudissements publics et raillait agréablement le factum que l'Académie élaborait avec une sage lenteur : « J'attends avec beaucoup d'impatience « les sentiments de l'Académie afin d'apprendre ce que « dorénavant je dois suivre; jusque-là, je ne puis travailler « qu'avec défiance et n'ose employer un mot en sûreté. » — Tantôt il tombait dans un découragement profond, parlait de renoncer au théâtre, et tout à coup s'insurgeait contre Aristote, le déclarait apocryphe, et cela, même en présence de Chapelain qui, sous prétexte de lui apporter des consolations, venait jouir de son cruel embarras. Le pauvre homme resta pendant plus de trois années incertain, troublé, n'osant ou ne pouvant écrire; et il avait

trente ans ! Pendant ce temps, la scène était occupée par ses rivaux ; Scudéry entassait chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, et il était applaudi. Sarrasin, un bel esprit du temps, et qui était fort goûté, composait un long discours sur l'*Amour tyrannique* et démontrait « qu'Aristote n'a « pas mieux enseigné, que M. de Scudéry a suivi exacte- « ment ses préceptes ; que d'ailleurs cette pièce était « au-dessus des attaques de l'envie et par son propre mé- « rite, et par une protection qu'on serait plus que sacrilége « de violer, puisque c'est celle d'*Armand*, le *dieu tutélaire des Lettres.* » Et, comme si toutes ces amertumes ne suffisaient pas, de vils grimauds, un Chevreau, un Desfontaines, un Chillac, se permettaient de toucher à son *Cid* ! L'un lui infligeait une suite de sa façon, et quelle suite! L'autre, dans une bonne intention et pour rehausser le mérite du héros, ajoutait à Chimène et à l'Infante une infante de Cordoue passionnément éprise de Rodrigue, qui avait plus de peine à se débarrasser de tous ces amours qu'à battre les Maures ; le troisième faisait mourir le Cid. Pour cela, il donnait un frère à Chimène, et ce frère revenant tout à coup du fond de l'Afrique, vengeait son père, tuait le héros et épousait l'Infante. Quant à Chimène, elle entrait au couvent.

Il fit sa rentrée au théâtre en 1640, et donna presque coup sur coup *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. *Le Cid* était encore une tragi-comédie, ces trois dernières pièces sont des tragédies. Il est douteux que le public y ait pris plus de plaisir, mais l'ombre d'Aristote dut être satisfaite, et les envieux furent désarmés. A partir de ce triple succès, qui confirmait d'une façon si éclatante celui du *Cid*, il règne en maître sur la scène. Mayret cesse d'écrire, Scu-

déry va quitter le théâtre pour se noyer dans le poème épique ; l'honnête du Ryer et Rotrou rendent hommage à la supériorité de Corneille ; Richelieu va mourir. L'Académie française, après avoir deux fois éconduit le poète, lui ouvre ses portes (1646). On est à la veille de la Fronde ; partout on sent comme une détente dans les esprits et un vague besoin d'émancipation. En 1650, Corneille fait représenter deux pièces que les critiques autoritaires d'aujourd'hui ont de la peine à lui pardonner, *Don Sanche d'Aragon* et *Nicomède*. De quel nom les appeler ? Tragédies ? Comédies ? Aristote n'avait pas prévu le cas. On les applaudit néanmoins, et Corneille osa dans la préface de *don Sanche*, ébaucher une théorie du drame. Il y parla de *chausser le cothurne un peu plus bas*. Il montra que la terreur et la pitié, ces parties essentielles du poème dramatique « peuvent être « excitées plus fortement en nous par la vue des mal- « heurs arrivés aux personnes de notre condition à qui « nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux « qui font trébucher de leurs trônes les grands monar- « ques, avec qui nous n'avons aucun rapport. » — Quant à *Nicomède*, il avouait, non sans fierté, « que ce héros « de sa façon sortait un peu des règles de la tragédie » ; mais après tout, « il est bon de hasarder un peu et ne « s'attacher pas toujours si servilement aux préceptes. » Lui aussi, il faisait sa Fronde.

On ne peut douter qu'à ce moment il ne songeât à tenter des voies nouvelles : ce fut d'ailleurs à toutes les époques sa principale préoccupation. Il n'était pas de ces génies faciles et stériles qui refont vingt fois la même pièce sous des noms et avec des décors différents. Tout

semblait l'encourager alors à oser : les critiques dormaient, il était le seul poète en vue et en faveur, ses deux dernières pièces, si irrégulières, avaient obtenu le plus vif succès. L'échec de *Pertharite* (1653) l'arrêta court, échec mérité, s'il en fut jamais. Il était revenu à Aristote, il lui avait emprunté une des quatre combinaisons dont le critique ancien vante l'excellence [1] : il n'avait oublié qu'une chose, le choix d'un sujet intéressant et vraisemblable. Le nœud de l'action semblait emprunté à une de ces déclamations absurdes, si fort en honneur dans les écoles des rhéteurs au temps de Sénèque. Une femme consentait à épouser un prince qu'elle détestait, mais à une condition, c'est qu'il tuerait son propre fils. Et pourquoi exigeait-elle ce sanglant sacrifice? Pour que le prince meurtrier devînt un objet d'horreur universelle : elle exposait elle-même dans la scène capitale cet ingénieux calcul. Corneille n'accepta point sans murmurer l'arrêt du public. Il avait déjà à demi protesté contre la chute de *Théodore ;* cette fois, il fit plus, il renonça au théâtre et fit part de sa détermination dans une préface où la naïveté, la fierté et la mauvaise humeur se donnent toute carrière. Il avait alors quarante-sept ans. C'était pour la seconde fois qu'il rentrait sous sa tente. En 1640, il en était sorti jeune encore, tenant à la main *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*. Quand il reparut en 1659, il touchait à la vieillesse, et il apportait *Œdipe!* Le public, heureux de le retrouver, applaudit. Le poète put croire qu'Aristote lui avait porté bonheur : il venait en effet de le plonger dans l'étude de la *Poétique*. Il avait consacré les trois premières années

1. Voir ces quatre combinaisons, soit dans la *Poétique*, soit dans les Discours de Corneille sur le poème dramatique.

de sa retraite à une traduction de *l'Imitation* et les trois autres à la composition de ses *discours sur le Poème dramatique*, qui parurent pour la première fois en 1660. C'est par là que je terminerai cette étude.

L'impression qu'on rapporte de la lecture de cet ouvrage est pénible. Presque partout, la netteté fait défaut; l'ordre est peu satisfaisant; les raisonnements, déduits lentement et méthodiquement, ne portent pas. Si la personnalité de l'auteur ne se faisait jour çà et là, on serait rebuté bientôt, on n'achèverait pas. Ce qui frappe le plus et explique la faiblesse de l'œuvre, c'est l'indécision. Tantôt Corneille se déclare fidèle sujet d'Aristote, tantôt il s'émancipe et va presque jusqu'à la révolte. Puis il revient, il explique, il embrouille, il hasarde un commentaire nouveau, il essaie une apologie. Il arrive que le maître le surprend en flagrant délit d'insurrection; la *Poétique* condamne tout net des pièces comme *le Cid*, *Cinna*, *Rodogune*, *Héraclius*. Que faire? Un auteur moderne ne serait guère embarrassé. Corneille tourne et retourne les paroles d'Aristote, et revendique timidement le bénéfice des circonstances atténuantes. — « Si cette « condamnation, dit-il, n'était modifiée, elle s'étendrait « un peu loin, et envelopperait non-seulement *le Cid*, « mais *Cinna*, *Rodogune*, *Héraclius* et *Nicomède*. » — Il serait donc d'avis de la restreindre quelque peu. « Di- « sons donc, *sans le démentir*, que cette nouvelle espèce « de tragédie est plus belle que les trois qu'il recommande, « et il l'eût sans doute préférée s'il l'eût connue. » — Il trouve dans Aristote cette loi : on ne doit point faire choix d'un héros qui soit tout à fait vertueux ou tout à fait vicieux. — D'excellents héros de tragédie, c'est Œdipe,

c'est Thyeste. — Corneille ne comprend plus et se récrie. Il lui semble que Thyeste est un scélérat accompli et qu'Œdipe est un homme vertueux. Mais ses héros à lui, les voilà rejetés de la scène ! *Le Cid*, *Polyeucte*, *Héraclius*, *Nicomède*, ces vertueux, il n'avait donc pas le droit de leur donner la vie ! Il réclame, il proteste, mais bien timidement encore : « Trouvons quelque modération « à la rigueur des règles du philosophe, ou du moins « quelque favorable interprétation pour n'être pas obligés « de condamner beaucoup de poèmes que nous avons vu « réussir sur nos théâtres [1]. » — L'*interprétation*, il ne la trouvera pas. Aristote n'est pas un homme avec qui l'on puisse équivoquer. Les arrêts qu'il rend sont clairs et tranchants. Corneille a beau se débattre et tenter une justification, il est manifestement coupable d'avoir préféré parmi les quatre combinaisons d'Aristote, celle qu'Aristote déclare *détestable et n'ayant rien de tragique*,

1. On ne se figure pas combien d'œuvres bizarres a fait naître ce fameux précepte d'Aristote. La plus curieuse de toutes est *l'Amour tyrannique* de Scudéry, que Sarrazin considérait comme le dernier mot du génie, et dont il rapportait l'honneur à la *Poetique*. Le héros du drame, Tiridate, roi de Pont, mari de l'irréprochable Ormène, est amoureux de sa belle-sœur Polyxène, mariée à Tigrane. En conséquence, il va assiéger en Cappadoce la ville habitée par l'objet de sa flamme. Durant quatre actes ce scélérat commet toutes les barbaries imaginables; il résiste à toutes les supplications; le désespoir de son épouse qu'il a emmenée avec lui, on ne sait pourquoi, les observations de son gouverneur, les plaintes de son beau-père, les refus de Polyxène que son mari a frappée de son poignard et jetée dans les flots pour la soustraire à la honte, rien n'arrête sa fureur. Il tient en son pouvoir tous ceux qui lui ont résisté et il va les faire périr. Tout à coup le prince de Phrygie arrive avec une armée, cerne le camp de Tiridate, sauve les innocentes victimes. Tiridate reconnaît ses torts, on lui pardonne, et il aime sa femme. Excellente tragédie, s'écrie Sarrazin ! Le héros, obéissant aux lois d'Aristote, n'est ni tout à fait vertueux, ni tout à fait vicieux !

(μιαρὸν καὶ οὐ τραγικόν), c'est celle où le héros entreprend de tuer une personne qu'il connaît et n'achève pas. Donnons acte au grand poète de sa réclamation contre cette dure sentence. Voici la conclusion théorique à laquelle il s'arrêta :

Il est facile aux spéculatifs d'être sévères ; mais s'ils voulaient donner dix ou douze poèmes de cette nature au public, ils élargiraient peut-être les règles encore plus que je ne fais, sitôt qu'ils auraient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, et combien de belles choses elle bannit de notre théâtre.

Combien de belles choses elle bannit de notre théâtre! Ils n'ont pas lu cette ligne, ils n'ont pas senti la poignante éloquence de ce regret, les critiques autoritaires. Ils se présentent comme des vengeurs de Corneille contre Scudéry et l'abbé d'Aubignac [1] : ils sont avec eux contre Corneille. C'est au nom des mêmes théories, des mêmes principes qu'ils prononcent leurs arrêts. Et voilà les entraves qui ont garrotté le seul poète tragique de race que nous ayons eu ! Quand on le voit courbé sur son Aristote, s'épuisant à comprendre la fameuse purgation des passions, qui est un non-sens, et les quatre combinaisons, qui sont puériles, et les unités qui n'avaient aucune raison d'être sur le théâtre moderne, on le relève, on le voit debout, fier, sûr de lui-même et disant : Le théâtre est fait pour le public. Le public, ce ne sont pas les savants,

1. L'abbé d'Aubignac est celui qui donna le coup de pied au vieux lion. Il a écrit une *Pratique du théâtre* : malheureusement pour lui, il se risqua à faire une tragédie. Elle tomba à plat, et Condé, qui avait la dent dure, disait : « Je sais gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir « si bien suivi Aristote, mais je ne pardonne pas à Aristote de lui « avoir fait faire une si mauvaise tragédie. »

les érudits, ceux qui connaissent Aristote, Sophocle et Euripide; c'est l'homme de notre temps, qui a telles idées, telles mœurs, tels préjugés, telles traditions nationales et religieuses. Quel moyen plus sûr de l'intéresser que de présenter à ses yeux de vives images de ce qu'il a dans le cœur et dans l'esprit? Cela est si vrai, que les personnages et les événements empruntés à l'antiquité, nous poètes, nous sommes forcés de les transformer à la moderne pour les rendre acceptables. Eh bien, supprimons ces fausses couleurs. Prenons des sujets dans notre histoire ou chez les peuples contemporains qui nous ressemblent. Ce qu'il y a d essentiel dans une œuvre dramatique, ce n'est point l'extérieur, ce que l'on appelle les règles, c'est le sujet, c'est le ressort de l'action. Depuis les Grecs et les Romains, l'âme humaine s'est renouvelée; des sentiments ou nouveaux, ou profondément modifiés remplissent la vie et le cœur de l'homme. Qui prétendra que depuis le christianisme et la chevalerie, l'amour soit ce qu'il était autrefois? Les anciens connaissaient-ils l'honneur? Le mettaient-ils dans les choses où nous le mettons? Leur religion ressemblait-elle à la nôtre? Amour, honneur, sentiment religieux, voilà les sources naturelles du poème dramatique. *Le Cid* et *Polyeucte*, voilà mes deux chefs-d'œuvre. Les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet ont condamné le christianisme au théâtre, Boileau le proscrit du domaine de la poésie: qu'importe! Le public ne s'y est pas trompé. — Chacun peut refaire et étendre à son gré ce plaidoyer en faveur de Corneille par Corneille; la matière est abondante. Les mots : *Combien de belles choses elle bannit de notre théâtre*, ouvrent à l'imagination les horizons les plus vastes. Disons en finissant avec La Bruyère :

« Ce qu'il y a en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il « avait sublime. » — Oui, il est haut, il est sain. Il avait plus de soixante ans, quand des moralistes bien intentionnés, mais étroits, les gens de Port-Royal, lancèrent l'anathème contre le théâtre. C'était le transfuge Racine qu'ils visaient, et il répliqua par une lettre spirituelle, sarcastique et lâche. Corneille le prit d'un tout autre ton, comme le vieil Eschyle l'aurait pu faire. On parlait d'*empoisonneur des âmes ;* cela était bon pour les *doucereux* comme il les appelait, Racine et Quinault ; mais lui, sa conscience ne lui reprochait rien. Il avait épuré le théâtre ; il avait présenté au public des personnages fiers, généreux, héroïques ; il n'avait jamais immolé le devoir à la passion. Tous ses contemporains, tous ceux qui un peu plus jeunes, avaient été comme salués à leur entrée dans la vie par ces nobles figures, Rodrigue, Chimène, Pauline, Sévère, et Laodice et Nicomède, ne purent jamais oublier ces puissantes et délicieuses impressions. Leur imagination fut comme remplie et possédée d'un idéal qui ne la quitta plus. Tout le monde se rappelle les exclamations de Mme de Sévigné : *Vive notre vieux Corneille !* le *grand Corneille*, le *divin Corneille*. Elle est intarissable et resta fidèle dans son admiration. Combien d'autres firent comme elle ! Même parmi les splendeurs de la nouvelle cour, même dans ces théâtres magnifiques qui ressemblaient si peu à la chétive scène où avait paru *le Cid*, même devant des œuvres supérieures comme *Andromaque*, on évoquait les souvenirs d'un autre âge, on défendait le passé. Ce passé, c'était la jeunesse et l'amour, et les fiers sentiments et l'indépendance ! Tout cela avait disparu, on le retrouvait dans l'œuvre de Corneille.

LE CARDINAL DE RETZ

Bibliographie des *Mémoires*. — La vie, le rôle, les idées de Retz. — L'œuvre et ses diverses parties. — Les récits, les portraits, le comique. — Le style de Retz.

Les Mémoires du cardinal de Retz parurent pour la première fois en 1717 [1]. Le Régent, prince libéral au fond, et qui avait songé à abroger la révocation de l'édit de Nantes, hésitait cependant à en autoriser la publication. Le lieutenant de police d'Argenson, consulté par lui, le rassura Les raisons qu'il fournit à l'appui de son opinion, indiquent une rectitude et une naïveté assez rares chez des fonctionnaires de cet ordre.

La façon dont le cardinal de Retz parle de lui-même, la franchise avec laquelle il découvre son caractère, avoue ses défauts et nous instruit du mauvais succès qu'ont eu ses démarches imprudentes, n'encouragera personne à l'imiter; au contraire, ses malheurs sont une leçon pour les brouillons et les étourdis. On ne conçoit pas pourquoi cet homme a laissé sa confession générale par écrit. Si on l'a fait imprimer dans l'espérance que sa franchise lui vaudrait son absolution de la part du public, il la lui refusera certainement.

1. Depuis que ces lignes sont écrites, il a paru dans la *Collection des grands écrivains* (librairie Hachette) les deux premiers volumes d'une édition des œuvres complètes de Retz, édition qui doit renfermer outre les Mémoires, la *Conjuration de Fiesque*, les *Sermons*, les pamphlets, la correspondance. La notice bibliographique due au consciencieux et regretté M. Feillet, est une étude importante qu'il faut lire. Quant au texte, il a été revu, et on peut le dire, définitivement établi.

Les Mémoires publiés eurent un succès fou. Après la froide et muette compression de ce long règne de Louis XIV, on respirait, on se détendait, on était tout disposé à réagir contre l'autorité sous toutes ses formes. Le Régent eut beau lancer comme antidote les Mémoires de Guy Joly, secrétaire de Retz, et ceux de Mme de Motteville, qui malmenaient étrangement le cardinal, on se passionna pour cet agitateur. Ses duels et ses galanteries, loin de lui nuire, le mirent encore plus à la mode. Le vague de ses idées politiques, l'équivoque de sa conduite, la franchise, pour ne pas dire le cynisme, de ses aveux, tout cela fut transformé, idéalisé, préconisé. Lagrange-Chancel, ce pamphlétaire sans conscience et sans talent, osait chanter en ces termes le héros de la Fronde :

Toi qui, par la pourpre romaine,
Brillas moins que par tes vertus (les vertus de Retz !)
Retz, dont l'audace plus qu'humaine
Relevait les cœurs abattus,
Sur ton troupeau qui te réclame,
Sur un sénat dont tu fus l'âme,
Daigne encore jeter les yeux.
Tends-leur d'en haut un bras propice
Qui les sauve du précipice
Dont tu garantis leurs aïeux (?)

Tout cela était bien factice et dura peu. Il suffisait de lire pour voir ce que valaient les *vertus de Retz*. Quant à son génie politique, l'illusion ne dura guère plus longtemps. Montesquieu d'abord, puis Voltaire, et enfin Jean-Jacques Rousseau parlèrent bientôt d'un tout autre ton ; le XVIIIe siècle eut ses chefs de file et ses voies à lui qui aboutirent, tandis que Retz ne s'était jamais remué que dans une impasse. S'il n'avait écrit, il n'existerait pas. C'est peut-être parce qu'il avait le génie du style, qu'il

fut un si médiocre personnage politique. Il sentait trop vivement les détails et oubliait le but. Essayons de fixer cette mobile physionomie, et d'abord replaçons-le dans le milieu où il a vécu.

Il est le principal meneur de la Fronde, *le chef et la source*, dit Mme de Motteville. Avant la Fronde il n'était rien, après la Fronde il ne fut plus rien. Il faisait partie de cette noblesse vive, turbulente, de médiocre intelligence, qui haïssait Richelieu d'instinct et sans le comprendre. Les beaux yeux de la reine, souvent rouges de larmes, ses plaintes contre le cardinal persécuteur, son goût pour les petites intrigues et les complots où l'on essayait d'enlacer ce rude jouteur, les récompenses qu'elle faisait entrevoir aux dévoués qui la défendraient, des révoltes, des impatiences, des ambitions de tout genre qui ne pouvaient se faire jour, tout cela forma une espèce de Fronde préparatoire qui avorta. Le cardinal y mit bon ordre, et fit décapiter les plus remuants. C'est dans ce milieu frivole, malsain, sans rien de bas cependant, que se passa la première jeunesse de Retz. A la mort du cardinal, il y eut détente. On respira, on se jeta en foule aux pieds de la reine; chacun rappelait ce qu'il avait souffert, ce qu'il avait tenté ou voulu tenter pour la débarrasser de son bourreau. Elle laissa tomber de ses belles mains sur ces amis de la veille les pensions, les charges, les dignités : ce fut une véritable curée. Il n'y avait plus alors, disait La Feuillade, que quatre petits mots dans la langue française : « la reine est si bonne! » Dans cette distribution de faveurs, Retz eut sa part. Il n'avait guère d'autres titres que quelques succès en Sorbonne, ses fredaines galantes, ses duels, et un projet d'assassinat sur la

personne de Richelieu : il fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris. Durant quatre années, à peine quelques légers nuages entre le gouvernement de la reine et ses serviteurs passionnés; puis le moment vint où il n'y eut plus rien à distribuer à ces dévouements qui se faisaient payer cher. La guerre d'une part, Mazarin de l'autre, ne laissaient plus que des bribes aux courtisans. On songea au peuple et on augmenta les tailles et les impôts; on stimula le zèle des intendants qui firent merveille. A la fin, le Parlement se lassa d'enregistrer chaque jour des édits iniques et vexatoires; il fit des remontrances; on répondit par l'arrestation du conseiller Broussel. Ce qui suivit, je n'ai pas à le raconter. Qu'on se figure l'état de la France d'alors, engagée dans une guerre qui durait depuis trente ans, gouvernée par une reine incapable et un premier ministre insatiable, pressurée par des nuées d'agents qui exploitaient la misère publique; une cour galante, frivole, où se croisaient les fils de mille intrigues; l'autorité compromise, le respect perdu, la confiance anéantie, le gaspillage des deniers publics à l'ordre du jour; qu'on mette ensuite en mouvement toutes les cupidités, toutes les rancunes, toutes les vanités qui veulent se faire jour; qu'on se représente ces courtisans, insolents d'abord et railleurs, quand le Parlement ose élever la voix en faveur du peuple; leur attitude provocante et méprisante en faveur de ces *barbons à longue robe* (Mme de Motteville); les charges à main armée qu'ils exécutent sur la canaille (Mme de Motteville); les barricades se dressant partout, les rires méprisants du Louvre faisant place aux cris de rage et de terreur, la reine se tordant les mains, ces mains dont elle devait étrangler Broussel plutôt

que de le rendre; la cour forcée de céder; puis l'insurrection passant du peuple parmi les grands seigneurs; les Turenne, les Condé, les Conti, les Bouillon, les Longueville sommant Anne d'Autriche de renvoyer Mazarin; les belles dames faisant campagne de leur côté, à Paris, en Normandie, en Guyenne; un déluge de pamphlets et de chansons s'abattant sur le Louvre et relançant le premier ministre jusque dans sa retraite; la rébellion assaisonnée de galanterie et tempérée par des marchés, car tous ces révoltés au fond ne cherchent qu'à vendre leur soumission le plus cher possible; et bien loin, perdu dans la nuit, le peuple, toujours dupe, toujours victime de ces comédies des grands, faisant les frais de la réconciliation, trahi par le Parlement, sacrifié par les princes, livré en proie par le gouvernement aux recruteurs qui le mènent à la boucherie, aux commis qui le dévalisent : voilà le milieu où s'épanouit et parut dans tout son éclat la personnalité du cardinal de Retz.

Il avait la prétention de descendre d'une famille de haute et fort antique illustration. Ce qu'on en sait, c'est que les Gondi, Italiens d'origine, vinrent en France au XVIe siècle, à la suite de Catherine de Médicis, qu'elle combla de faveurs ces étrangers, qu'ils figurèrent parmi les conseillers de la Saint-Barthélemy, et qu'ils furent richement payés de leurs services : l'un d'eux fut maréchal de France, l'autre archevêque de Paris; hommes d'épée, hommes d'église, de père en fils, d'oncle en neveu, ils se font donner les premières charges de l'État. N'oublions jamais cette origine italienne. Le cardinal de Retz, qui semble si français par tant de côtés, resta au fond un Italien. Dans la haine qu'il portait au Mazarin, il

y eut toujours un fond d'envie : les autres haïssaient dans le favori un étranger véritable roi de France; lui, détestait un compatriote trop heureux. — Joignez à cela ce goût de l'intrigue et des combinaisons à la Machiavel, cette absence complète de sens moral, cette passion de paraître, cette magnificence extérieure pour éblouir, un véritable génie pour disposer la scène, les décors et au besoin pour dresser les tréteaux et y jouer quelque bouffonnerie. Tout cela est d'un Italien. C'est la plume à la main que le Français se retrouve.

Il fut dès l'enfance destiné à l'Église, c'est-à-dire à l'archevêché de Paris qui était héréditaire dans sa famille Mais il avait *l'âme la moins ecclésiastique qu'il y eut dans l'univers*, et il voulut en donner des preuves irrécusables. Il eut coup sur coup je ne sais combien de duels et d'aventures galantes qui firent grand scandale. Mais on ne perdait pas la soutane pour si peu. L'important pour sa famille était non pas qu'il fût bon prêtre, mais qu'il fût prêtre. Il faut dire que ce duelliste, ce coureur, recevait les enseignements de saint Vincent de Paul. Évidemment la vocation manquait. Cependant il se mit à la théologie, et remporta des succès en Sorbonne. Il est vrai qu'il ne s'y décida guère que pour faire pièce au cardinal de Richelieu, qu'il haïssait parce que c'était la mode à la cour et parce que Richelieu était premier ministre. Fort jeune encore et sur les bancs du collége, il ne rêvait que conspirations. Un honnête Italien, Mascardi, avait écrit l'histoire de la conjuration de Fiesque, n'oubliant rien de ce qui pouvait inspirer au lecteur le mépris et l'aversion pour des entreprises de cette nature. Le jeune Gondi refit l'ouvrage à un point de vue

tout opposé; il glorifia les conjurés. On les traitait de rebelles, de factieux, il déclarait lui :

Que ces fantômes d'infamie que l'opinion publique a formés pour épouvanter les âmes du vulgaire, ne causent jamais de honte à ceux qui les portent pour des actions éclatantes, quand le succès en est heureux. Les scrupules et la grandeur ont été de tous temps incompatibles; et ces faibles prétextes d'une prudence ordinaire sont plus propres à débiter à l'école du peuple qu'à celle des grands seigneurs. Le crime d'usurper une couronne est si illustre qu'il peut passer pour une vertu. Chaque condition des hommes a sa réputation particulière : l'on doit estimer les petits pour la modération et les grands pour l'ambition et le courage.

Le cardinal de Richelieu, à qui l'on fit lire ce factum, se borna à dire : « Voilà un dangereux esprit. » Peu de temps après, Gondi essayait de passer de la théorie à la pratique; il entrait dans la conspiration du comte de Soissons, conspiration qui avait pour but l'assassinat du cardinal. Il en fait son *mea culpa* dans ses *Mémoires :* « l'ancienne Rome l'eût estimé, ajoute-t-il, mais ce n'est « pas par cet endroit que j'estime l'ancienne Rome. » — La vérité est qu'il fut toujours prêt à tout entreprendre et à ne rien achever. — Il fut récompensé de sa bonne volonté par la coadjutorerie. — Voilà le premier acte de la pièce. Je n'ai aucun scrupule à employer cette expression, qui revient à chaque instant sous sa plume : c'est un impresario qui raconte les péripéties d'une représentation fort orageuse, où il était à la fois auteur et acteur. — Au second acte, on le trouve à l'affût des moindres circonstances qui peuvent lui donner le premier rôle. L'arrestation de Broussel le met en mouvement. Au milieu du populaire soulevé, le voilà qui s'avance, avec le rochet

et le camail, escaladant les barricades, distribuant les bénédictions, confessant les blessés, porté par l'émeute, tout haletant, jusqu'aux pieds d'Anne d'Autriche. Ce qu'il sera, il n'en sait rien encore, tout dépend de l'accueil qui lui sera fait au Louvre. On le raille, on le congédie avec des paroles ironiques : « Allez vous reposer, M. le coadjuteur, vous avez bien travaillé. » Il revient *enragé*, c'est lui qui le dit. Il ne rêve plus que vengeance, et il « *abandonne son destin à tous les mouvements de la gloire.* » Ces expressions pompeuses et vagues sont assez rares chez lui : dans le cas présent, cela veut dire qu'il se jette à corps perdu dans l'émeute, qu'il veut être chef de parti. Y a-t-il plus beau rôle au monde ? « Il faut de plus « grandes qualités pour former un bon chef de parti que « pour faire un empereur de tout l'univers. » — Quel parti? Quel but? Il n'en a pas d'autre que de faire le plus de mal possible à la reine et au Mazarin.

Au troisième acte, on le voit à l'œuvre. Il s'y croit bien préparé, car « les vices d'un archevêque peuvent être en une infinité de cas les vertus d'un chef de parti. » De ce côté, il est riche, mais cela ne suffit pas. Il monte en chaire, il se fait de saint Louis une arme contre les gouvernants, il censure, il anathématise. C'est peu. Il y avait à Paris une multitude affamée, recrues toutes prêtes pour l'émeute : il prodigue les aumônes; par ses curés, il donne le mot d'ordre; sur un signal de lui, ces pauvres diables dresseront des barricades, crieront ce qu'on leur dira de crier. Mais il faut prendre un point d'appui au Parlement. Cela ne lui est pas difficile : n'est-ce pas lui qui a le plus contribué à la délivrance de Broussel? Broussel devient son ami; il lui fait la leçon, il le lance

au moment opportun. Reste la cour. Il faut avoir des intelligences dans la place. Si le peuple qui paye est mécontent, les grands seigneurs qu'on ne paye plus, le sont aussi; ils sont jaloux de Mazarin; tous aspirent à le supplanter. — La partie s'engage, la cour, harcelée de tous côtés, est réduite à capituler; chacun prend sa part des dépouilles; Retz ne s'oublie pas : il est nommé archevêque de Paris. — C'est au quatrième acte que triomphe l'imbroglio. Retz joue un double et triple jeu. Il intrigue dans le Parlement contre Mazarin et contre la reine; il a des entrevues secrètes avec Anne d'Autriche (il se pose même auprès d'elle en adorateur transi); il essaie de tirer quelque chose de Monsieur, l'indécision et la poltronnerie en personne. Dans les coulisses, il manigance de petites trahisons avec la grande intrigante de ce temps, Mme de Chevreuse, et avec la Palatine; il tient tête en public au prince de Condé. Quant à savoir où il va, ce qu'il veut, c'est autre chose. Cependant à tous ces manéges il gagne le chapeau de cardinal. — Arrivons au cinquième acte, c'est le dénouement. — Chacun rentre dans le devoir, on s'embrasse, on se complimente. Retz vient au Louvre pour prendre sa part de l'allégresse générale. Il est arrêté, conduit à Vincennes, de là à Nantes; il s'évade, s'embarque, touche en Espagne, aborde en Italie, réside à Rome quelque temps, souvent gêné, relancé par la haine vivace de Mazarin, n'ayant d'autre distraction que les intrigues des conclaves. De 1652 à 1665, il mène une vie errante, tournant autour de la France sans avoir l'autorisation d'y rentrer, d'Espagne en Italie, d'Italie en Suisse, de Suisse en Hollande, de Hollande en Angleterre, s'offrant à tous et n'étant accepté de personne. Il revient enfin

à Paris, âgé de cinquante et un ans, fatigué, dégoûté, et, ce qui était plus cruel, oublié. Comment ranimer l'attention publique ? Il donna sa démission d'archevêque : on lui en sut gré, puis on n'en parla plus. Il se mit à payer ses dettes; cela fit sensation. — Dix ans après, il manifesta l'intention de quitter la pourpre; on s'y opposa en France et à Rome. Que faire? Que devenir? Il avait bien quelques amis qu'il n'avait ni trompés, ni exploités jadis, et qui s'ingéniaient à imaginer des distractions pour ce vieillard morose. Mme de Sévigné, si fidèle aux malheureux, si courageuse pour Fouquet, ne cessait de s'occuper *du bon cardinal.*

Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal. (1672) Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes; Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose; Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique*. Voilà tout ce qu'on peut faire pour son service.

C'est beaucoup, c'est plus qu'il ne méritait. On y ajouta la métaphysique de Descartes, alors fort débattue. Il y eut devant lui de savantes discussions sur la cause première, la nature de l'âme... etc. On lui demanda son opinion : son opinion fut « que l'on ne savait ce qui en est. » — Par politesse sans doute, il n'ajouta pas que tout cela lui était bien indifférent. Son âme était ailleurs. Pendant toute sa vie, il n'avait eu que lui-même pour objet de ses pensées et de ses agitations : la vieillesse venue, avec son cortége d'infirmités et de déceptions, il n'eut encore que sa personne dans l'esprit. La plupart de ses contemporains offraient à Dieu ce dont le monde ne voulait plus : lui, au moment de quitter la vie, il se cramponnait au passé d'une étreinte d'autant plus énergique. Il se fuyait

tel qu'il était, pour se retrouver tel qu'il avait été. Il refaisait sa jeunesse, et s'y attardait, et s'y contemplait. De lui, plus que de tout autre, on peut dire qu'il n'avait rien oublié ni rien appris [1].

Tel est le personnage. Je ne fais aucune difficulté de reconnaître qu'on le juge d'ordinaire avec beaucoup plus d'indulgence. Mme de Sévigné n'y a pas nui, et Bossuet est venu à la rescousse. Le grand orateur ne prenait pas toujours la mesure exacte des personnes et des choses; il surfaisait volontiers, son éloquence majestueuse s'y trouvait plus à l'aise. Ayant à célébrer les mérites et les vertus de Le Tellier, « matière infertile et petite, » il se rattrapa en hors-d'œuvre sur Retz. Il en fit une espèce de Titan qui menace le ciel, ébranle le monde. Le Tellier était l'Atlas qui supportait ce fardeau gigantesque. Vérités d'oraison funèbre. Voici ce passage bien souvent cité, jamais réduit.

Puis-je oublier celui que je vois partout dans l'histoire de nos malheurs? Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à l'État, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme génie que nous avons vu en ébranlant l'univers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chèrement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnaître dans le lieu le plus éminent de la chrétienté, et enfin comme peu capable de contenter ses désirs, tant il connut son erreur et le vide des grandeurs humaines? Mais, pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants ressorts, et après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards.

1. Je ne crois pas que les Mémoires aient été écrits par Retz dans sa prison. Je les rapporte aux dernières années de sa vie.

Mettons en regard de cette pompeuse peinture la fine et pénétrante esquisse dessinée par La Rochefoucauld. La Rochefoucauld connaissait Retz; ils étaient du même âge, ils s'étaient rencontrés, coudoyés, heurtés dans le même chemin, aux mêmes portes, dans les mêmes coulisses, au Parlement, à l'Hôtel de Ville, au Louvre, chez Mme de Chevreuse, chez Mme de Longueville, partout, parfois associés ou en ayant l'air, au fond, se faisant concurrence, comme il sied à de vrais courtisans. Le cardinal de Retz accepta le portrait, se reconnut, par dédain ? par humimilité ? sincèrement ? Quels traits cependant que ceux-ci !

Paul de Gondy a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. . . . . peu de piété, quelque apparence de religion. Il parait ambitieux sans l'être : la vanité et ceux qui l'ont conduit, lui ont fait entreprendre de grandes choses toutes opposées à sa profession ; il a suscité les plus grands désordres dans l'État sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir ; et, bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal. Il aime à raconter, il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. *Il est faux dans la plupart de ses qualités.....* La retraite qu'il vient de faire est la plus éclatante et la plus fausse action de la vie : c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil sous prétexte de dévotion. Il quitte la cour où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde qui s'éloigne de lui.

Faut-il ajouter à ces lignes cruelles le passage étrange des Mémoires de Guy Joly, un des serviteurs de Retz, qui eut sans doute à se plaindre de son maître, et dont la dé-

position n'a pas toute l'autorité requise? — La voici néanmoins. Guy Joly faisait à Retz des observations sur le peu de dignité de sa tenue et de ses mœurs dans l'exil.

« Mon pauvre ami, répondait le cardinal, tu perds ton temps à me prêcher. Je sais bien que je ne suis qu'un coquin. Mais malgré toi et tout le monde, je le veux être, parce que j'y trouve plus de plaisir. Je sais que vous êtes trois ou quatre qui me connaissez et me méprisez dans le cœur; mais je m'en console par la satisfaction que j'ai d'en imposer à tout le reste du monde par votre moyen même. »

Arrivons à l'écrivain. C'est la plume à la main que Retz prend sa revanche. Une dame de ses amies lui avait demandé une histoire vraie de toute sa vie [1]. Il se mit à écrire ses Mémoires pour la satisfaire, et surtout pour se satisfaire lui-même, et remplir ce vide si cruel des dernières années. Dans ce long récit, beaucoup trop long parfois, il fit avec intrépidité les honneurs de sa propre personne, et par là, se crut en droit de ne pas ménager les autres. Non qu'on puisse lui reprocher calomnies ou perfidies de langage : il avait trop de hauteur dans l'esprit pour cela; mais il ne se crut pas obligé à plus de discrétion envers les autres qu'envers lui-même. La première partie des *Mémoires* est tout ce qu'il y a de moins édifiant, et elle ne nous est parvenue que mutilée. Est-ce un

1. Quelle est cette dame? M. Aimé Champollion, le dernier éditeur (1837) avant l'édition qui vient de paraître dans la *Collection des grands écrivains*, suppose que c'est Mme de Caumartin, seconde femme d'un des plus anciens et des plus dévoués amis de Retz. M. Bazin croit que cette dame n'a jamais existé. M. Feillet, dans une note du second volume des *Mémoires*, n'est pas éloigné de penser que cette dame pourrait bien être Mme de Sévigné. Cette supposition n'a rien d'impossible. Cependant rien dans la correspondance de la marquise ne vient à l'appui.

remords tardif qui a saisi le narrateur mourant? Cela est difficile à croire. Est-ce la dame mystérieuse, qui, après s'être divertie à cette lecture, a éprouvé sur le tard quelques scrupules? Faut-il imputer aux moines à qui le manuscrit fut remis, cette expurgation incomplète? Le champ des conjectures est ouvert. Quoi qu'il en soit, ce qui reste suffit, on a l'esprit de l'œuvre. On s'est demandé de nos jours, comment un prince de l'Église, comment un vieillard que la mort va saisir, a pu s'arrêter, se complaire à ces peintures détaillées des désordres de sa jeunesse.

Ces scrupules font voir trop de délicatesse.

Le cardinal de Retz ne fut jamais un Rancé. Il n'y a pas une ligne dans ses *Mémoires* qui marque un repentir quelconque, ou décèle une âme détachée du monde et tout entière aux graves pensées de la mort. Loin de là, c'est du passé qu'il se nourrit; il en évoque les souvenirs pour échapper aux froides leçons de l'heure présente. Quand le secrétaire qui écrivait sous sa dictée s'arrêtait, visiblement embarrassé, et insinuait qu'il vaudrait peut-être mieux glisser sur tel épisode léger, « Non pas, répondait Retz, je l'ai fait, ainsi point de honte de le dire. » — Parfois même, il prenait la plume aux endroits scabreux et donnait le dernier tour. On cherche le pénitent, on ne trouve que l'artiste. Tel est le prologue.

La seconde partie commence à sa coadjutorerie. Jusqu'alors il n'avait été « que dans le parterre, ou tout au « plus dans l'orchestre, à badiner avec les violons; il va « monter sur le théâtre, et l'on verra des scènes.... » L'introduction de cette seconde partie est fort belle. Le tableau de la France d'alors, des intérêts en souffrance,

des aveuglements, des convoitises, du malaise profond, est dessiné d'une main ferme et sûre. Comment l'homme qui a écrit les quatre pages où est analysé l'esprit des traditions gouvernementales, cet accord tacite, mystérieux entre la nation et le pouvoir, ce sage équilibre maintenu durant tant de siècles entre l'autorité et la liberté, équilibre que rompit tout à coup la domination violente de Richelieu, a-t-il pu s'engager et demeurer jusqu au bout dans l'impasse ridicule d'une opposition incomplète et sans but? Voilà réellement ce qui le condamne. M. Sainte-Beuve, qui goûte fort le cardinal de Retz, tombe ici en admiration et malmène vivement ceux qui sont restés insensibles. Il va même jusqu'à évoquer les noms de Mirabeau, de Sieyès. Il est vrai qu'à la page suivante il avoue qu'il y avait en Retz « un peu trop de Figaro. » — On ne lui en demandait pas tant ; il est permis cependant d'aller jusque-là. — Oui, Retz a entrevu les lois, les vérités, les principes de la science politique ; il avait l'intelligence vive, prompte, brillante, mais sans application et sans profondeur. Il ne voyait guère que des surfaces et des moments : le fond lui échappa toujours, parce que toujours il courut après le détail et s'y arrêta. Il réussit, il est vrai, à se faire nommer archevêque de Paris et cardinal, mais s'il ne poursuivait pas un autre but, il est jugé et condamné sans appel. Quel était ce but? Jamais il ne l'indique, jamais il ne le vit lui-même de cette vue nette et sûre qui est la moitié du succès. Il déclare qu'il ne songea jamais à se faire premier ministre, soit ; mais il y avait autre chose au monde que la fortune de Retz. Il put entendre autour de lui réclamer la convocation des états généraux, c'est-à-dire l'appel à la nation. Il s'y opposa. Il savait mieux que per-

sonne ce qui se passait alors en Angleterre ; à l'idée d'une révolution en France, il pâlissait d'effroi ou se révoltait. Quand il courait les rues en costume d'archevêque, il entendit plus d'une fois retentir à ses oreilles les cris de : *République !* — Cela l'indignait. Les femmes de Paris saluaient Anne d'Autriche des cris de : *A Naples ! à Naples !* Il condamnait ces manifestations. — Mais alors, s'il n'était ni fidèle sujet, ni révolutionnaire convaincu, que pouvait-il être ? Qui veut la fin veut les moyens, disent certains moralistes ; lui, il voulait les moyens et non la fin. — Intriguer, agiter, paraître redoutable, voilà quelle fut toute son ambition. C'est le baron de Fœneste de l'émeute. Il n'a eu qu'un mérite, c'est de ne pas se laisser conduire plus loin qu'il ne voulait aller. Nous savons par expérience que, chez un chef de parti, ce n'est pas un mérite si commun.

On trouvera peut-être que j'insiste trop sur ce point : c'est que le politique explique l'écrivain. Malgré la supériorité éclatante de certaines parties, la lecture suivie des Mémoires de Retz est difficile, parfois même ennuyeuse. On n'est pas soutenu par un grand intérêt en jeu, on n'aperçoit pas le but, on ne sait où l'on va. Beaucoup de bruit et de mouvement, mais sans changer de place ; l'homme s'agite, mais c'est la fantaisie du moment qui le mène. On comprend un joueur battu qui refait sans cesse le coup qui l'a perdu, imagine et retourne toutes les combinaisons qui l'auraient fait gagner : que de fois Napoléon n'a-t-il pas refait la bataille de Waterloo ! que d'historiens ont arrangé le règne de Louis XVI de façon à empêcher la Révolution ? Rien de tel dans Retz. Il confesse çà et là des actions irréfléchies, mais de peu d'importance en somme pour le dénouement définitif. Vingt-cinq ans après les

événements, il ne sait pas encore ce qu'il aurait fallu faire. C'est qu'au fond il ne voulait rien faire que ce qu'il a fait, du bruit, du désordre, et cela dans une certaine mesure, sans trop compromettre ni la monarchie, ni lui-même. Ce chétif résultat n'est pas de nature à captiver le lecteur, qui est toujours un juge. En définitive, il quitte l'auteur fort mécontent de l'ensemble du livre, mais charmé par les détails. C'est là que Retz se retrouve.

Les détails, ce sont les intrigues au jour le jour, les volte-face rapides, la scène qui change sans cesse, tantôt dans la rue, au Louvre, au Palais, à l'Hôtel de Ville, à Saint-Germain, chez Monsieur, à l'hôtel de Chevreuse, à Vincennes, à Nantes, au conclave. Que d'acteurs mêlés à cet imbroglio ! Avec quelle sûreté, quelle finesse impitoyable, Retz les saisit au passage et les présente au lecteur ! Désintéressé au fond, puisqu'après tout il n'a pas perdu une partie qu'il n'a pas voulu jouer, il fait à chacun bonne et entière justice. Peu de retouches à faire dans cette galerie de portraits qu'il déroule au moment où la lutte s'engage. Amis, ennemis, il juge ses contemporains en homme qui a pratiqué les hommes et les a menés plus d'une fois. Ce qui me frappe et ce qui est singulièrement à son honneur, ce n'est pas tant l'impartialité qu'une véritable hauteur de sentiments ; il est indulgent à quiconque a une certaine fierté d'âme ; il ne cache pas son dégoût pour les natures basses et cupides. Ce pauvre Mazarin fait triste figure parmi les Frondeurs, dont il est venu à bout cependant.

Le cardinal de Mazarin était d'un caractère tout contraire à celui du cardinal de Richelieu. Sa naissance était basse, son éducation honteuse. Au sortir du collége il apprit à tromper au

jeu, ce qui lui attira des coups de bâton d'un orfévre de Rome, appelé Morette. Il fut capitaine d'infanterie dans la Valteline, et Bagny, qui était son général, m'a dit qu'il ne passa dans la guerre qui ne fut que de trois mois que pour un escroc..... La pourpre ne l'empêcha pas de demeurer valet sous Richelieu. La reine l'ayant choisi, faute d'autre, il parut d'abord l'original de *Trivelino prin·ipe*. La fortune l'ayant ébloui et tous les autres, il s'érigea et on l'érigea en Richelieu; mais il n'en eut que l'impudence..... Il se moqua de la religion, et promit tout ce qu'il ne voulait pas tenir. Il ne fut ni doux ni cruel, parce qu'il ne se ressouvenait ni des bienfaits ni des injures. Il s'aimait trop, ce qui est le naturel des âmes lâches, et il se craignait trop peu, ce qui est le caractère de ceux qui n'ont pas soin de leur réputation. Il prévoyait assez bien le mal, parce qu'il avait souvent peur, mais il n'y remédiait pas à proportion, parce qu'il n'avait pas tant de prudence que de peur. Il avait de l'esprit, de l'insinuation, de l'enjouement, des manières, mais le vilain cœur paraissait toujours à travers et au point, que ses qualités eurent dans l'adversité tout l'air du ridicule, et ne perdirent pas dans la prospérité celui de la fourberie. Il porta le filoutage dans le ministère, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui; et ce filoutage faisait que le ministère, même heureux et absolu, ne lui seyait pas bien, et que le mépris s'y glissa, ce qui est la maladie la plus dangereuse dans un État, et dont la contagion se répand le plus aisément et le plus promptement du chef dans les membres. »

La note dominante ici c'est le mépris, presque le dégoût; mais quelle sûreté dans la touche, quelle fermeté dans le dessin! Qu'on remarque le procédé de composition : Retz énonce d'abord un fait, incontestable presque toujours, et qui n'est pas à l'honneur de Mazarin; puis il explique les faits, et les raisons qu'il en donne sont encore plus défavorables au personnage. Faut-il reconnaître à Mazarin quelque qualité? Retz s'exécute; seulement d'où provenait cette qualité? d'un vice fondamental. Il avait de la prévoyance, parce qu'il était poltron; il n'était ni doux

ni cruel, parce que tout glissait sur cette âme sans noblesse. De là les mots terribles de vilain cœur, âme lâche, ridicule, mépris, filoutage, *Trivelino principe*, et le reste. Toutes ces ignominies composaient l'essence même du sujet, dont la naissance était basse et l'éducation honteuse, et qui avait débuté dans le monde par l'escroquerie.

On sait que l'habileté de Retz consista surtout à susciter des ennemis à la cour, à créer chaque jour des difficultés nouvelles, et cela, souvent sans paraître en personne, en ayant l'air de se renfermer dans ses fonctions d'archevêque. Au Parlement, il poussait l'honnête et naïf Broussel, Longueil plus fin, mais ambitieux, les jeunes conseillers, qui trouvaient leur plaisir dans le désordre. Pour préparer le populaire à l'émeute, il avait les curés et les distributions d'aumônes ; pour le lancer, il lui fallait une espèce de général : il mit la main sur Beaufort. Que d'esprit et quelle verve d'impertinence dans ces quelques lignes !

Il me fallait un fantôme, mais il ne me fallait qu'un fantôme, et, par bonheur pour moi, il se trouva que ce fantôme fut petit-fils d'Henri le Grand, qu'il parla comme on parle aux Halles, ce qui n'est pas ordinaire aux enfants d'Henri le Grand, et qu'il eut de grands cheveux bien longs et bien blonds. Vous ne pouvez vous imaginer le poids de cette circonstance ; vous ne pouvez concevoir l'effet qu'ils firent dans le peuple.

Pauvre peuple ! pauvre Beaufort ! Le roi des Halles n'était qu'un volant qui passait d'une raquette à l'autre, de Retz à Mme de Montbazon. Là est le secret de ses étourderies, de ses inconséquences, de ses moins pardonnables folies. Lui, on le connaît, voici ce qu'était Mme de Montbazon :

Mme de Montbazon était d'une très-grande beauté. La modestie manquait à son air. Sa morgue et son jargon eussent suppléé dans un temps calme à son peu d'esprit. Elle eut peu de foi (fidélité) dans la galanterie, nulle dans les affaires. Elle n'aimait rien que son plaisir, et au-dessus de son plaisir, son intérêt. Je n'ai jamais vu personne qui eût conservé dans le vice si peu de respect pour la vertu.

Voilà en quelques coups de crayon un pastel vivant. On trouverait difficilement dans les Mémoires de Retz quelque scène d'un haut intérêt dramatique : le pathos, à quelque degré que ce fût, n'est pas son fait. Pas plus en écrivant qu'en agissant il n'a cette attitude que Bossuet se plaît à lui prêter, d'un Titan qui ébranle l'univers. Il est absolument dépourvu de cette imagination qui surfait les personnages et les événements, et qui a sa source dans une certaine naïveté. Jamais il n'y eut esprit plus fin, plus pénétrant, moins disposé à être dupe. Il a pris un rôle dans la pièce qui se jouait, parce que cette pièce ne devait jamais tourner à la tragédie, qui n'était pas son fait ; et s'il raconte, vingt ans après, la représentation où il a figuré, c'est qu'il y trouve son plaisir, le moyen de tromper les ennuis d'une vieillesse que les aiguillons du repentir ne tiennent point en éveil. De là, le parfait rapport du style et du ton avec le sujet. Rien de solennel et de pompeux ; la gravité même fait presque toujours défaut ; l'expérience, l'âge, n'ont pas jeté sur l'œuvre leur reflet. M. Sainte-Beuve, si riche en rapprochements, et qui, à propos de Retz, fait intervenir Mirabeau, Sieyès et Figaro, prononce aussi le nom de Molière. « Il ne nous paraît pas tant faire la guerre à Mazarin que faire concurrence à Molière. » — Soit, avec la réserve expresse de la franche et saine gaieté, que Retz ne posséda jamais, car, s'il connut

les hommes, il n'aima jamais que lui-même, et l'homme qui n'a que soi pour objet n'est jamais gai. — Voici néanmoins une scène à peu près dans le goût de Molière. et assez réussie. Retz essayait depuis plus de trois mois de mettre en mouvement Monsieur, l'oncle du roi. Monsieur n'eût pas mieux demandé que de prendre la place de Mazarin ; mais s'il faisait trois pas en avant, il en faisait aussitôt quatre en arrière : il fallait le remonter et le lancer de nouveau. Un jour Retz le trouve plus indécis et plus embarrassé que jamais : c'était sa faute, il n'avait pas suivi les conseils de Retz. Retz le lui fait remarquer avec douceur et respect; Madame, appuie un peu plus vivement, en sa qualité d'épouse acariâtre :

« Il ne vous l'a que trop dit, vous ne l'avez pas cru. » Monsieur reprit : « Il est vrai, je ne me plains pas de lui, mais je me plains de cette maudite Espagnole. — Il n'est pas temps de se plaindre, reprit Madame, il est temps d'agir d'une façon ou de l'autre. Vous voulez la paix quand il ne tenait qu'à vous de faire la guerre ; vous voulez la guerre quand vous ne pouvez plus faire ni la guerre ni la paix. — Je ferai demain la guerre, reprit Monsieur d'un ton guerrier, et plus facilement que jamais. Demandez-le à M. le Cardinal de Retz. » Il croyait que je lui allais disputer cette thèse. Je m'aperçus qu il le voulait, pour pouvoir dire après qu'il aurait fait des merveilles si on ne l'avait retenu. Je ne lui en donnai pas lieu, car je lui répondis froidement et sans m'échauffer : « Sans doute, Monsieur. — Le peuple n'est-il pas toujours à moi ? reprit Monsieur. — Oui, lui repartis-je. — M. le Prince ne reviendra-t-il pas, si je le mande ? ajouta-t il. — Je le crois, Monsieur, lui dis-je. — L'armée d'Espagne ne s'avancera-t-elle pas si je le veux ? continua-t-il. — Toutes les apparences y sont, » lui répliquai-je. Vous attendez après cela ou une grande résolution, ou du moins une grande délibération ; rien moins ; et je ne saurais mieux vous expliquer l'issue de cette conférence, qu'en vous suppliant de vous ressouvenir de ce que vous avez vu quelque-

fois à la Comédie italienne. La comparaison est beaucoup irrespectueuse, et je ne prendrais pas la liberté de la faire si elle était de mon invention : ce fut Madame elle-même à qui elle vint dans l'esprit, aussitôt que Monsieur fut sorti du cabinet, et elle la fit, moitié en riant et moitié en pleurant. « Il me semble, me dit-elle, que je vois Trivelin qui dit à Scaramouche : « Que je t'aurais dit de belles choses, si tu n'avais pas eu assez « d'esprit pour ne me pas contredire ! »

On pourrait citer bien d'autres scènes de ce genre. Monsieur, Beaufort, et surtout le pauvre Broussel, sont les pantins que Retz excelle à faire jouer; mais il faut se borner, et conclure. Dans Retz, le fond est médiocre; peu d'idées, peu de vues nettes; des réflexions générales sur le côté pratique des choses, mais rien qui marque un esprit supérieur, qui voit de haut et loin. — Quant au style, c'est autre chose. Ni l'hôtel de Rambouillet ni Vaugelas n'ont passé par là. De même qu'il dit à peu près tout sans honte vraie ou fausse, il le dit à sa façon et en n'imitant personne. Il y a peu d'écrivains chez qui éclatent en si grand nombre les expressions trouvées, franches, familières, à plein relief. Grand seigneur d'instinct et de manières, diplomate en France et à Rome, il a cependant été mêlé plus d'une fois au peuple, soit à Paris, soit dans les cabarets et les tavernes de Hollande où il se plaisait : de là, la souplesse, la variété, une saveur et une verdeur particulière. A chaque instant il montre le *dessous des cartes*, c'est une de ses expressions favorites; il ne dit pas la place, mais la *niche* de premier ministre. La dignité de cardinal, c'est, pour lui, le chapeau rouge, couleur qui éblouit.

J'eus une attention particulière à l'égard du chapeau dont la couleur vive et éclatante fait tourner la tête à la plupart de ceux qui en sont honorés.

Ce sentiment si vif des réalités, ces images qui se pressent en foule à son esprit, c'est la couleur même du style, c'est la richesse de la langue. On l'appauvrissait alors terriblement sous prétexte de l'épurer, de la rendre plus éloquente; Retz se contenta de la langue qu'on parlait pendant la Fronde; c'était celle de Corneille après tout, et celle des mazarinades, et, pour tout dire, celle de Scarron, langue franche, nette, hardie dans ses tours et dans ses termes, que les écrivains du règne de Louis XIV ne parleront plus, mais qu'ils ne feront pas oublier.

SAINT-ÉVREMOND — BUSSY-RABUTIN LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

I

Les grands seigneurs tiennent une place brillante dans l'histoire des lettres françaises au XVIIe siècle. On a vu qu'ils ne dédaignaient pas d'entrer à l'Académie [1]; cependant les plus illustres d'entre eux ne briguèrent pas cet honneur qui fut prodigué au hasard de la faveur et des influences. Saint-Évremond, le duc de La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, le duc de Saint-Simon restèrent en dehors, Bussy-Rabutin seul y entra. A partir de 1666, les titres littéraires des académiciens grands seigneurs sont

1. Quand ils n'avaient rien écrit.

nuls. On se demande d'ailleurs où un courtisan vraiment digne de ce nom eût pris le temps nécessaire pour composer un ouvrage quelconque. Le roi n'eût pas encouragé de tels passe-temps : malgré toute l'amitié qu'il avait pour le marquis de Dangeau, il le plaisantait souvent, non sans quelque amertume, sur cette singulière manie qu'il avait d'écrire. Dangeau, pour se disculper, n'aurait eu qu'à lire quelques pages de son *journal* : évidemment on ne peut lui reprocher la moindre prétention littéraire.

Il n'en est pas de même des autres. Ce sont des écrivains ; il savent qu'il y a un art d'écrire. Ils n'ont pas sur ce point toutes les idées d'un Vaugelas ou d'un Boileau ; ils ne se piquent pas d'une régularité minutieuse, mais chacun d'eux a son but, et y tend par des moyens que l'art, dans son sens le plus élevé, ne désavoue pas. Retz, La Rochefoucauld et Saint-Simon doivent être mis à part, de pair avec les plus grands noms de notre littérature, et il convient de les étudier avec quelques détails. Bussy-Rabutin, Saint-Évremond et, si l'on veut, Hamilton, méritent d'être mentionnés.

Saint-Évremond a eu dans ces dernières années un regain de popularité. On a publié plusieurs réimpressions de ses *Œuvres choisies* (il n'a jamais été publié autrement, et c'est un signe) ; l'Académie française a mis son éloge au concours ; cela encore est un signe. Le goût que l'on a pour Saint-Évremond ne va pas sans de certaines habitudes de dilettantisme intellectuel et moral. Ses admirateurs (le mot est peut-être un peu fort) ; ceux qui le goûtent lui deviennent bientôt amis ; c'est un Montaigne au petit pied, avec moins d'aisance et de grâce. Ses confrères en épicurisme, voient en lui un sage ; et il l'est en

effet, si l'on entend par là un homme qui n'a ni l'imagination trop vive, ni les passions trop ardentes, ni le cœur trop chaud, ni les convictions trop fermes, un homme qui se tient en dehors de tout excès, soit en bien, soit en mal, et qui ne demande à ses semblables que ce qu'il leur donne.

Il est le contemporain des Retz, des La Rochefoucauld, des Bussy-Rabutin, nés en 1612, 1614, 1618 : lui est né en 1613. Comme eux, il a eu le malheur de ne pas plaire au roi Louis XIV ; mais, plus aisément qu'aucun d'eux, il en a pris son parti. En sa qualité de Normand, il fut d'abord destiné à l'étude du droit, mais le Digeste ne le retint pas longtemps. Il prit du service, et, comme il était fort brave, brillant causeur, joyeux compagnon et, par-dessus tout, homme d'esprit, il devint un des familiers du prince de Condé, la plus mauvaise langue de son temps. Tour à tour secrétaire et lecteur du héros, excité par lui et mis en verve, il s'en donnait à cœur joie sur les ennemis du moment, qui devaient bientôt devenir des amis. Il paraît qu'une fois lancé, il n'épargna pas même le vainqueur de Rocroy, riche matière d'ailleurs. Disgrâcié de ce côté, Mazarin ne lui garda pas trop rancune, et le nomma même mestre de camp des armées du roi, le récompensant ainsi de ses services militaires qui étaient brillants, et surtout de son immuable fidélité au parti de la cour. Saint-Évremond avait trop d'esprit et n'était pas assez grand seigneur pour s'embarquer dans la Fronde. Il était en passe d'une belle fortune. Une lettre écrite au marquis de Créqui, sur la *paix des Pyrénées*, en 1659, et découverte en 1663, dans cette fameuse cassette de Fouquet qui compromit tant de personnes, ruina toutes ses espérances.

Cette lettre, satire très-pénétrante, très-vive, parfois injuste, des intentions, de la politique et du caractère de Mazarin qui craignait tout le monde, dit l'auteur, parce qu'il se sentait odieux à tout le monde, eût infailliblement causé l'arrestation de Saint-Évremond. Il quitta la France et passa en Angleterre. Il fut accueilli à bras ouverts à la cour de Charles II, ce Stuart si français par ses défauts. Ce n'était pas, à vrai dire, un exil. Il eût pu regretter sa patrie, après la révolution de 1688, qui rendit l'Angleterre décidément anglaise; mais le roi Guillaume III avait pour lui une estime particulière, et il n'y eut rien de changé dans sa vie. C'est à ce moment que le roi Louis XIV lui fit offrir la faveur de revenir en France. Il refusa sans hauteur, mais avec dignité. Tout le retenait où il était, *ubi bene, ibi patria*, disent les épicuriens. Il se trouvait bien à Londres, il eût été dépaysé à Paris et surtout à Versailles. Il était tendrement attaché à la séduisante duchesse de Mazarin, Hortense Mancini, à qui succéda dans son cœur la belle marquise de Perrine ; il avait ses relations, son monde, ses habitudes; il était déjà vieux; irait-il à son âge, essayer de se créer une société nouvelle ? Il préféra ne pas se séparer de celle qui l'avait accueilli et fêté durant tant d'années. Il mourut en 1703 à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Il avait le génie de la longévité. Plus il vieillissait, plus il s'appliquait à écarter toutes les causes possibles de tristesse ou de maladie. La solitude ne vaut rien aux vieillards, elle leur parle de ce qu'ils ont perdu : Saint-Évremond vivait dans le monde. Il avait autour de lui des bêtes pour l'occuper et le distraire. C'était un gourmet, autre jouissance et qui demande quelque application. Quand il fut près de s'éteindre, on lui parla de

se réconcilier, et il accepta, pourvu que ce fût avec son estomac. Ce fut sa dernière plaisanterie : elle partait du cœur.

Saint-Évremond n'a pas fait un livre. D'abord il ne voulait point prendre rang parmi les auteurs de profession; ensuite, il en était à peu près incapable. Pour faire un livre, il faut ou une imagination créatrice, ou un savoir solide, ou une conviction ardente. Il n'avait pas tout cela, et il avait un peu de tout cela. Rien ne lui était tout à fait étranger; il avait sur toutes choses des idées à lui, qui n'étaient ni bien profondes ni bien sûres, mais qui avaient un tour original. De tous ses écrits, celui qui ressemble le plus à un livre, ce sont ses *Réflexions sur les divers génies du peuple Romain dans les différents temps de la république :* c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui sait, mais à qui l'histoire traditionnelle et pompeuse n'en impose pas. Le Romain de Balzac, de Corneille et de Bossuet est plus grand que nature et souvent hors nature. Saint-Évremond le replace dans la réalité. Peu enclin par caractère à l'admiration, il tient surtout à ne pas être dupe. On voit les avantages et les inconvénients de cette disposition. Il est bon de ne pas déclamer niaisement, à la Valère-Maxime, sur les merveilles de sobriété et de tempérance des anciens Romains; on peut dire avec Saint-Évremond que dans cet âge heureux « on se passait des plaisirs dont nul n'avait l'idée; » mais ne franchissons pas cette limite, n'essayons pas de railler : le trait lancé contre les Décius et les Fabricius, se retourne contre nous. Ne disons pas de Lucrèce qu'elle fut « une prude farouche qui ne put se pardonner le crime d'un autre. » Quand ces histoires

seraient des légendes, le peuple qui les a créées, reste le premier peuple du monde; et il a été tel, parce qu'il les a créées. Saint-Évremond, qui a tant d'esprit, l'a bien entrevu. Il représente Rome républicaine comme « une communauté où chacun se désapproprie pour chercher son bien particulier dans la fortune de tous. » — Qu'est-ce donc que cette *désappropriation*, sinon l'héroïsme et le patriotisme? Que la critique épilogue tant qu'elle voudra, un tel aveu suffit. — Il ne fait pas grand cas du génie militaire des vieux Romains. Pour lui, les Camille, les Manlius, les Cincinnatus étaient des gens fort braves et peu entendus, qui avaient affaire à des ennemis moins courageux et plus ignorants. Singuliers généraux « qui se reposaient de la sûreté de leurs gardes sur des oies et des chiens dont ils punissaient la paresse ou récompensaient la vigilance! » C'était évidemment l'enfance de l'art; mais encore une fois, il y a dans l'histoire de Rome autre chose. Il y a une expression familière qui caractériserait assez exactement le travail de Saint-Évremond : il a *cherché la petite bête*. Cela est souvent utile, nécessaire même, quand le fabuleux ou l'officiel ont tout envahi et tout altéré, mais à force de ne pas vouloir être trompé, on risque de se tromper.

Ce n'est pas cet ouvrage si ingénieux qui contribua le plus à la réputation de Saint-Évremond; les deux comédies assez faibles, *les Académistes* et *le Cercle* n'eurent pas non plus grand succès : ce que goûtaient les contemporains, c'étaient ces pièces légères, soit en prose soit en vers, qu'on lisait en quelques minutes, dont on prenait copie, et qui avaient bientôt fait le tour de toute la société polie. — Il y en a qui sont vraiment exquises. La *conversation*

du maréchal d'Hocquincourt avec le père Canaye est un chef-d'œuvre. — La *Lettre à Créqui*, la *Relation de la retraite de Longueville*, l'*Apologie de Beaufort*, pièces satiriques de la première manière de Saint-Évremond, sont des morceaux de choix, bien qu'inférieurs au premier. Cela manque un peu d'élan et de chaleur. C'est ce qui a toujours manqué à Saint-Évremond; il n'eut jamais le diable au corps. Dans ses haines comme dans ses amours, il ne franchit pas la limite où s'arrête l'*honnête homme*, et où commence le grand style. En vieillissant. et loin de Paris, la patrie de la malignité, les pointes satiriques s'émoussèrent de plus en plus, et la prudence le retint; il tourna au moraliste. Non qu'il se mit à prêcher ou à déclamer : il n'avait ni l'autorité ni l'humeur d'un tel rôle. Il jetait par écrit,de temps à autre, les idées qui lui venaient sur tel ou tel sujet qui avait fait la matière de la conversation, lui présent et disant son mot. — La politique l'occupait peu, mais il parlait volontiers religion, amour, vertu ; il aimait la littérature et se tenait au courant de tout ce qui paraissait en France. Écrire deux ou trois pages, c'était pour lui continuer la conversation de la veille ou la résumer dans son esprit, mettre en vive lumière le point auquel il s'était arrêté. Lues à quelques personnes, ces petites dissertations arrivaient bientôt en France, où elles faisaient fortune. Cela était plus naturel que Voiture, et la grâce n'excluait pas le sérieux. Le libraire Barbin demandait du Saint-Évremond à tous les auteurs. Il n'y avait pas un écrivain qui ne se déclarât hautement honoré du suffrage de Saint-Évremond. Le grand Corneille, qu'on dédaignait à la nouvelle cour, remerciait avec effusion l'exilé qui lui restait fidèle. Ce

fut la seule admiration un peu vive de Saint-Évremond. Il était de ceux qui avaient vingt ans quand on joua *le Cid;* il fut remué ce jour-là et conquis à jamais. L'art infini de Racine qu'il savait apprécier, ne le détacha jamais du poëte des premières impressions. Il accordait au nouveau venu tout, excepté la grandeur, qu'il réservait pour l'autre. Quant aux autres écrivains français, Descartes, Pascal, Bossuet, lui sont naturellement étrangers, ou, si l'on aime mieux, indifférents; il goûte Molière; mais celui qui le charme, c'est La Fontaine. Il songea même à l'attirer en Angleterre; mais c'était bien du dérangement pour ce rêveur qui, lui aussi, avait ses habitudes. — J'ai oublié de dire que Saint-Évremond avait été un des amis les plus chers de la célèbre Ninon de l'Enclos. Devenus vieux tous deux, et très-vieux, ils s'écrivaient toujours. Ces lettres sont fines, bien tournées; il y manque le rayon du soir. Près du terme tous deux, ils se le disent, avec le plus d'esprit et de bonne humeur possible. Le par delà n'y est pas. — Sceptique d'esprit, épicurien de pratique et de théorie, homme de goût en toutes choses, mesuré, délicat, ne se piquant de rien, avec des ouvertures dans bien des sens, mais toujours en garde et s'arrêtant à mi-chemin, Saint-Évremond ne compte pas parmi les grands; c'est un amateur de premier ordre.

On ne peut s'arrêter longtemps dans la compagnie de Bussy-Rabutin. Ses titres littéraires ne sont pas de ceux qu'on aime à analyser. Ses *Mémoires* et sa *correspondance* réimprimés depuis peu, n'ont rien ajouté à sa réputation. Son chef-d'œuvre, c'est encore cette fameuse *Histoire amoureuse des Gaules*, qui le fit mettre à la Bastille en 1665, et le maintint en disgrâce jusqu'à sa mort, en 1693.

C'était au fond un triste personnage, avec beaucoup d'esprit, et pas d'idées. Très-infatué de sa naissance, de son mérite militaire, qui était nul, de son talent d'écrivain, qui était réel, il était insolent et plat. Frappé injustement, ou du moins avec une rigueur excessive, par Louis XIV, il ne cessa pendant plus de vingt-cinq ans de s'agenouiller, de demander grâce, de protester de sa tendresse. On commence par la pitié, on finit par le dégoût. Libertin, comme presque tous les hommes de son temps, il scandalise la cour par des orgies impies, et, le moment venu, il se convertit avec tout l'éclat que lui permet sa triste fortune. Ce qu'on lui pardonne le moins, c'est d'avoir mis à la suite des d'Olonne et des Châtillon, ces grandes dames perdues, sa cousine, Mme de Sévigné. Il a pour ennemis tous les amis de cette femme charmante, qu'il a diffamée, et qu'il connaissait mieux que personne. On ne comprend pas qu'il ait écrit ses *Mémoires* et qu'on les ait publiés : rien ne pouvait lui faire plus de tort. Sa pauvreté de jugement y éclate à chaque page; les vilains côtés de sa nature, jactance, libertinage de bas étage, inintelligence de tout ce qui est grand et sérieux, affaissement du sens moral, il y a là tout ce qu'il faut pour le reléguer au plus bas. Louis XIV lui fit bien de l'honneur de le traiter aussi rigoureusement. Bussy-Rabutin paya pour tous les faiseurs de chroniques scandaleuses; sitôt qu'il fut pris, on lui mit sur le dos toutes les vilaines satires qui étaient en circulation. Il fallait un exemple, il fut choisi. Rien d'étonnant à cela : il avait donné le signal et le modèle. Aujourd'hui encore, on ne publie pas son *Histoire amoureuse des Gaules* sans y joindre tous les pamphlets qui vinrent à la suite. Il faut dire à son éloge que son style se re-

connaît sans peine; qu'auprès de lui, ses imitateurs font triste figure. Il avait étudié à fond Pétrone, *ce maître des élégances*, et il soutient la comparaison. S'il n'a pas la vivacité du modèle, il n'en a pas non plus la dégoûtante crudité. Son portrait de Mme de Sévigné est ce qu'il a fait de mieux. Il y a bien des vérités, mais cela est empoisonné avec un art infini. Il avoue lui-même qu'il était très-sensible à la gloire de bien écrire; mais on ne voit guère ce qu'il eût pu écrire, s'il s'était interdit le pamphlet de mœurs[1].

II

On serait mal venu à prétendre dire du nouveau sur La Rochefoucauld : c'est un sujet rebattu. On a étudié dans tous les sens l'homme, la doctrine, le style. M. Cousin

1. Saint-Évremond, qui avait connu très-particulièrement Bussy-Rabutin, le juge ainsi : « Il a préféré à son avancement le plaisir de faire un livre et de donner à rire au public. Il a affecté de parler franchement et à découvert, et il n'a pas soutenu jusqu'au bout ce caractère. Après plus de vingt ans d'exil il est revenu dans un état humilié, sans charge, sans emploi, sans considération parmi les courtisans, et sans aucun sujet raisonnable de rien espérer. Quand on a renoncé à sa fortune par sa faute, et quand on a bien voulu faire tout ce que M. de Bussy a fait de propos délibéré, on doit passer le reste de ses jours dans la retraite, et soutenir avec quelque sorte de dignité un rôle fâcheux dont on s'est chargé mal à propos. On s'expose au mépris quand on revient dans le grand monde après un certain âge, sans y apporter qu'un mérite inconnu à la plupart, avec la réputation d'un esprit aigre et mordant dont chacun se défie et que tout le monde appréhende; sans parler qu'on ne manque guère d'avoir des manières usées et hors de mode, qui rendent un homme désagréable, incommode et souvent ridicule. » — Pour l'auteur, il l'estime un peu plus que de raison. — « Il avait, dit-il, un esprit merveilleux. » — Cela est bien fort. Passe pour ce qui suit : « Son élocution est pure, et ses expressions sont naturelles, nobles et concises. Ses portraits ont surtout une grâce négligée, libre, originale. »

l'ayant rencontré sur le chemin de Mme de Longueville, l'a soumis à la plus cruelle des dissections. L'honorable M. Aimé Martin l'a réfuté avec une conscience candide. Sainte-Beuve lui a été plus clément, grâce à une certaine affinité qu'il supposait entre lui et le grand seigneur sceptique. Prévost-Paradol n'a pas craint de se mesurer avec ce dangereux jouteur, et il a touché çà et là le défaut de la cuirasse sans la faire tomber. A propos d'un écrivain de cette portée, il est facile de déclamer, mais le ridicule est tout près. En général, on se refuse à se reconnaître dans le miroir qu'il présente, mais on reconnaît le voisin : La Rochefoucauld n'en demande pas davantage. Mais quelque opinion qu'on ait sur le fond, il faut admettre la forme. Il y a peu de livres plus voisins de la perfection.

Il semble au premier aspect qu'en pareille matière la critique historique n'ait rien à voir. Quel rapport établir entre les réalités contemporaines et ces aphorismes tranchants, absolus, qui sont comme autant de verdicts prononcés, non contre l'homme du XVIIe siècle, mais contre l'homme de tous les temps et de tous les pays? Ce rapport existe néanmoins. Il serait téméraire de prétendre le constater ici ou là; mais qui oserait affirmer que ce grand seigneur qui vécut toujours dans le monde, qui prit une part importante aux troubles de son temps, qui connut par expérience les deux principales passions de cette époque, l'amour et l'ambition, et qui ne fut jamais ni philosophe, ni dévot, ne fut qu'un spéculatif et un théoricien? Son livre est le fruit amer de la vie; c'est l'œuvre d'un homme, qui a été dupe, aussi bien de lui-même que des autres, et qui ne l'est plus. Ici encore, comme presque toujours, l'homme explique l'écrivain.

La Rochefoucauld est né en 1613. Son éducation fut très-négligée. « Il avait beaucoup d'esprit et peu de savoir, » dit Mme de Maintenon. On sent bien que la pure et forte moelle de l'antiquité ne l'a pas nourri; qu'il n'a eu aucun commerce suivi avec les stoïciens et Plutarque : il a dû remplacer tout cela par Montaigne et Charron, fort à la mode dans la première moitié du XVIIe siècle. D'autre part, il n'a jamais été sérieusement touché de la religion, non qu'il fût libertin déclaré, comme l'étaient bon nombre de ses contemporains; mais il se contentait d'accorder les marques extérieures du respect, et il ne semble pas être jamais allé au delà. Il entra dans le monde fort jeune, sans direction et sans lest. Sa bravoure fut remarquée dès ses premières campagnes en Italie et en Flandre. A la cour, il fit ce que tous faisaient, de l'opposition à Richelieu; seulement La Rochefoucauld l'assaisonna d'un dévouement chevaleresque fort affiché à la personne d'Anne d'Autriche, cette victime intéressante de l'amour et de la haine du cardinal. Elle en fut si touchée qu'elle lui proposa de l'enlever en compagnie de Mlle de Hautefort, pour qui soupirait le pauvre Louis XIII. L'affaire manqua, et La Rochefoucauld fut réduit à n'enlever que Mme de Chevreuse, qui avait ses raisons pour passer en Espagne. Le cardinal fut clément. La Rochefoucauld n'eut que huit jours de Bastille et un petit exil dans ses terres. Richelieu et Louis XIII moururent, La Rochefoucauld accourut. Que ne devait-il pas attendre de la reconnaissance de la Régente, lui, ce serviteur dévoué des mauvais jours? Il demanda le gouvernement du Havre, et il le vit donner à un Richelieu. Il se rabattit sur la charge de mestre de camp de la cavalerie légère, mais

ne d'Autriche proposa l'enlever compagnie Mlle de Hautefort.

de Chevreuse

mais avec la Régente.

Mlle de Hautefort s'en était accommodée pour un de ses frères. Enfin, à force de sollicitations, il obtint le retour de Mme de Chevreuse exilée par Richelieu, et que ni la reine, ni Mazarin, ni lui-même ne regrettaient. Tels furent ses débuts dans le monde de la cour. Il n'était guère possible d'être plus malheureux et plus maladroit. Piqué au vif, il se fit d'abord *important*, puis frondeur. Comme il se croyait guéri de ses visions romanesques, il prit ses mesures, calcula, combina, et, en fin de compte, ne vit rien de plus sûr pour arriver à son but que de se faire aimer de la duchesse de Longueville, sœur du prince de Condé. C'est ici que M. Cousin dit son fait à La Rochefoucauld. Quoi! porter l'intérêt dans les choses du sentiment! Tromper une pauvre femme (et quelle femme!) en lui faisant croire qu'on l'aime, quand on ne songe qu'à sa fortune! C'est un réquisitoire en règle, avec textes et documents à l'appui [1]. Il s'en faut que les contemporains aient été aussi galants que M. Cousin pour celle qui « d'héroïne d'un grand parti en devint l'aventurière. » Le mot est de Retz. Ce qu'il y a de certain, c'est que La Rochefoucauld blessé au combat de la porte Saint-Antoine et menacé de perdre la vue, cessa bientôt de plaire à Mme de Longueville. Elle

Se fait aimer de la duchesse de Longue

Blessé au combat de la por Saint-An

Cessa de plaire à Mme de Longueville

1. Cette apologie passionnée de Mme de Longueville agaçait terriblement les nerfs de Sainte-Beuve. Il s'est soulagé plus d'une fois. Ce qu'il a écrit de plus méchant, de plus perçant à ce sujet est sa préface des *Maximes* de La Rochefoucauld dans la bibliothèque Elzévirienne. Le piquant, c'est que Sainte-Beuve, galant d'ordinaire, et qui, lui aussi, a écrit des *Portraits de femmes*, rend avec usure à Mme de Longueville tout ce que M. Cousin a prêté un peu gratuitement à La Rochefoucauld. Cela lui tenait bien au cœur, car les murailles mêmes de son Port-Royal ne mettent pas l'illustre pénitente à l'abri de sa malignité. M. Cousin la voit dans sa retraite toujours belle, irrésistible. Sainte-Beuve veut qu'il y ait eu du *déchet*. *Non nostrum inter vos*...

avouait avec naïveté « qu'elle n'aimait pas les plaisirs innocents » De ce côté encore, il y eut donc déception. Il est permis de supposer qu'il en fut touché sensiblement, bien que l'orgueil lui fît une loi de n'en rien laisser paraître. Que de *maximes* sur les femmes et l'amour datent de ce moment! N'y a-t-il pas comme un ressouvenir mélancolique du déchirement qui se fit alors, dans celle-ci? « Quand on aime, on doute souvent de ce que l'on croit le plus. » — L'amour-propre reprend le dessus et il écrit : — « Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot. » — Mais n'insistons point : le commentaire est trop délicat.

La Rochefoucauld sortit des intrigues de la Fronde l'honneur net, avec la réputation d'un homme qui n'entendait rien à la politique, légèrement compromis du côté de la cour, pas assez cependant pour être considéré comme dangereux, et tenu ostensiblement à l'écart. Loin de là, son fils Marsillac, qui était de l'âge du jeune roi « passa sa vie dans la faveur la plus déclarée, » dit Saint-Simon. Il ajoute qu'elle lui coûta cher, et que « jamais valet ne le « fut de personne avec tant d'assiduité et de bassesse, il « faut lâcher le mot, avec tant d'esclavage. » — La Rochefoucauld eût été impropre à ce métier. Il avait toujours eu une véritable hauteur de caractère, sans affectation d'indépendance outrée. Il entra sans répugnance et sans regrets dans une retraite décente. Il ne quitta pas le monde, où il était fort goûté, mais il se guérit absolument de l'ambition, si tant est qu'il en eût jamais été sérieusement atteint. Aussi bien, il portait désormais en lui-même l'aliment de sa vie, ce livre admirable, impérissable, qu'il médita, fit et refit pendant vingt-cinq années. Plus heu-

reux que Pascal, il put, avant de mourir, le voir tel qu'il le désirait. Sa pensée avait enfin trouvé la forme qu'il cherchait : de ce côté il n'avait pas été déçu.

C'est à ce moment qu'on voudrait le connaître. Il est alors ce que l'ont fait les agitations de la vie, les passions, les déceptions, la jeunesse qui a dit son adieu, les premiers avertissements de l'âge, ce qui s'en va et ce qui vient. L'extérieur, on le connaît de reste, j'entends par là les traits de son visage, sa taille, ses manières, tout ce qu'on ne peut cacher aux autres; mais le dedans, le fond même de l'âme, qui le dira? Retz a essayé de le peindre, mais Retz rapporte tout à l'intrigue et ne juge les gens que sur leur plus ou moins d'aptitude à faire ce qu'il faisait lui-même. Ce n'est rien nous apprendre que de nous dire :

Il y a toujours eu du je ne sais quoi dans M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, en un temps où il ne sentait pas les petits intérêts qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui d'un autre sens n'ont pas été son fort... Il a toujours eu une irrésolution habituelle. Il n'a jamais été guerrier quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il eût toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était tourné dans les affaires en air d'apologie. Il croyait toujours en avoir besoin, ce qui, joint à ses *maximes*, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eut beaucoup mieux fait de se connaître et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli et pour le plus honnête homme à l'égard de la vie commune qui eût paru dans son siècle.

Le portrait de La Rochefoucauld par lui-même est fort

joli, très-soigné, très-sincère d'apparence, mais ne va pas au fond. Les personnes qui le lui avaient demandé durent se déclarer satisfaites, mais elles ne l'étaient pas : « L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé. — Nous avouons quelquefois de petits défauts pour persuader que nous n'en avons pas de grands. » Voilà ce qu'aurait pu répondre l'auteur aux indiscrets qui l'auraient pressé un peu plus que de raison. Tel je suis, ou tel je crois être, ou tel je désire qu'on me croie, choisissez. Il ne fait pas difficulté d'avouer qu'il a de l'esprit : « A quoi bon façonner là-dessus ? » — Mais ce qui domine en lui c'est l'humeur mélancolique. Est-ce l'effet du tempérament? Est-ce le désenchantement d'un homme qui a vécu? — « L'ambition ne me travaille point. » — On peut l'en croire, à ce moment surtout (1659).

Je suis peu sensible à la pitié et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée, et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion de son mal; car les misérables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde ; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur, et qu'on doit laisser au peuple qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

Voilà l'impertinence du grand seigneur, avec une certaine affectation d'insensibilité qui donne à son homme un air de force et de grandeur du meilleur effet.

J'aime mes amis... Seulement je ne leur fais beaucoup de

caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiètudes en leur absence.

J'approuve extrêmement les belles passions..... Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte, mais, de la façon dont je me sais, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

C'est le dernier trait; tout ce qui précède en est l'habile préparation. La Rochefoucauld semble défier une femme quelconque d'oser aimer un homme comme lui. Mme de la Fayette accepta le défi. Ce fut une affection tardive, mais profonde, inaltérable, d'une douceur infinie que tous admiraient, enviaient, respectaient. Mme de Sévigné en est tout émue et comme attendrie d'un retour sur elle-même. C'est près de cette femme si sincère et d'une « divine raison » que La Rochefoucauld passa les vingt dernières années de sa vie. Mme de la Fayette se plaisait à dire que La Rochefoucauld lui avait donné de l'esprit, mais qu'elle avait réformé son cœur. Il faut la croire, il faut au moins respecter cette illusion. Mais si elle réussit à lui persuader que l'amour sincère et désintéressé pouvait exister, elle n'eut pas assez de crédit auprès de l'auteur pour lui faire effacer cette maxime. — « Il est du véritable amour comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, mais peu de personnes en ont vu. » — Après cela, peut-être avait-il écrit d'abord : *personne* n'en a vu.

Mme de Fayette

Quoi qu'il en soit, vers cet âge de quarante-cinq ans, La Rochefoucauld avait trouvé l'idée maîtresse de son livre; restait la forme. C'est souvent le goût du jour, la mode qui l'imposent à un auteur, surtout à un auteur homme du monde. A l'hôtel de Rambouillet, on goûtait fort les

lettres et les petits vers; chez Mlle de Montpensier, on préférait les portraits. La Rochefoucauld ne compte jamais parmi les *Précieux;* il avait le goût trop sûr; la littérature des *Portraits* n'était pas faite pour le retenir longtemps. Ce fut dans le salon de Mme de Sablé qu'il trouva ce qu'il cherchait [1]. Mme de Sablé, dame raisonnable, et qui se partageait entre le monde et Port-Royal, avait mis à la mode parmi les personnes qu'elle recevait les conversations ingénieuses et délicates sur des questions de morale courante. On payait son écot en apportant une pensée, réflexion, sentence, maxime, qui était mise en discussion. Chacun donnait son avis; on préparait chez soi l'esprit qu'on voulait avoir le lendemain; on s'écrivait pour se communiquer des observations, des objections; on se livrait à de fines analyses, assaisonnées de paradoxes. Quand des académiciens, comme M. Esprit, des jurisconsultes, comme M. Domat, eurent autorisé par leur exemple ce genre nouveau, il fut en pleine faveur. Il n'est pas impossible, comme le suppose M. Cousin, que la mode régnante ait inspiré aux premiers éditeurs des fragments de Pascal l'idée de les publier sous le titre de *Pensées.* Ce fut la forme qu'adopta La Rochefoucauld. Pendant plus de cinq années, il apporta dans ce milieu délicat, exigeant, sa large part de maximes; il les soumit au contrôle, il les défendit, adoucissant ici, fortifiant ailleurs, supprimant parfois, remaniant sans cesse. La première édition parut en 1665. Elle était précédée d'un *avis au lecteur*, d'un discours de Segrais qui prévenait le public que l'auteur n'était pas un auteur de profession, mais « une personne

1. Voir pour les détails *Mme de Sablé*, par M. Cousin, chap. 3.

de qualité, qui n'a écrit que pour soi-même. » — On sait ce que valent ces déclarations; personne ne s'y trompa. La Rochefoucauld est un auteur, nul ne le fut jamais plus que lui. Son ouvrage, c'est le premier intérêt de sa vie, le plus cher objet de ses complaisances et de ses constantes préoccupations. Il fait annoncer son livre dans le *Journal des savants*, nouvellement fondé. Il demande un article à Mme de Sablé qui le lui accorde. Il le fait insérer, mais après en avoir retranché certaines critiques ou réserves qui ne lui convenaient pas. De tous côtés il s'informe, se renseigne sur l'effet produit, sur les objections émises, et en fait son profit. L'année suivante, il en publie une seconde édition avec quelques modifications. — En 1671, troisième édition, encore remaniée, en 1675, quatrième édition. La cinquième parut en 1678, deux ans avant sa mort. Ce petit volume de cinq cents maximes l'occupa presque uniquement pendant plus de vingt années. La mort le surprit sans doute sur des corrections à introduire. Il était de ceux qui poursuivent une perfection idéale. — Où la plaçait-il? On peut répondre sans hésiter : dans la concision et le relief. Que l'on compare entre elles les diverses éditions des *Maximes*, on verra que, si le nombre augmente, chacune d'elles perd en étendue et gagne en force. On voit l'auteur cherchant le tour et l'expression définitifs, et ne s'arrêtant qu'après les avoir trouvés. Quant au fond, quant à la pensée qui est l'âme même du livre, il subsiste à travers toutes les modifications de la forme : à peine çà et là quelques légères atténuations demandées sans doute par celle qui avait réformé le cœur de La Rochefoucauld, et qui laissent la porte ouverte à l'exception. Avec les années, l'œuvre

Perfection idéal

acquiert aussi je ne sais quelle sénérité froide qui glace. Au début, on sentait l'amertume et comme un grondement sourd de passions mal éteintes, parfois même comme l'écho de rancunes personnelles : tout cela tomba peu à peu ; il y eut dépouillement, l'âcreté disparut. La malignité fut déçue ; plus de traces d'intentions satiriques ou d'applications personnelles ; les faiseurs de clefs en furent pour leurs frais. Force leur fut de se contenter de maximes comme celle-ci, où l'auteur en faisant aux autres leur procès, se le faisait galamment à lui-même :

La haine pour les favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne pas la posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent, et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde [1].

Voilà Mazarin vengé des frondeurs.

Venons à l'idée maîtresse de l'œuvre. La voici nettement formulée dans la première maxime.

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions que la fortune et notre industrie savent arranger, et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et les femmes sont chastes.

Un peu plus loin, la même idée relevée par une image :

Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer.

Bien qu'il n'y ait aucune composition dans des livres de ce genre, l'auteur cependant rappelle dans la dernière maxime ce qu'il a dit dans la première.

1. Maxime de la première édition, conservée dans toutes les autres.

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes...

Il faut ajouter à ces sentences essentielles quelques observations de détail, fort spirituelles et méchantes, suggérées à l'homme du monde par le spectacle de la vie du monde. La portée en est moindre; ce ne sont guère que d'ingénieuses boutades.

— Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

— Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

— Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s'ils n'étaient dupes les uns des autres.

Enfin, et c'est la partie la plus originale du livre, les quelques maximes où La Rochefoucauld montre l'homme dupe de lui-même dans son langage et dans son attitude.

— L'esprit est toujours la dupe du cœur.

— Quand les vices nous quittent, nous nous flattons que c'est nous qui les quittons.

— Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes, après avoir trompé les autres.

Tel est le système. Il y eut bien des protestations, des réclamations, et assez vives. Les femmes surtout se révoltèrent, et La Rochefoucauld eut cette joie délicieuse d'être confirmé dans son opinion par les objections mêmes de ces aimables et peu logiques adversaires. Les unes prétendaient ne pas comprendre, signe qu'elles comprenaient trop bien; les autres criaient au mauvais cœur, à l'ingrat; toutes apportaient sans le vouloir leur collaboration à l'impitoyable observateur. Les théologiens aussi dirent leur mot. L'un d'eux, esprit bien pénétrant et pur jansé-

niste, ne marchanda pas son approbation à La Rochefoucauld. Oui, dit-il, le cœur de l'homme est un abîme d'iniquités et de mensonges, oui, depuis le péché, la nature humaine est corrompue, la raison de l'homme impuissante, sa volonté sans force; mais tout cela peut être réparé; il y a la grâce. — « Les chrétiens commencent où votre philosophie finit. » — On imagine ce que pouvait valoir pour La Rochefoucauld un argument de ce genre. Il s'inclinait poliment et passait outre.

Faut-il donc passer condamnation? Cela est dur et humiliant. S'il y a une issue pour sortir de l'impasse où nous enferme La Rochefoucauld il faut la chercher. L'amour-propre, l'amour de soi existe; il est légitime, il est nécessaire, il est l'âme même de la nature. L'être ne persévérerait pas dans l'existence s'il n'était prédisposé à se faire centre de tout, à ramener tout à sa conservation et à son bien-être. Le monde est un immense champ de bataille où à chaque heure, à chaque minute, se livrent des luttes décisives dont l'enjeu est la vie. Parmi les êtres inférieurs, à peine organisés, le combat est court. le plus fort a bientôt absorbé la part de vie du plus faible. Plus on s'élève dans l'échelle des êtres, plus la bataille offre d'intensité et de péripéties. Les sociétés humaines, bien que souvent en désaccord avec les lois de la nature, n'échappent pas à cette nécessité universelle; tout homme tend à développer le cercle de son existence, et il ne le peut faire qu'en livrant chaque jour un combat nouveau, car dans chacun de ses semblables il trouve un adversaire. L'amour de soi, c'est la force qui le soutient, le protége, l'excite : que cette force l'abandonne un instant, il est perdu, il retombe dans l'immense abîme où s'éla-

borent les germes destinés à être refondus. — Sur ce point, La Rochefoucauld a donc raison, bien que jamais son esprit n'ait entrevu cette loi universelle que nul de ses contemporains ne soupçonnait. Mais seul de tous les êtres créés, l'homme est sollicité par des mobiles contraires. Il y a autre chose pour lui que la vie, il y a tels biens, réels ou d'opinion, peu importe, qui lui sont devenus si précieux, si indispensables, qu'en de certaines circonstances, il n'hésite pas à renoncer à la vie plutôt que d'en être dépouillé. C'est là un fait incontestable et que La Rochefoucauld ne songeait pas à nier. Il reconnaissait que, dans bien des cas, tel ou tel homme avait sacrifié la fortune, les affections les plus légitimes, la vie enfin, et cela, volontairement, sans y être aucunement forcé, tandis que d'autres à ses côtés faisaient le contraire. — Seulement il niait que des sacrifices de ce genre fussent absolument exempts de calculs intéressés. On brave la mort parce qu'on craint le déshonneur ou qu'on aime la gloire; on renonce à tel avantage parce qu'on a en vue un avantage que l'on juge supérieur. — Voilà la question ramenée à ses termes les plus simples; ce n'est plus maintenant qu'une querelle de mots. Les hommes donnent le beau nom de vertu à ces actes par lesquels on s'affranchit de la tyrannie des instincts naturels et pour ainsi dire matériels, pour satisfaire les instincts nobles et sublimes. Brutus, Décius, Régulus, Lucrèce furent des vertueux. — Ils n'étaient pas absolument désintéressés, dira-t-on. On l'accorde sans peine, car il est impossible qu'un acte quelconque ne soit pas produit par un mobile; mais quand le mobile est grand, l'acte est vertueux. La vertu, c'est le triomphe des côtés supérieurs de notre nature sur les

autres. — Mais ce sont là des exceptions. — Qu'importe? La vertu sera toujours une exception. Elle peut exister, elle a existé, elle existera toujours, voilà ce qui importe. Le tout est de s'entendre sur la définition. La Rochefoucauld n'a pas formulé la sienne, et pour cause; il lui était bien plus commode d'en supposer une impossible, inadmissible, pour en avoir plus aisément raison. Il y a du parti pris, cela est évident. La Rochefoucauld a intérêt, ou si l'on aime mieux, il trouve sa joie à ces impitoyables analyses. Il se trompe rarement, même quand il raisonne mal, et cela lui arrive. On a relevé un de ses sophismes les plus ordinaires et qui consiste à établir un lien arbitraire entre deux faits qui se suivent. Là est la malignité. Ainsi nous montrons beaucoup de fidélité au secret; on le constate dans le monde où nous vivons, et par suite on a confiance en notre discrétion. — Quoi de plus simple? La Rochefoucauld réunit les deux termes par un petit mot, et tout est empoisonné. Nous sommes discrets *pour* attirer la confiance. Quand on voit qu'un homme témoigne une grande aversion pour le mensonge, ses paroles ont plus de poids et d'autorité. — La Rochefoucauld introduit encore son *pour*. Cela est continuel. « On fait souvent du bien *pour* pouvoir impunément faire du mal. » — « Nous nous montrons très-sensibles à la tendresse de nos amis, *pour* qu'on juge bien de notre mérite. »

On pourrait aller plus loin dans la critique. Les belles dames et les beaux esprits qui lisaient les *Maximes* et se récriaient, à la grande joie de l'auteur, car cela prouvait qu'il avait touché juste, avaient tort. Ce livre est bien le livre du temps et du milieu; c'est avant tout, un miroir de la société contemporaine; elle ne valait pas mieux que

cela. Je ne veux pas dire que les hommes aient beaucoup changé depuis, et que nous soyons bien supérieurs à ce qu'on était alors: la vertu sera toujours une exception; mais j'oserais dire que l'homme a aujourd'hui une vue plus nette, une conscience plus sûre, qu'il sait mieux ce qu'est le devoir, qu'il a une plus haute idée de la justice. La Rochefoucauld n'est jamais sorti de son monde de courtisans et d'intrigants blasonnés ; il n'a jamais eu d'autre idéal sous les yeux et en lui-même que l'honneur, c'est-à-dire, l'apparence de la vertu. On a vu avec quel mépris il parle de la pitié, cette passion faite pour le peuple. Il va jusqu'à croire qu'un homme de basse condition ne peut mourir avec courage que par stupidité; les grands seigneurs seuls ont du cœur. Quel était l'idéal d'une vie heureuse pour ces oisifs ? Commencer par l'amour, finir par l'ambition. — L'amour, on sait ce que c'était pour eux. La Rochefoucauld commente les Mémoires du temps et tire les conclusions. L'ambition, c'était de plaire au prince ou aux ministres. Le métier d'ambitieux consistait à échelonner les bassesses suivant la qualité de ceux à qui l'on s'adressait. Droit, justice, liberté, patrie, vérité, est-il un seul d'entre eux qui ait entrevu ces buts sublimes et rayonnants? L'éducation et la coutume leur faisaient des âmes serviles et des esprits étroits. Ils s'agitaient dans le vide ; l'oisiveté les rongeait et les dépravait; la concurrence qu'ils se faisaient pour se supplanter auprès du maître ou des maîtresses, les maintenait dans un perpétuel mensonge. — Jamais apparences plus brillantes ne recouvrirent fond plus misérable. — Puis, quand le monde ne voulait plus de ces personnages usés à son service, la religion du temps les recueillait, comme la

rive recueille l'épave. Il fallait finir ainsi, c'était l'usage. Les Retz, les Bussy, les Condé, la princesse Palatine, et tant d'autres incrédules se convertissaient avec plus ou moins d'ostentation. — Du berceau à la mort, tout était ostentation, vie artificielle, agitation misérable. Voilà ce que La Rochefoucauld a vu, senti, rendu. La précision tranchante de son style, le ton dogmatique et absolu font illusion, on ne veut pas voir en lui un peintre de la société de son temps, mais un moraliste universel : il est l'un et l'autre; c'est là sa puissante originalité. Que cet esprit, étroit au fond, que ce grand seigneur ignorant, qui acceptait sans examen toutes les institutions et tous les préjugés de son temps, qui croyait qu'un homme de son rang n'était pas de même nature que les autres, qui n'avait aucune idée de ce que pouvaient être la liberté, la justice, le droit, la science, la vérité, ait pu cependant s'arracher à l'influence du milieu où il était enfermé, et saisir par delà les réalités passagères qui s'étalent et qui passent, les traits essentiels de la nature humaine : voilà où éclate le génie. C'est peut-être à cette révision incessante du style, à cette poursuite d'une brièveté idéale qu'il doit la profondeur de la pensée. En supprimant de plus en plus les détails particuliers et qu'il jugeait oiseux, ou sujets aux interprétations malignes, il atteignait cette concision forte, qui donne à l'idée toute sa portée et ce relief qui la grave profondément dans l'esprit. La société qui a inspiré le livre a péri, le livre reste. Les naïfs et les hypocrites prétendront le réfuter, les gens sincères diront : peut-être.

MADAME DE MOTTEVILLE

Mme de Motteville. — Son origine, sa position, son caractère. — Ce qu'elle a vu et ce qu'elle ne dit pas. — Les diverses parties de l'œuvre, la couleur, le style.

Il y eut parmi les successeurs de Ronsard (je dis successeurs, et non disciples),un poète du nom de Bertaut, qui plut à Marie de Médicis, fut choisi par elle pour être son aumônier, et enfin élevé à l'épiscopat. Parmi les gens de lettres qui avaient quelque tenue, ces fortunes n'étaient pas rares. On commençait par quelque bénéfice, comme Desportes, on finissait par un évêché. Godeau, le *nain de Julie*, fut évêque; l'érudit Huet le fut aussi, Balzac l'eût été s'il n'eut pas eu l'esprit si rogue; c'est peut-être Boileau aidé de Molière qui a empêché Cotin de l'être. Ce Bertaut, dont il ne reste que quatre jolis vers, d'un tour tendre, est mentionné en passant par Boileau : il paraît que la chute de Ronsard le rendit *plus retenu*.

> Ce poète orgueilleux trébuché de si haut
> Rendit plus retenus Desportes et Bertaut.

Il est permis de croire qu'il l'était naturellement. Mme de Motteville était sa nièce, et elle eut au plus haut degré cette qualité, qui serait bien précieuse, si d'ordinaire elle n'en excluait beaucoup d'autres.

Elle est née en Normandie (1621). Elle passa la plus grande partie de sa vie à la cour. Dès l'âge de sept ans elle y suivait sa mère, d'origine espagnole comme Anne

d'Autriche, très-avant dans sa confiance, et qui l'aidait dans tous ces petits complots qui impatientaient Richelieu. A la fin, il la chassa (1631). L'enfant avait déjà une pension de six cents livres, qui fut plus tard portée à deux mille. C'est dans cette première période de disgrâce que, restée orpheline et éloignée de la cour, elle fit ce qu'on appelle un mariage de raison. Elle épousa à dix-huit ans M. de Motteville qui en avait quatre-vingts. Son mari la laissa veuve deux ans après, mais il ne la fit pas son héritière. Anne d'Autriche se souvint d'elle, et la mort l'ayant débarrassée presque en même temps de Richelieu et de Louis XIII, elle rappela la fille de sa confidente, qui resta attachée à sa personne jusqu'à sa mort, en 1666. Dans quelle position? Cela est assez difficile à déterminer. Le titre officiel était femme de chambre, mais la charge était ce que la faisait la personne. Ne quittant pas la reine mère, lui servant de secrétaire, chargée de ses commissions les plus délicates, Mme de Motteville pouvait espérer une brillante fortune. Elle était jeune, libre, sage, dans une cour où on l'était peu, médiocrement belle, ce qui pouvait rassurer un mari plus soucieux de l'ambition que du reste; avec cela un esprit cultivé, une dévotion sincère, une maturité précoce, qui n'excluait pas un charme discret, une sorte de Mme Scarron, sauf la beauté. Il ne lui eût pas été bien difficile, à ce qu'il semble, de prendre sur la reine mère assez bornée, et qui avait besoin d'être conduite, une influence sérieuse. Malheureusement pour elle, ce fut Mazarin qui prit cette influence, et Mazarin, avec ses formes doucereuses et son patelinage, marchait au but aussi opiniâtrément que Richelieu avec toute sa violence. Il toléra Mme de Motteville, dont il ne se sentait pas aimé et

qu'il n'aimait pas, mais ce fut tout. Toutes les mesures importantes qui furent prises pendant les années si tourmentées de la Fronde. Mme de Motteville les ignora. En 1649, la reine mère après avoir célébré gaîment la fête des Rois avec son entourage, quitte Paris pendant la nuit et se retire à Saint-Germain, laissant sa maison au pouvoir de l'émeute. Mme de Motteville fut reconnue dans la rue, poursuivie, huée, menacée jusque dans une église où elle s'était jetée éperdue. En 1650, la reine mère se rend en Guyenne, voyage tout politique; elle n'emmène pas Mme de Motteville. Quand Mazarin dut céder à l'orage et quitter la France, Anne d'Autriche conserva près d'elle sa femme de chambre; mais quand la reine l'année suivante alla rejoindre à Poitiers Mazarin, qui rentrait triomphant, Mme de Motteville ne fut pas du voyage. A partir de ce moment, sa faveur déclina de plus en plus. Le coup le plus sensible l'atteignit en 1657. Elle avait réussi à faire obtenir à son frère la charge de lecteur du jeune roi, qui prenait le plus vif plaisir au *Roman Comique* de Scarron, alors dans sa fleur de nouveauté. Mazarin destitua le lecteur. La mort la débarrassa enfin de cet incommode ministre, et lui livra la confiance presque entière de la reine mère. Elle espéra, grâce à cette protection, la charge de gouvernante des enfants de Madame. Louis XIV n'y voulut point consentir : il soupçonnait, à tort ou à raison, Mme de Motteville d'avoir pris part dans un sens qui lui déplaisait aux intrigues de la jeune cour. La crime de Mme de Motteville était de ceux que ne pardonne pas un prince jeune, enivré de sa puissance et amoureux. La pauvre reine venait à chaque instant se jeter toute en larmes dans les bras de sa belle-mère et gémir sur les infidélités de son

mari. Anne d'Autriche et Mme de Motteville la consolaient, la calmaient. Au sortir de ces scènes pénibles, la reine mère se rendait auprès du roi et lui faisait de vives représentations sur sa conduite. Ces sermons ne rendaient pas la reine plus aimable aux yeux de son époux, ni la reine-mère plus chère à son fils, ni Mme de Motteville plus agréable au roi. Anne d'Autriche mourut en 1666, et Louis XIV ne se gêna plus. Mme de Motteville quitta la cour où elle semblait n'être restée que pour prodiguer ses soins à la reine mère fort malade et fort délaissée, et vécut encore vingt-trois ans dans une demi-retraite. Elle se prêtait au monde mais ne se donnait pas. Toujours mesurée, discrète, s'effaçant volontiers, il lui arrivait parfois de *rêver profondément*. Le mot est de Mme de Sévigné. Les pratiques de dévotion d'une part, de l'autre la composition des Mémoires remplirent ses dernières années. Elle se demanda plus d'une fois sans doute, comme plus tard Saint-Simon, si un vrai chrétien avait le droit de médire de ses frères, si la vérité sur les personnes n'était pas une offense à la charité. Saint-Simon résolut ce cas de conscience dans le sens de son impétuosité de génie; Mme de Motteville prit un biais, ce qui allait bien à sa nature un peu molle et indécise : elle donna à la malignité humaine une demi-satisfaction; elle ne faussa pas la vérité, mais elle ne la dit pas tout entière. C'était sans doute à trouver ce *mezzo termine* qu'elle *rêvait profondément*. Il y avait bien de quoi.

Ses Mémoires ne satisfont pas : ils sont trop discrets, disons le mot, pas assez méchants. On voit trop que l'auteur a passé toute sa vie à côté des événements, sans avoir eu la volonté ou le pouvoir d'y prendre une part active.

Elle reste dans le voisinage de la vérité vraie, que l'on sent et qui s'impose. La passion fait défaut, surtout celle qui naît d'un intérêt direct, celle d'un Retz ou d'un Saint-Simon. Il n'y a pas non plus celle qui pourrait la suppléer, la passion de l'artiste qui veut conserver aux personnes et aux choses leur attitude et leur couleur. La matière était riche cependant et variée. Que d'acteurs paraissant tour à tour ou mêlés sur la scène changeante du monde ! Que de figures dignes d'un maître coup de pinceau ! Les originaux abondent : jamais époque ne fut plus riche en caractères à plein relief. Saint-Simon, avec une matière singulièrement plus pauvre et plus ingrate, a dessiné des portraits et composé des scènes d'une incomparable énergie. Mme de Motteville se borne à des esquisses élégantes ; le vif n'est pas atteint ; le trait final qui grave ineffaçablement n'arrive jamais. Elle a des antipathies, des aversions même : il était impossible qu'il en fût autrement ; on sent bien chez elle une certaine satisfaction des humiliations imposées aux personnes trop bruyantes et trop brillantes, mais, au moment où l'on attend le mot décisif qui condamne et abat, l'auteur s'arrête et commence un petit sermon. Le coupable, l'adversaire est un chrétien : Mme de Motteville ne veut pas l'écraser; elle aime à espérer qu'il ouvrira les yeux, que les épreuves salutaires le détacheront des faux biens, que le pécheur se convertira. Cette modération a quelque chose d'édifiant et d'impatientant. Quand on a réuni avec tant de soin toutes les pièces du procès, pourquoi ne pas conclure ?

On peut diviser les Mémoires en trois parties. La première comprend la période qui précède la mort de Louis XIII. Elle n'a pas une grande valeur historique.

Mme de Motteville ne parle pas *de visu* : ce qu'elle raconte, elle l'a recueilli ou de la bouche de sa mère, ou de celle d'Anne d'Autriche, deux témoignages également suspects. On y voit ce que pensait et voulait cet entourage frivole et remuant de la reine, et l'on comprend mieux les impatiences et les coups de rigueur de Richelieu. Il y a bien des commérages et des cancans d'antichambre, mais recouverts d'un voile décent, avec je ne sais quoi d'onctueux. Le personnage en vue, et sur qui tout l'intérêt est concentré, c'est la reine. Il faut permettre à Mme de Motteville d'admirer si pleinement la beauté d'Anne d'Autriche, ses toilettes, son air à la fois majestueux et doux. On lui passe encore les éloges qu'elle fait de sa bonté, bien qu'il y ait quelque chose à rabattre ; on n'est pas étonné qu'elle se porte garant de la vertu sans tache de sa souveraine, et de sa piété ; mais on a de la peine à croire qu'elle ait eu tant d'esprit, d'intelligence, de fermeté. Malgré soi, on songe à ce portrait terrible jeté en passant par Retz :

La reine avait plus que personne que j'aie jamais vue de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne point paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intentions de pitié que de pitié, plus d'opiniâtreté que de fermeté, et plus d'incapacité que de tout ce que dessus.

Ce parti pris de ne rien dire qui puisse porter atteinte sérieuse à la majesté royale éclate en bien des occasions

Rien ne fut moins digne et moins majestueux que l'attitude de la reine en présence des délégués du Parlement : elle criait, se tordait les mains, menaçait d'étrangler Broussel, faisant des sorties violentes et maladroites que Mazarin avait toutes les peines du monde à raccommoder. Tout cela est supprimé par Mme de Motteville. Anne d'Autriche a toute la noblesse et la gravité d'un personnage de tragédie, et sa femme de chambre garde toujours l'attitude respectueuse et convenable d'une confidente.

Il y a plus de liberté et de couleur dans les pages consacrées à Louis XIII. Mme de Motteville n'avait pas été nourrie dans l'amour du roi, et elle aimait trop la reine pour être parfaitement équitable. N'était-il pas admis que le roi persécutait ou laissait persécuter sa femme? Cependant lorsqu'elle se fut dégagée quelque peu de ces impressions d'enfance, lorsque dans la solitude et le recueillement des dernières années, elle se mit à évoquer l'un après l'autre les personnages qui avaient passé sous ses yeux et que la mort avait presque tous emportés, elle fut comme pénétrée d'une pitié douloureuse et rétrospective pour ce malheureux prince. Elle vit cette pâle et mélancolique figure qui formait un si étrange contraste avec l'épanouissement de l'opulente Anne d'Autriche; elle se rappela quelques-uns de ces mots si profonds et si tristes qui lui échappaient, cette mort qu'il sentait toujours autour de lui, qu'il appelait avec feu ou repoussait avec épouvante; ces réflexions amères sur la joie qu'il lisait dans tous les yeux à mesure que l'heure fatale approchait, ces ressaisissements désespérés de la vie, ces effusions de tendresse dans le vide, ces menaces furieuses contre tous ceux qui n'avaient point compris et soulagé sa peine. Ce

pauvre roi, sorte d'Hamlet manqué, qui voulait sans cesse, et retombait dans le néant de son impuissance, qui ne fut ni redouté ni aimé, et qui rêva toujours l'un et l'autre, qui se crut libre et tout-puissant le jour où la mort glaça la main de Richelieu qui l'écrasait, et qui suivit de si près son terrible maître, Mme de Motteville l'a entrevu, elle a deviné tardivement le secret de cette misérable destinée. Son cœur de femme a fourni quelques traits à son imagination ; sous les tons gris habituels du style on voit poindre un rayon. — Il s'en faut qu'elle ait été aussi heureuse avec Richelieu. Les contemporains du reste ne lui ont pas fait pleine et bonne justice. Mme de Motteville résume son opinion en une phrase antithétique et sentencieuse : « Il fit de son maître son esclave et de cet esclave le pre- « mier monarque de l'univers. »

La seconde partie, de beaucoup la plus considérable, comprend les années de la régence, la Fronde et la période qui suivit jusqu'au mariage du jeune roi. On a vu à propos de Retz combien l'incertitude des idées politiques et du but à atteindre avait nui à l'ensemble de l'œuvre : on n'est pas mené et soutenu par un grand intérêt toujours présent, en fin de compte on ne sait où l'on va. Mme de Motteville a moins d'indécision; mais si elle sait ce qu'elle veut, ce qu'elle veut est si vague, si flottant ! Elle ne croit pas, comme Retz, à une sorte d'accord secret entre l'autorité et la liberté, accord rompu par le hautain despotisme de Richelieu, et qu'il eût fallu rétablir. Comment? Retz ne l'a jamais su. Elle est franchement et décidément royaliste; seulement en sa qualité de personne pieuse et dévote, c'est sur des textes des Livres saints qu'elle fonde son opinion. Avait-elle lu la *Politique tirée*

des propres paroles de l'Écriture? En tout cas, elle se rencontre avec Bossuet. Pour elle, comme pour Bossuet, la royauté est d'institution divine, les rois sont de Dieu. Est-ce une bénédiction d'en haut sur les pauvres humains? Au contraire. Le texte est formel :

Dieu menaça les premiers hommes de son peuple qui voulurent créer des rois sur eux, et leur apprit toutes les misères qu'ils souffriraient sous leur domination.

Ils s'obstinèrent, malgré les sages remontrances de Samuel, et depuis ce temps la royauté est un mal légitime et nécessaire. En conséquence, les sujets sont tenus envers le souverain aux devoirs de fidélité, d'obéissance et même d'amour. Quant aux rois ils doivent être vertueux, droits, bons, et faire régner autour d'eux un ordre sévère. Qu'ils n'oublient jamais surtout qu'ils ont été choisis pour être les pères de leurs peuples : à ce prix ils seront assurés d'une pleine et entière obéissance. L'obéissance est la loi essentielle de toute société. Que deviendrait un navire sans pilote? — Pères des peuples, pilotes du navire, il ne manque à ces vieilles métaphores que celle du berger et du troupeau, la plus exacte de toutes, la seule exacte, car le berger tond ses brebis. Pénétrée de cette doctrine, Mme de Motteville résout sans peine tous les problèmes délicats qui furent agités pendant la Fronde. Si elle éprouve quelque embarras, c'est quand elle voit des princes du sang, Monsieur, le prince de Condé, et les plus illustres représentants de la noblesse, qui étaient les soutiens nés du trône, prendre les armes, ébranler l'autorité du roi, prétendre lui dicter des conditions. Elle avait parmi ces révoltés plus d'un ami, ce qui, joint à sa bien-

veillance naturelle, l'inclinait à quelque indulgence. Elle admettait dans une certaine mesure les raisonnements spécieux mis en avant par les frondeurs. Ils étaient dévoués corps et âme à leur souverain; pour lui ils étaient prêts à verser leur sang; mais le moyen de supporter un Mazarin ! C'est à Mazarin qu'ils en voulaient, non au roi. Qu'il s'en allât, cet étranger perfide et cupide, et ils rentraient avec joie dans le devoir. Qu'on juge de l'embarras de Mme de Motteville ! Au fond, elle pensait comme les Princes et leur parti; elle n'aimait pas Mazarin; mais la reine l'aimait, la reine prétendait le conserver envers et contre tous. De là, bien des incertitudes dans la marche du récit : elle semble faire des vœux pour le parti qu'elle condamne. Enfin arrive le mot du cœur; elle exécute Mazarin.

Mazarin aimait la friponnerie (Rapprochez le mot de *filoutage* de Retz); avec lui la probité avait si peu de valeur qu'il en faisait un crime.

On peut supposer de là que Mazarin avait essayé d'acheter les services de Mme de Motteville, et qu'elle l'avait sèchement repoussé. Cela lui fait honneur et ne modifie en rien l'idée qu'on se fait de ce ministre. Mais il y a des gens qu'elle hait et méprise davantage (si ce ne sont pas des expressions trop fortes pour une personne si mesurée), ce sont les bourgeois et les parlementaires. Plus de vingt-cinq ans après les événements, elle est encore à se demander comment cette canaille, ces barbons, ces robins ont pu se permettre de tenir en échec la puissance royale. Elle se plait à nous montrer ces députations du Parlement qui font antichambre, les pages riant aux éclats sur leur

passage, les femmes de la reine aux fenêtres et se régalant à voir défiler cette mascarade de magistrats en robes, fourvoyés parmi la valetaille armée du Louvre. Cela lui rappelait sans doute le vieux M. de Motteville, magistrat aussi, et qui l'avait oubliée dans son testament. Mais le trait le plus heureux est celui-ci. — « Ces gens-là dit-elle, étaient tous infectés de l'amour du bien public. » Que dire de Sainte-Beuve qui explique, commente, justifie ce joli mot? Il s'entend de reste. Dans une véritable monarchie, il n'y a pas de bien public, il y a le service du roi : se préoccuper du bien public, c'est une maladie, ou tout au moins un ridicule. Voilà pourquoi Mme de Motteville raille les robins et la canaille.

La troisième partie qui va du mariage du roi à la mort de la reine mère, est intéressante pour ceux qui aiment les intrigues et les petits détails de la vie des cours. Pas le moindre intérêt politique sérieux en jeu ; la grande affaire de tous ces personnages, c'est le plaisir et l'intérêt. L'astre nouveau a apparu ; l'ombre et la solitude se font autour de la reine mère. Elle n'a plus que de rares serviteurs : son âge, ses infirmités, l'humeur chagrine du vieillard qui blâme chez les autres les plaisirs qui lui sont interdits, tout concourt pour assombrir les dernières années de la maîtresse de Mme de Motteville. Son fils la comble en public de toutes les marques du respect le plus tendre, mais il lui refuse à peu près tout ce qu'elle demande. Il écoute docilement les remontrances qu'elle lui adresse sur ses infidélités conjugales, mais il éloigne impitoyablement de la cour et destitue les personnes austères, qui, comme Mme de Navailles, prétendent gêner les fantaisies amoureuses du maître. Sur un simple soupçon,

il exige l'éloignement de Mme de Motteville. Il faut que tout cède à ses volontés, même les plus injustes, il le dit hautement. C'est dans Mme de Motteville qu'il faut se donner le spectacle de cette idolâtrie monarchique qui dura cinquante ans : on la voit commencer, et dès le début la servilité est complète, effrayante. C'est un concours effréné de basses complaisances; c'est à qui se pliera le plus humblement aux moins excusables fantaisies du maître. Les Brancas d'abord, qui avaient toute honte bue, puis les Montausier, si rigides jadis, et devenus tout à coup si souples; combien d'autres encore ! Quel métier que celui de courtisan ! Il faut remplir envers la reine les devoirs de la plus sévère étiquette, mais que l'on n'aille pas au delà ! Si la malheureuse délaissée allait faire appel au dévouement! La véritable reine, c'est peut-être Madame, la vive et spirituelle Henriette, la future Bérénice, dont le cœur inoccupé cherche un maître; les courtisans se portent de ce côté en foule; mais le roi a fait un autre choix : c'est à Mlle de la Vallière que vont les hommages : nouvelle-volte face de la cour. Tous ces manéges de jeune et évaporée galanterie, Mme de Motteville les a rendus au jour le jour, mais sans vivacité : on voit qu'elle ne s'y associe point, on ne voit pas assez qu'elle les condamne et les déplore. Il y a comme un fond d'aigreur contenue qui se fait jour. Signalons cependant une scène d'un assez heureux effet, où l'auteur s'est montré peintre. Figurez-vous la reine assise et presque seule, dans une de ces immenses pièces de Versailles; près d'elle l'inséparable Molina, qu'elle a amenée d'Espagne, Mme de Motteville, et deux ou trois dames raisonnables qui restent en dehors du mouvement des fêtes. Tout à coup une

jeune femme passe dans tout l'enivrement de la beauté et du bonheur; elle est magnifiquement parée, les diamants pendent à ses oreilles et étincellent sur son cou : c'est Mlle de la Vallière; presque aussitôt un homme se précipite sur ses pas et la suit, c'est le roi. La reine à cette vue, serre convulsivement la main de Molina, et de l'autre, lui montrant le couple qui s'éloigne, elle jette dans la langue rauque de son pays ce cri de rage et de jalousie :

Cette fille qui a des pendants d'oreilles, c'est elle que le roi court.

Ces touches rapides et fortes sont rares. Le chef-d'œuvre de cette partie des Mémoires qui traîne un peu, c'est l'épisode du voyage de Christine, reine de Suède. Mme de Motteville n'était pas tenue envers cette étrangère à ces ménagements qu'elle a toujours quand il s'agit de têtes couronnées. Elle a montré tel qu'il était ce personnage bizarre qui appelait Descartes à sa cour et faisait assassiner Monaldeschi à Fontainebleau, qui épouvantait les libres penseurs français par la hardiesse de ses propos, et allait se convertir à Rome. Qu'on se représente tombant dans cette nouvelle cour si galante, si éclatante, qui imposait à l'Europe son ton et ses modes, cette princesse dont le costume n'appartenait à aucun sexe, qui ne mettait pas de gants, qui au théâtre, appuyait ses pieds aux rebords des galeries, qui lançait parmi les conversations les plus raffinées des propos d'une liberté de corps de garde : le contraste si inattendu et si complet dut frapper Mme de Motteville; elle l'a rendu à sa manière, c'est-à-dire plus finement que fortement, et comme une personne étonnée, scandalisée. L'essentiel s'y trouve, le dramatique

est absent. Elle n'a pas soupçonné le dédain profond de nos usages et de nos petites passions qui perçait dans les actes, les paroles, l'attitude de cet être viril, sauvage et insatiable, qui avait toutes les fantaisies de la femme sans sa grâce, qui pensait et voulait en homme, véritable sultan du Nord, que l'épuisement fit échouer à Rome aux pieds d'un confesseur.

Telle est l'œuvre dans sa physionomie générale. Elle manque de relief. Il est bien rare que Mme de Motteville se mette à son aise et aille jusqu'au bout de son idée. Il faut pour cela que les personnages aient tout à fait disparu, et que l'opinion publique en ait fait justice. Encore, même en ce cas, ajoute-elle un correctif pieux. Voici comment elle annonce la disgrâce du financier d'Émery.

Ce gros pourceau spirituel et vicieux qui nous méprisait, allait devenir un objet de compassion, un exemple agréable de la vicissitude des choses de cette vie, et par qui nous apprendrions fortement que la figure de ce monde passe.

Cela débute vivement, avec une certaine crudité même; la *compassion* qui intervient adoucit le premier trait; l'exemple *agréable* rappelle la satisfaction intime, puis la citation édifiante de la *figure de ce monde qui passe*, met en repos la conscience du narrateur. Il commençait en pamphlétaire, il conclut en prédicateur.

Autre exemple. Elle détestait profondément Mme de Montausier, qui avait pris la charge de gouvernante longtemps espérée par Mme de Motteville; mais le moyen d'attaquer une réputation aussi solidement établie que celle-là! Elle prend un biais. Elle fait remarquer que c'était de toutes les dames de la cour la moins propre aux fonc-

tions qui lui furent dévolues, fonctions qui réclament du sérieux, un zèle et un assujetissement perpétuels. Or Mme de Montausier n'avait rien de tout cela.

Vu son humeur et sa manière de vie toujours dissipée dans les choses extérieures, elle paraissait plus dévouée à l'estime publique qu'à l'amitié particulière.

Encore une citation. Bien que le passage soit fort agréablement tourné, il y manque la grâce suprême, cette vivacité spirituelle que Mme de Sévigné n'eut pas manqué d'y mettre. Il s'agit justement d'un de ses parents, le marquis de la Trousse, aussi célèbre par ses duels que par son exquise urbanité.

Le marquis de la Trousse fut tué en cette occasion, qui était estimé brave, honnête homme, et si civil que même quand il se battait en duel, ce qui lui arrivait souvent, il faisait des compliments à celui contre qui il avait affaire. Lorsqu'il donnait de bons coups d'épée, il disait à son ennemi qu'il en était fâché ; et parmi ces douceurs, il donnait la mort aussi hardiment et avec autant de rudesse que le plus brutal des hommes.

Peut-être avons nous tort de demander à cet estimable écrivain d'autres qualités que celles qu'il possède. Mme de Motteville a été surfaite, à ce qu'il nous semble. La génération qui suivit, goûta médiocrement les Mémoires lorsqu'ils parurent en 1723. Les petits détails prodigués, les réflexions morales un peu longues et banales, une sorte de parti pris de n'effleurer que des surfaces, une réserve et une discrétion qui approchaient du déguisement, des acunes essentielles enfin, valurent à l'ouvrage un accueil assez froid. On venait de découvrir Retz, si coloré et si hardi ; c'était un terrible voisinage. Depuis, on a rendu plus de justice aux mérites aimables de ce style tempéré.

Le goût qui a régné, et qui règne encore, pour les infiniment petits détails de la chronique de ce temps, a ramené à Mme de Motteville beaucoup de lecteurs. Bien que née en 1621, elle est par l'esprit, le goût, la langue et le style, du pur siècle de Louis XIV. Elle se contient, s'observe, soigne l'expression et le tour, évite tout ce qui est insolite ou excessif; elle n'a rien de grand dans la manière, rien d'énergique. Cette âme tempérée a trouvé sans effort un langage à son image. C'est une lecture d'arrière-saison. L'impression en est douce, un peu triste, et au fond salutaire, si l'on y met un peu du sien. Mme de Motteville avoue qu'elle a connu le *martyre de l'ambition*, qu'elle a eu bien de la peine à quitter la cour « *ce délicieux et méchant pays.* » Le sacrifice était fait, quand elle se mit à écrire. Cela donne à ses récits une sérénité un peu froide, mais qui pénètre peu à peu. Elle prépare au détachement, elle y invite, sans trop presser et sans trop prêcher. Si on ne la suit pas jusqu'où elle est allée, on ne peut s'empêcher de dire avec elle en la quittant *que la figure de ce monde passe.*

LE JANSÉNISME

Louis XIV et le jansénisme. — La doctrine. — Les hommes : Saint-Cyran, la famille des Arnauld. — Les Écoles de Port-Royal. — Le style janséniste.

M. Sainte-Beuve a consacré à l'histoire de Port-Royal cinq volumes substantiels, renforcés de notes et d'éclair-

cissements, et il s'en faut bien qu'il ait épuisé la matière; il le reconnaît lui-même en plus d'un endroit. Les documents sont innombrables, interminables surtout : ce n'est pas par la sobriété et la concision que se distinguent les Jansénistes. Parmi toutes ces longueurs, toutes ces pesanteurs, se détache, brille et court la prose de Pascal. On serait bien excusable, dans une histoire littéraire, de s'en contenter, de ne regarder ni avant, ni après, ni à côté, de s'en tenir à cette fleur unique : mais la tige qui l'a portée, n'est-il pas intéressant de la connaître? On aime à se représenter les hommes de génie comme dans une sphère supérieure d'où ils dominent et planent : il ne faut pas les rabaisser ; mais tout en les maintenant sur leurs hauteurs, il est juste de montrer le fil par lequel ils tiennent à terre. Comment expliquer Pascal, si on supprime le Jansénisme? Le Jansénisme, pour Pascal, est ce que Dieu est pour saint Paul : *in eo vivimus et movemur et sumus*, en lui il vit, il se meut, il est.

Il y a plus, Pascal n'est qu'un accident dans l'histoire du Jansénisme. La doctrine existait avant lui, elle a continué d'être après lui ; elle remplit tout le dix-septième siècle ; elle trouble la première moitié du dix-huitième ; et après les orages de la Révolution qui firent tant de ruines, elle apparaît encore, bien modifiée sans doute, reconnaissable pourtant, et d'une humilité superbe, dans la forte personnalité de M. Royer-Collard. Je voudrais en réunir les traits principaux, en composer une espèce de cadre, d'où se détachera la figure de Pascal.

Ni par la date de sa naissance, ni par son esprit, le Jansénisme n'appartient au pur siècle de Louis XIV. Il est antérieur et au-dessus. Le roi, bien que fort ignorant, ne

s'y trompa jamais : d'instinct, il sentit qu'il y avait là une force qui lui échapperait toujours, et, comme tous les despotes, il voulut l'anéantir. Ses confesseurs Jésuites ne manquèrent pas de l'entretenir dans ces dispositions naturelles, que la vieillesse et les aiguillons de la peur exaspérèrent en cruauté. En vain l'opinion publique s'émouvait, réclamait la fin de l'exil du grand Arnauld : il fallut que ce sujet fidèle mourût loin de son pays. En 1709, le roi qui avait toute l'Europe sur les bras, trouve le temps de s'occuper des dernières religieuses qui achèvent de vivre à Port-Royal ; il leur expédie d'Argenson avec des agents armés ; il les fait enlever et disperser par toute la France. Enfin, l'année suivante, la maison est démolie jusque dans ses fondements ; on exhume les corps des personnes de distinction ensevelies dans le couvent ; quant aux autres, ils sont entassés et livrés pêle-mêle aux outrages des hommes, à la dent des chiens. A aucune époque de ce long règne, ni les prières des personnes les plus considérables, ni les protestations les plus vives de fidélité et de dévouement de la part de ceux qu'on appelait Jansénistes, ni la haine évidente et intéressée de ceux qui les accusaient, ne purent l'incliner à l'indulgence ou à la simple équité. Il voulut toujours voir en eux des ennemis. Il importe de constater ici, comme nous l'avons fait pour Corneille et pour Descartes, que tout ce qui constitue le Jansénisme, personnes, œuvres, esprit, tendances, tout cela ne dut rien à l'influence du grand roi, que l'honneur de la persécution.

Bien qu'il y ait plus d'un exemple, dans l'histoire, de la violence, de la férocité même à laquelle les querelles théologiques peuvent porter les hommes, il se mêle pres-

que toujours aux questions de doctrine des passions et des intérêts d'un tout autre caractère. Ce n'est pas le seul amour de l'orthodoxie qui jetait sur le riche pays des Albigeois Simon de Montfort et ses croisés. Les discussions sur la grâce n'auraient été ni si longues ni si ardentes, elles n'auraient pas eu des conséquences si terribles pour les jansénistes et les religieuses de Port-Royal, si le maintien de l'intégrité du dogme en avait été le seul principe. On ne découvre bien pourquoi les hommes se font la guerre que quand la guerre est finie. Nous pouvons donc ne pas entrer dans le fond même du débat théologique ; mais il faut au moins signaler l'importance de l'opinion qui fut condamnée, et les conséquences qui en découlaient naturellement.

Au fond, Jansénius, Saint-Cyran son ami, et Arnauld avaient en vue un retour sincère et énergique à la pureté de la foi sur la redoutable question de la grâce, qui est à vrai dire tout le christianisme. On épilogua, on équivoqua pendant cinquante ans sur les cinq fameuses propositions qui étaient ou qui n'étaient pas dans l'*Augustinus* : il eût été plus digne de ne pas se mettre en quête de faux-fuyants, et de déclarer hautement que, sur tel et tel point, on se séparait de la Sorbonne et de la cour de Rome. C'était l'hérésie, ils n'en voulurent pas ; ils se prétendirent jusqu'au bout chrétiens orthodoxes, firent des soumissions ambiguës, et en fin de compte passèrent aux yeux de tous pour des hérétiques. — Ils l'étaient, puisqu'ils avaient été condamnés par l'autorité la plus haute que reconnaissent les chrétiens, et qu'au fond, ils gardaient leur opinion. Ils ne l'étaient pas, parce qu'ils étaient réellement les représentants de la véritable doctrine du christianisme : eux

seuls étaient logiques et conséquents. Le péché originel, la grâce, la prédestination étaient des dogmes, et des dogmes consacrés. La discussion ne pouvait s'ouvrir que sur l'application plus ou moins rigoureuse qu'il convenait d'en faire, soit dans la direction spirituelle, soit dans l'administration des sacrements. Fallait-il remplir les âmes de trouble et d'épouvante, en leur présentant sans cesse la radicale impuissance de l'homme à faire le bien, la volonté souveraine de Dieu qui accorde à qui il lui plaît le don gratuit du salut? Ou bien fallait-il avoir pitié des créatures faibles et désolées, les encourager et les soutenir dans leurs efforts pour atteindre la vertu, les fortifier, en opposant à la toute puissance de Dieu, la justice, la miséricorde, la bonté infinie, en faisant enfin descendre dans la nuit des esprits un rayon d'espérance? Les jansénistes se déclarèrent contre cette fausse et dangereuse sécurité. C'était, selon eux, engager le chrétien sur une pente qui devait le faire rouler dans l'abîme. A force de le rassurer, on le prédisposait au relâchement; on l'amenait à se contenter d'une pénitence imparfaite, à s'endormir sur la foi en l'efficacité de pratiques extérieures. Ils semblent avoir pressenti ce déisme vague et sentimental si fort à la mode au siècle suivant, et qui s'accommodait de toutes les religions possibles. Mais avant de heurter cet écueil extrême, n'avaient-ils pas sous les yeux les doctrines des casuistes, qui élargissaient scandaleusement la voie étroite du salut? Ils remirent entre les mains de Dieu seul cette récompense inestimable que l'homme est toujours trop enclin à se décerner à lui-même, ou qu'il se fait décerner par des ministres complaisants et intéressés. Sur ce point, il faut bien le reconnaître, ils se rencon-

traient avec Calvin, non-seulement dans l'interprétation du dogme, mais dans les applications. On le leur reprocha cent fois, et ils ne réussirent jamais à se justifier complétement, de sorte que, en cette circonstance encore, il y eut en eux quelque chose d'équivoque. D'une analogie de détail, leurs adversaires conclurent à une similitude complète : c'est la logique des partis. Les jansénistes, par contre, firent valoir les différences essentielles (notamment sur l'Eucharistie et l'Ordre), et crièrent à la calomnie. — Mais laissons la question théologique. De bonne heure elle ne fut plus guère qu'un prétexte. Ce qui désigna le jansénisme aux coups des puissances établies, ce fut son esprit, ce fut surtout le caractère de ses représentants. La doctrine fit peu de prosélytes dans le monde : elle était trop haute et trop dure ; mais ses défenseurs recueillirent l'estime, la sympathie, le respect universels. On ne pourrait en dire autant de leurs adversaires.

La famille des Arnauld tient une grande place dans l'histoire du jansénisme. Elle était originaire d'Auvergne, âpre pays, où sous la neige dorment les volcans. Montagnes médiocres, vallées innombrables, d'aspect monotone, de maigre végétation ; partout du resserrement, je ne sais quoi d'incomplet dans la force ; aucun épanouissement, ni dans les horizons, ni dans la nature ; mais on sent que les arbres et les rocs sont bien ancrés dans le sol, que rien ne les déracinera. La famille des Arnauld appartenait plutôt à la haute bourgeoisie qu'à la noblesse : elle fait bonne figure dans la magistrature, à l'armée, dans le monde. Le père des Arnauld de Port-Royal est procureur général sous Catherine de Médicis. Il a vingt enfants, son père en avait eu treize. C'est une race forte, rangée, de mœurs ir-

réprochables, qui traverse les cours, les guerres civiles, la Fronde même, sans être entamée. Les Arnauld étaient comme prédestinés à se heurter contre les jésuites : c'était un legs de leur père. Il avait prononcé en 1594, au nom de l'Université, un plaidoyer pour l'expulsion de la Compagnie que l'on accusait de l'attentat de Barrière. Ce plaidoyer, dans le goût du temps, était d'une violence extrême. L'Estoile lui-même le trouva excessif.

Il appela, dit-il, les jésuites voleurs, corrupteurs de la jeunesse, assassins des rois, ennemis conjurés de cet État, pestes des républiques et perturbateurs du repos public, bref, les traita comme gens qui ne méritaient pas seulement d'être chassés d'un Paris, mais d'être entièrement raclés et exterminés de dessus la face de la terre.

L'Estoile, plus doux, se contentait de les expédier aux Indes pour convertir les infidèles. — C'est ce plaidoyer qu'on a appelé *le péché originel des Arnauld*. Cent ans après, le dernier fils de l'avocat, le grand Arnauld, mourait en exil, et bientôt on ne laissait pas debout une pierre de ce monastère de Port-Royal, où la mère des Arnauld, plusieurs de ses fils et de ses filles avaient cherché une paix que la persécution troubla sans cesse.

Près d'Antoine Arnauld, il faut placer sa fille Jacqueline, célèbre sous le nom de mère Angélique. De tous ses enfants, c'est celui qui rappela le mieux l'indomptable énergie du père. En toute occasion, elle eut la vue plus nette, le coup d'œil plus décisif que le grand Arnauld et les autres. Elle n'avait point dépensé sa force dans des subtilités métaphysiques. Elle la portait en elle toute condensée et prête à jaillir, mais contenue le plus souvent par une sincère humilité et par les conseils des hommes.

Bien avant qu'il fût question de jansénisme, c'est elle qui, âgée de seize ans, et investie depuis plusieurs années de la dignité d'abbesse, introduisit dans le monastère qu'elle dirigeait des réformes essentielles. La *journée du guichet* est célèbre dans les fastes de Port-Royal. Elle le serait bien davantage, si parmi tous les écrivains que suscita le jansénisme, il s'était trouvé un poète, un homme éloquent qui célébrât dignement ce triomphe de l'héroïsme chrétien. Quel tableau que celui de ce père collé au guichet du parloir, menaçant, priant, pleurant, et à qui sa fille refuse l'entrée du couvent! Mais dans ces âmes profondes tout était force, il n'y avait pas de rayonnement. A peine çà et là un cri involontaire, une expression vive et colorée qui échappe; puis le récit reprend son allure régulière, lente, monotone, l'éclair a fui; mais on sent l'autorité, on voit l'action qui s'exerce, s'impose lentement, sûrement. Le père admira, céda. La mère, à la mort de son mari, vint se ranger sous la direction de sa fille; des sœurs, des frères vinrent à leur tour. M. de Saint-Cyran qui ne pénétra dans ce milieu que vers 1636, n'y apporta rien qui n'y fût en germe. Le jansénisme théologique troubla plutôt les esprits des religieuses, les enténébra, les entêta. Ce n'est pas à lui que Port-Royal dut ce qu'il y eut en lui de grand et de salutaire, je veux dire l'austérité morale, la solide et saine science. La force ne fut pas augmentée; il s'y joignit de la sécheresse et de l'étroitesse.

Le frère aîné de la mère Angélique est M. Arnauld d'Andilly, figure douce, aimable, qui contraste agréablement. Il est le lien entre le jansénisme et le monde, le monde des honnêtes gens, la société brillante d'avant Louis XIV, les Guéméné, les Longueville, les La Rochefou-

cauld, les Sablé, les Sévigné, et bien d'autres. Par son fils, M. de Pomponne, il maintient une représentation quelconque des intérêts de la doctrine à la cour même du roi. Aimé et estimé de tous, affable, et dans ses dernières années décoré d'une naïveté majestueuse, il a plus que tous les autres peut-être éveillé et entretenu cette sympathie générale qui protége et relève ceux que les puissants frappent. Ses traductions, notamment celle des *Vies des Pères du désert* et des *Confessions de saint Augustin*, si agréables à lire encore aujourd'hui, ont comme préparé, adouci, embelli d'avance la retraite et la pénitence pour plus d'un naufragé de la vie. Théologien médiocre, il attirait d'autant plus et charmait ceux que la métaphysique rebute. et que l'imagination sollicite. Écrivain châtié, élégant, il osait ne pas rougir du soin qu'il apportait à la composition de ses ouvrages. Son humilité n'alla que jusqu'à refuser d'être de l'Académie ; mais il voulut à tous paraître digne d'en être. Il s'éteignit doucement, honoré du roi Louis XIV, pour qui il avait une espèce de culte, et sans pouvoir soupçonner, lui si doux de cœur, même à ses ennemis, la désolation de sa Thébaïde, l'exil persistant et la mort de son frère.

Ce frère, c'est le grand Arnauld. C'était le dernier des enfants d'Antoine Arnauld. En lui semble s'être concentrée et condensée l'indomptable persistance de la race. Homme de lutte avant tout, s'il ne va pas chercher l'ennemi, dès qu'il l'a rencontré, il ne le lâche plus. Il n'en manqua jamais d'ailleurs : on peut dire qu'ils naissaient sous ses pas. Quand on le croyait abattu, terrassé, à merci, il se relevait, avec un in-folio à la main, et recommençait. Voulait-il prouver à ses calomniateurs que le jansénisme,

qui était sa raison d'être à lui, n'existait pas, et qu'en tout cas il ne ressemblait en rien au calvinisme, il lançait à la tête des calvinistes qui lui donnaient l'hospitalité une solide réfutation de leurs doctrines; il ne persuadait pas ses ennemis de France, mais il changeait en ennemis les étrangers qui lui étaient bienveillants. Voulait-il prouver au roi Louis XIV qu'il n'avait jamais cessé d'avoir pour lui les sentiments d'un sujet dévoué et fidèle, il accumulait les volumes pour flétrir et anathématiser les Anglais protestants qui avaient chassé Jacques II, et ses factums avaient quelque apparence d'une apologie des jésuites. Cœur élevé, sincère, esprit ardent, homme maladroit, écrivain correct, exact, lent et lourd, il est du XVIe siècle par la complaisance impitoyable avec laquelle il s'installe dans son sujet, le dispose méthodiquement, pousse devant lui des masses énormes de syllogismes accumulés qu'il manœuvre sans fatigue (pour lui s'entend). « On le voit venir d'un bout d'une page à l'autre, » dit Sainte-Beuve. Cela est plein, substantiel, solidement étayé, véritable construction cyclopéenne. Quels hommes que nos pères ! Ils ont lu, ils ont dévoré cette formidable érudition ; cette dialectique écrasante les a délectés. Peut-être ont-ils souri en connaisseurs à certains traits d'énorme ironie qui nous semblent aujourd'hui si émoussés. Ce qui les frappa surtout, c'est la vigueur de l'athlète, sa persévérance indomptable, sa fécondité que la mort seule put tarir, ajoutons-y cette foi sincère et haute, la puissante autorité du caractère, sans laquelle rien ne vaut, et qui donne à tout son prix et même au delà. Sa mort eut un grand retentissement dans toute la chrétienté. On le savait sur la brèche, et on se reposait sur lui. Quand on sut qu'il était enfin

tombé à son poste, et seul, on poussa le cri de lamentation des Juifs sur les Macchabées : « *Comment est tombé cet homme fort?* » et l'on attendit dans l'angoisse ce que feraient les vainqueurs. Les épitaphes abondèrent. Le malheureux Santeul, qui se croyait libre d'admirer ce qui déplaisait aux jésuites, le salua des titres glorieux de *défenseur de la vérité et d'arbitre du droit* (*Veri defensor et arbiter æqui*). On le força de se rétracter sous peine de perdre son bénéfice. Racine, à qui tout héroïsme était naturellement étranger, rima quelques vers élégants et faibles qu'on lui pardonna à la cour, si tant est qu'il les ait rendus publics. Boileau, plus ferme, plus droit, mais circonspect aussi, le proclama dans des vers qui ne parurent qu'après sa mort, le champion de l'Église, *instruit par Jésus-Christ*, celui qui avait *terrassé Pélage* et *foudroyé Calvin ; de tous les faux docteurs confondu la morale*. Il le montra, pour fruit de son zèle, *rebuté*, *opprimé par leur noire cabale*, *errant*, *pauvre*, *banni*, *proscrit*, *persécuté*, et, pour suprême ignominie, ses restes dérobés à tous les regards, car *les loups dévorants* ne les eussent pas laissés en repos.

Il faudrait auprès des Arnauld placer toute la famille des Lemaître, qui y tient par les liens de la parenté la plus étroite, et par l'esprit. Lemaître, l'avocat illustre, qui renonça si jeune encore à la gloire du barreau pour se mettre sous la direction de M. de Saint-Cyran, et qui fut un des maîtres les plus affectueux de l'ingrat Racine; Lemaître de Sacy, un des principaux fondateurs des Écoles de Port-Royal, le traducteur des Livres saints, et les trois autres frères, de Saint-Elme, de séricourt, de Valemont, toute une tribu de Lévi, docte, droite, coura-

geuse et simple de cœur. Combien d'autres encore parmi lesquels les Hamon, les Lancelot, les Tillemont, les du Guet, si savants, si modestes, si purs! M. Sainte-Beuve, qui les suit et les dépiste en curieux sur toutes les voies, ne les quitte qu'attendri, converti pour aussi longtemps qu'il pouvait l'être. Mais comment séparer d'Arnauld celui qui lui tint si longtemps fidèle compagnie, l'honnête Nicole? Au rebours de son ami, Nicole, quoique beaucoup plus jeune (né en 1625), était d'humeur pacifique : il n'avait pas d'ailleurs cette invincible santé de l'autre. Engagé dans la lutte et dans le coup de feu des *Provinciales*, il batailla quelque temps encore après cette vive charge; puis, aux premières apparences de conciliation et de paix, il se sentit à demi désarmé. Mais la main d'Arnauld était sur lui et ne lâchait pas. Il fallut suivre dans son exil l'obstiné lutteur, et là, comme Teucer abrité derrière l'énorme bouclier d'Ajax, lancer toujours du même arc les mêmes flèches sur les mêmes ennemis. Quand la fatigue devint une souffrance, il demanda timidement son congé. — « Je voudrais me reposer, dit-il naïvement. — Eh! répliqua Arnauld, vous aurez l'éternité tout entière pour vous reposer. » — Nicole n'en doutait pas, mais il voulait prendre des avances dès cette vie, et il en prit. A son retour en France, il fut mal accueilli par les fidèles. Sa lassitude fut transformée en défection, en trahison : on lui fit un crime de n'être pas un héros. Il répondit modestement que Dieu ne lui en avait pas donné l'étoffe. Rien de plus vrai. Il y a des tempéraments qui sont faits pour la lutte, Nicole était de ceux qui s'y laissent engager, mais avec le secret espoir et le désir d'en sortir le plus tôt possible. Homme d'étude, de travail in-

cessant, mais demandant à l'étude plutôt ses jouissances et son utilité générale que la trempe des armes de guerre, il traduit les *Provinciales* en latin, mais il s'y prépare en relisant, en savourant Térence. Il lui resta de sa longue et orageuse association avec Arnauld un besoin de tranquillité qui l'inclina à plus d'une concession. Sa véritable place était dans les Écoles. Il avait la science, la méthode sûre, la douceur, avec quelque agrément. La société polie fut enchantée de ses *Essais de morale ;* Mme de Sévigné ne tarit pas en éloges, et quels éloges ! le *divin* revient à chaque lettre. Elle voudrait de ces livres excellents faire un bouillon et l'avaler. Excellent moyen pour en avoir plus tôt fini ! C'est là en effet le difficile avec Nicole, on n'en finit pas. Tout cela est juste, raisonnable, clair, honnête, un peu banal, un peu froid, un peu terne. Ce n'est pas une source vive qui jaillit, mais un robinet qui coule. A un moment, le style des *Provinciales* sembla l'avoir tenté, et il écrivit les *Imaginaires* ; mais cette bouffée d'émulation dura peu, Nicole rentra dans sa voie et n'en sortit plus. Tel qu'il est, il compte dans la gloire collective du jansénisme, et sa place, quoique secondaire, est bien à lui et lui restera.

Faut-il s'étonner maintenant si la faveur de l'opinion publique s'est déclarée, sinon pour le jansénisme, au moins pour les jansénistes ? Sans former une société aussi fortement organisée que celle des jésuites, ils étaient un groupe, et un groupe d'élite dans la société du XVIIe siècle. A aucune époque, nul ne s'avisa de contester leur science, d'émettre le moindre doute sur la pureté de leurs mœurs, le solide de leurs vertus. Ajoutez à cela la persécution qui relève toujours ceux qui ne la méritent

pas. Tout ce qui, sous le règne de Louis XIV, conservait et affichait une certaine indépendance, ne dissimula point sa sympathie pour ces « saints solitaires illustres », comme les appelait Saint-Simon. Mme de Sévigné, qui avouait si ingénument son peu de vocation pour les mortifications de la pénitence, s'écriait en revenant de Port-Royal :

Ce Port-Royal est une Thébaïde, c'est le Paradis ; c'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays une lieue à la ronde.

Saint-Simon, moins pittoresque, détermine plus exactement le caractère de l'estime et du respect qui s'attachait à ces hommes illustres,

Que l'étude et la pénitence avaient assemblés à Port-Royal, et qui firent de si grands disciples, et à qui les chrétiens seront à jamais redevables de ces ouvrages fameux qui ont répandu une si vive et si solide lumière pour discerner la vérité des apparences, le nécessaire de l'écorce, éclairer la foi, allumer la charité, développer le cœur de l'homme, régler ses mœurs, lui présenter un miroir fidèle, et le guider entre la juste crainte et l'espérance raisonnable.

C'est par ces mérites solides qu'ils conservèrent jusqu'au bout d'illustres et considérables amitiés. Les Conti, les Longueville, les Luynes, les Chevreuse, les Liancourt, la princesse de Guéméné, la reine de Pologne, Marie de Gonzague, le chevalier de Sévigné, Mme de Sablé, M. de Tréville, et tant d'autres, y compris Retz lui-même, étaient de cœur avec eux. Le jansénisme de ces grands personnages était bien, il est vrai, assaisonné d'une légère dose d'opposition politique, et il fut plus nuisible qu'utile aux persécutés, car il donnait une certaine apparence

aux calomnies qui les transformaient en séditieux ; mais à qui la faute, si une réforme sévère dans les mœurs et dans la foi était un motif de suspicion ? Enfin, que l'on consulte l'attitude des représentants les plus illustres du clergé de France durant ces querelles interminables, de ce clergé si docile, si souple devant les volontés du roi, jusqu'à faire craindre à Rome une scission complète, combien en trouvera-t-on qui se soient prononcés hautement contre les jansénistes, qui n'aient point tempéré par des réserves significatives l'adhésion forcée aux décisions supérieures ? Bossuet lui-même ne cessa de flétrir ce qu'il appelait « *les relâchements honteux et les ordures des casuistes.* » Il faut bien le reconnaître, tout ce qui se respectait, les respecta.

Cette considération particulière dont ils jouissaient fut ce qui exaspéra la haine de leurs ennemis. Elle ne connut plus de bornes, quand les solitaires et les religieuses fondèrent des écoles. Les jésuites étaient alors à peu près les maîtres de l'enseignement. Par la direction, les couvents et les colléges, ils tenaient sous leur influence toute la société polie. Une concurrence redoutable commençait. Par son esprit, par ses méthodes, par sa science, le jansénisme allait se propager, préparer une revanche complète. La violence l'en empêcha. On voudrait pouvoir s'arrêter ici, exposer avec détail cette solide et saine instruction donnée avec tant de dévouement et de sûreté par des hommes comme Nicole, Lemaître de Sacy, Lancelot, Hamon. Les ouvrages subsistent : ils forment avec les *Provinciales* la gloire la plus durable du jansénisme. Ces hommes qui remontaient volontiers à l'autorité la plus ancienne, qui, en face des casuistes modernes, rele-

vaient la rigide doctrine de saint Paul et de saint Augustin sur bien des points et les plus essentiels, sont de hardis novateurs, des hommes de progrès, comme nous dirions aujourd'hui. Ils ont secoué le joug de la routine barbare, de la scolastique décrépite. Disciples de Descartes, ils substituent la raison au raisonnement ; précurseurs de la philologie moderne, ils rétablissent et montrent à l'esprit le lien qui unit entre eux les divers idiomes ; ils jettent les premiers fondements de la grammaire générale. Arnauld lui-même quitte de temps à autre la mêlée théologique, pour rédiger avec Nicole quelques-uns de ces Manuels élémentaires si solides et si clairs. Quant aux religieuses, les pensionnaires qu'elles formaient gardaient longtemps, même dans la dissipation du monde, l'attitude sérieuse et comme le pli de la discipline austère. Elles trouvaient grâce devant Boileau lui-même, si lourdement sévère pour toutes les femmes.

> L'épouse que tu prends, sans tache en sa conduite
> Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
> Aux lois de son devoir règle tous ses désirs.

De tous leurs élèves, un seul oublia et méconnut un instant ce qu'il leur devait, et, comme il arrive toujours, c'était le plus aimé, celui qu'ils appelaient le *petit Racine*. Il leur revint plus tard et s'imposa lui-même pour pénitence d'écrire l'histoire de Port-Royal. On voit bien que c'est une pénitence.

Tel est le milieu où se forma Pascal, j'entends le Pascal des *Provinciales* et des *Pensées*. La théologie du jansénisme fut la sienne, et aussi l'élévation morale, la pureté, et, pour tout dire, la noble et incurable tristesse. Toutes ces figures de docteurs, de solitaires, de religieuses sont

graves, recueillies, avec je ne sais quoi de désolé que l'on voit poindre et que la volonté comprime. Tels les vit et les représenta leur grand peintre, le plus chrétien des peintres, Philippe de Champagne. C'est par là que je crois retrouver en eux je ne sais quelle parenté avec les stoïciens. La grâce est un abîme qui les sépare, puisque le sage antique se déclare hautement le seul et unique ouvrier de sa vertu, tandis que le janséniste attend d'un secours supérieur la moindre impulsion vers le bien; mais ils arrivent, tous deux en présence de la mort troublés, désolés. Le stoïcien n'est pas soutenu par l'espérance, car il ne croit pas en une autre vie, et il s'écrie avec Brutus : Vertu, tu n'est qu'un mot ! Le janséniste n'y croit que pour entrer en épouvante. Dieu l'a-t-il prédestiné au salut ? Mortifications, jeûnes, renoncements, luttes incessantes contre soi-même, victoires si douloureuses à remporter, rien ne le rassure : il se sent sous la main du juge aux yeux de qui tout cela peut n'être rien, qui démêlera les révoltes secrètes, les subterfuges, la corruption cachée, et prononcera l'arrêt éternel. Quelles angoisses ! Après une vie si longue et si admirablement remplie, la mère Angélique fut saisie d'une épouvante indicible, « comme le criminel auprès de la potence, au moment même de l'exécution. » — O les abîmes sombres ! Ni l'orgueil ne suffisait à remplir les uns, ni l'humilité à rassurer les autres. Il y aura toujours du vide en l'homme. Les âmes légères le peuplent d'agréables folies, les âmes profondes le mesurent sans cesse et meurent à la joie. Par là, Pascal est bien l'homme de la doctrine. Par le style, il lui échappe.

Le style des jansénistes est exact, sans être sobre, correct, sans être élégant. Ce qui leur manque essentielle-

ment, c'est la couleur, le relief, l'agrément. Savants, judicieux, solides, ils ne savent se borner. Ils imposent au lecteur tout ce travail préparatoire et d'arrière-boutique qu'il faut faire avant d'écrire, mais qu'on se garde de montrer. Armés d'un appareil dialectique complet, ils le font sans pitié fonctionner sous nos yeux : nous aurons le fruit, mais ils ne nous font pas grâce des épines. Ils éclairent, ils édifient, mais en mortifiant. Ici, le tempérament naturel est pour beaucoup, mais l'éducation y a sa part. Les Pères, dont ils faisaient leur nourriture ordinaire, et saint Augustin en particulier, ne sont pas des modèles de style sobre. Les nécessités de l'enseignement, d'une prédication incessante ne leur permettaient guère les scrupules et les délicatesses de la forme. M. de Saint-Cyran, le véritable père du jansénisme, le docteur pénétré, saturé de saint Augustin, condamnait formellement ces misérables et puériles préoccupations. « Il ne « faut pas tant épiloguer sur les mots, disait-il. Cette jus- « tesse de parole est plus propre aux académiciens qu'aux « défenseurs de la vérité. Il suffit qu'il n'y ait rien de cho- « quant dans le style. » — Saint Augustin a composé un traité (*de doctrinâ Christi*) pour proscrire les ornements de la diction. En cela surtout, les jansénistes se montrèrent disciples dociles. « Le style suffisant les contentait mieux que la grâce suffisante, » dit Sainte-Beuve. Le souci de la forme était à leurs yeux un des effets de cette concupiscence native que le chrétien devait combattre et déraciner. Qu'est-ce que s'appliquer à bien écrire, sinon se plaire à soi-même, se délecter dans son amour-propre, et par delà ces voluptés interdites, convoiter les applaudissements des hommes ? Quel but à proposer à un chrétien ?

M. de Saint Cyran, dans sa rigueur, allait jusqu'à exiger que l'écrivain ne signât pas ses livres; et de fait, tous les écrits des jansénistes parurent sans nom d'auteur. Ce n'est pas sans danger qu'on supprime cet aiguillon de la gloire, sans compter qu'une signature est une responsabilité hautement acceptée. On ne voit que trop que Saint-Cyran a été fidèlement obéi.

Mais la grâce tombe où il plaît à Dieu. Les recommandations de Saint-Cyran renforcées de l'autorité de saint Augustin n'y peuvent rien. Il condamne les recherches du style, il réprouve l'emploi de la raillerie, et voici Pascal qui apparaît, les *Provinciales* à la main.

PASCAL

Le jansénisme (suite). — Pascal. — La famille des Pascal. — L'éducation, la vocation. — Les *Provinciales*. — Le *Discours sur les passions de l'amour*. — Les *Pensées*.

Il faut maintenant introduire Pascal. Pascal, c'est le dernier mot du jansénisme. En lui est ramassé, condensé tout ce que la doctrine a de grand, de noble, de violent et d'insondable. En la voyant telle, les solitaires de Port-Royal qui déchiffraient et ordonnaient les fragments du livre interrompu, furent épouvantés. Ils reprirent cœur pour mutiler l'œuvre, se mutilant eux-mêmes.

Comme les Arnauld, les Pascal sont originaires d'Auvergne. Ce rude climat trempe les hommes, fortifie les

forts, mais aussi il tue sans merci les chétifs. Pascal qui mourut jeune, eût succombé bien plus tôt s'il fût resté dans cet air vif, impitoyable. Il fut de bonne heure emmené à Paris. Sa mère, à qui il devait ressembler beaucoup, était de santé délicate; elle cessa de vivre à vingt-huit ans. Sa sœur aînée fut Mme Périer, celle qui nous a laissé cette simple et forte biographie de son frère. Sa sœur cadette, Jacqueline (née en 1625, Pascal est né en 1623), fut religieuse à Port-Royal, où elle mourut jeune aussi et avant son frère (en 1661). C'est par elle que M. Cousin a inauguré cette galerie de portraits des femmes illustres du XVIIe siècle, portraits si peu ressemblants parfois aux originaux. Elle n'a rien, cela va sans dire, de ce qu'on voudrait nous faire admirer dans les Longueville et les Chevreuse. Ce n'est pas une grande dame, mais une bourgeoise, qui n'eut pas besoin de trop aimer le monde d'abord pour aimer Dieu ensuite. Enfant précoce comme son frère, elle improvisait en toute occasion des compliments en vers qui excitaient l'admiration. Ce goût lui resta, même au couvent, où elle chanta très-longuement le fameux miracle de la sainte Épine. Il m'est impossible, je l'avoue, de goûter, même de supporter, cette prétendue poésie : la grâce me manque. Tout ce qu'on peut dire, c'est que cette aptitude précoce à construire le vers est une des formes de l'esprit géométrique que le frère possédait au plus haut degré. Mais, outre ces affinités intellectuelles, le frère et la sœur se rejoignaient plus sûrement par l'âme. Un moment séparés, ils se ressaisirent plus étroitement et ne se quittèrent plus. Ce fut Jacqueline qui donna Pascal à Port-Royal. Tous deux y coururent, lui, après avoir protesté énergiquement contre

la signature du formulaire, elle, inconsolable de l'avoir signé, et presque aussitôt après.

Le père de Pascal, le voyant si faible et si ardent, ne voulut point le confier à des maîtres étrangers. Il se chargea seul de son éducation. C'était un homme d'un savoir étendu, d'une intelligence pénétrante. Il redoutait pour l'enfant la fatigue du cerveau et ne lui octroyait qu'à très-petite dose le pain de la science. Surtout il évitait de lui donner aucune connaissance des mathématiques, sentant bien qu'il s'y porterait d'un élan trop passionné et qui pourrait le tuer. Blaise Pascal avec des *barres* et des *ronds*, inventa la géométrie. Son père le surprit dans le moment où, poursuivant son travail solitaire, il arrivait à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Tout le monde connaît le fameux morceau de Chateaubriand [1] qui commence par ces mots : « Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds* avait créé les mathématiques, » et qui finit par ceux-ci : « Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. » Madame Périer va nous montrer l'effet produit par cette découverte sur le père.

Mon père fut si épouvanté de la grandeur et de la puissance de ce génie, que, sans lui dire mot, il le quitta et alla chez M. Le Pailleur, qui était son ami intime et qui était aussi fort savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il y demeura immobile comme un homme transporté. M. Le Pailleur voyant cela, et voyant même qu'il versait quelques larmes, fut épouvanté, et le pria de ne pas lui celer plus longtemps la cause de son déplaisir. Mon père lui répondit : Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie. Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses

1. *Génie du Christianisme*, 3e part., liv, I, chap. VI.

autres études; cependant voici ce qu'il a fait. Sur cela, il lui montra tout ce qu'il avait trouvé, par où l'on pouvait dire en quelque façon qu'il avait inventé les mathématiques. M. Le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon père ne l'avait été, et il lui dit qu'il ne trouvait pas juste de captiver plus longtemps cet esprit et de lui cacher encore cette connaissance; qu'il fallait lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

Je n'ai point à parler ici de ses travaux scientifiques. Les contemporains, Descartes lui-même, en furent comme effrayés. Il était célèbre, il faisait autorité, à l'âge où l'on est encore sur les bancs du collége. Sur tous les points, il tentait des voies nouvelles; il inventait le haquet, la machine à compter, et même les *omnibus*. Rien ne pouvait rassasier cette intelligence, toujours avide, toujours en mouvement. Aussi, dès l'âge de dix-huit ans, la maladie le saisit; elle ne le quittera plus qu'à de bien rares intervalles. Il a des douleurs de tête continuelles, des vertiges: le cerveau est atteint, ce cerveau dont les proportions *prodigieuses* étonnèrent les médecins qui firent l'autopsie de son corps. Sur les observations de son père, il consentit à suspendre ses travaux, à chercher au dehors quelque distraction. Il avait alors environ vingt-six ans. Pendant six ou sept années, à part une demi-conversion, il vécut de la vie du monde. Jusqu'où se laissa-t-il aller à ce que saint Augustin appelle le torrent de la coutume? Tout porte à croire que, s'il y eut dissipation, il n'y eut jamais déréglement. Pascal est une de ces âmes pour qui le danger est en haut et non en bas. Où les natures vulgaires trouvent séduction, lui s'éloignait avec dégoût. S'il aima, il aspira à remplir son âme d'un sentiment unique; l'objet aimé fut pour lui ce que la géométrie avait été pour l'en-

fant, ce que la dévotion devait être pour le solitaire. C'est à cette période de sa vie qu'il faut rapporter évidemment le beau fragment publié pour la première fois par M. Cousin, et qui a pour titre *Discours sur les passions de l'amour*. Que cela ressemble peu à la sentimentalité banale de l'école de Rambouillet! On y découvrirait plutôt une lointaine analogie avec la *Théorie des passions* de Descartes; seulement, où Descartes finit, Pascal commence. Le premier se borne à un inventaire des phénomènes physiologiques; le second pénètre dans l'âme même, la surprend et la montre dans ses troubles les plus secrets, dans ses élancements et ses défaillances, dans ses timidités qu'elle voudrait qu'on devinât et qu'on encourageât. Il est difficile de ne pas y sentir la vibration d'une émotion toute personnelle. Quelle est cette femme qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu deviner l'amour de Pascal? Elle appartenait probablement à une famille de haute noblesse; elle était loin de lui; il mesurait la distance et attendait. A-t-elle lu ces pages qu'elle a inspirées, pages si émues, si fières cependant, et d'une si ardente mélancolie? Tout cela on ne le saura jamais. Il y avait alors une sorte de pudeur publique qui nous manque bien aujourd'hui, et qui ensevelissait dans l'ombre la vie intime du cœur. On l'étale aujourd'hui, on l'invente même au besoin pour en repaître la curiosité publique; chacun ou chacune veut avoir eu sa part du cœur d'un homme illustre, apporte les pièces et prend la galerie à témoin.

Il avait trente-deux ans environ quand le dégoût du monde le prit. Son père était mort depuis trois ans; sa sœur aînée était mariée, Jacqueline était religieuse à Port-Royal. C'est à elle qu'il alla montrer le vide de son cœur

et demander assistance. Elle en fut ravie, car elle avait craint de le perdre. Pascal s'était opposé de toutes ses forces à l'entrée de sa sœur en religion; il avait même montré du dépit, de la mauvaise grâce, quand elle avait réclamé de lui sur son héritage une dot pour le couvent. Tout fut oublié; il revenait à elle, et dans des dispositions qu'elle n'eût osé espérer. D'où lui venait cette détermination subite? On a commenté à l'infini l'accident du pont de Neuilly, les chevaux tombant dans la rivière, et la voiture où était Pascal, demeurant suspendue sur l'abîme; de là un profond ébranlement nerveux, un certain trouble dans le cerveau, des hallucinations, des visions, le gouffre toujours béant. — Il y a là pâture pour l'imagination, mais c'est tout. De telles âmes portent en elles-mêmes, produisent elles-mêmes leurs orages, et ne les subissent point du dehors. Quoi qu'il en soit, à partir de l'année 1655, il fait partie de la colonie des solitaires de Port-Royal-des-Champs. Il y a sa cellule, il a retranché de sa vie toutes les superfluités; il se sert lui-même; son temps se partage entre l'étude, la prière et les austérités. Le voilà au foyer même du jansénisme, jeté d'emblée, lui chrétien si récent, dans ce qu'on peut appeler le fond même de l'abîme vertigineux, la grâce, la prédestination. Tout autour de lui, il n'y a pas d'autre sujet de méditation, de conversaion, tout part de là, tout aboutit là.

La situation était grave. Arnauld avait été condamné par la cour de Rome, et les jésuites se remuaient pour le faire condamner par l'Assemblée du clergé de France et par la Sorbonne. La majorité leur était acquise grâce à un renfort de moines mandés pour la circonstance, car il est plus facile de trouver des moines que des raisons. L'effet

de cette condamnation sur le public pouvait être désastreux pour Port-Royal, ruiner les petites Écoles, contraindre les religieuses à des soumissions douloureuses, diminuer la considération qui s'attachait à cette sainte maison. Arnauld et ses amis méditaient, compilaient, ressaisissaient les éternels arguments théologiques qui n'avaient pu soutenir la thèse. On délibérait dans les angoisses et l'on n'avançait à rien. C'est dans ces circonstances critiques que Pascal écrivit la première *provinciale*. Les autres suivirent assez rapidement et remplirent à peu près cette mémorable année 1656. A vingt ans de distance, la prose créait son *Cid*.

Tout le monde a lu les *Provinciales*. Aujourd'hui même, elles ont peu perdu. Toute œuvre véritablement forte et supérieure, fût-elle le produit de circonstances particulières, va au delà et prend d'abord un caractère définitif et absolu. Pascal, du premier coup, sans tâtonnements, a ressaisi, retrempé et manié en maître l'arme française par excellence. Esprit, raillerie, éloquence, les dons les plus incontestables de la race, et peut-être sa plus certaine supériorité, il les réunit à un degré éminent et d'une façon aisée, toute naturelle. A aucune époque de notre histoire, même dans les plus lamentables, l'esprit, le bon sens aiguisé et malicieux n'avaient fait défaut. Sans parler du *Roman de Renart* et des *Fabliaux*, le XVIe siècle avait produit au milieu même des horreurs de la guerre civile, l'admirable et patriotique *Satire Ménippée*. Le froid Balzac avait essayé de décocher contre le père Goulu les flèches légères de la raillerie; mais le trait surchargé de métaphores n'avait pu atteindre jusqu'au but. La Fronde avait produit un débordement de pamphlets plus remar-

quables par la méchanceté et l'impudence que par l'éloquence et l'esprit. Les *Provinciales* sont comme l'aboutissement et le couronnement de toute notre littérature en ce genre. Le livre fait époque. M. de Sacy avait bien essayé, deux ans auparavant, de le prendre sur ce ton avec les jésuites, mais les *Enluminures* avaient eu le succès qu'elles méritaient. Dix ans plus tard, Nicole se flattera de récolter un regain des *Provinciales* dans les *Imaginaires* et les *Visionnaires;* mais Racine, qui se connaissait en beau langage, le rappellera à la modestie. On n'imite pas Pascal : la brebis bêle et le lion rugit.

Ce qui frappa tout d'abord les contemporains et les gagna, ce fut cet appel si vif, si franc, si dégagé, au bon sens public, à l'équité naturelle. Bien des gens se faisaient un monstre de ces assemblées de docteurs, des débats solennels qui venaient de s'ouvrir, de la condamnation imminente dont les jésuites se frottaient déjà les mains, et qui était, à leur dire, d'une gravité incommensurable, la ruine certaine d'Arnauld et de ses adhérents, sans préjudice des peines réservées dans l'autre vie aux hérétiques qui s'obstinent. Tout cet échafaudage d'épouvantails sournoisement construit, il suffit d'une petite lettre bien courte, bien modeste d'apparence, d'une clarté souverainement habile et légèrement illusoire, et tout cela croule. On laisse les docteurs ergoter, syllogiser en Sorbonne; on ne veut plus entendre que ce docteur nouveau, qui semble si sincère, si impartial, qui a tant d'esprit, et qui sait le langage des gens du monde. C'est par là en effet qu'il eut prise sur le public. Il ne faut pas oublier que ce solitaire vient à peine de quitter la société de ses semblables; qu'il a vécu pendant six ou sept ans dans les

compagnies les plus polies et les plus délicates; qu'il a retrouvé en lui sans effort et comme rafraîchies par la retraite, ces vives et brillantes qualités d'esprit que l'on goûtait dans la société des honnêtes gens; que le théologien et l'ascète n'ont pas encore tué en lui l'artiste, ou si l'on aime mieux, l'écrivain jaloux de plaire et de persuader; et enfin que ce style enjoué et rapide est incessamment nourri et soutenu d'une dialectique très-forte. Le lecteur n'est pas ébloui au point de ne savoir où on le conduit; les détails piquants et spirituels ne coûtent rien à la sûreté de la marche.

La question de la grâce suffisante qui ne suffit pas, une fois élucidée (ou plutôt habilement embrouillée) aux yeux du public, Pascal, d'un brusque mouvement, se détourne, prend l'offensive et porte la guerre chez l'ennemi. Plus de théologie, même à l'usage des gens du monde! Au fond le débat réel est entre les jansénistes et les jésuites. Que les cinq propositions soient ou ne soient pas dans l'*Augustinus*, que l'*Augustinus* renferme ou ne renferme pas la véritable doctrine de saint Augustin, qu'est-ce que cela auprès de la question qui intéresse et touche directement tous les chrétiens, la question morale? Les jésuites ont l'honneur d'avoir produit un nombre considérable de casuistes dont les décisions font autorité pour eux. Qu'est-ce que cette science des cas de conscience? En quoi consiste-t-elle? Quels sont ses principes? Quelles applications en a-t-on tirées pour la direction des pécheurs et l'administration des sacrements? J'indique seulement ce que devait avoir d'imprévu et de terrible cette manœuvre de Pascal. Il faut admirer l'art avec lequel il tempère l'odieux par le ridicule, amène lentement, agréablement le lecteur

du rire comique à l'étonnement, à l'indignation, à la révolte, au dégoût. L'idée du casuiste naïf qui vit et se délecte parmi les poisons, qui les tourne et les retourne pour les mieux faire admirer, qui, à force de respirer cette atmosphère viciée, n'a plus même de conscience, est un trait de génie. Toute cette partie qui étale aux yeux ce que Bossuet appellera plus tard « les ordures des casuistes » (et il s'en faut qu'il ait tout montré), se termine par la grande explosion de colère et de mépris. La conclusion, pour le public, on la sent; bien que non exprimée, elle jaillit impérieusement : « Voilà quels sont les adversaires des jansénistes : entre les deux, jugez et prononcez ! »

On a bien le droit de supposer que ce fut là que se délecta Port-Royal. Chacun y mit la main, dépouilla tel ou tel casuiste, apporta ses citations à Pascal [1]. Lui, prenait à droite et à gauche, choisissait, composait fortement chaque lettre; puis, quand il avait réuni et disposé tous ses matériaux, il écartait les fournisseurs, et le travail du style commençait. Puis, c'était l'impression, les espions de la police qu'il fallait dépister, la distribution qu'il fallait assurer, sans oublier surtout ce féroce chancelier, qui recevant les épreuves toutes fraîches, faillit suffoquer de rage et qu'on saigna jusqu'à sept fois... — On s'attarde à ces menus détails, on aime à voir se jouer ce rayon de vive gaîté dans les ombres du jansénisme, dans ce froid Port-Royal : c'est un temps d'arrêt, presque un intermède entre l'accident de Neuilly et les effrayantes austérités de la fin. Ici Pascal nous appartient encore, à nous profanes; on peut même dire qu'il est avec nous, tant nous sommes

1. Est-ce pour cela que le pauvre Nicole s'est permis d'appeler Pascal un *ramasseur de coquilles?*

avec lui : mais le voilà qui nous échappe, et, la dernière *Provinciale* écrite, il retourne à son grand et douloureux ouvrage. Le temps presse, la maladie est en lui, c'est son âme seule qui soutient son corps ; vite, à l'œuvre, que la mort ne vienne pas avant qu'il ait élevé son monument, non le sien seulement, mais celui de la foi chrétienne, celui de la vérité absolue, définitive. Qu'il l'ait envisagé ainsi, cela ne peut faire de doute : le ton est d'un maître, d'un dominateur; et il n'était pas de ces esprits qui se contentent d'un à peu près.

Mais avant d'aborder les *Pensées*, il convient de signaler certaines circonstances extérieures dont l'influence sur Pascal fut considérable ; on en trouve d'ailleurs plus d'une trace dans l'ouvrage même.

Le succès des *Provinciales* n'avait pas, on le comprend, adouci la haine des adversaires du jansénisme. Puissants en cour, forts de la double condamnation prononcée par Rome et par la Sorbonne, ils rêvaient déjà la destruction de Port-Royal, ce foyer de l'hérésie. On venait d'enlever aux religieuses leurs confesseurs ; on leur avait fait défense de recevoir des novices et des pensionnaires ; les dernières rigueurs étaient imminentes. — Un miracle sauva Port-Royal, le fameux miracle de la sainte Épine. La jeune fille guérie par l'attouchement de la précieuse relique était Marguerite Périer, la propre nièce de Pascal. Le miracle fut constaté et par la déclaration des médecins, et par l'empressement des fidèles dont plusieurs se firent guérir par la même occasion, et par la conspiration de la faveur publique qui voulait sauver Port-Royal. Les jésuites eux-mêmes ne songèrent pas à en contester l'authenticité : ils se bornèrent à prétendre dans un pamphlet intitulé le

Rabat-joie des jansénistes, que le miracle était l'œuvre du démon ; mais ils comprirent bien qu'il fallait ajourner la ruine de leurs ennemis. Le moyen de frapper une maison où Dieu même s'était manifesté si clairement ? Il y eut donc quatre ou cinq années de répit pour les solitaires et les religieuses; puis, comme tout s'émousse ici-bas, même le souvenir d'un miracle, la persécution reprit son cours. On rédigea le fameux formulaire qui devait être présenté à la signature de tous ceux qu'on regardait à tort ou à raison, comme les disciples de Jansénius. Les voilà placés entre un désaveu public de la doctrine qui est pour eux la vérité même et le retranchement de la société des fidèles. Quel parti prendre ? Pascal assista aux nombreuses délibérations qui eurent lieu à ce sujet. Il combattit avec la plus grande vivacité l'opinion de ceux qui conseillaient de signer, quitte à imaginer un biais quelconque pour atténuer l'importance de cette véritable abjuration. Mais qu'était son autorité à lui, auprès de celle de ces théologiens qualifiés qui s'appelaient Arnauld et Nicole? Ils l'emportèrent. Au moment même où cette décision fut prise, Pascal tomba évanoui. Quand il revint à lui, et qu'on lui demanda ce qui avait causé son accident, il répondit :

Quand j'ai vu toutes ces personnes là que je regarde comme ceux à qui Dieu a fait connaître la vérité, et qui doivent en être les défenseurs, s'ébranler, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur, que je n'ai pu la soutenir, et il a fallu succomber.

Dans le même temps, sa sœur Jacqueline, bien digne de lui, épanchait en ces termes le désespoir qu'elle ressentit de son côté :

Je ne puis plus dissimuler la douleur qui me perce jusqu'au fond du cœur de voir que les personnes à qui il semblait que Dieu eût confié sa vérité lui soient si infidèles (Pascal ne va pas jusque-là, il dit *s'ébranler*), si j'ose le dire, que de n'avoir pas le courage de s'exposer à souffrir, quand ce devrait être la mort, pour la confesser hautement..... Que craignons-nous? le bannissement pour les séculiers, la dispersion pour les religieuses, la saisie du temporel, la prison, la mort, si vous voulez! Renonçons à l'Évangile, ou suivons les maximes de l'Évangile, et estimons-nous heureux de souffrir quelque chose pour la justice.

Il fallut signer comme les autres : seulement, trois mois après, Jacqueline mourait. — Je veux encore citer les fortes paroles de la sœur d'Arnauld, la mère Angélique. Elle trouva un jour la communauté tout éplorée.

Quoi! dit-elle, je crois que l'on pleure ici? Allez, mes enfants, qu'est-ce que cela? N'avez-vous point de foi? Et de quoi vous étonnez-vous? Quoi! les hommes se remuent : Eh bien! ce sont des mouches qui volent et qui font un peu de bruit. Vous espérez en Dieu et vous craignez quelque chose! Croyez-moi, ne craignons que lui, et tout ira bien.

On croit entendre le vieil Horace apostrophant les siens qui défaillent :

Qu'est ceci? mes enfants, écoutez-vous vos flammes?

Et la reprise héroïque :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux!

La mère Angélique eut le bonheur de mourir avant la signature.

Revenons à Pascal; aussi bien nous ne l'avons pas quitté. C'est dans ce milieu qu'il vit, c'est cet héroïsme qu'il respire. Plus qu'aucun de ses amis, il est convaincu

que le jansénisme c'est le christianisme, la vérité absolue, et que, transiger sur ce point, c'est un crime épouvantable, c'est la perte de l'âme. Depuis six ans, sans autre interruption que celle de la maladie, il retourne en tous sens le redoutable problème de la grâce ; il se plonge dans l'insondable mystère de la prédestination ; il ramasse, il entasse les preuves et les arguments ; il relance avec une âpreté irrésistible et jusque dans les plus obscurs recoins, tous ces misérables raisonneurs du monde, ou même de l'Église, qui prétendent fermer les yeux, échapper à l'évidence, s'endormir dans la sécurité. Et ce travail qui suffirait à donner le vertige à la raison la plus ferme, il le poursuit sous l'aiguillon de la douleur, dans les longues heures des nuits sans sommeil, à travers les défaillances du corps, les angoisses et les ravissements de l'âme. Quand ses maux lui laissent quelque répit, il en réveille en lui la sensation, en frappant sur une ceinture garnie de pointes, qui entrent dans sa chair. Qu'est ce même que cela ? Les mortifications iront bien au delà. Ce géomètre, ce physicien qui, dès l'enfance, a savouré les joies enivrantes de la science et saisi d'une si ardente étreinte la vérité, le voilà qui rejette et dédaigne ce noble souci : « *Il trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic.* » L'opinion ! C'est l'intelligence qui veut abdiquer et qui abdique. Après ce sacrifice, tous les autres seront faciles, ou du moins il les accomplira résolûment. Il s'interdira les épanchements des affections naturelles ; il repoussera les caresses de ses deux sœurs ; il condamnera celles que Mme Périer reçoit de ses enfants. Après l'avoir rebutée, il rentrera dans sa cellule et jettera sur un morceau de papier ces douloureuses pa-

roles : « Il est injuste qu'on s'attache à moi... Je ne suis « la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. « Ne suis-je pas prêt à mourir ? » — « Il faut n'aimer « que Dieu et ne haïr que soi. » — Puis, cette tendresse refoulée, et par quel saignant effort ! il l'épanchera tout à coup sur un pauvre qui passe ; il s'attachera à lui, il ne le quittera plus qu'il n'ait adouci sa misère et consolé sa peine. — « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a « aimée. » — Voilà les circonstances, voilà l'homme : abordons l'œuvre. Ici, quelques explications bibliographiques sont nécessaires.

Quand Pascal mourut (août 1662), on trouva chez lui un grand nombre de morceaux de papier enfilés en diverses liasses, sans ordre et sans suite. On commença par coller sur des feuilles séparées ces morceaux de papier, et c'est ce qui forme aujourd'hui le manuscrit autographe des *Pensées*. Un comité, composé de Nicole, du duc de Roannez, de Brienne et quelques autres, procéda à la révision de ces fragments et à leur classement. La première édition parut en 1669 seulement, sous le titre de *Pensées*, titre qui n'est pas de Pascal, et qui fut adopté, soit parce que l'ouvrage ne se composait guère que de fragments, soit parce que les *Pensées*, *Maximes*, *Sentences*, étaient alors à la mode. Étienne Périer, le neveu de Pascal, déclarait dans la préface qu'on n'avait *rien ajouté ni rien retranché* au manuscrit. Rien de plus inexact que cette déclaration, qui fut acceptée alors sans défiance. Ce n'est qu'en 1842, que M. Cousin, dans un rapport célèbre qui fut lu à l'Académie française, apprit au public que le Pascal qu'on possédait n'était pas le vrai ; que les premiers éditeurs, copiés par tous ceux

qui avaient suivi, avaient en mille endroits altéré le manuscrit. Voici les propres paroles de M. Cousin :

Altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, composition arbitraire et absurde, tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres; et, qui pis est, décomposition plus arbitraire encore et vraiment inconcevable de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et parfaitement travaillés.

Et il donnait quelques spécimens de ces altérations et de ces suppressions. Deux ans après, M. Faugère publiait la première édition complète de l'ouvrage; et M. Havet en donnait une nouvelle en 1852 avec un commentaire philosophique, historique et littéraire qui est un modèle du genre.

Les altérations du manuscrit sont de deux sortes. Les unes portent sur le fond même des idées de Pascal, les autres sur la forme. On comprend jusqu'à un certain point les scrupules des éditeurs en présence des hautaines et violentes assertions qui étaient comme la substance même de l'ouvrage. Le jansénisme avait été condamné, les jansénistes étaient poursuivis, errant d'asile en asile, et prétendant toujours être restés dans l'orthodoxie. Publier tel qu'il était l'ouvrage de Pascal, c'était s'en rendre solidaires, accepter hautement le retranchement de la société des fidèles, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix, puisque, pour échapper à cette extrémité, ils avaient signé une déclaration publique. On comprend donc leurs scrupules, mais on ne saurait approuver en aucune façon la mutilation de ces pages sincères et élo-

roles : « Il est injuste qu'on s'attache à moi... Je ne suis « la fin de personne, et n'ai pas de quoi les satisfaire. « Ne suis-je pas prêt à mourir ? » — « Il faut n'aimer « que Dieu et ne haïr que soi. » — Puis, cette tendresse refoulée, et par quel saignant effort ! il l'épanchera tout à coup sur un pauvre qui passe ; il s'attachera à lui, il ne le quittera plus qu'il n'ait adouci sa misère et consolé sa peine. — « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a « aimée. » — Voilà les circonstances, voilà l'homme : abordons l'œuvre. Ici, quelques explications bibliographiques sont nécessaires.

Quand Pascal mourut (août 1662), on trouva chez lui un grand nombre de morceaux de papier enfilés en diverses liasses, sans ordre et sans suite. On commença par coller sur des feuilles séparées ces morceaux de papier, et c'est ce qui forme aujourd'hui le manuscrit autographe des *Pensées*. Un comité, composé de Nicole, du duc de Roannez, de Brienne et quelques autres, procéda à la révision de ces fragments et à leur classement. La première édition parut en 1669 seulement, sous le titre de *Pensées*, titre qui n'est pas de Pascal, et qui fut adopté, soit parce que l'ouvrage ne se composait guère que de fragments, soit parce que les *Pensées*, *Maximes*, *Sentences*, étaient alors à la mode. Étienne Périer, le neveu de Pascal, déclarait dans la préface qu'on n'avait *rien ajouté ni rien retranché* au manuscrit. Rien de plus inexact que cette déclaration, qui fut acceptée alors sans défiance. Ce n'est qu'en 1842, que M. Cousin, dans un rapport célèbre qui fut lu à l'Académie française, apprit au public que le Pascal qu'on possédait n'était pas le vrai ; que les premiers éditeurs, copiés par tous ceux

qui avaient suivi, avaient en mille endroits altéré le manuscrit. Voici les propres paroles de M. Cousin :

Altérations de mots, altérations de tours, altérations de phrases, suppressions, substitutions, additions, composition arbitraire et absurde, tantôt d'un paragraphe, tantôt d'un chapitre entier, à l'aide de phrases et de paragraphes étrangers les uns aux autres; et, qui pis est, décomposition plus arbitraire encore et vraiment inconcevable de chapitres qui, dans le manuscrit de Pascal, se présentaient parfaitement liés dans toutes leurs parties et parfaitement travaillés.

Et il donnait quelques spécimens de ces altérations et de ces suppressions. Deux ans après, M. Faugère publiait la première édition complète de l'ouvrage; et M. Havet en donnait une nouvelle en 1852 avec un commentaire philosophique, historique et littéraire qui est un modèle du genre.

Les altérations du manuscrit sont de deux sortes. Les unes portent sur le fond même des idées de Pascal, les autres sur la forme. On comprend jusqu'à un certain point les scrupules des éditeurs en présence des hautaines et violentes assertions qui étaient comme la substance même de l'ouvrage. Le jansénisme avait été condamné, les jansénistes étaient poursuivis, errant d'asile en asile, et prétendant toujours être restés dans l'orthodoxie. Publier tel qu'il était l'ouvrage de Pascal, c'était s'en rendre solidaires, accepter hautement le retranchement de la société des fidèles, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix, puisque, pour échapper à cette extrémité, ils avaient signé une déclaration publique. On comprend donc leurs scrupules, mais on ne saurait approuver en aucune façon la mutilation de ces pages sincères et élo-

quentes. Mieux valait les détruire que de les falsifier. Mais on voulait la gloire sans le danger : toujours l'équivoque, les demi-concessions si chères à Nicole. Quant aux altérations du style, qui se confondent souvent avec les altérations de la pensée, je les excuserais plus aisément, par la raison toute simple que les éditeurs étaient incapables de goûter ces fortes et abruptes beautés. L'un d'eux, M. de Brienne, parle d'*éclaircissements* et d'*embellissements* nécessaires. Des *embellissements!* Cela fait frémir. Comment ces froids et ternes écrivains vont-ils s'y prendre pour *embellir* le texte de Pascal? La lune reproche au soleil l'éclat de ses rayons, le ruisseau reproche au torrent la fougue de ses bonds. Chose admirable, et qui fait mieux sentir que toutes les paroles la vivace et indestructible originalité du style de Pascal, même mutilé, même altéré, *nicolisé* en tant d'endroits, à chaque page, il gardait encore sa marque, la griffe du lion, ineffaçable.

Pascal s'était proposé d'écrire, non des *Pensées*, mais une apologie complète de la religion chrétienne. Deux choses semblent lui avoir inspiré l'idée de cet ouvrage : il voulait confondre la prétendue sagesse des philosophes et le scepticisme léger des gens du monde. Voilà sans doute le point de départ. Mais Pascal avait embrassé le jansénisme dans toute sa rigueur ; son esprit absolu, qui ne pouvait admettre les équivoques et les faux-fuyants, avait construit sur le fondement unique de la grâce tout l'échafaudage du monument. C'était donc le christianisme d'abord, puis le christianisme tel que le comprenaient les jansénistes (Saint-Cyran surtout), qu'il voulait opposer dans toute sa majesté et son effrayante rigueur à la théo-

logie facile et superficielle, à la raison arrogante, à l'indifférence railleuse ou endormie.

Que de gens il avait rencontrés dans le monde qui vivaient sans se préoccuper de ces redoutables questions? Leur tranquillité incompréhensible le met hors de lui. Tantôt il s'indigne, il s'emporte, il invective; tantôt il est pris d'attendrissement et de pitié, il les presse, il les conjure d'ouvrir les yeux, de faire ce qu'il fait lui-même, la seule chose qui convienne à l'homme, *chercher en gémissant*. Car enfin c'est de notre tout qu'il s'agit, de toute une éternité de joie ou de souffrance. L'homme est un condamné à mort, il est dans son cachot; au lieu d'employer les quelques heures qui lui restent à faire révoquer son arrêt, va-t-il *jouer au piquet?* S'il est incapable de quitter les misérables objets où il se complaît, s'il ne peut chercher lui-même et trouver, qu'il embrasse au moins le parti qui offre le plus de chances favorables, qu'il parie pour le plus sûr : il perdra peu de chose, et ce qu'il gagnera est l'infini. Si sa raison le gêne, qu'il *prenne de l'eau bénite*, qu'il *fasse dire des messes*, cela le *fera croire* et l'*abêtira*. (Ceci naturellement supprimé par les éditeurs.) Cette insistance passionnée, qui prend toutes les formes, parle tous les langages, s'épanche ici dans des descriptions d'une magnificence incomparable, là, se concentre dans de rapides et familières apostrophes, qui ne lâche jamais prise, que soutient et alimente l'ardeur de la charité, tantôt impatiente, colère, méprisante, tantôt agressive, ironique, et tout à coup suppliante et désolée, c'est l'âme même du livre, c'en est la pénétrante éloquence. Jamais homme écrivant ne voulut se tenir plus près des autres hommes, entrer au fond

même de leur cœur, toucher la blessure secrète, la faire crier, mais pour la guérir. Telle est l'impression générale qui résulte de la lecture du livre.

Il est assez difficile d'en restituer le plan, et au fond cela est de médiocre importance. Le dessin principal apparaît, cela suffit. Indiquons-le brièvement. — Rien n'importe tant à l'homme que de connaître sa nature et sa fin. Qui l'en instruira, qui lui expliquera les contradictions sans nombre, les grandeurs et les misères qui font son essence? Les stoïciens l'ont essayé. L'un d'eux, Épictète, était un grand esprit, qui *méritait d'être adoré* s'il avait aussi bien compris l'impuissance de l'homme que sa grandeur, et ne s'était perdu dans la présomption. Suivant lui, parmi les choses de ce monde les unes ne dépendent pas de nous : ce sont le corps, la santé, la vie, la liberté, la fortune, l'estime des autres, etc. Le sage ne s'attache pas à ces choses, il n'y met point sa félicité, il n'en tient aucun compte. Qu'importe que le corps d'Épictète soit esclave ou libre, beau ou contrefait, sain ou malade; qu'Épictète soit jeune ou vieux, riche ou pauvre, méprisé ou honoré? Ces accidents de la fortune n'ont de valeur que par l'usage qu'on en fait. Ce qui dépend de nous, ce qui constitue la réelle grandeur de l'homme, c'est la raison, la raison qui le distingue des bêtes, et qui est un attribut commun à l'homme et aux dieux; et après la raison, c'est la volonté. Par la première, nous connaissons le bien, par la seconde, nous nous y attachons. Ces deux puissances en nous sont libres, et par là nous pouvons nous rendre parfaits, égaler Dieu. Que dis-je? Le sage est supérieur à Dieu, car Dieu évite le mal et fait le bien pas le bénéfice de sa nature, le sage, par le seul effort de sa

volonté. Ces *principes d'une superbe diabolique* vont plus loin encore que ne le dit Pascal. Le stoïcien n'attend rien de cette vie et il n'espère pas en une autre. Il ne veut point des récompenses promises à la vertu : il lui semble que du jour où il pourrait s'y joindre le moindre calcul d'intérêt, elle ne serait plus la vertu. — Voilà comment les stoïciens ont compris la nature de l'homme.

Tout autres sont les pyrrhoniens. Suivant eux, l'homme est une créature misérable qui ne peut acquérir sur rien la moindre certitude. Ses facultés dont il est si fier, sont-elles supérieures à l'instinct des bêtes? Qu'est-ce que cette intelligence, cette raison superbe? Elle a créé des milliers de systèmes opposés les uns aux autres, et dont chacun prétend être le seul vrai. Non-seulement l'homme est borné, mais il varie sans cesse. Jeune, vieillard, riche, pauvre, sain, malade, joyeux, triste, il ne voit rien sous le même aspect. Ses facultés sont trompeuses, et l'objet même de la connaissance, ces choses que son esprit prétend pénétrer, est dans une perpétuelle instabilité. Les sciences dont il est si vain, n'ont donc point de fondement assuré; elles ne sont que conjectures. La science des devoirs qui lui importe tant pour établir la paix entre les hommes, non-seulement n'a rien d'absolu, mais elle ne se compose que de contradictions et d'incertitudes. A cent lieues de distance les lois et les mœurs varient. Les philosophes se flattent d'avoir découvert les principes du droit naturel : il n'y en a pas, il n'y a que des coutumes et des conventions plus ou moins fidèlement observées. La famille, la propriété, la religion ne sont pas plus certaines que leurs contraires. Quelle doit donc être la règle des actions de l'homme, le but de sa vie? C'est de chercher

en tout la commodité et la tranquillité. « L'ignorance et l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une tête bien faite. »

Voilà les deux extrêmes. Où est le vrai? Stoïciens et pyrrhoniens ont tous deux raison, sur un point : oui l'homme est grand, oui l'homme est misérable, mais pourquoi réunit-il en sa nature ces contradictions, et comment les concilier? Voilà ce que pyrrhoniens ni stoïciens n'ont vu, et ce qu'il faut voir. Qui nous le montrera? La religion chrétienne seule, et, dans la religion chrétienne, un dogme qui enferme tous les autres, qui est la solution infaillible de tous les problèmes qui assiégent l'entendement de l'homme. Ce dogme, c'est celui de la grâce. Oui, il y a dans l'homme des traces de sa première grandeur, car il a été créé dans un état d'innocence et de perfection, mais sa nature s'est corrompue depuis la chute, et est devenue incapable de bien par elle-même. Elle *a besoin de réparateur*. Le réparateur, c'est ce secours que Dieu envoie à qui il lui plaît. Loin de l'homme donc et l'orgueil et la présomption : qu'il connaisse ses devoirs, c'est bien, mais qu'il connaisse aussi son impuissance. Loin de lui encore l'indifférence et la lâcheté; car ce n'est pas tout de connaître son impuissance, il faut aussi connaître le devoir. Mais ce qui importe avant tout, c'est de bien sentir qu'on n'est rien, qu'on ne peut rien si une assistance céleste ne nous soutient.

Telle est la thèse fondamentale de Pascal. Ce n'était, à vrai dire, qu'une solution *a priori*. Pour l'étayer, il fallait démontrer que la religion chrétienne était la seule vraie, et que tout ce qui la constitue aboutit logiquement à cette théorie de la grâce. C'est à ce point de vue qu'il avait en-

trepris l'examen des prophéties et des miracles. Cette partie, la plus fragmentaire de l'œuvre, est aussi celle qui a le plus effarouché les éditeurs des *Pensées*, et on le conçoit. Elle abonde en assertions tranchantes; le ton est impérieux, arrogant; les concessions d'une audace qui dépasse tout, parce qu'il est sûr de les faire tourner à son avantage. — « *Ubi est Deus tuus?* disent les impies. « — Les miracles le montrent et sont un éclair. » Pascal met à nu avec une témérité inouïe les conséquences les plus terribles, les plus révoltantes du dogme de la prédestination. Le logicien intraitable assujétit aux lois les plus rigoureuses du raisonnement des problèmes que l'Église se borne à ériger en mystères. Il lui fallait une explication qui contentât son esprit. De là des interprétations violentes, odieuses même; de là la théorie du *Dieu caché* (*Deus absconditus*), qui se cache à dessein, lui et la vérité, afin de perdre les impies. Les obscurités de la religion, les points par où elle choque la raison, les apologistes ordinaires s'efforcent de les atténuer, d'y accoutumer doucement notre entendement; ils expliquent par le sens figuré tel passage des Livres saints qui arrête : Pascal ne saurait s'accommoder de ces ménagements. Oui, dit-il, il y a des obscurités, des absurdités même, et tout cela est voulu; c'est un piége fatal préparé par Dieu même.

Les prophéties, les miracles même et les preuves de notre religion, ne sont pas de telle nature qu'on puisse dire qu'ils sont absolument convaincants. Mais ils le sont aussi de telle sorte qu'on ne peut dire que ce soit être sans raison que de les croire. Ainsi il y a de l'évidence et de l'obscurité pour éclairer les uns et obscurcir les autres.

Et ailleurs ;

Les miracles ne servent pas à convertir, mais à condamner.

Les prophéties citées dans l'Évangile, vous croyez qu'elles sont rapportées pour vous faire croire? Non, c'est pour vous éloigner de croire.

Voilà la conclusion suprême où aboutit cet esprit puissant et troublé. Que ce soit là le dernier mot du jansénisme, le voulût-il ou non, on ne peut guère en douter : il faut s'en rapporter là-dessus à l'implacable logique de Pascal. C'est de cela que s'est nourrie dans ses dernières années cette belle intelligence, ce cœur si haut et si doux! Laissons là le sectaire qui raisonne, rabaisse Dieu, l'emprisonne dans sa petite chapelle, et demandons-lui avant de le quitter quelques paroles qui aillent à l'âme. Après le penseur qui disait : « Le silence de ces espaces infinis m'effraie; » après le janséniste qui voyait et montrait partout les abîmes béants de l'enfer, le chrétien humble, tendre, perdu dans la contemplation de son Sauveur, apparaissait : il y avait des extases, des ravissements, des conversations célestes dont l'accent est indéfinissable...

Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Je pensais à toi dans mon agonie; j'ai versé telles gouttes de sang pour toi...

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité sans que tu donnes des larmes?...

Les médecins ne te guériront pas, car tu mourras à la fin. Mais c'est moi qui guéris et rends le corps immortel.

Je te suis plus ami que tel et tel; car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps même de tes infidélités et cruautés, comme j'ai fait, et comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus.

Si tu connaissais tes péchés, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, car je crois leur malice sur votre assu-

rance. — Non, car moi par qui tu l'apprends, t'en peux guérir, et ce que je te le dis est un signe que je te veux guérir...

— Seigneur, je vous donne tout.

— Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures.

— Qu'à moi en soit la gloire et non à toi, ver et terre.

Ver et terre! Ce devait être le dernier mot.

LES REPRÉSENTANTS DU BURLESQUE

Saint-Amant. — Cyrano de Bergerac. — Scarron. — L'œuvre de Scarron : Le *Typhon*, le *Virgile travesti*, le *Roman comique*.

Au moment où Descartes publiait son *Discours de la méthode*, où Retz écrivait cette fameuse *Conjuration de Fiesque* qui fit froncer le sourcil à Richelieu, où La Calprenède commençait ses interminables romans dont Mme de Sévigné ne pouvait se déprendre, où le chaste Gombauld rimait ses sentimentalités, où Corneille jetait sur la scène en proie aux héros impossibles des Scudéry, des Tristan, des Mayret, ses fiers personnages accueillis par un frémissement d'admiration et de sympathie, un groupe d'écrivains aujourd'hui inconnus, mais qui eurent leur moment, tentaient eux aussi des voies nouvelles et se lançaient à corps perdu dans les champs de la fantaisie bouffonne. La régularité solennelle qui allait dominer, s'annonçait déjà; Balzac préparait le chemin à Bossuet; les *Précieux* de tout âge et de tout sexe épuraient et ennoblissaient sans pitié l'idiome national réduit bientôt à

n'être plus que la langue des *honnêtes gens;* Vaugelas dressait ses listes de proscription que Bouhours enrichira de nouvelles victimes. Le *burlesque* apparut et se fit sa place.

Les circonstances le favorisaient. Après la compression de Richelieu, la molle douceur de la régence, puis l'épanouissement désordonné de la Fronde : chacun tire à soi. Il n'y a guère que l'autorité sous toutes ses formes qui n'ait plus de serviteur. Les écrivains dont nous parlons, eussent été bien embarrassés de se rattacher à un ancêtre quelconque, ou d'évoquer en leur faveur le moindre texte d'Aristote. Ils naquirent spontanément, comme ces plantes folles que prodigue une terre riche dès qu'on cesse de la surveiller. Rapide fut leur éclosion, et ils passèrent vite : Le roi Louis XIV naissait, et leurs jours étaient comptés. Aussi la plupart d'entre eux disparurent au moment où le majestueux monarque prit en main la direction de l'État et du goût public. Que leurs noms du moins soient rappelés en passant. Ils s'appelaient Claude le Petit, auteur *De la chronique scandaleuse ou Paris ridicule ;* Saint-Amant, qui eut une verve endiablée et qui fut poète à son heure [1]; d'Assoucy, qui s'intitulait modestement *empereur du burlesque.* Combien d'autres encore! Peut-on oublier ce brave Cyrano de Bergerac, si prompt à mettre

1. L'*Ode à la solitude,* bien que fort intempérante, est d'un poëte. Le sentiment de la nature extérieure associée à la vie morale de l'homme, en fait le fond. C'est une note qui ne vibrera plus dans les écrivains du grand siècle (sauf La Fontaine). Le *Moïse Sauvé,* dont Boileau s'est moqué, est une œuvre originale. Le critique suppose à tort que Saint-Amant a voulu faire une épopée. Il y a dans la préface telles vues sur les arts que Boileau était incapable d'avoir et de comprendre.

flamberge au vent pour défendre l'honneur d'un nez formidable qu'on avait de la peine à regarder sans rire? Le *Voyage dans la lune*, l'*Histoire comique des États et empires du soleil* ne sont pas l'œuvre du premier venu. Boileau lui-même, si dur pour cette génération d'irréguliers, n'ose mordre à pleines dents le brave Cyrano :

> J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
> Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Ce bretteur était un homme d'esprit, de savoir et de cœur. Élève de Gassendi, un peu malgré Gassendi, ce qui ne l'empêchait pas d'admirer Descartes, mais en repoussant de tous ses instincts de poète la fameuse théorie de l'âme des bêtes, il a entrevu sous l'immutabilité des lois de la nature, l'infinie variété et les aspects innombrables de la vie universelle. Il y a telle lettre de lui, celle *à un gros homme* par exemple (c'est le comédien Montfleury),qui est un chef-d'œuvre de verve bouffonne [1]. Son *Pédant joué*, écrit sur les bancs du collége, et peut-être en collaboration avec Molière [2], a je ne sais quelle exubérance de réalité crue qui a sa saveur gauloise. Sa tragédie, *la Mort d'Agrippine* est d'une impossibilité insolente, bien que semée de traits énergiques et de vives tirades. Ce que l'on appelle *goût* lui fait absolument défaut. Il semble avoir voulu ériger le bizarre en loi : c'était

1. C'est là que se trouve le mot souvent cité : « Pensez-vous donc qu'à cause qu'un homme ne vous saurait battre tout entier en vingt-quatre heures, et qu'il ne saurait en un jour échiner qu'une de vos omoplates, que je me veuille reposer de votre mort sur le bourreau? »

2. Cela expliquerait le mot attribué à Molière : « Je prends mon bien où je le trouve. »

tout un système chez lui. Sa prose est hardie, mais toujours saine et de bon aloi. Il impatiente souvent, il agace même, mais il n'est jamais plat. L'indépendance de son esprit le fit soupçonner d'athéisme : c'était l'accusation à la mode. Il mourut à trente-cinq ans (1620-1655), et échappa sans doute aux persécutions qui avaient hâté la mort de Théophile, avec qui il offre quelque ressemblance.

De tous ces écrivains, celui qui s'est le mieux défendu contre l'oubli, est Scarron. Peut-être la haute fortune où parvint sa veuve n'y a-t-elle pas nui : ces contrastes éclatants gravent les noms dans la mémoire. Cependant Scarron vaut par lui-même. Quelque opinion que l'on ait sur le burlesque, c'est un genre dont Scarron fut le créateur et de beaucoup le plus illustre représentant: n'est pas créateur qui veut. Dans le domaine illimité de la fantaisie combien ont essayé de s'attribuer un coin qui fût bien à eux, et n'y ont pas réussi! Lui, il a réussi. Les disciples et les imitateurs ne lui ont pas manqué; il en sortait entre le pavés, et les libraires commandaient du burlesque à tous les rimeurs sans travail. Scarron seul a excellé dans le genre. Gloire plus singulière encore, lui mort, le burlesque disparaît. Le roi Louis XIV eut de bonne heure en aversion profonde tout ce qui était bas et trivial. On sait quel dégoût il témoignait pour les tableaux de Téniers, *ces affreux magots*. Costumes, meubles, bâtiments, divertissements, langage, habitudes, tout revêtit l'air noble et majestueux qui plaisait seul au maître. Les arts suivirent l'impulsion qui venait d'en haut. Ce fut bien autre chose encore quand la veuve de Scarron succéda à Mme de Montespan. Prononcer le nom du pauvre cul-de-jatte en présence de

la compagne du roi, c'était à ne se le faire pardonner de la vie. Racine, si l'on en croit Saint-Simon [1], commit un jour cette étourderie : « Oncques depuis, le roi ni Mme de Maintenon ne parlèrent à Racine ni même le regardèrent. » Ceci se rapporte aux dernières années du siècle. Il y avait longtemps que le burlesque était passé de mode. Dès 1668, Boileau constatait le décès du genre.

> Mais de ce style enfin la cour désabusée
> Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
> Distingua le naïf du plat et du bouffon,
> Et laissa la province admirer le *Typhon*.

Mais il en avait vu le plein épanouissement, à l'heure où il se fût épanoui lui-même, si cela eût été dans sa nature. Au seul souvenir de ces saturnales de la Muse, il semble encore frissonner d'effroi.

> Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
> Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté.
> On ne vit plus en vers que pointes triviales;
> Le Parnasse parla le langage des halles.
> La licence à rimer alors n'eut plus de frein;
> Apollon travesti devint un Tabarin,
> Cette contagion infecta les provinces.

Elle infecta même à Paris le barreau et la chaire. Le petit père André est le digne pendant de Scarron. Cette débauche dura plus de vingt années. Elle eût été plus courte probablement si Mazarin ne se fût trouvé là à point pour ragaillardir la verve des rimeurs burlesques. Ils s'abattirent, comme un essaim de mouches, sur cette proie. Ses amis de la veille, ses pensionnés (plutôt ceux de la reine),

1. Suivant M. Sainte-Beuve et M. Chéruel, Saint-Simon s'est trompé : c'est Boileau et non Racine, très-fin courtisan, qui laissa échapper le nom de Scarron.

ceux qui le saluaient des épithètes les plus magnifiques, *grand Jules*, *divin héros*, etc., ouvrirent tout à coup les yeux à la lumière de la Fronde et traînèrent l'idole dans la boue. Tout frondeur de quelque importance avait à ses gages un rimeur qu'il lâchait contre le Mazarin; à tous les coins de rue on criait l'annonce de quelque mazarinade nouvelle : cela consolait un peu des ennuis et des privations du siége. Autre avantage, ces plaisanteries et ces farces tempéraient les horreurs de la guerre civile. Les gens qui rient ne sont jamais bien féroces. Les pauvres paysans seuls ne riaient pas : foulés par l'étranger et les soldats des deux armées, ils commentaient la légende du bonhomme Misère. Voilà à peu près le milieu dans lequel il faut se représenter Scarron. Bien qu'il fût un être à part dans la nature, il était bien de son temps.

C'est un Parisien : il est né en 1610, et il a fini de vivre et de souffrir en 1660. Il appartenait à une de ces familles de bonne bourgeoisie parlementaire qui tinrent en échec les Ligueurs, et, en fin de compte, en vinrent à bout à force d'esprit et de patriotisme. Le père de Scarron, homme excellent, père médiocre, se remaria un peu à la légère et fort tard. La belle-mère était dévote, dure, sèche, avide, adroite. Peu à peu le plus clair de la fortune des enfants du premier lit passa entre ses mains; le reste lui fut disputé dans un éternel procès qu'elle finit par gagner : la spoliation fut complète. Scarron, malgré ses ennuis, eut une vive et pétulante jeunesse : c'était un bon compagnon et fort émancipé. Jusque vers l'âge de vingt-huit ans, il vécut sans compter, dépensant les jours et les écus avec la même insouciance. Il se réveilla un matin à peu près ruiné et cul-de-jatte. Comment il fut dépouillé,

on le sait; d'où lui vint la cruelle infirmité, on l'ignore : de là les nombreuses explications qu'on en a données. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une existence nouvelle commence pour lui, existence horrible, vouée à des souffrances incessantes, et qu'il ne perdit pas sa bonne humeur. Qu'on en juge par le portrait qu'il a fait de lui-même :

J'ai trente ans passés ; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très-décharné, des cheveux assez pour ne porter point de perruque... J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros ; je les ai bleus, j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin je suis un raccourci de la misère humaine. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet sot, et un peu après monsieur. Je ne hais personne : Dieu veuille qu'on me traite de même ! Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, je serais encore plus aise si j'avais de la santé. Je me réjouis assez en compagnie, je suis assez content quand je suis seul, et je supporte mes maux assez patiemment.

Cette gaîté se soutint et le soutint pendant vingt-cinq ans. Le jour de sa mort, il fut pris d'un hoquet con-

vulsif qui ressemblait à un éclat de rire. On s'y trompa autour de lui; quand on vit que c'était la fin, il y eut des pleurs, car il était bonhomme et très-aimé. Il coupa court aux gémissements en disant : « Je ne vous ferai pas tant pleurer que je vous ai fait rire. » Il avait, dit-on, composé lui-même son épitaphe dans un de ces rares moments où il s'attendrissait sur son sort :

Celui qui ci maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit :
Garde bien que tu ne l'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

L'événement le plus bizarre de sa vie après son accident, fut son mariage avec Mlle d'Aubigné, à peu près abandonnée alors à la charité publique. Celle qui devait être la prude Mme de Maintenon présida pendant près de dix années aux assemblées qui se faisaient chez Scarron. Les visiteurs étaient de joyeux vivants et de francs rieurs, qui appartenaient à tous les mondes. On n'y raffinait pas sur les sentiments et sur le langage comme à l'hôtel de Rambouillet. La contrainte en était bannie. C'était un feu roulant de plaisanteries gauloises, avec une pointe de libertinage. Quelle fut l'attitude de Mme Scarron jetée tout à coup dans un tel milieu? Chacun peut se la représenter à son goût : les témoignages contemporains sont en désaccord sur ce point. Il est probable cependant qu'elle introduisit un peu d'ordre et de décence dans la maison de son mari.

Il ne vivait guère que du produit de sa plume. Les re-

venus avaient été brillants d'abord, dans la première fleur du genre. Il faut dire que Scarron s'entendait à merveille à provoquer les libéralités des grands seigneurs. Il adressait un placet à Anne d'Autriche pour solliciter d'elle une place que personne, disait-il, ne songerait à lui disputer, celle de malade de la reine. Les appointements étaient de quinze cents livres. On le faisait apporter au Louvre pour le voir et l'entendre. Après la reine, les principaux personnages de la cour étaient mis à contribution. Il allait pour sa santé aux eaux de Bourbonne, et rédigeait une longue chronique où tout baigneur illustre voulait avoir sa place, et payait pour cela. Il lançait à tort et à travers des dédicaces plaisantes qui ne restaient jamais sans réponse. Les poètes dans le genre sublime, à qui il coupait l'herbe sous le pied, étaient forcés de rire avec tout le monde. Il leur fit pendant vingt ans une redoutable concurrence, sans en avoir l'air, tant il semblait un être de peu d'importance et comme en dehors de tout. La Fronde lui fit bien du tort; on l'oublia quelque peu; il s'oublia lui-même jusqu'à faire sa mazarinade, une des plus salées du recueil. Mazarin fit l'économie de la pension du cul-de-jatte. Ni supplications, ni repentir, ni louanges ne purent le fléchir. Fouquet indemnisa le pauvre diable. Le libraire Quinet payait généreusement Scarron; mais dans les dernières années Scarron n'écrivait plus guère. On sait qu'il ne put achever son *Virgile travesti*.

Le *burlesque* proprement dit n'existait pas avant Scarron. Le mot fut imaginé par Sarrazin, qui donna tout simplement une désinence française au *burlesco* des Italiens (racine : *burla*, *farce*, *plaisanterie*); mais ce fut Scarron qui créa le genre et lui donna droit de cité dans la

littérature française. Avant lui, on employait indistinctement les mots *grotesque*, *comique*, *enjoué*, *plaisant ;* après lui le *burlesque* eut une place à part qu'il conserva jusque dans l'*Art poétique* de Boileau.

En quoi consistait le *burlesque?* Scarron employait déjà ce style dans les petites pièces qu'il dédiait à tel ou tel illustre personnage. Il n'embouchait point la trompette pour célébrer les vertus incomparables du héros; il le prenait sur un ton familier, ne reculait devant aucun détail, ne repoussait aucune comparaison. On peut dire qu'à son encens il mêlait du poivre. Au lieu de bâiller, on riait. Cela reposait des fadeurs alambiquées où se noyaient les rimeurs d'éloges nobles. La personnalité du pauvre diable, qui ne se laissait jamais oublier, ajoutait au ragoût. Les plus austères y étaient pris. La belle et fière Mlle de Hautefort, dont M. Cousin n'ose approcher qu'avec une timidité chaste, riait joyeusement des compliments libres, mais sentis, que lui adressait en son langage *ce pauvre ver de terre amoureux d'une étoile.* Il y a bien de l'esprit d'ailleurs dans ce badinage souvent fort émancipé. Scarron ne loue jamais à côté : il connaît son monde, et il sait où il va. Le ton étant donné, il n'y a pas de fausses notes : c'est un grand point. Je ne sais si l'on en pourrait dire autant des consciencieux volumes de M. Cousin sur les grandes dames de ce temps-là.

Mais ce ne sont là que des hors-d'œuvre. Il faut connaître le *burlesque* dans les poëmes de longue haleine, le *Typhon*, le *Virgile travesti*. Bien que le premier soit un ouvrage de pure imagination et que le second soit une parodie, tous deux offrent le même caractère au fond Que Scarron suive un guide ou qu'il invente, son procédé

est uniforme. Il prend un sujet sublime, des personnages nobles, héroïques, divins même, et il leur prête un langage, des sentiments, des actes bas, grossiers ou familiers, le plus éloignés possible de leur nature et du sujet. Du contraste naît le comique. L'Olympe émigre et s'abat en plein Marais, ou même place Maubert. Détails de la vie réelle de chaque jour, plaisanteries à la mode, locutions proverbiales, allusions piquantes, réflexions humoristiques avec une pointe de libertinage et de polissonnerie ; satires à l'adresse de telle ou telle classe de la société, critiques ingénieuses ou sanglantes : rien n'est exclu, tout éclate par saillies. C'est la fantaisie qui le guide et la joyeuse humeur ; la verve le prend et l'entraîne, il ne sait où. Tant qu'elle le pousse, il va bride abattu. Puis il s'arrête et attend un autre assaut. — Revoir, châtier, élaguer le trop touffu, il ne peut être question de cela pour lui. Si son œuvre vaut, c'est par l'exubérance folle. — Telle est la physionomie du genre, voyons les deux modèles.

Typhon ou la Gigantomachie est le récit de la guerre des géants contre les dieux. Sous le mythe transparent, les anciens avaient conservé, mais en l'altérant, la tradition des derniers bouleversements du globe. Les Géants ou Titans n'étaient autre chose que les forces aveugles de la nature qui, dans leur expansion insensée, attaquent et menacent l'ordre universel (*cosmos*, ciel, monde). C'est Zeus, ou Jupiter (c'est-à-dire les hauteurs sereines de l'air), qui abat la révolte des principes inférieurs et rétablit l'ordre. Il va sans dire que cette grande conception, qui ne se retrouve déjà plus dans les poètes anciens, échappe complétement à Scarron. Dans cette lutte colossale des forces de la nature, il ne voit que des êtres mons-

trueux ou ridicules aux prises. Il possède la mythologie conventionnelle de son temps, et il n'a pas de peine à transformer en caricatures les nobles divinités de l'Olympe. Il est évident qu'il y prend un malin plaisir, et son burlesque a une pointe de libertinage; derrière les personnages de la Fable on en devine d'autres. Bien que Jupiter et sa cour sortent vainqueurs de la bataille, ces dieux légitimes et en exercice tournent plus au grotesque que les insurgés. Les fables antiques sont le passe-port des plaisanteries irréligieuses. Le pauvre Jupiter brandit une foudre qui rate toujours. Il lui faut plier bagage à un moment et gagner l'Égypte où lui et ses compagnons ne trouvent sûreté qu'en se déguisant sous les formes les plus étranges. Ils seraient à jamais restés enfouis dans les potagers des bords du Nil sans le secours d'Hercule, ce héros mortel qui triomphe là où les immortels ont échoué.

Boileau, qui traita plus tard le *Typhon* comme on a vu, en goûtait fort les premiers vers, l'annonce du sujet suivie d'une invocation à Mazarin.

Je chante, disait le poète,

> Non le fils de Thétis
> Ni... Ni...
> Tous ces gens-là sont trop petits,
> Et ne vont pas à la ceinture
> De ceux dont j'écris l'aventure.

Le premier chant est le plus original; c'est le récit des événements qui occasionnent la guerre. Typhon, après avoir bien dîné, invite ses frères à jouer aux quilles. Les quilles sont roches longues, la boule, grosse roche carrée. Dans un mouvement brusque, Mimas, un des géants, heurte du pied Typhon qui, furieux, saisit les quilles et

les jette dans les nuées. Elles vont tomber dans la salle à manger de Jupiter, où l'on faisait bombance. La peinture de cette orgie céleste ne manque pas de relief. Voici le portrait de Mars:

Pour Mars, il prenait du pétun (tabac),
Méprisant tout autre parfum;
Car depuis que dans la Hollande
Où sa renommée était grande,
A pétuner il s'était mis,
Comme on fait tout pour ses amis,
Sans cesse ce traîne-rapière
Prenait pétun et buvait bière,
Et de vouloir l'en empêcher
C'était vouloir un sourd prêcher;
Car il n'était pas amiable,
Mais jurait Dieu comme un vrai diable,
Vrai signe qu'il avait été
Nourri comme un enfant gâté.

Jupiter ronflait ayant trop bu. Le fracas le réveille. Il s'écrie :

Dites donc, qu'est-ce qu'il y a?

Et il jure par l'Alcoran,

C'était son serment ordinaire.

Pallas, Momus essaient de le calmer, mais en vain. La vue de sa vaisselle brisée le met hors de lui. Il faudra en acheter d'autre. Qui a fait cela? On ne sait. Fort à point, Apollon, qui avait fini sa course, rentre dans l'Olympe et dénonce les auteurs du dégât. — Jupiter leur expédie Mercure pour aller en son nom laver la tête à Typhon et le sommer de remplacer la vaisselle brisée. Mercure, en vrai laquais, va d'abord se rafraîchir auprès des Muses, puis, la nuit venue, se cache dans un bois de peur des voleurs,

dont il est le patron. Enfin il arrive au lieu où se tenaient les Géants. Il les trouve rassemblés autour d'une forêt qu'ils font flamber pour cuire les grillades de leur souper. L'exorde de Mercure ne manque pas de vivacité.

> Vous n'êtes que des canailles
> Avecque vos riches tailles.

Il conclut en leur enjoignant d'aller de ce pas à Venise acheter des verres pour l'Olympe. Typhon congédie lestement l'ambassadeur.

> Gentil ambassadeur de quilles,
> Croyez-moi, troussez vos guenilles...

Ne poussons pas plus loin l'analyse impossible de cette bouffonnerie. Les livres qui suivent et qui retracent les péripéties de la lutte, sont inférieurs au premier. Il y a des redites et des longueurs, de la monotonie surtout. Mais le succès de l'œuvre s'explique parfaitement. Il n'y avait alors en France rien de moins populaire que l'autorité sous toutes les formes. Ni la dévotion ni la plate soumission n'étaient encore à la mode. On était à la veille de la Fronde, le *Typhon* en fut comme la préface : c'était une Fronde céleste et bouffonne en attendant l'autre. Tout se tient, Scarron n'est pas un accident ; il est venu à son heure, et il a fait l'œuvre que l'on attendait.

Le *Virgile travesti*, qui fut écrit pendant la Fronde, est inachevé. Scarron avait annoncé qu'il en publierait un livre par mois ; il n'en publia que sept et il y mit cinq années. Est-ce fatigue, maladie ? Je croirais volontiers que l'ennui le prit et le dégoûta de cette éternelle mascarade. Si le rire appartient en propre à l'homme, il n'est pas fait pour rire toujours. Lire de suite le *Virgile travesti* me

semble au-dessus des forces humaines : on aimerait encore mieux être condamné à *la Pucelle* de Chapelain. Le défaut essentiel de l'œuvre, c'est que c'est un travestissement, non une parodie. Une parodie pourrait être ingénieuse et piquante. On ne garderait que le cadre de l'épopée, et l'on transformerait les personnages et les événements. Scarron a tout conservé ; seulement il a remplacé le sublime par le trivial, et ridiculisé à la moderne la majesté antique. Il n'y a donc pas de conception générale, pas d'invention d'ensemble, pas d'idée neuve et féconde. Reste le détail. C'est là que Scarron se retrouve. Malgré bien des longueurs et des platitudes, il montre çà et là un sentiment assez vif des beautés et surtout des faiblesses du poème. Dans ce bouffon à outrance il y a un critique d'un goût sûr.

Ce qui manque à l'œuvre de Virgile, on le sait, c'est la force. Il n'a pas l'invention créatrice. L'âge héroïque si violent, si passionné dans Homère, est comme refroidi, mortifié dans l'*Énéide*. Où sont ces héros impétueux, que rien n'arrête ? Énée est-il un fugitif, un chef de bande qui cherche fortune ? Non, c'est un législateur, un prêtre, c'est le pieux Énée ; il n'a pas le *cœur de fer* des héros de ce temps ; il est humain et miséricordieux. Aux assauts de la fortune il répond par des larmes et la résignation. Il ne fallait que forcer un peu le dessin pour arriver à la caricature. Scarron n'y a pas manqué.

> Æneas pleurait comme un veau.
>
> . . . . . .
>
> Je crois vous avoir déjà dit
> Qu'il donnait des pleurs à crédit
> Et qu'il avait le *don des larmes*.

Belle expression, créée par Scarron, et qui est restée.

Énée est beau, Virgile l'assure. Cependant Scarron suppose que sa physionomie doit manquer d'expression. Aussi, lorsque Vénus répand sur son fils les parfums de l'Olympe, elle n'oublie pas une certaine pommade, grâce à laquelle elle

Rafraîchit son teint un peu fade.

Énée est brave; il le faut bien, mais Virgile a tort de le représenter prêt à ferrailler contre les ombres. De là sa mésaventure.

A ce vilain visage-là,
D'Æneas le sang se gela.
Il saisit son fer par la garde.
« Monsieur Æneas, prenez garde,
Dit la Sibylle, ces vilains
Sont corps fantastiques et vains,
Qui découpés ne peuvent être. »
Mais lui qui n'était plus son maître
Alors qu'il avait dégaîné,
Chamailla comme un forcené;
Et pensant fendre une Gorgonne,
Son coup ne rencontrant personne,
Le bon seigneur un peu trop prompt
Donna d'estomac et de front
En terre, aux pieds de la Sibylle,
Qui, comme elle était fort civile,
Sitôt qu'elle le vit tombé,
Jurant en charretier embourbé,
Lui présenta sa patte d'oie.....

Dans les enfers, l'infortuné Phlégyas est condamné à déclamer sans fin la belle maxime : « Apprenez par mon exemple à être juste, et à ne pas mépriser les dieux. »

Cette maxime est bonne et belle,

remarque Scarron,

Mais en enfer à quoi sert-elle?

Il est sans pitié pour les plus touchants anachronismes, les peintures de Carthage, par exemple. L'épisode du cheval de bois lui semble, comme de raison, assez invraisemblable. Le chant harmonieux du cygne ne lui inspire que cette réflexion :

Je crois savoir de bonne part
Qu'un cygne non plus qu'un canard
N'a pas la voix fort agréable.

Le déménagement de Troie et la perte de Créuse qui s'est arrêtée pour *remettre sa jarretière*, sont des passages réussis et qui renferment une critique qui porte. Quant à la description des enfers, c'était une occasion toute naturelle de se venger des gens qu'il n'aimait pas, et il n'a eu garde de la laisser échapper. Ce qu'il déteste par-dessus tout, ce sont les dévots et les hypocrites : sa belle-mère était l'un et l'autre, et il pressentait Mme de Maintenon.

Des gendres, des brus, des dévotes,
C'est-à-dire fausses bigotes,
Qui tiennent que le grimacer
Peut tous les péchés effacer,
Et sans être humble et charitable,
Qu'à Dieu l'on peut être agréable.

Le supplice auquel il les condamne est original, c'est :

De vivre en gens de bien
Sans que personne en sache rien.

Puis, c'est tout un troupeau de damnés qui défilent et où l'on distingue des belle-mères, des tyrans, des intendants (souvenir du gros d'Émery), des larrons, des maltôtiers, des créanciers et même des culs-de-jatte !

Quant aux passages où les beautés du texte semblent

l'avoir vaincu et désarmé sa verve bouffonne, ils sont rares; j'en veux cependant citer un. Les plaintes suprêmes de Didon qui porte déjà sur son front la pâleur de la mort, il n'a pas osé, il n'a pas voulu les profaner; il les a traduites. Le vers de huit syllabes dont il avait fait le vers burlesque obligé, semble se redresser ici et prendre un air grave et ému.

Soleil, qui chauffes l'univers,
Qui tout vois et qui tout regardes
Et par les rayons que tu dardes,
Produis la lumière et le jour,
Vis-tu jamais plus lâche tour?
Junon, qui sais toutes ces choses,
Et qui peut-être me les causes,
Et toi, ténébreuse Hécaté,
Toi qui par mon ordre as été
La nuit aux carrefours hurlée
Et par tes saints noms appelée;
Dames des ténébreux manoirs,
Vengeresses de crimes noirs,
Dieux de la moribonde Élise,
Si la vengeance m'est permise,
Prenez, justes divinités,
Part en mes maux et m'écoutez!

Les autres parties de l'œuvre de Scarron sont des comédies et le *Roman comique*. Il y a de l'esprit, de la verve et beaucoup de licence dans les comédies, mais cela est monotone. Scarron ne sort pas des travestissements. Il transforme les valets en maîtres, procédé dont on a tant usé depuis au théâtre. Sous leurs beaux habits et parmi les gens de bien où ils sont fourvoyés, les drôles restent ce qu'ils sont, avec une pointe de grotesque en sus. Ce n'est cependant pas leur langage et leurs manières qui les trahissent, mais les vices d'habitude qu'on

ne peut dépouiller à volonté. *Don Japhet d'Arménie* est le chef-d'œuvre dramatique de Scarron : c'est une charge réussie.

Le *Roman comique* se lit encore avec plaisir, et il n'est même guère permis de ne pas le connaître. Louis XIV enfant le lisait avec délices, ou plutôt se le faisait lire par le frère de Mme de Motteville. Quand il parut, on commençait à être submergé sous le flot impitoyable des romans nobles et doucereux. Depuis le grand succès de *l'Astrée*, les auteurs ressassaient les mêmes histoires de fade sentimentalité; ils se bornaient à changer les pays et les temps. *Polexandre*, *Pharamond*, *Amaranthe*, *le Grand Cyrus*, en attendant l'éternelle *Clélie*, les héros les plus parfaits, les plus tendres, les plus impossibles; les aventures les plus merveilleuses, les sentiments les plus raffinés : tout un monde de fictions alambiquées s'imposait à cette société légère et frondeuse qui y prenait d'autant plus de plaisir que tout cela ressemblait moins à la réalité. Le fléau de ces œuvres qui n'en finissaient pas, c'étaient les portraits qui ne peignaient personne et les conversations quintessenciées où l'on ne disait rien. Tout cela était froid, lent, vide, noblement, royalement ennuyeux. Tout à coup, parmi ces rois, princes, héros, bergers et bergères enrubannées, Scarron lâche des personnages vivants, contemporains, en chair et en os, tels qu'on en rencontrait à chaque pas. Ceux-là ne sont ni conquérants ni grands seigneurs. Ce sont les parias de la société d'alors, des comédiens; ce qu'ils représentent, c'est la liberté et la fantaisie qui courent les chemins. C'est vers eux que s'est d'abord élancé Molière; c'est de leur vie qu'il a voulu vivre pendant près de quinze ans.

Voilà la troupe en marche. Sur un chariot qui se traîne lentement sont juchées les malles qui contiennent les sceptres et les couronnes des rois avec les manteaux de pourpre et les diamants des princesses, et par-dessus, les actrices, nez au vent et interrogeant l'horizon. Devant le char ou à côté, les acteurs, vêtus moitié en héros, moitié en laquais, vont à pied, armés jusqu'aux dents, prêts à défendre vaillamment l'honneur des dames et la caisse de la troupe. On rit, on chante, on cause, on répète les belles tirades de son rôle. Le soir vient, on presse le pas; on fait enfin une superbe entrée dans la ville ou le bourg qui servira de gîte. On s'arrête devant l'hôtellerie. La population s'assemble. Les godelureaux et hobereaux de l'endroit, écartent le populaire ébahi et se présentent ornés de tous leurs avantages devant les comédiennes qu'ils prétendent éblouir. On organise une représentation sur la place publique, dans une grange, n'importe où. On se déguise avec le premier oripeau venu, et l'on déclame de tout cœur les fureurs d'Hérode. La nuit vient; c'est l'heure des incidents de tout genre. Il y a peu de place dans les auberges et beaucoup de monde. Une seule chambre contient jusqu'à trois et quatre lits, le même lit a souvent plus d'un hôte. Il y a des dormeurs qui se lèvent et qui se trompent de lit en se recouchant; il y a des audacieux qui comptent sur les ténèbres. C'est dans des nuits pareilles que se donne carrière la malice de La Rancune. La Rancune est un comédien parvenu à l'âge où il faut renoncer à la gloire, aux succès de tout genre qu'on a rêvés. Tout cela est apparu un soir, à l'aurore de la vie, quand on s'est trouvé sur les planches à Paris, côte à côte avec Mondory ou Montfleury, le roi du jour; tout cela s'est évanoui : les

années sont venues et la fatigue et la pauvreté et la vie errante, chaque jour plus dure à supporter. La Rancune hait d'une haine noire tout ce qui est jeune, tout ce qui est beau, tout ce qui est heureux. Il est poli, il a des formes exquises, il est hypocrite, il est menteur, il est voleur en un cas pressant. Son bonheur, c'est de tramer sous le voile de l'amitié et du dévouement les plus cruelles perfidies contre ceux qu'il a pris en grippe ou qui doivent l'égayer. Tel est ce pauvre Ragotin, avocat du Mans. Ses prétentions en tout genre sont immenses, sa taille est outrageusement petite; il est galant, grotesque, colère, toujours dupé, toujours bafoué; mais il a le cœur pris, et il quittera tout pour suivre la troupe où brille celle qu'il aime; c'est l'ami intime et le souffre-douleurs de La Rancune. La Rancune lui escroque de l'argent, des dîners, l'embarque dans les plus sottes affaires, et quand le petit homme tombe dans le piége qu'il lui a tendu, La Rancune se précipite à son secours avec le plus touchant empressement. Quant à l'action, elle se déroule lentement et à bâtons rompus. Ici encore, c'est le détail qui est l'important. Cependant les héros du roman sont d'une fort agréable physionomie. Destin, le jeune premier est un acteur très-remarquable; c'est de plus un cavalier accompli et très-amoureux. Les deux comédiennes Angélique et l'Étoile, si charmantes toutes deux que Ragotin ne sait au juste laquelle il aime, et que La Rancune soupire pour l'une d'elles, sont des héroïnes honnêtes, courageuses, qui se font respecter. Après bien des péripéties de tout genre, des enlèvements, des séparations cruelles, des rencontres comiques ou tragiques, le roman finit par un double mariage. Destin et l'Étoile

reprennent dans la société le rang qui leur appartient. Quant à Ragotin, l'auteur ne sachant qu'en faire, le noya d'abord, puis le ressuscita pour allonger de quelques chapitres le roman qui était bien fini.

Il y a quelques années un des premiers écrivains de l'École romantique, M. Théophile Gautier, publia enfin sous le titre du *Capitaine Fracasse* un roman annoncé et attendu depuis longtemps. C'est l'histoire d'un gentilhomme pauvre qui se fait comédien, comme Destin, et qui, après bien des traverses, rentre au manoir de ses pères et épouse celle qu'il aime. — C'est une fort belle étude de couleur locale, avec un vif éclat de descriptions. Il y a même çà et là quelques pages émues. Scarron n'a rien de tout cela; mais il a ce qui manque absolument à M. Théophile Gautier, la simplicité et la gaîté.

LA FONTAINE

La physionomie de La Fontaine. — Ses mœurs, son caractère, sa vie, ses protecteurs et ses amis. — Pourquoi il ne réussit pas à plaire à Louis XIV. — Le poète, ses lectures, sa naïveté, son tour d'imagination. — La Fontaine et Lamartine.

Il y a une biographie de La Fontaine par M. Walckenaer, travail consciencieux, solide, utile à consulter, comme tout ce qu'il a fait, mais un peu fouillis et d'une érudition lourde : le cadre étouffe le portrait. Il est vrai que la physionomie du personnage n'est pas facile à fixer. Le bonhomme naïf, dont on a fait. Dieu sait pourquoi, un

éducateur des enfants, existe seul pour bien des gens. L'autre La Fontaine, le vrai en somme, celui dont il ne faut pas laisser traîner les œuvres complètes, celui qui, près de mourir, écrivait à Maucroix : « Tu sais comme j'ai vécu, » celui-là, on lui a fait grâce en faveur du premier; on suppose même qu'il n'a pas existé. Essayons de n'oublier ni l'un ni l'autre. Est-il bien sûr d'ailleurs qu'il y ait deux hommes en lui?

Il est né en 1621, à Château-Thierry. Il avait donc quarante ans quand commença le règne personnel de Louis XIV. A cet âge, on est ce que l'on sera, on a pris son pli; les modifications qui surviendront, s'il en survient, n'entameront pas le fond. La première jeunesse de La Fontaine s'est épanouie aux environs de la Fronde, dans un temps et dans un milieu assez abandonnés. Les mœurs n'étaient peut-être pas pires qu'elles ne furent sous Louis XIV, mais on se gênait moins. A tous les degrés, depuis les princesses du sang et les grandes dames jusqu'au plus humble rimeur de mazarinades, chacun suit librement sa fantaisie, sans trop se soucier du qu'en dira-t-on. Rien de moins édifiant que la vie privée des deux cardinaux Armand et Jules. Que dire de Retz, cet autre cardinal, après ce qu'il en a dit lui-même? Un des contemporains, un des amis de La Fontaine, Tallemant des Réaux (né en 1619), nous a laissé sur cette curieuse époque, non pas des Mémoires, mais des *Historiettes*, la plupart de haut goût. Dans cette galerie de portraits dessinés d'après nature, La Fontaine n'est pas oublié, et il tient bien sa place parmi les originaux de tout rang et de tout sexe.

Une forte éducation domestique eût pu sans doute con-

tenir une nature très-portée au relâchement et combattre heureusement les influences extérieures; mais cette éducation manqua à La Fontaine. On lui chercha, et il se chercha à lui-même une vocation quelconque, et ne s'en trouva point. Il songea d'abord à se faire moine, comme Rabelais, puis il s'en dégoûta. Son père lui céda sa charge de maître des eaux et forêts, mais ces fonctions assujétissantes ne le retinrent pas longtemps. On le maria, probablement dans l'espérance d'en faire un homme sérieux et posé : il fut le pire des époux, et le plus indifférent des pères, jusque-là, dit-on, qu'il ne reconnut pas un grand garçon qu'on lui présentait et qui n'était autre que son fils. Quant à l'administration de son patrimoine, elle se réduisit pour lui à une série d'aliénations faites au hasard, suivant le caprice ou la nécessité du moment. De bonne heure, il se composa une épitaphe, qui a du moins le mérite de la sincérité.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

Quand il a tout vendu, et que rien ne le rappelle plus à Château-Thierry (sa femme l'en éloignait plutôt), le voilà qui commence au moment où d'ordinaire on fait tout pour en sortir, cette vie de rimeur parasite et bohème qui durera quarante années. Il est pensionné par Fouquet d'abord, dont la disgrâce le toucha sensiblement, et lui a dicté la belle *Élégie aux nymphes de Vaux*. Après Fouquet, il s'attache à la duchesse de Bouillon, cette sé-

sante Mancini, qui ne se consolait pas de n'être pas ıe de France; puis à la duchesse douairière d'Orléans; s à Madame de la Sablière qui le retira chez elle pen- ıt vingt ans; puis à la société du Temple, les Conti, les ıdôme... La liste est longue des protecteurs de La Fon- ıe, car il eut toujours besoin d'être protégé. Il le fut à ois par Mme de Montespan et par Mlle de Fontanges il chantait avec une édifiante impartialité. Mais malgré npressement et la bonhomie qu'il mettait à s'offrir, lgré le charme infini qu'il savait répandre sur les moin- s louanges, il fut toujours tenu à distance par le roi ɔar Mme de Maintenon. Il ne brûla pas le moindre grain ncens en l'honneur de cette prude souveraine; mais -il un poète de ce temps qui ait célébré avec plus de nplaisance les perfections innombrables, infinies de ıis XIV? C'est tantôt la beauté du dieu qui venait d'être résenté en Apollon dans les premiers bosquets de Ver- lles.

L'un et l'autre soleil, unique en son espèce,
Étale aux regardants sa pourpre et sa richesse;
Phébus brille à l'envi du monarque françois;
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix :
Tous deux sont pleins d'éclat, et rayonnants de gloire.

e autre fois, c'est la révocation de l'Édit de Nantes il glorifie à quatre reprises différentes, en prose et en s :

Louis a banni de la France
L'hérétique et très-sotte engeance...

pape avait eu l'impertinence de ne pas admirer ce glo- ıx exploit, La Fontaine lui dit son fait :

Celui-ci véritablement,
N'est envers nous ni Saint ni Père :
Nos soins de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants.

Vendôme, un soldat, avait des scrupules à propos de l'épouvantable incendie du Palatinat; lui, le doux poète, trouve ces exécutions légitimes et naturelles : les Allemands en feraient bien d'autres, s'ils venaient chez nous :

Aurions-nous des hôtes plus doux,
Si l'Allemagne entrait chez nous?

Malgré ce bon vouloir et ces adulations incessantes qui s'épanchent en toute occasion, le roi ne peut vaincre une sorte de répugnance instinctive. Il s'oppose d'abord au choix que l'Académie veut faire de La Fontaine; il le tient toujours à distance. Pourquoi? Parce que La Fontaine est l'homme d'une autre époque, parce qu'il n'a ni la tenue ni la décence extérieure que le roi impose à tout ce qui l'approche. Il y a encore une autre raison : La Fontaine a été protégé par Fouquet, La Fontaine a célébré son bienfaiteur, même tombé sous la main puissante du roi, qui n'oubliait rien et ne pardonnait jamais. De plus, fût-ce hasard ou pente de l'instinct? les protecteurs de La Fontaine conservèrent toujours en face de Louis XIV, une attitude suspecte, je ne sais quoi d'ironique sous les dehors respectueux. Telle fut la duchesse d'Orléans, telle fut la duchesse de Bouillon, qui se montra si ardente dans sa haine contre Racine, le poète favori de la jeune cour; tels furent plus tard les Conti, les Vendôme, les Saint-Évremond, la société du Temple enfin, qui protes-

tait à sa manière contre l'étiquette décente et tant soit peu hypocrite des vingt-cinq dernières années.

Après avoir poussé jusqu'à soixante-dix ans cette vie de protégé, dont sa fierté ne souffrit jamais, La Fontaine se convertit. Il avait été invité à le faire quelques années auparavant par Mme de la Sablière qu'un grand chagrin avait retirée du monde et jetée à Dieu; mais il se trouvait encore trop jeune, et il déclina gracieusement la proposition. Quand la maladie tomba sur lui, quand un confesseur lui fit comprendre ce qu'avait été sa vie et lui parla de l'enfer, il fut pris d'une peur horrible, et se mit à chercher anxieusement les pénitences qui pouvaient le sauver. Il songea de bonne foi à faire vendre au profit des pauvres une édition du moins édifiant de ses ouvrages; il rima le *Dies iræ*, dont son imagination croyait toujours entendre le glas menaçant. Peu de jours avant sa mort, il écrivit à Maucroix la lettre que voici, la dernière qu'il ait écrite :

Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenais, il me prit au milieu de la rue du Chantre une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. Ah! mon cher, mourir n'est rien, mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu? Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'Éternité seront peut-être ouvertes pour moi.

Son confesseur lui avait enfin démontré, à grand renfort d'arguments, l'éternité des peines; il y croyait, il en était épouvanté. La garde qui le veillait, le voyant si anxieux et si naïf, disait : « Dieu n'aura jamais le courage de le damner! »

Mot profond. Si c'est surtout la malice, l'intention criminelle que Dieu punit, jamais pécheur ne fut plus excusable. On ne peut pas dire que La Fontaine ait outragé la morale volontairement, de parti pris; elle lui était, pour ainsi dire, naturellement étrangère. Jamais il n'envisagea les choses de la vie au point de vue du devoir : ce qu'on appelle loi, obligation, semble n'avoir pas existé pour lui. Immoral, il le fut souvent, mais il était encore plutôt *amoral*, si l'on peut parler ainsi. Je ne suis pas bien sûr qu'il ait eu des remords. Quand la conscience est restée muette soixante ans, il est bien difficile qu'elle se mette tout à coup à parler. Il était vieux, malade, fort affaibli, il eut peur. Mais ce sont là des mystères impénétrables : ce que j'ai voulu surtout établir, c'est la complète indifférence morale du personnage. — Elle me semble incontestable, et c'est un des traits saillants de sa physionomie.

Retirons-le de la société des grands seigneurs et voyons-le parmi ses pairs, les gens de lettres. Il a été très-étroitement lié avec Chapelle, Molière, Boileau et Racine, il était de toutes les réunions, de toutes les parties qui se faisaient au cabaret. Seulement Boileau et Racine étaient dans la première fleur de la jeunesse, La Fontaine, lui, avait de quarante-cinq à cinquante ans. Ce qui seyait aux autres, n'était plus guère de mise à cet âge raisonnable. Mais La Fontaine allait naturellement où l'appelaient le plaisir et le sans-gêne. Il était bien un peu le jouet de ces jeunes gens fort malicieux, et il fallait que de temps en temps Molière, qui pénétrait tout, maintînt sa place au bonhomme, malgré les beaux esprits qui se trémoussaient. Quant à lui, il ne s'en apercevait pas, ou ne vou-

lait pas s'en apercevoir. Il se trouvait bien où il était, cela lui suffisait. Durant la liaison de Racine avec la Champmeslé, il était de ces soupers délicieux que Mme de Sévigné appelle des *diableries*. Quand la Champmeslé quitta Racine pour prendre un Clermont-Tonnerre, il en fut encore. On l'invitait pour servir de cible aux plaisanteries du grand seigneur, et La Fontaine exprime le désir d'être encore *honoré de ses niches et de ses brocards*. Là encore, il a tout l'air d'un personnage sans conséquence, avec qui nul ne se gêne. Le mari complaisant de la Champmeslé essaya de tirer du poète quelque chose de plus qu'une matière à quolibets : il le fit collaborer à des pièces qui ne valent rien. C'est dans les premiers temps de cette liaison avec Molière, Boileau et Racine, qu'il leur lut un jour son délicieux roman-poème *les Amours de Psyché*. Les quatre amis y sont représentés sous les noms de Gélaste (Molière), Ariste (Boileau), Acanthe (Racine), Polyphile (La Fontaine). Le passage est charmant; c'est une bonne fortune que d'avoir les silhouettes d'hommes comme ceux-là dessinées par une telle main.

Quatre amis dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie, si leur nombre eût été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencontreraient en leurs chemins diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale n'avaient de voix parmi eux. Ils ado-

raient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leurs sont dues, parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie du siècle et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Polyphile (La Fontaine lui-même) y était le plus sujet. Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne; enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouveraient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre; de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acanthe (Racine) ne manqua pas selon sa coutume de proposer une promenade en quelque lieu hors de la ville, qui fût éloigné et où peu de gens entrassent; on ne les viendrait point interrompre ; ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses. Ces passions qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse se répandaient jusqu'en leurs écrits et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste (Boileau) et Gélaste (Molière), le premier était sérieux, sans être incommode, l'autre était fort gai.

Les années s'écoulèrent; on se sépara, chacun suivit sa voie. On sait ce que devinrent Racine et Boileau, l'un converti et courtisan, l'autre, historiographe, et de plus en plus sévère. Le bonhomme que sa fantaisie menait toujours et qui ne se rangeait guère, fut oublié sans peine, même dans l'*Art poétique*. Évidemment les beaux esprits ne le prenaient pas au sérieux ; peut-être le trouvaient-ils compromettant. Il ne reçut la visite de Racine converti

qu'après s'être converti lui-même, et on peut dire, parce qu'il s'était converti.

Par ses mœurs, ses habitudes, le débraillé de sa vie, il n'est pas des leurs. Il appartient à la famille de ces libres viveurs qui ont pour chefs Régnier, Théophile, Saint-Amant. Ce sont les irréguliers du XVIIe siècle. Il est avec eux, bien au-dessus d'eux, bien au-dessus même de la plupart des réguliers. Tout ce que possèdent les premiers, et ce qui souvent avorte chez eux, il le possède, je veux dire la vivacité, la sensibilité facile, l'imagination, le tour original; il a de plus les qualités que les seconds acquirent péniblement, le goût, la mesure, et cela ne lui coûte rien. Ce qui lui eût coûté, ce qui eût détruit en sa fleur le La Fontaine que nous avons, c'eût été justement de s'enfermer comme ses illustres amis, dans un genre unique et d'y consumer, en l'enchaînant, cette libre fantaisie qui est sa nature même. Il le sentait bien et l'exprimait délicieusement dans cet admirable discours à Mme de la Sablière, joyau fin, près duquel toutes les épîtres de Boileau ne sont que du cuivre ouvragé :

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles :
Je suis chose légère et vole à tout sujet ;
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet,
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours [1].

Que de richesse et de grâce! Chacun alors ne songe qu'à

1. Il avait alors 63 ans. Boileau à cet âge forgeait péniblement son logogriphe sur l'Équivoque.

se créer un petit domaine nettement délimité, et qu'il puisse dire sien; lui, il se laisse aller sans nul pensement où son goût le porte. Est-il sous les cieux chose qu'il ne comprenne et n'aime? Son âme légère vole pour ainsi dire au-devant des objets, les caresse et repart.

J'aime le jeu, les vers, les livres, la musique,
La ville, la campagne, enfin tout. Il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique.

Même variété dans ses lectures. Il se croit bonnement du parti des anciens, parce qu'il goûte Térence et adore Platon, mais il se déclare en même temps,

Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
Chérissant, estimant l'Arioste et le Tasse;

bref, il va dans ses lectures sans règle du nord au midi. Quand il lui plaît d'imiter un modèle d'autrefois, c'est en libre poète, qui va cueillant ses fleurs.

Tâchant de rendre sien cet air d'antiquité.

Le moyen âge ne lui est pas inconnu. S'il ne l'a point étudié directement, il l'a retrouvé avec bonheur transformé, un peu trop galantisé chez les Italiens. Le XVIe siècle, si peu goûté alors, le ravit. Marot et Rabelais, il ne rougit pas de les avouer pour ses maîtres. Il faut y joindre la reine de Navarre. Quant aux écrivains de la génération précédente, il en est deux dont il ne put jamais se déprendre entièrement, d'Urfé, l'auteur de *l'Astrée :*

Étant petit garçon, je lisais son roman,
Et je le lis encore, ayant la barbe grise.

Et l'autre, c'est Voiture, maître Vincent, comme il l'appelle. Le premier a inspiré visiblement plus d'un passage

des *Amours de Psyché;* ce n'est pas la première fois qu'un médiocre ouvrage en suscite un excellent. Le second, qui était dans toute sa fleur de réputation quand La Fontaine avait vingt-cinq à trente ans, pourrait revendiquer l'idée de ces lettres charmantes, moitié prose, moitié vers que l'on demandait de tous les côtés à La Fontaine. Seulement, en adoptant ce badinage délicat, il en a exclu l'affecté et l'alambiqué. Le goût chez lui est toujours en éveil, et tempère les écarts de la fantaisie.

Je pris certain auteur autrefois pour modèle
Il pensa me gâter...

Voilà la mesure... nous sommes avertis. L'homme s'observait peu, le poète savait s'arrêter à temps, ne prenait que l'exquis en toute chose. — Ce qui ne l'attira jamais, ce sont les œuvres grandes et sublimes, belles surtout d'une beauté morale. Il rapprochait saint Augustin et Rabelais. On ne voit pas qu'il ait jamais été touché de Corneille ni de Pascal. Protestants et jansénistes, il mettait tous ces prêcheurs de vertu dans le même sac. *Jansénistes, tristes, moralistes,* il triple la rime quand il lui arrive d'en parler. Ces gens-là sont des rabat-joie; ils attristeraient la vie, si on les écoutait. Il goûterait plutôt encore la philosophie de Descartes : elle parle à l'imagination par certains côtés, elle a une grandeur à laquelle peut atteindre l'intelligence de La Fontaine.

J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour.
Mais si je le voyais là-haut dans son séjour,
Que serait-ce à mes yeux de l'œil de la nature ?
Sa distance me fait juger de sa grandeur,
Sur l'angle et les côtés ma main le détermine;

L'ignorant le croît plat, j'épaissis sa rondeur,
Je le rends immobile et la terre chemine.

Voilà l'étendue, voilà les bornes de cet aimable esprit. On voit la place qu'il devait occuper dans un siècle où la fantaisie et la libre humeur n'étaient pas à la mode. La postérité lui a rendu avec usure ce que les contemporains lui devaient.

Faut-il s'étonner que Boileau n'ait pas réservé la moindre place à La Fontaine dans son *Art poétique?* Ce n'est ni inadvertance ni oubli de la part du législateur du Parnasse. Dans les catalogues consacrés, soit anciens, soit modernes, qu'il avait sous les yeux en composant son ouvrage, il n'a pas trouvé l'indication d'un genre spécial auquel il pût rattacher les productions de son ami. Aristote ni Horace ne mentionnent le conte en vers, ni l'apologue. Les critiques du XVIe et du XVIIe siècles sont également muets sur ce point. A quelle classe appartiennent ces œuvres imprévues qui s'appellent *les Amours de Psyché*, *Adonis*, *la Captivité de saint Malc*, *le Quinquina?* Ce dernier poème rentrerait à la rigueur dans le didactique, malgré l'irrégularité du mètre; mais l'œuvre entière de La Fontaine où la placer [1]? Boileau, homme d'autorité, homme de tradition, Boileau, ennemi né de toute innovation, fanatique admirateur des anciens, pouvait-il admettre au Parnasse un auteur qui n'avait aucun répondant, que nul parmi les illustres d'autrefois n'eût réclamé? Il eût donc fallu imaginer pour lui une place spéciale, reconnaître et proclamer hautement que ce bonhomme, ce rêveur, cet irrégulier était de cette race à part

1. On sait d'ailleurs que Boileau n'a pas donné place au poème didactique dans son *Art poétique*.

qu'on appelle des créateurs? De bonne foi, une telle idée ne pouvait se loger dans un cerveau fait comme celui de Boileau. La Fontaine n'avait rien d'officiel; il ne figura pas sur les cadres. Que Boileau, dans son for intérieur, ait rendu une demi-justice au poète, fort régulier après tout dans son indépendance, c'est ce qui est fort probable; mais de là à une déclaration, à une reconnaissance publique du droit d'innover, il y avait un abîme qu'il ne pouvait essayer de franchir.

J'ai dit que La Fontaine était un créateur : cela a besoin d'être expliqué. Malgré tout le charme qui est en lui, on ne peut le mettre sur la même ligne que ces fiers esprits qui restent isolés sur leurs sommets sublimes, Homère, Eschyle, Pindare, Dante, Shakespeare, Corneille. Il n'est pas de leur famille. Original autant que personne dans l'exécution de son œuvre, il est inférieur en un point : il n'en a pas tiré la matière de son propre fonds. Ses *Contes*, on en sait la provenance; il était, comme il l'avoue, *entêté de Boccace*. Il y a plus : peut-être ce paresseux, ce rêveur ne les eût-il pas écrits, si on ne les lui eût demandés. C'est toujours d'un autre que lui vient l'idée première. La duchesse de Bouillon lui commanda des *contes*, et bien d'autres après elle ; elle lui commanda un poème sur le *quinquina ;* il en fit. Des jansénistes sur qui la male fortune le fit tomber, lui donnèrent pour sujet la *captivité de saint Malc;* il le traita. Les lettres charmantes qu'il écrit à sa femme et à diverses personnes, c'est Chapelle, c'est Voiture qui lui en offrent les premiers modèles. Les *Fables* même, il n'y eut peut-être pas songé s'il n'était né deux jeunes princes, fils et petit-fils de Lous XIV. Mais cette réserve faite, l'originalité dans l'exé-

cution est merveilleuse. Je ne parlerai pas des *Contes*, sujet délicat sur lequel j'aime mieux passer que de répéter les phrases à la fois admiratives et effarouchées qui se trouvent partout. Aussi bien les *Fables* me semblent supérieures.

Le premier recueil parut en 1668. Il avait alors quarante-sept ans, le second en 1671, le troisième et le quatrième en 1678 et 1679, le dernier, charmant encore, mais plus faible que les précédents, en 1694, un an avant la mort de La Fontaine. C'est donc de quarante-sept à cinquante-huit ans qu'il a composé son livre. Ce ne pouvait être une œuvre de jeunesse : il y fallait une certaine maturité, comme le doux rayonnement d'un jour d'automne. Plus jeune, le poète eût été peut-être emporté au delà des limites permises par la vivacité de l'imagination. A cet âge, la source des trésors poétiques toujours aussi abondante, n'a plus de bouillonnements, il est maître de sa richesse; une lumière de raison et de philosophie enjouée l'éclaire déjà sans effrayer ni décourager la muse. Il a vécu, il a cédé au vent de ses inconstantes fantaisies :

> Les pensers amusants, les vagues entretiens.
> Les romans et le jeu...
> Cent autres passions des sages condamnées,
> Ont pris comme à l'envi la fleur de ses années.

L'expérience qu'il a faite des autres et de lui-même ne lui a laissé au cœur ni amertume ni colère, tout au plus un vague regret des biens dissipés, des plaisirs envolés, avec une indulgence douce et abandonnée, une sorte de sympathie universelle pour tout ce qui vit et respire. C'est dans cette œuvre qu'il est tout entier. S'il a pris cette forme, s'il a renouvelé, on peut bien dire créé, ce genre,

c'est que là seulement il pouvait librement mettre au jour, épancher tous les trésors de sa riche nature de poète.

Il a bien, en commençant, l'intention d'être un moraliste comme ses prédécesseurs, Ésope, Phèdre et le sage Pilpay ; mais que d'intentions de ce genre il a eues déjà qui n'ont pas abouti ! Les choses de la morale sont celles qu'il débrouille le plus malaisément. On voit qu'il lui manque le principe essentiel, le fil qui ne permet pas de s'égarer. Il en a bien conscience, et il avoue son incapacité en ce point :

> Quant au principal but qu'Ésope se propose,
> J'y tombe au moins mal que je puis.

Les rigoristes l'ont fort malmené à ce propos, et ont légèrement déclamé : quelle impudence d'oser écrire :

> Le sage dit selon les gens :
> Vive le Roi ! Vive la Ligue !

et bien d'autres abominations. J.-J. Rousseau, si sévère et si injuste envers Molière, n'a eu garde d'épargner La Fontaine. Lamartine, le doux poète, l'amant de l'idéal, n'a pu contenir l'expression de l'antipathie profonde que lui inspirait le fabuliste.

— On me faisait bien apprendre aussi par cœur quelques-unes des fables de La Fontaine ; mais ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page, me rebutaient. D'ailleurs ces histoires d'animaux qui parlent, qui se font des leçons, qui se moquent les uns des autres, qui sont égoïstes, railleurs, avares, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous, me soulevaient le cœur. Les fables de La Fontaine sont plutôt la philosophie dure, froide et égoïste d'un vieillard que la philosophie aimante, généreuse, naïve et bonne d'un enfant. C'est du fiel....

Ces derniers mots sont de trop, les autres aussi du reste; mais ceux-ci passent toute mesure, c'est une fausse note. O poètes, pourquoi voulez-vous être critiques? C'est déroger. Dieu ne vous a point faits pour examiner, étudier, analyser, comprendre, expliquer les œuvres de vos frères, mais pour charmer, consoler, enchanter les hommes. C'est votre lot, tenez-vous-y. Quand vous descendez de vos hauteurs et voulez marcher notre pas, vous trébuchez à chaque instant, et cela nous attriste. Combien plus encore sommes-nous attristés, quand nous vous voyons frapper d'une main légère et cruelle un fils de la muse comme vous, un frère! On vous crierait volontiers, avec le poète de l'*Anthologie*. « O Progné, mélodieuse Progné, « comment peux-tu dévorer cette innocente cigale, un « chanteur comme toi? » Combien on eût étonné Lamartine, si on lui eût montré dans La Fontaine, non pas le méchant, non pas l'artisan de vers *boiteux* et *disloqués* qu'il croyait y voir, mais un interprète comme lui de l'immense et universelle nature! Il n'y a pas si loin qu'on le croirait d'abord de certains passages des *Harmonies*, de *Jocelyn*, de *la Chute d'un Ange*, à tel épilogue de La Fontaine. S'il est vrai que les poètes soient de

Mélodieux échos semés dans l'univers
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts,

celui-là n'était-il pas du nombre des élus, qui a dit :

C'est ainsi que ma muse aux bords d'une onde pure
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que *pensent* sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage,
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.

L'auteur de *la Chute d'un Ange* a un autre langage, mais dit-il autre chose?

Ceux-là fuyant la foule et cherchant les retraites
Ont avec le désert des amitiés secrètes;
Sur les grèves des flots en égarant leurs pas,
Ils *entendent des voix que nous n'entendons pas.*
Ils savent ce que dit l'étoile dans sa course,
La foudre au firmament, le rocher à la source,
La vague au sable d'or qui semble l'assoupir,
Le bulbul à l'aurore et le cœur au soupir.

Les nobles et harmonieux alexandrins! Pourquoi ne puis-je m'empêcher de me réciter encore les vers *boiteux* et *disloqués* de La Fontaine?

C'est ainsi que ma muse aux bords d'une onde pure
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que *pensent* sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature...
Car tout parle dans l'univers;
Il n'est rien qui n'ait son langage.

Tous deux

Ont entendu des voix que nous n'entendons pas.

Non les mêmes, assurément. Celles qui ont frappé l'oreille de Lamartine ont je ne sais quoi de plus éthéré, de plus vague : c'est comme une caresse lointaine, un bercement du cœur. Mais ne se sont-ils pas rencontrés un jour, et Lamartine a-t-il pu l'oublier? Les admirables vers de *Jocelyn* où le poète proteste contre la théorie de l'âme des bêtes, La Fontaine les avait déjà fait entendre à sa manière, sur sa lyre et dans son rhythme à lui. Cette fois encore, ils avaient tous deux entendu des voix que nous n'entendons pas, mais cette fois, c'étaient les mêmes.

Nous voilà bien loin en apparence de la morale dans les *Fables* de La Fontaine. Je dis en apparence, car nous

sommes au cœur même de la question. A l'exemple d'Ésope et de Phèdre, il a bonne intention de prêcher çà et là; mais d'abord telle n'est pas sa vocation, il n'a pas grande autorité en telle matière; ses devanciers ne sont pas non plus des guides bien sûrs, et puis, la nature l'a fait plutôt pour peindre que pour enseigner, plutôt pour montrer ce qui est que pour recommander ce qui devrait être. De toutes les scènes auxquelles il a assisté, scènes tantôt sublimes et imposantes, tantôt odieuses, ridicules, révoltantes, parfois gracieuses, douces: consolantes, une vérité irrésistible s'est dégagée pour lui: c'est que ce n'est ni la justice, ni le droit, ni la raison qui mènent ce monde, que la force y domine, avec ses caprices violents ou sots, que les rois et les grands, lions, tigres, léopards, ours, loups, milans, aigles et autres tyrans, ne songent qu'à manger, pressurer, exploiter les misérables vilains, moutons, lièvres, lapins, rossignols, toute l'innombrable tribu de ceux qui sont nés pour servir de proie; que les uns sont saisis, emportés, dévorés sans *autre forme de procès*, comme le pauvre agneau qui *tète encore sa mère;* que les autres luttent follement et sont brisés, comme le pot de terre qui va heurter le pot de fer; que les autres enfin se sentant de l'intelligence et de l'esprit, courbent l'échine, se font humbles, insinuants, flattent les oppresseurs, les amusent par d'agréables mensonges, dupent leur épaisse vanité, vivent aux dépens d'eux, et, l'occasion s'offrant, prennent leur avantage, les font tomber dans l'abîme et les raillent. Les choses ne se passent guère ainsi entre animaux : la nature les a assujétis à des lois dont ils ne peuvent se départir; mais parmi les humains, n'est-ce pas le train ordinaire des choses?

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde;
L'adroit, le vigilant et le fort sont assis
A la première, et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

Ne plus manger les restes des autres, passer de la seconde table à la première, n'est-ce pas l'occupation où se consument les hommes? Le fameux *combat pour la vie* de Darwin ne le retrouvez-vous pas dans les luttes qui troublent les sociétés humaines? Parmi ceux qui comprennent le spectacle mis sous nos yeux, les uns gémissent, les autres consolent, d'autres déclament et menacent, d'autres se perdent dans des espérances fantastiques d'une idéale et universelle félicité. La Fontaine n'a ressenti ni colère, ni indignation, tout au plus, une pitié passagère, une pointe de dédain contre les grands et les oppresseurs. Au fond, il a su gré à tous ces êtres d'exister, de se montrer à lui, de poser devant lui, pour être jetés dans le drame immense où se jouait sa fantaisie. De là est née la fable,

Cette ample comédie à cent actes divers.

Elle est à la fois tragique et comique, sublime et familière; elle attriste et elle fait rire; elle révolte la conscience et la satisfait; elle est à la fois narration et drame; elle a de plus l'élan lyrique qui emporte et ravit le poète, la confession abandonnée, et d'une grâce inexprimable, le conseil sympathique ou railleur; l'éloquence même, et la plus noble, y jette sa grande voix : où a-t-il trouvé les mâles accents de son *Paysan du Danube*? Et ne semble-t-il pas que celui-là parle au nom des opprimés de tous les temps et de tous les pays? Le langage même de la science la plus exacte et la plus noble, on l'y trouvera. Que reste-t-il de la fameuse théorie de l'âme des bêtes

après la Fable *des Deux rats, le renard et l'œuf?* Mais qui pourrait épuiser l'infinie variété des aspects qui éclatent à chaque page de l'œuvre? S'il y a eu au XVIIe siècle une autre poésie que la poésie dramatique, c'est dans La Fontaine qu'il faut la chercher. Il y en a de plus haute, qui le nie? L'idéal n'est pas là, ni la forte nourriture morale, et l'on comprend que les enfants, les jeunes gens et les femmes n'y trouvent pas grand charme. Plus vieux, on est moins exigeant. Quand l'âme ne monte plus sans effort et d'elle-même vers les sommets, on ne repousse pas la société de cette âme charmante, qui reste à notre niveau et qui exprime si bien ce que nous ne saurions dire. L'extrême variété des mètres,qui choque tant Lamartine, est une grâce de plus. Comment, lui, n'a-t-il pas senti l'art profond et l'habile souplesse du rhythme chez celui de tous nos poètes qui n'a pas de rival en ce genre? Comment eût-il pu rendre la diversité infinie des cadres, des personnages, des situations, s'il avait enfermé sa muse dans le pompeux et monotone alexandrin? Il a des audaces et des surprises délicieuses. Sa phrase poétique est à la fois ample, coulante, et elle a des repos habilement ménagés, avec des reprises soudaines et gracieuses comme un oiseau qui reprend le vol. Il y aurait à ce point de vue toute une étude à faire, je ne puis que l'indiquer ici.

Parmi les contemporains de La Fontaine, le seul qui semble avoir rendu au poète pleine justice, l'avoir compris et senti, c'est Fénelon. Quand il apprit sa mort, n'osant, lui, le précepteur du duc de Bourgogne, déplorer officiellement une telle perte, il écrivit en latin une petite oraison funèbre qu'il donna à traduire à son élève. Ce

n'est qu'un cri de deuil et d'admiration. Comment Lamartine a-t-il oublié ce détail? Et s'il s'en souvenait, comment a-t-il écrit ce qu'il a écrit?

MOLIÈRE

De la sympathie universelle qu'il inspire. — Caractère de l'homme. — L'éducation, la vocation. — Les divers milieux : la province, la ville, la cour. — Ce que Molière doit à Louis XIV. — La composition de l'œuvre, l'action, le comique, le dénouement. — L'au delà dans Molière. — La langue et le style.

Prétendre dire du nouveau à propos de Molière, serait chose dangereuse : tout a été dit et redit. On en publie en ce moment une édition nouvelle, plus complète que toutes les précédentes et accompagnée d'un travail de critique et d'érudition fort estimable [1], je dirai même indispensable pour tout ami de Molière, et quel lecteur n'est son ami? Il y a sans doute encore plus d'un chercheur à l'œuvre. La découverte du *Médecin volant* et de la *Jalousie du barbouillé* a mis les explorateurs en appétit. Si l'on pouvait mettre la main sur une de ces pièces antérieures à l'*Étourdi*, et qu'il improvisait dans les hasards et suivant

1. *Œuvres complètes de Molière*. Nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et augmentée de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un fac-simile, etc., par M. Eugène Despois, 10 volumes in-8°, librairie Hachette et Cie. Cette édition fait partie de la *Collection des grands écrivains de la France*, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut.

les besoins de sa vie errante! L'érudition, s'appliquant à lui, n'est pas seulement curiosité, elle est sympathie. Classiques et romantiques (il y en aura toujours, c'est une question de tempérament) se rencontrent dans l'admiration, bien qu'ils diffèrent dans les motifs : chacun le tire à soi, le réclame pour interprète des idées qui lui sont chères, et insensiblement lui impose la physionomie de son choix. C'est le propre des génies vrais et féconds de suffire aux plus aventureuses interprétations. Hommes de leur temps, ils sont aussi dans une certaine mesure hommes de l'avenir ; aucune formule ne les épuise. On a bientôt fait le tour des idées de Bossuet : on sait d'où il vient et où il va; mais Molière? mais Rabelais? mais Shakespeare?

J'étudierai successivement l'homme, le milieu et l'œuvre. Comme c'est de tous nos auteurs le plus connu, le plus familier à tous, je glisserai rapidement sur les faits, me bornant à mettre en lumière ce que je regarde comme plus particulièrement caractéristique.

Le beau portrait qui est au Louvre, et que l'on a longtemps attribué à Mignard, qui était du reste très-lié avec Molière, le représente dans la force de l'âge, dans le plein épanouissement de son génie, et par là il est bien plus intéressant que le portrait de Molière jeune, qui a été reproduit pas M. Louis Moland en tête de son édition. La figure très-dégagée des flots de cheveux qui sont rejetés négligemment sur les côtés, apparaît et saisit le regard. Sous un front de forme parfaite, des yeux admirables, d'une intensité de vie extraordinaire, avec je ne sais quoi de profond, de triste, de doux dans l'expression. Le nez un peu gros, la lèvre un peu forte, tout l'opposé

de Racine qui avait la lèvre mince et le nez pointu, signe certain d'un vif penchant à la raillerie. C'est le poète comique qui a tous les signes extérieurs de la bonté, de la générosité. L'âme répondait au visage. Nul ne fut meilleur, plus serviable, plus compatissant, plus libéral. C'étaient dons de nature, mais l'expérience et la réflexion y eurent leur part. Cet observateur, ce *contemplateur*, comme l'appelait Boileau, fut d'autant plus indulgent et doux aux hommes qu'il les pratiqua davantage et les connut mieux. Il avait peut-être sur ses semblables moins d'illusions encore que La Rochefoucauld; mais tels qu'ils étaient, il les aimait. Les faiblesses qu'il se sentait et se reprochait, sans pouvoir en guérir, l'inclinaient à la mansuétude. Il n'y a que les hypocrites qu'il n'ait pu s'empêcher de haïr. Ils le lui ont bien rendu. Il était adoré de tous ceux qui l'approchaient, et, comme toutes les natures tristes, il avait de grands besoins d'affection. Dans les rares intervalles de repos et de détente que lui laissait la vie absorbante qu'il avait voulue, il lui eût fallu l'expansion abandonnée, l'âme tout entière se livrant et se soulageant. On sait assez que dans les dix dernières années de sa vie, celles où il en eut le plus besoin, cette joie lui fut refusée. La créature sotte et vaniteuse qu'il s'obstina à aimer si tendrement, aima tout le monde, excepté lui. Ce fut la blessure secrète, empoisonnée que rien ne put guérir, et qu'il fallait cacher sous le rire de Sganarelle. Rien ne le détacha, ni les défauts trop visibles, ni les offenses graves, ni les avertissements de l'âge : il voulut toujours espérer. Lui, le créateur d'Arnolphe et d'Alceste, il crut jusqu'à la mort qu'un miracle se ferait en sa faveur, et qu'il serait aimé parce qu'il méritait de l'être.

— C'était un ami sûr, dévoué, généreux. Il obligea Racine fort jeune encore et à ses débuts ; il joua ses deux premières tragédies, si faibles; il lui donna des conseils, de l'argent même, dit-on. Racine le paya en donnant sa tragédie d'*Alexandre* à une autre troupe et en lui enlevant sa meilleure actrice, Mlle Du Parc. Dans les réunions fort libres qui avaient lieu soit au cabaret, soit à Auteuil, chez Molière, où chez Boileau, rue du Vieux-Colombier, il apparaît comme le chef du chœur, le modérateur enjoué de cette jeunesse un peu turbulente. Il morigène Chapelle, incorrigible buveur ; il fait gravement remettre au lendemain une noyade projetée par ses hôtes qui avaient ce jour-là le vin triste. Sa plus vive sympathie à ce moment est pour La Fontaine, son contemporain (1621), aux dépens de qui s'égaient ces beaux esprits. Qu'ils se trémoussent, ils n'effaceront pas le bonhomme; c'est Molière qui l'a dit. Toute cette jeunesse ne tarda pas à prendre sa volée et oublia quelque peu le comédien. Il ne s'en plaignit jamais : il connaissait les hommes. Boileau lui revint du reste un peu plus tard et s'acquitta dignement envers lui. Il alla chercher Corneille bien vieux déjà et démodé, et le paya comme on n'avait jamais payé aucun auteur, deux mille livres pour *Attila*. Il fit mieux encore, il voulut rappeler à Louis XIV cette grande gloire que l'ombre gagnait ; il demanda au vieux poète les vers de *Psyché*. S'il n'avait pris Corneille, on regretterait qu'il n'eût pas pris La Fontaine, qui avait bien des droits. Sa fermeté, son courage sont attestés par tous les biographes. Il força les officiers de la maison du roi à respecter les droits des comédiens. Il tint bon contre toutes les cabales, et il osa écrire *le Tartuffe* et *Don Juan*. Il y avait

ien des déboires dans cette servitude éclatante que tant le gens lui enviaient. Outre les difficultés de l'existence, es préoccupations incessantes de la responsabilité qui esait sur lui, comme auteur et chef de troupe, il lui allait subir les humiliations innombrables que le préjugé utorisait. La protection de Louis XIV qu'on a tant célé-rée, n'empêchait pas qu'il ne fût hors de l'Église, excom-nunié, et que bien des gens, surtout à la cour, ne vissent n lui qu'un histrion, un amuseur avec qui on n'est pas enu de se gêner. Le roi lui-même ne s'empressa guère le lui faire concéder une sépulture quelconque, et pen-lant cinq années, il le tint en suspens avec son *Tartuffe*. Les calomnies de tout genre (y compris l'accusation d'in-este) pleuvaient sur lui. Dévots et rivaux, jansénistes et jésuites se relayaient, ou s'unissaient pour le déchirer; il était malade, épuisé; ses amis le suppliaient de quitter la scène, de rentrer dans la société des honnêtes gens et lans le repos : il n'écouta rien. Pour lui, il n'y avait pas l'autre vie possible que celle-là. Il se devait à ses cama-rades les comédiens, mais il se devait surtout à son art. Boileau ne comprenait rien à ce qu'il appelait un sot en-êtement. C'est un des secrets du génie. Si l'on ne se lonne tout entier et sans réserve au démon intérieur, on n'est pas digne d'un tel hôte; on a sa place parmi les imateurs, non parmi les créateurs. — Voilà les traits essentiels de sa physionomie et le fond même de sa nature.

Comment s'est-il formé? Par la pratique du théâtre d'a-bord, comme acteur; car, il ne faut pas l'oublier, ce fut là sa première et sa plus impérieuse vocation : il eût plutôt cessé d'écrire que de jouer; par l'observation incessante et

sagace des divers milieux où il vécut, et enfin par l'étude. Le fonds solide de connaissances qu'il acquit au collége et plus tard auprès de Gassendi (notons ce trait : Molière presque seul de ses contemporains ne fut point cartésien) le suivit dans tous les hasards de sa vie, se retrouva toujours. C'est par là qu'il échappa à l'absorption du métier, renouvela sans cesse son intelligence, se maintint sur les sommets de l'art. Dans toute la fougue de la jeunesse, malgré les nécessités de tout genre, les distractions forcées d'une vie errante, il se réserva toujours une heure ou deux par jour pour la lecture et la méditation.

Il est né à Paris, au cœur même de Paris, près des Halles, en 1622, seize ans avant Louis XIV. Son père était valet de chambre tapissier du roi ; sa famille était de bonne bourgeoisie, aisée, et lui fit donner une très-solide éducation. Mais dès l'âge de vingt ans, il fut pris du démon du théâtre et s'échappa. Après une tentative malheureuse à Paris, il se mit à courir la province. De 1645 à 1658 que devint-il ? A peine çà et là quelques fugitives et incertaines indications ; il se montre à Lyon, à Montpellier, à Pezénas, à Béziers, à Nîmes, à Avignon, sans doute aussi dans le Nord, au Mans, où Scarron put le voir, à Rouen, où il vit Corneille. Joyeuses et fécondes années ! C'est l'âge des vives espérances, des amitiés franches. Ces comédiens errants sont plus que des associés, ils forment une véritable famille. Entre eux tout est commun; le succès de l'un est le succès de tous. Plus la société les repousse, plus ils se serrent les uns contre les autres. La troupe pour eux, c'est la patrie, c'est le foyer, c'est l'amour, c'est la gloire rêvée en commun.

Bien puissantes furent ces attaches, puisque la mort seule put les rompre. Mais ce qui le soutint le plus efficacement contre toutes les difficultés de cette vie sans lendemain assuré, ce fut le travail même, la lente et patiente accumulation de richesses qu'il prodigua ensuite si magnifiquement. Comment expliquer cette fécondité merveilleuse des douze dernières années, s'il n'y avait pas eu cette forte préparation antérieure ? La province tient dans l'œuvre de Molière autant de place que la cour et la ville. Elle avait alors singulièrement plus de relief et offrait plus de variétés que de nos jours, où tout ce qui est local tend de plus en plus à se fondre dans la grande uniformité. Les originaux y abondaient, il n'y avait qu'à se baisser pour cueillir les types les plus curieux. Autre avantage inappréciable, les vices, les ridicules, les travers y sont toujours bien plus fortement accusés qu'à Paris. Tout provincial s'étale. Le correctif le plus efficace de la vanité, qui est d'avoir beaucoup de monde au-dessus de soi, manque absolument : chacun se croit et veut être le premier. Pas de mesure non plus; tout est forcé. On dénigre Paris, mais on lui emprunte tout, sauf le goût. Les habits semblent les mêmes et la conversation, et le train de vie; mais la mode gracieuse et charmante sur les bords de la Seine, est tout autre une fois transplantée. Cela était très-sensible surtout à propos du langage, et lui a dicté les *Précieuses ridicules*. Mais il allait bien au delà de ces réalités passagères qui s'affichent. Les provinciaux, si en dehors, lui livraient à nu l'homme même, l'homme de tout temps et de tout pays. Il ne s'arrêta guère à les peindre chez eux et en déshabillé ; il saisit sur le vif les traits essentiels de la nature humaine.

C'est après ces longues pérégrinations et à son arrivée à Paris, (1658), que commence réellement sa vie d'auteur. Il avait alors trente-six ans, âge de forte maturité, assez voisin de la jeunesse pour en conserver encore l'élan, et tempérer l'ardeur par la réflexion. Sa troupe fort bien montée était en bonne situation; un des acteurs, Jacques Béjart, qui mourut alors, laissait vingt-quatre mille écus d'or. Dès les débuts il prit la première place. La nouvelle cour, où se traînait encore Mazarin, l'adopta et lui fit fête. Monsieur, frère unique du roi, se mit en frais de générosité. Il accorda à la nouvelle troupe le droit de s'appeler *Troupe de Monsieur*, et trois cents livres de pension à chaque comédien, qu'ils ne touchèrent jamais. Le roi, un peu plus tard, leur alloua sept mille livres, et Molière reçut en outre une pension de deux mille livres. Si l'on ajoute à cela les recettes de la ville qui furent toujours bonnes, les revenus de Molière s'élèvent à un chiffre fort respectable. Il était certainement le mieux payé de tous les gens de lettres de son temps. C'est à ce propos que certains critiques célèbrent en termes attendris la générosité de Louis XIV. Il est bon de rappeler que la troupe italienne était deux fois plus payée que celle de Molière. Mais ce que l'on admire surtout, ce que l'on exalte, c'est la protection dont le roi ne cessa d'honorer et de couvrir le poète, c'est la noble familiarité avec laquelle il le traita. On rappelle la fameuse anecdote qui traîne partout (depuis quarante ans) et que la peinture et la gravure ont rendue populaire : le roi faisant asseoir Molière à sa table et lui servant lui-même une aile de volaille, pour consoler ce grand homme du mépris des officiers de sa maison qui ne voulaient pas manger avec un histrion. M. Nisard met

gravement cette aile de volaille en pendant avec la poule au pot d'Henri IV. Le malheur est que l'anecdote fut ignorée de tout le monde jusqu'en 1824, époque où parurent les Mémoires de Mme Campan, qui en est l'inventeur : c'était, dit-elle, une tradition dans sa famille. Il faut bien peu connaître l'inflexible étiquette de la cour de Louis XIV ; il faut n'avoir jamais lu les chapitres où Saint-Simon a retracé les moindres détails de la vie de chaque jour du roi, pour accepter une fable aussi invraisemblable. En quoi consista donc cette fameuse protection ? Le roi fit comprendre aux courtisans que Molière était à lui, que Molière était nécessaire à ses plaisirs, et qu'il ne voulait point qu'on le tourmentât. Molière, de son côté, comprit fort bien jusqu'où il pouvait aller dans la peinture des travers et des ridicules des gens de cour. Il ne montra que ce que tout le monde voyait, la fatuité, la présomption, l'impertinence. Quant aux vices, surtout ceux qui sont comme les fruits naturels de la royauté, la servilité, les basses complaisances, l'hypocrisie, ou il ne voulut pas les voir, ou il craignit en les étalant de déplaire au roi. Cette partie de son œuvre est incomplète. La Bruyère, Saint-Simon, Mme de Sévigné elle-même, montrent sous un tout autre jour la noblesse de ce temps. Si modéré qu'il fût, on le trouva encore excessif. C'est alors que le roi intervint, et lui permit de l'égayer aux dépens de certains originaux, le veneur Soyecour par exemple. Quant à l'exécution de son œuvre, Louis XIV ne semble jamais avoir soupçonné qu'une comédie ne s'improvisait pas en vingt-quatre heures. Jeune alors, avide de divertissements de tout genre, il commandait au poète pièces sur pièces. Ce qu'il préférait, c'étaient les pièces à

grand spectacle, avec ballets, machines, mascarades, tout l'attirail de la mythologie sentimentale et adulatrice. Une Naïade qui sortait d'une coquille et le saluait le plus grand roi du monde à vingt-deux ans, le ravissait d'aise. Voilà le prix dont Molière paya la protection du roi, et le droit d'écrire *le Misanthrope*. Il fut en faveur. Cela n'alla pas jusqu'à faire passer d'emblée *le Tartuffe ;* mais Molière jouit pendant quelques années d'une sécurité relative. Les jansénistes, son ancien condisciple, le prince de Conti, Nicole, lancèrent contre le théâtre des anathèmes consciencieux, mais sans écho dans le public. A la cour même, on ne voit pas que les prédicateurs et les évêques aient élevé la voix. Ce n'est que vingt et un ans après la mort de Molière que Bossuet fut saisi d'indignation et fulmina. Le moment était bien choisi : le roi qui se faisait vieux ne voulait plus de théâtre à Versailles, il allait renvoyer les comédiens italiens. Pourquoi Bossuet, qui était à la cour en même temps que Molière, garda-t-il alors le silence? Parce que le roi voulait être libre dans ses plaisirs, et que Bossuet ne songea jamais à déplaire au roi. En résumé, Molière fut avec Scaramouche l'amuseur que Louis XIV préféra. Il tomba des nues lorsque Boileau lui dit un jour que le plus grand poète de son règne, c'était Molière.

La cour était un milieu tout nouveau pour lui. Il sut en tirer ce qu'il pouvait avoir d'utile. Dans le premier compliment qu'il débita devant le roi, il le remercia au nom de ses camarades « d'avoir bien voulu souffrir leurs manières de campagne. » La société polie qu'il eut constamment sous les yeux, influa certainement sur son style et sur la couleur générale de son œuvre. Il apportait de son

long commerce avec la province une certaine rudesse, de la crudité peut-être (il ne s'en dépouilla jamais complétement) ; la conversation des honnêtes gens fit tomber tout cela. Il comprit mieux Térence dont il se rapprocha davantage; il trouva un langage en parfaite harmonie avec un public fin et délicat, qui saisissait les moindres nuances et tenait toujours l'auteur en éveil. Peut-être, à force de s'affiner, se fut-il énervé, s'il n'avait pratiqué que la cour; la ville le sauva. Il se retrouva là sur son véritable terrain, lui bourgeois de Paris, enfant de Paris. Le succès des *Précieuses ridicules* fut essentiellement parisien. Les gens de cour et ce qui restait de l'hôtel de Rambouillet firent la grimace; Chapelain et Ménage se regardèrent ahuris. Une voix s'éleva du parterre et salua d'une vive bienvenue le créateur de la véritable comédie. Voilà les vrais encouragements, les seuls efficaces. Peut-on comparer à ces applaudissements qui éclatent spontanément au sein de la foule, les témoignages de satisfaction contenue d'un monarque qui daigne dire un mot à l'auteur après la représentation? Y avait-il réellement un public à la cour? On consultait le visage du roi, on attendait pour rire qu'il eût souri. Préoccupé, mal disposé, n'apportait-il à la pièce qu'une attention distraite, les spectateurs jugeaient l'œuvre nouvelle mauvaise : il fallait que Molière suppliât le roi de déclarer formellement qu'elle ne lui avait pas déplu. C'est ce qui arriva pour *le Bourgeois gentilhomme*. A Paris, ce n'était pas un seul homme qu'il fallait satisfaire, mais le public tout entier, et quel public! le plus intelligent, le plus impressionnable, le plus exigeant qu'il y eut jamais. Les sympathies de Molière pour le parterre, où sont les vrais juges, se trahissent en

une foule d'endroits. *La Critique de l'École des femmes*, est une satire du goût des courtisans et un hommage rendu à Paris. C'est à la ville qu'il se retrempait, qu'il faisait œuvre de poète. A Fontainebleau, à Chambord, à Saint-Germain, il fallait être autre chose. Par les sujets, les personnages, les mœurs, les caractères, le langage, la comédie est essentiellement bourgeoise. C'est dans la classe moyenne qu'elle prend ses originaux et sa couleur ; par là elle se trouve naturellement de plain-pied avec le public. Si elle essaie de se guinder au-dessus, si elle se pique de plaire surtout aux délicats, elle reste froide et manque son but. A défaut des instincts si sûrs de son génie, l'exemple de Térence était là pour avertir Molière. Ce n'est pas lui qui se fût trouvé satisfait de charmer les Scipions et les Lélius. Il goûtait Térence, mais il ne dédaignait pas Plaute ; et malgré les supplications de Boileau, il ne craignait pas de descendre jusqu'à Tabarin. Quel poète a été plus complet et plus varié ? Y a-t-il dans Shakespeare lui-même un juste équivalent de ces deux chefs-d'œuvre, le *Misanthrope* et *M. de Pourceaugnac ?*..

L'œuvre ainsi éclairée par le dehors s'explique mieux : on en comprend d'abord les divers aspects, la merveilleuse variété; il faut maintenant la saisir dans son fonds même.

Chose étrange! Ce ne fut pas vers la comédie que le premier élan de la vocation entraîna Molière, ce fut vers la tragédie. Il rêva d'abord la gloire d'acteur tragique, et ce ne fut que bien tard qu'averti par les railleries de ses ennemis, il y renonça. D'où vient cette singulière méconnaissance de soi-même? De la vivacité de ses impressions, du sérieux de sa nature. On sait aussi que l'amour tint

toujours une grande place dans sa vie : c'était le ressort ordinaire de la tragédie d'alors. Il lui sembla que le plus bel emploi du génie au théâtre était de rendre ou d'interpréter tous ces orages du sentiment. Ainsi s'explique sa sympathie pour les premières pièces de Racine, faibles, mais tendres. Et lui-même a-t-il jamais renoncé complétement à être l'interprète de la passion? *Don Garcie de Navarre* n'est-il pas une tentative en ce genre? Il y a dans *le Dépit amoureux*, dans *l'École des femmes*, dans *le Misanthrope*, des scènes délicieuses et véhémentes qui remuent le cœur au plus profond, et que lui seul pouvait écrire. Cette note subsista donc, mais l'ensemble de l'œuvre prit décidément et uniquement la couleur de la comédie. Comme tous les nouveaux convertis, il brûla ce qu'il avait adoré. Voici ses adieux à la tragédie : (*Critique de l'École des femmes*, 1662.)

Il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser le destin et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez les héros, vous faites ce que vous voulez : ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance, et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent, et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit pour n'être point blâmé de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres : il y faut plaisanter, et c'est une étrange entreprise que de faire rire les honnêtes gens.

Il en eût pu dire bien davantage pour marquer les diffé-

rences entre les deux genres. Les sujets de la tragédie sont toujours exceptionnels; elle réclame *une action illustre et extraordinaire* (Aristote traduit par Corneille) : événements, personnages, style, tout est au-dessus de nous et loin de nous. Que d'efforts d'imagination pour se transformer en Agamemnon, en Iphigénie, en Oreste! De plus, elle agit par *la terreur* et *la pitié*, sentiments rares en somme dans la vie, et qui ne sont pas ceux que l'homme inspire le plus souvent à l'homme. La comédie est universelle, elle est au vrai niveau de la nature humaine; le ridicule est de tous les temps et de tous les pays. C'est de plus une nécessité pour le poète comique de donner pour cadre à cette peinture générale l'exacte imitation des mœurs de la société où il est placé, de rajeunir, de vivifier le général par le particulier, d'être de son temps et de tous les temps. Mais à quoi bon signaler après lui toutes les difficultés du genre? Comment les a-t-il surmontées? Voilà ce qui importe.

Avant lui, ce qui était en honneur au théâtre, c'étaient les comédies d'intrigue à la mode italienne. C'est une forme de l'art qui a son prix, mais qui est évidemment inférieure à la comédie de caractères, et même à la comédie de mœurs. Sa première innovation porta sur ce point. Il abandonna le *scenario* traditionnel et créa pour les Français du XVIIe siècle une comédie nouvelle, tirée des entrailles mêmes de la société et dans un rapport intime avec elle. De là l'intérêt et la vie. Ce fut sa première innovation : elle est capitale. Le public en comprit bien toute la portée, et ses applaudissements encouragèrent l'auteur à poursuivre. Cette vérité contemporaine ne suffisait pas. Il fallait des *Précieuses ridicules* s'élever jus-

qu'aux *Femmes savantes*, c'est-à-dire concevoir l'œuvre dans son ensemble, la composer, la traduire au dehors sous une forme comique. Voici, si je ne me trompe, la méthode qu'il a suivie. L'idée première se présente à lui : ce sera la peinture d'un vice, d'un défaut, d'un ridicule quelconque. Voilà son premier personnage trouvé : il le placera suivant l'idée qu'il représente dans tel ou tel milieu, dans telle ou telle circonstance qui mettra le mieux en lumière ce qu'il est et ce qu'il doit être. Par exemple, il ne prendra point pour incarner l'avarice un jeune homme, ni un homme pauvre, ni un homme ayant une femme. Il lui donnera des enfants, parce que c'est dans l'intérieur de la famille d'abord et surtout que s'exerce ce vice odieux, qu'il fait ses premières victimes, qu'il trouve ses premiers châtiments. Le personnage principal trouvé, il le fait centre de l'œuvre et groupe autour de lui les personnages secondaires. Ceux-ci ont bien une personnalité propre, un caractère particulier ; mais, à vrai dire, leur principale raison d'être, c'est de mettre en relief, de provoquer à l'expansion le personnage essentiel. Ainsi, de la conception sort naturellement, logiquement, la composition. Art admirable et d'une simplicité parfaite ! Son premier modèle en ce genre, ce fut Térence, qui était lui-même un imitateur fidèle de Ménandre. C'est lui qui le premier introduisit sur la scène romaine ces oppositions de caractères, qui illuminent l'œuvre et enfantent naturellement l'action. L'action n'est pas autre chose en effet que la lutte engagée et conduite avec des péripéties diverses entre le personnage principal, l'homme possédé d'une passion dominante et tyrannique qui veut tout immoler à son égoïsme, et les personnages secondaires qui résistent,

défendent leur liberté. Ici, les incidents extérieurs, les épisodes ne sont plus nécessaires; au contraire, ils seraient un défaut, ils troubleraient la belle unité, l'harmonieux développement du drame : il faut que rien d'étranger ne survienne, que tout ait son origine et son explication dans le développement régulier des caractères. Il y a bien des lenteurs parfois, bien des scènes uniquement remplies de dissertations en partie double; des théories aux prises plutôt que des êtres de chair et d'os : on n'avait pas alors les impatiences et le besoin d'émotions sans cesse renouvelées que nous portons au théâtre. La tragédie de Corneille offrait les mêmes inconvénients, et nul n'y trouvait à redire : les généralités, les abstractions étaient dans le goût du temps; c'était de plus une conséquence forcée de l'absurde unité de temps et de lieu qui bornait à vingt-quatre heures la durée de l'action.

On a souvent critiqué les dénouements de Molière. En général, il ne semble pas s'en préoccuper suffisamment; ils arrivent un peu à la diable et parce qu'il faut bien que la pièce finisse. Il y en a même qui sont d'une invraisemblance choquante, et tout à fait contraire aux règles de l'art, comme l'intervention de l'exempt dans *le Tartuffe*. Je ne sais au juste comment les critiques s'arrangent pour tirer Molière de ce mauvais pas; qu'il me soit permis de hasarder une explication. Le dénouement obligé de toute tragédie est la mort violente d'un des personnages, de toute comédie, c'est un mariage : cela était traditionnel, et subsiste encore de nos jours. Le mariage étant considéré comme un dénouement heureux, il s'en suit que toute comédie devait bien finir. Mais il ne pouvait en être ainsi qu'autant que le personnage principal, celui qui est

le centre même de l'œuvre et le pivot de l'action, ou serait vaincu, ou changerait tout à coup de détermination. C'est lui en effet qui dès les premières scènes apparaît comme le plus sérieux, l'unique obstacle à l'union des deux jeunes gens. Il s'y oppose parce que sa passion dominante, son égoïsme n'y trouve pas sa satisfaction. Le *bourgeois gentilhomme*, l'*avare*, le *malade imaginaire*, la *femme savante*, le *dévot*, repoussent un gendre qui convient à leur fille parce qu'ils veulent un gendre qui leur convienne à eux-mêmes, un noble, un riche, un médecin, un pédant, un dévot. Comment triompher de cette résistance, abattre cette tyrannie? Jetons les yeux sur la société : comment les choses s'y passent-elles? Aujourd'hui, une fille qu'on persécute pour lui faire épouser qui elle n'aime pas, a toujours la ressource de dire non au dernier moment, et la loi la protége, comme elle peut, dès qu'elle a vingt ans, dire oui à qui il lui plaît et sans consulter personne. Il n'en était pas ainsi au XVIIe siècle : il fallait s'incliner ou entrer au couvent. C'est un des côtés les plus sombres de cette société si vantée : à tous les étages le despotisme. Que fera le poète comique? Les règles de son art lui imposent le mariage comme dénouement; mais la réalité qu'il a sous les yeux dément la théorie. Ce n'est pas Orgon, ni M. Jourdain, ni Argant, ni Philaminte qui succombent, ce sont les filles qui sont immolées. Est-il vraisemblable d'ailleurs que dans une lutte si inégale, la victoire appartienne au plus faible? Les parents ont pour eux l'autorité, le droit de la coutume, l'inflexibilité d'un parti pris, l'emportement d'une passion exclusive : la pauvre enfant n'a que ses larmes et ses supplications, bien éloquentes, il est vrai, et qui attendrissent un

moment les barbares; mais enfin le sacrifice s'accomplit. — Entre la loi du genre, qui imposait un dénouement heureux, et la loi sociale, qui en imposait un autre, Molière a dû prendre le premier; mais il l'a pris de si mauvaise grâce, si en rechignant, on peut dire, que l'on voit bien que c'est le second qui lui semble le seul vrai. Ici, le penseur se trahit, et l'œuvre enjouée et légère à la surface, découvre des profondeurs sombres. Il semble que Molière nous crie : « Ne croyez point à ces dénouements heureux : vous voyez bien qu'ils sont invraisemblables, impossibles. Non, l'exempt n'interviendra point pour empêcher la spoliation d'Orgon et l'intrusion de Tartuffe dans la maison qu'il a volée, peut-être même dans le lit de la fille de sa victime : Tartuffe est plus fort qu'Orgon, Tartuffe triomphera. Le feu du ciel ne tombera pas sur don Juan. C'est la vieille légende qui dit cela : don Juan poursuivra en paix le cours de ses scélératesses; seulement il se couvrira du masque de la religion, et après avoir fait peur, il édifiera pour mieux tromper. Le malade imaginaire ne se fera point médecin : c'est une échappatoire bouffonne que j'ai imaginée pour sortir d'embarras : il prendra Diafoirus pour gendre et se fera soigner gratis. Le bourgeois gentilhomme ne sera pas dupe de la farce du mamamouchi : il donnera sa fille à un ami de Dorante, à quelque seigneur ruiné qui le ruinera et se moquera de lui. Ne croyez pas surtout que les adorateurs de Célimène l'abandonnent, indignés de ses manéges de coquetterie : Célimène aura toujours une cour; plus elle sera perfide, plus on voudra lui plaire ; Alceste reviendra le premier se jeter à ses pieds et implorer pardon; le vide ne se fera autour d'elle que quand elle sera vieille et ridée. — La justice n'est

pas de ce monde, la sincérité n'est pas de ce monde : ce sont les forts et les méchants qui dévorent les bons et les faibles. Un poète naîtra peut-être un jour qui osera montrer à la société, la société telle qu'elle est; mais que ce jour est encore éloigné! Je moralise et plaisante comme je peux sur le mariage, qui est tout : dans deux cents ans on moralisera encore, mais on ne plaisantera plus. Vous verrez vos misères face à face, et cela tuera la joie en vous. » — Est-il allé jusque-là? Je ne sais. Qui prétendrait borner l'homme qui a écrit *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *Don Juan?* Depuis deux cents ans la critique tourne et retourne en tous sens ces œuvres étranges et ne peut conclure.

Il y a de l'au delà dans Molière. Sur la méthode, les procédés, le style, pas d'incertitude possible : tout cela apparaît en une belle et franche lumière; mais l'intention morale, la portée définitive de l'œuvre? Serait-ce un pur artiste? Était-il indifférent à l'impression dernière que le spectateur emporte du théâtre? Les déclamateurs, Bossuet, Rousseau ne lui ont pas été indulgents; Fénelon n'ose pas le défendre, mais il admet du moins qu'il ait des défenseurs. Ceux-ci, à leur tour, ne gardent aucune mesure dans leur admiration Molière a tout vu, tout compris, tout deviné. Il n'est pas un progrès moderne dont il n'ait été l'apôtre. Le difficile, c'est de dégager de son œuvre tout cela [1] : le texte n'y prête guère et les interpré-

1. Camille Desmoulins écrivait dans *le Vieux Cordelier :* « Molière, dans *le Misanthrope* a peint en traits sublimes les caractères du républicain et du royaliste. Alceste est un jacobin, Philinte un feuillant achevé. » Prudhomme allait plus loin. Selon lui, Molière, forcé de louer Louis XIV, *faisait ses prologues mauvais et détestables à plaisir. La liberté lui sortait par tous les pores.*

moment les barbares; mais enfin le sacrifice s'accomplit. — Entre la loi du genre, qui imposait un dénouement heureux, et la loi sociale, qui en imposait un autre, Molière a dû prendre le premier; mais il l'a pris de si mauvaise grâce, si en rechignant, on peut dire, que l'on voit bien que c'est le second qui lui semble le seul vrai. Ici, le penseur se trahit, et l'œuvre enjouée et légère à la surface, découvre des profondeurs sombres. Il semble que Molière nous crie : « Ne croyez point à ces dénouements heureux : vous voyez bien qu'ils sont invraisemblables, impossibles. Non, l'exempt n'interviendra point pour empêcher la spoliation d'Orgon et l'intrusion de Tartuffe dans la maison qu'il a volée, peut-être même dans le lit de la fille de sa victime : Tartuffe est plus fort qu'Orgon, Tartuffe triomphera. Le feu du ciel ne tombera pas sur don Juan. C'est la vieille légende qui dit cela : don Juan poursuivra en paix le cours de ses scélératesses; seulement il se couvrira du masque de la religion, et après avoir fait peur, il édifiera pour mieux tromper. Le malade imaginaire ne se fera point médecin : c'est une échappatoire bouffonne que j'ai imaginée pour sortir d'embarras : il prendra Diafoirus pour gendre et se fera soigner gratis. Le bourgeois gentilhomme ne sera pas dupe de la farce du mamamouchi : il donnera sa fille à un ami de Dorante, à quelque seigneur ruiné qui le ruinera et se moquera de lui. Ne croyez pas surtout que les adorateurs de Célimène l'abandonnent, indignés de ses manéges de coquetterie : Célimène aura toujours une cour; plus elle sera perfide, plus on voudra lui plaire ; Alceste reviendra le premier se jeter à ses pieds et implorer pardon; le vide ne se fera autour d'elle que quand elle sera vieille et ridée. — La justice n'est

pas de ce monde, la sincérité n'est pas de ce monde : ce sont les forts et les méchants qui dévorent les bons et les faibles. Un poète naîtra peut-être un jour qui osera montrer à la société, la société telle qu'elle est; mais que ce jour est encore éloigné! Je moralise et plaisante comme je peux sur le mariage, qui est tout : dans deux cents ans on moralisera encore, mais on ne plaisantera plus. Vous verrez vos misères face à face, et cela tuera la joie en vous. » — Est-il allé jusque-là? Je ne sais. Qui prétendrait borner l'homme qui a écrit *le Misanthrope*, *le Tartuffe*, *Don Juan?* Depuis deux cents ans la critique tourne et retourne en tous sens ces œuvres étranges et ne peut conclure.

Il y a de l'au delà dans Molière. Sur la méthode, les procédés, le style, pas d'incertitude possible : tout cela apparaît en une belle et franche lumière; mais l'intention morale, la portée définitive de l'œuvre? Serait-ce un pur artiste? Était-il indifférent à l'impression dernière que le spectateur emporte du théâtre? Les déclamateurs, Bossuet, Rousseau ne lui ont pas été indulgents; Fénelon n'ose pas le défendre, mais il admet du moins qu'il ait des défenseurs. Ceux-ci, à leur tour, ne gardent aucune mesure dans leur admiration Molière a tout vu, tout compris, tout deviné. Il n'est pas un progrès moderne dont il n'ait été l'apôtre. Le difficile, c'est de dégager de son œuvre tout cela [1] : le texte n'y prête guère et les interpré-

1. Camille Desmoulins écrivait dans *le Vieux Cordelier :* « Molière, dans *le Misanthrope* a peint en traits sublimes les caractères du républicain et du royaliste. Alceste est un jacobin, Philinte un feuillant achevé. » Prudhomme allait plus loin. Selon lui, Molière, forcé de louer Louis XIV, *faisait ses prologues mauvais et détestables à plaisir. La liberté lui sortait par tous les pores.*

tations semblent bien aventureuses. Ce n'est pas un réformateur, ni un rêveur. Il est de son temps, c'est-à-dire du siècle le plus étranger qu'il y eût jamais aux problèmes qui allaient violemment être mis à l'ordre du jour, et qui y sont encore. Était-il nécessaire qu'il eût sur ces graves questions (qui n'étaient pas encore soulevées, ne l'oublions pas) une opinion arrêtée? Aucunement. Les révolutions politiques et même sociales ne modifieront guère le fond de la nature humaine. Les décors et les costumes changeront, ce sera toujours le même personnage qui occupera la scène. Il avait donc, même sous la royauté absolue, les éléments essentiels de son œuvre, les mœurs, réalité mobile et passagère, cadre du tableau, les caractères, matière infinie et immuable. Pourquoi aurait-il rêvé autre chose? Il n'avait qu'à montrer ce qui est. Et pourtant! On veut pour un tel esprit un horizon plus large. La scène du pauvre, dans *Don Juan*, le caractère si étrange de don Juan, cette divination de l'avénement de Tartuffe qui rôdait dans l'ombre attendant son heure; ces emportements d'Alceste qui s'insurge contre la société de son temps, ces appels incessants et souvent d'une si pénétrante éloquence à la douceur, à l'humanité; cette sympathie si vive pour les victimes de la tyrannie domestique, ce mépris pour les vicomtes et les marquis fats, désœuvrés, inutiles, et bien d'autres traits encore que chacun découvrira, tout cela n'est pas d'un homme qui ne voit rien au delà de ce qui est. Il est profondément humain, voilà ce qui est incontestable; et peut-on l'être sans haïr et condamner tout ce qui dégrade et désole l'humanité? Parmi ces fléaux, plaçons en première ligne la tyrannie sous toutes ses formes. L'avare, l'entêté de dévotion, le

vaniteux, le pédant, le malade imaginaire, tous ces gens-là tyrans. Ils ne songent qu'à eux, ils vivent de la substance des leurs. A-t-il en vue d'autres tyrannies? En tout cas, il y fait penser.

Conception, composition, action, dénouement, voilà bien les parties principales de l'œuvre; mais le comique? Il est de deux espèces, et on les distinguait soigneusement au XVIIe siècle. Il y avait le comique noble et le comique bas. Ni Boileau, ni La Bruyère, ni Fénelon ne pardonnent à Molière des chefs-d'œuvre comme *les Fourberies de Scapin*, *M. de Pourceaugnac*, *le Médecin malgré lui*. Remercions le grand poète d'avoir eu le courage d'être complet. On lui jetait à la tête Ménandre, Térence. S'il lui eût plu de répondre, il eût riposté par Aristophane, Plaute, nos auteurs de farces du moyen âge, Rabelais, les Italiens, et pourquoi pas Tabarin? La farce est une forme de l'art, et une forme essentiellement française. Les délicats commençaient à ne plus vouloir entendre parler de Scarron et de son école; tout tendait à la noblesse, à la gravité, ces premières étapes de l'hypocrisie finale. Il maintint dans ses droits la vieille gaîté nationale. Ce fut un lien de plus entre lui et ce peuple de Paris qui le protégea contre le goût exclusif de la cour, le retrempa sans cesse. — Quant au comique noble, tout le monde est d'accord à ce sujet. Molière sur ce point est un disciple des anciens, de la grande école, de la vraie. Le comique chez lui n'est point une explosion brusque, une saillie spirituelle; il sort tout naturellement de la peinture des caractères. De la sotte prévention d'Orgon naît l'exclamation : *Le pauvre homme!* Les sordides calculs d'Harpagon créent le *Sans dot!* Tous les personnages de la pièce

se relaient autour du personnage principal pour amener telle situation, engager tel débat qui provoquent le rire. L'unité de comique subsiste, et il y a variété. Purgon, Diafoirus, Toinette, Béralde, Béline, tous gravitent autour de la chaise percée d'Orgon, et le forcent à étaler toutes les faces de son ridicule. Ceux qui flattent la manie du personnage aussi bien que ceux qui la combattent, conspirent à la gaîté de l'œuvre. Mme Jourdain, les professeurs de M. Jourdain, Nicole, Dorimène, le mufti, autant d'aspects plaisants ou bouffons, sous lesquels éclate la sotte vanité du bourgeois. La plus heureuse création en ce genre est celle des servantes. Que de malice et d'esprit dans ces braves filles qui ont tant de dévouement et si peu de respect! Leur bon sens, leur hardiesse, leurs inventions bouffonnes font circuler dans l'œuvre tout entière un courant de joyeuse humeur. Cela est droit, cela est sain, cela soulage et fait rire. Et quelle variété dans les physionomies! Nicole ne ressemble pas à Dorine : il faut pour pénétrer Tartuffe qui s'enveloppe, un regard plus clairvoyant que pour saisir le ridicule de M. Jourdain qui crève les yeux.

Pour la langue, Molière appartient à la grande époque, j'entends celle qui précède le règne de Louis XIV. Ce n'est pas avec Boileau, Racine, La Bruyère, Fénelon qu'il faut le mettre : ses pairs sont Corneille, Retz, Pascal. La comédie, genre inférieur au jugement de Vaugelas, et « où peu de gens s'occupent, » le maintient dans la pure tradition du génie national. Il proteste par son œuvre contre l'épuration à outrance et les délicatesses raffinées qui appauvrissent l'idiome; il rend le droit de cité à une foule

de mots et de tournures expressives que les honnêtes gens s'entendaient pour bannir. Il n'écrit pas pour un certain monde, mais pour tout le monde. Bien des termes et des constructions que l'on renvoyait dédaigneusement au peuple trouvent asile chez lui et conservent leur droit de cité. Fénelon, si libéral cependant en fait de langage, trouvait en lui « des métaphores qui approchent du galimatias. » Mais Fénelon ne fut jamais libéral qu'à la surface ; il s'effarouchait trop aisément. La Bruyère, ce styliste, ne le ménage guère. — « Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme et d'écrire purement. » — Y a-t-il un seul critique au XVIIe siècle qui ait senti ce qu'il y avait de riche, de franc, de vif, de pittoresque dans la langue de Molière? Boileau lui-même faisait bien des réserves. On a rendu un peu plus de justice à son style. Quelle qualité lui manque? Les incorrections même ont je ne sais quel relief qui charme. Netteté, force, variété, mouvement, abondance et sobriété, tout y est. Avec l'esprit et la grâce, il a l'éloquence, et par-dessus tout, le naturel. On peut y revenir sans cesse et à tout âge, on le trouvera toujours vrai et nouveau.

Il manquerait quelque chose à sa gloire, si les Allemands ne l'avaient contestée. — L'illustre Schlegel et son école déclarent ne rien comprendre à Molière. Et lui, qu'eût-il compris à ce qu'ils écrivent? Goethe pensait autrement. Chaque année il relisait Molière : c'était pour lui plus qu'un plaisir, c'était un antidote : cela lui rendait le vrai sens des choses, éclaircissait ses idées.

Les Anglais sont plus équitables. On rapporte qu'un acteur de ce pays, Kemble, étant venu en France en 1800,

fut invité par ses camarades français à un grand dîner. La conversation tomba naturellement sur le théâtre. On passa en revue les époques, les genres et enfin les auteurs. Les Français, en gens bien élevés, payèrent à Shakespeare leur tribut d'hommages. L'un d'eux, cependant, patriote avant tout, lança le nom de Molière. L'acteur anglais répondit froidement : « Molière n'est pas un Français. » Étonnement de tous : « Expliquez-vous. Est-ce que par hasard Molière serait un Anglais? — Pas plus Anglais que Français! — Mais alors? — Je me figure que Dieu, dans sa bonté, voulant donner au genre humain le plaisir de la comédie, créa Molière, et le laissa tomber sur terre, en lui disant : « Homme, va « peindre, amuser, et, si tu peux, corriger tes sembla- « bles. » Il fallait bien qu'il descendît sur quelque point du globe, de ce côté du détroit ou bien de l'autre, ou bien ailleurs. Nous n'avons pas été favorisés; c'est de votre côté qu'il est tombé. Mais il n'est pas plus à vous qu'à personne, il appartient à l'univers. »

Après l'anecdote, dont je ne garantis pas l'authenticité [1], un mot de M. Sainte-Beuve, son jugement définitif. Il suppose un congrès où s'assembleraient les poètes de tous les temps et de tous les pays pour y disputer la palme. — Celui qu'il députerait pour représenter la France, c'est Molière.

1. Elle a pour source M. Auger.

BOSSUET

Bossuet et Louis XIV. Affinités de nature. — L'homme, le courtisan, le précepteur. — L'horizon de Bossuet, ses limites. — L'historien, le politique, le philosophe, le théologien. — L'éloquence de Bossuet. — Ses devanciers et ses contemporains. — Ses procédés de composition et de style.

Bossuet est peut-être de tous les écrivains du XVIIe siècle celui que l'on peut le moins séparer de Louis XIV. Il y avait entre eux une affinité réelle de nature ; tous deux appartiennent à la race des dominateurs. Ils vont devant eux sans regarder à droite ni à gauche et se refusent à comprendre ce qui les gênerait. Dès qu'ils se virent, ils se reconnurent; il se fit entre eux un pacte tacite. Ce que le roi donna fut peu de chose, si on le compare à ce que valait Bossuet et à ce qu'il donna. Pour un tel homme, qu'était-ce qu'un évêché et le stérile honneur d'instruire le dauphin ? Involontairement on rêve pour lui une de ces positions éclatantes qui mettent en lumière toutes les facultés d'un homme. Il l'eût obtenue probablement s'il ne fût pas né dans cette bourgeoisie parlementaire que le roi détestait et qui avait produit Broussel. Bossuet n'en fut pas moins le héraut sonore de la monarchie absolue et de la religion d'État. C'est un rôle qui convenait à sa nature; ses aptitudes et ses inclinations l'y portaient ; l'autorité sous toutes ses formes lui apparut de bonne heure comme le dernier mot de tout, une nécessité, une loi d'en haut. Il en fut l'interprète convaincu

et solennel. Peut-être alla-t-il en quelques occasions plus loin qu'il ne voulait et qu'il ne convenait. Il en porte aujourd'hui la peine; mais une part de responsabilité revient au roi qui exigeait de tous un dévouement sans réserve.

Il y a au Louvre un magnifique portrait de Bossuet par Rigault, une de ses plus belles toiles. Le prélat est en pied et semble marcher vers les spectateurs; sa haute taille se détache des plis d'un vêtement ample qui la rehausse sans l'étreindre et flotte avec une grâce sévère. La main droite qui s'avance est posée sur un livre avec un geste dominateur, comme d'un roi qui saisit son sceptre. L'attitude est d'un homme qui commande. La figure, un peu pleine par le bas, a de la noblesse et de la sérénité. Le front est haut, d'une largeur médiocre; les yeux ne sont pas d'un penseur. L'ensemble est plus magnifique que saisissant; cela sent le portrait officiel, la représentation. Il devait y avoir dans toute sa personne plus d'animation et de vie. Que l'on se retourne et que l'on regarde en face le Richelieu de Philippe de Champagne : modèles et peintres sont évidemment de deux époques bien différentes. Plus sensible encore est l'opposition, si l'on se rappelle l'ardente et mélancolique figure de Pascal, l'homme qui *cherche en gémissant*. Bossuet, lui, a trouvé, et dès le premier jour il s'est assis dans sa certitude et sa sérénité. Tout en lui était ferme, net, arrêté. L'écriture est grande, pleine, droite, régulière; fort peu de ratures et ne portant que sur des détails d'expression. Le fond de la pensée est immuable, le mouvement et la couleur du style naissent avec elle spontanément; à peine çà et là quelques retouches pour l'harmonie de la période. Les manuscrits de Pascal sont de véritables hiéroglyphes :

caractères microscopiques et inégaux, ratures violentes, renvois continuels, tout trahit l'effort douloureux d'un esprit tourmenté.

Il y aurait à refaire une biographie de Bossuet. L'œuvre oratoire du cardinal de Bausset ne subsiste plus que dans les traits essentiels : c'est une oraison funèbre en plusieurs volumes. Les travaux consciencieux de M. Floquet ont le défaut d'appartenir à la même école. Il a paru, il y a trois ans, une étude considérable due à un chanoine de Meaux, M. Réaume [1], et qui a un tout autre caractère. L'auteur est un adversaire déclaré du gallicanisme : cela suffit pour indiquer la nature et la portée des critiques graves qu'il dirige contre l'évêque de Meaux. Quant aux philosophes, ils ont toujours admiré dans Bossuet l'orateur ; on ne peut raisonnablement exiger qu'ils approuvent tous les actes et toute la doctrine de l'homme. Je me bornerai à le suivre dans les principaux actes de sa vie, en choisissant de préférence ceux qui mettent le mieux en évidence le caractère de l'homme et son action.

Il est né à Dijon en 1627, et il est mort à Paris, en quittant Versailles, où il était allé solliciter une dernière faveur de Louis XIV (1704). Il n'a pas assisté aux revers terribles des dernières années, à ces coups répétés de la mort qui frappaient un à un les héritiers du trône, et laissaient le vieux roi debout, isolé dans sa grandeur chancelante, mais toujours digne et majestueux. Il était d'une fa-

1. *Histoire de Jacques Bénigne Bossuet et de ses œuvres* par M. Réaume, chanoine de l'église de Meaux. (Librairie Vivès. 3 vol. in-8°). — Voir une analyse et une appréciation de cet ouvrage dans la *Revue politique* (juin et juillet 1872), par M. Lenient, admirateur très-fervent de Bossuet.

mille parlementaire et d'un pays où fleurit l'éloquence. Il fut de bonne heure voué à l'Église et pourvu dès l'âge de treize ans d'un canonicat. Il lui fallut pour en prendre possession, dépouiller un coadjuteur. Le Parlement, présidé par un oncle de Bossuet rendit sans scrupule l'arrêt nécessaire. Après quelques années passées à Metz, et bien remplies par l'étude, la prédication, la conversion des dissidents, il arriva à Paris en 1659, à peu près au moment où le roi commençait à s'occuper des affaires de l'État. Il prêcha d'abord et avec succès à la ville, en 1659, 1660, 1661, puis au Louvre en 1662. Il avait alors trente-cinq ans. Dès ce moment le roi a les yeux sur lui, et ne l'oubliera plus. En 1667, il le charge de prononcer l'oraison funèbre de la reine mère, puis celle de la reine d'Angleterre, celle de Madame (1669-1670), et le choisit pour précepteur du dauphin. Quels fruits donna cette éducation ? Les critiques admiratifs sont ici embarrassés. En présence des résultats si médiocres, sur qui faire retomber la responsabilité ? L'élève est le fils de Louis XIV et Bossuet est Bossuet. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le maître ne put inspirer au jeune prince le goût de l'étude, qu'il lui en inspira plutôt l'aversion insurmontable, jusque-là qu'il jura qu'une fois libre, il n'ouvrirait jamais un livre, et il tint parole. C'était une nature vulgaire, qui avait peu de ressort et que le joug d'une éducation rigoureuse acheva d'anéantir [1]. Il fut avec sa mère la première victime immolée par l'égoïsme du roi. Un précep-

1. « Son peu de lumières, s'il en eût jamais, s'éteignit sous la rigueur d'une éducation dure et austère, qui donna le dernier poids à sa timidité naturelle, et le dernier degré d'aversion pour toute espèce non pas de travail et d'étude, mais d'amusement d'esprit : en sorte que,

teur doux, tendre, insinuant, tel que fut Fénelon, aurait peut-être dégourdi cette âme épaisse et effarouchée : Bossuet, respectueux et inflexible, n'employa que l'autorité. Il remplissait sa tâche consciencieusement, scrupuleusement, mais quand il avait montré le chemin, il ne regardait plus si l'élève suivait. Les leçons étaient excellentes, mais elles n'arrivaient pas à leur adresse. Les fonctions de ce genre exigent un dépouillement absolu de sa personnalité dont Bossuet était incapable. Il était toujours au-dessus de son élève, jamais à côté de lui ni avec lui. En sa qualité d'orateur et de cartésien, il avait conçu d'une manière abstraite et générale l'éducation d'un prince, futur successeur de Louis XIV. Sur cette donnée vague il se mit à l'œuvre, sans se préoccuper des aptitudes particulières et de la faiblesse du sujet. Il est probable que le dauphin ne lut jamais les livres que composa pour lui son éloquent précepteur, la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, le *Discours sur l'histoire universelle*, la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte*, et il est difficile de lui en avoir quelque reconnaissance.

Quelle fut l'attitude de Bossuet à la cour pendant cette période, la plus brillante et la moins édifiante du règne de Louis XIV? Il n'était pas chargé de la direction de la conscience du roi, mais il était prêtre et évêque. On eut recours à ses offices dans plus d'une circonstance délicate, notamment au fameux jubilé de 1676. S'il ne fut pas complice, il fut trop aisément dupe [1]. Il conduisit

de son aveu, depuis qu'il avait été affranchi des maîtres, il n'avait de sa vie lu que l'article de Paris de la *Gazette de France*, pour y voir les morts et les mariages. » (Saint-Simon).

1. Le grand Arnauld écrivait, après bien des éloges sur l'*Histoire*

intrépidement à l'autel La Vallière la douce victime; il n'osa heurter de front l'altière Montespan. Il n'a pas eu à ce moment, comme Bourdaloue, son sermon sur l'*adultère*. Il est trop certain qu'il ne voulait pas déplaire au roi; on peut admettre aussi qu'il était peu propre à cette diplomatie équivoque où on le fourra. Louis XIV eut dû s'adresser à d'autres. Bossuet avait conscience de l'impuissance où il était de résister aux volontés du roi. A une religieuse, qui lui annonçait qu'elle prierait Dieu pour lui, « Priez-le, dit-il, que je n'aie pas de complaisance pour le monde. » — Son éloquence, sa science, sa docilité connue le désignaient naturellement pour porter la parole dans cette fameuse assemblée du clergé en 1682. Le gallicanisme n'est guère en honneur aujourd'hui : les philosophes et les politiques le condamnent; les nouveaux catholiques l'anathématisent. Il y a vingt ans, le *Sermon sur l'unité de l'Église* était un livre classique en France; il fallait l'analyser et l'admirer aux épreuves de la licence. On est plus sévère aujourd'hui. Toute l'habileté, tous les ménagements étudiés de Bossuet, toute la pompe oratoire disparaissent devant l'évidence du but poursuivi : plaire au roi, même aux dépens de la cour de Rome. Ici, la servilité qui est réelle, essaie de se dissimuler sous une apparente indépendance. On semble redouter un despotisme lointain, imaginaire, pour avoir le droit de

des Variations: « Il y a néanmoins un *verumtamen* dont j'appréhende qu'il n'ait un grand compte à rendre à Dieu, c'est qu'il n'a pas le courage de rien représenter au roi. » — Bossuet disait de M. de Tréville, à qui on le renvoyait pour une affaire : « C'est un homme tout d'une pièce, il n'a point de jointures. » — M. de Tréville, à qui l'on redit le propos, ne put s'empêcher de faire à son tour cette riposte : « Et lui, il n'a point d'os. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. V, p. 303.)

se courber sous une autorité douteuse en principe, mais présente et agissante. Joseph de Maistre, le premier, lança d'ardentes invectives contre l'assemblée de 1682 et son porte-parole. M. Réaume, moins éloquent mais plus autorisé, instruit pièces en mains le procès des coupables. En ce qui concerne Bossuet, sa sentence est terrible. A dater de ce jour, M. Réaume ne voit plus en lui un évêque, ni même un catholique, mais un complice de Louis XIV, un homme qui aurait fabriqué d'avance sur commande les quatre articles qu'on fit ensuite signer à des évêques qui, sur l'ordre du roi, auraient tout signé, *fût-ce l'Alcoran* [1].

Quant à la part que prit Bossuet à la révocation de l'édit de Nantes, M. Réaume ne marchande pas les éloges. Bossuet n'était pas cruel, mais il était inflexible. Sans approuver formellement les horreurs des dragonnades, il lui semblait naturel et légitime que l'on poursuivît par tous les moyens l'extinction de l'hérésie. Il avait, à plusieurs reprises et avec cette triomphante logique que l'on connaît, battu en brèche les fondements mêmes du protestantisme; mais qu'était-ce que ces arguments auprès de ceux qu'employèrent un Louvois, un Le Tellier? Il entonna lui aussi le chant de triomphe. En dehors de ces manifestations officielles toujours un peu suspectes, il écrivait à Nicole :

Triste état de la France, lorsqu'elle était obligée de nourrir et de tolérer sous le nom de réformés, tant de sociniens cachés,

1. Pourquoi le style de M. Réaume, homme sérieux et convaincu, n'a-t-il pas plus de naturel et de simplicité ? « Cette malheureuse déclaration fut pour Bossuet comme la tunique de Déjanire : à peine l'eut-il endossé, qu'elle devint un fléau dont il brûla jusqu'à la fin de sa vie. »

tant de gens sans religion (!), et qui ne songeaient, de l'aveu même d'un ministre, qu'à renverser le christianisme. Je ne veux point raisonner sur ce qui s'est passé en politique raffiné; j'adore avec vous les desseins de Dieu qui a voulu révéler par la dispersion de nos protestants ce mystère d'iniquité et *purger la France de ces monstres.*

Il a raison de dire *qu'il ne raisonne pas en politique raffiné.*

Les vingt dernières années de sa vie furent remplies par sa lutte contre le quiétisme et contre les casuistes, par l'administration de son diocèse, et enfin par des démarches incessantes à la cour pour obtenir que son neveu, sujet indigne à tous égards, lui succédât. Il garda jusqu'au bout cette vigueur d'esprit et de langage qui est son attribut essentiel, mais il n'en fit pas toujours le meilleur usage. Dans sa querelle avec Fénelon, il montra une animosité et une violence qui n'excluaient pas la ruse. Ici encore, il fut l'associé de Louis XIV, qui haïssait ce bel esprit chimérique et révolutionnaire. Le succès si éclatant, et qu'il dut constater lui-même, de l'éducation du duc de Bourgogne, faisait un cruel contraste avec l'œuvre manquée de Bossuet. La faveur croissante et envahissante de Fénelon, les séductions de sa personne qui troublaient jusqu'à Mme de Maintenon; les appuis considérables qu'il avait à la cour, l'ardente affection que lui montrait son élève, tout irritait le roi et devait rendre Bossuet impitoyable. Il le fut jusqu'à rédiger lui-même pour le roi la sommation la plus irrégulière et la plus insolente au pape à l'effet de condamner sans retard la doctrine suspecte. Tant de services rendus, un dévouement si constant et rendu souvent si difficile, ne reçurent pas la récompense que Bossuet souhaitait le plus vivement. On

le vit âgé de soixante-quinze ans, malade, épuisé, se traîner dans les antichambres de Versailles, implorer l'appui de tous, importuner de ses prières Mme de Maintenon, et n'obtenir qu'un refus sec avec l'ordre de s'éloigner. La vue des vieillards et des mourants était désagréable au roi, bien décidé d'ailleurs à ne pas accorder à l'abbé Bossuet la succession de son oncle. Ce fut la dernière et la plus vive préoccupation de l'évêque; elle lui fit oublier dans son testament les serviteurs de sa maison et les pauvres [1]. — Tel fut l'homme, voyons l'écrivain.

Il y a deux grandes familles d'esprits : les créateurs, qui occupent les sommets, découvrent et annoncent les horizons nouveaux, apportent au monde des vérités ou des idées inconnues : tels sont Descartes, Pascal, Corneille lui-même, qui a trouvé et mis en œuvre le plus noble ressort tragique. Peut-on ranger Bossuet parmi eux? N'appartient-il pas plutôt à cette classe d'esprits remarquables qui se tiennent à mi-côte pour ainsi dire? Dans le vaste champ de l'intelligence, il n'y a pas un domaine qui soit bien à lui, dont il ait pris par droit de génie pleine et incontestable possession. Ce qu'il y a d'éminent en lui et de tout à fait supérieur, c'est la forme; c'est un artiste incomparable. Écartons les magnificences de son langage, la puissance de sa dialectique, le mouvement impétueux de son style, tout ce qui est extérieur, pour ainsi dire, qu'y a-t-il au fond? Des idées connues déjà et généralement acceptées, des lieux communs revêtus d'une splendeur merveilleuse. C'est le sublime orateur des idées com-

1. Voir sur les derniers temps de la vie de Bossuet le *Journal de l'abbé Ledieu*. — Jamais le mot : il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, ne fut plus vrai.

munes, a dit M. de Rémusat. Mais ce serait le réduire et l'amoindrir injustement, si l'on ne signalait en même temps l'emploi si varié et si riche qu'il fit de ses dons naturels. C'est à la fois un politique, un philosophe, un historien, un théologien, mais c'est partout et avant tout un orateur.

Le politique en lui est ce qu'il y a de plus médiocre. Bien que nourri de la pure moelle de l'antiquité républicaine, il n'a jamais rien voulu admettre en dehors de la royauté absolue. Il la trouva établie et, à ce qu'il semblait, très-solidement établie : il démontra que cette forme de gouvernement était la seule légitime, qu'elle était directement instituée de Dieu, que les rois n'étaient responsables qu'envers Dieu. A sa voix, le despotisme, descendit du ciel sur la terre, et fut consacré. Il était de son temps, dira-t-on, et telle était alors l'opinion, la foi universelle. Retz pensait-il ainsi ? Ne nous a-t-il pas laissé un témoignage irrécusable de ses doutes, de ses recherches, de ses convictions à ce sujet ? N'a-t-on pas le droit d'exiger des esprits supérieurs une intelligence plus haute, plus d'ouverture? N'est-ce pas faire injure à Bossuet que de vouloir le ramener au niveau commun, l'emprisonner dans la réalité du moment, le condamner à ne rien voir, à ne rien soupçonner en dehors et au delà ? Et pourtant que d'avertissements lui vinrent de l'extérieur ? Il eut à rechercher les causes de la révolution d'Angleterre qui fit monter Charles Ier sur l'échafaud ; il ne vit dans ce grand mouvement qu'une leçon de Dieu aux rois pour les instruire à ne pas ébranler les fondements de la religion. La seconde révolution de 1688 eut dû lui ouvrir les yeux : il les ferma plus obstinément que jamais à l'évidence. Dans

la lutte qu'il engagea contre Jurieu, celui-ci fit sonner à ses oreilles des vérités qui sont aujourd'hui banales : il cria au blasphème, au sacrilége. L'idée que le peuple possédait en propre la souveraineté, que la royauté n'était fondée que sur une délégation, qu'elle était un contrat qui liait les deux parties, le transportait d'indignation; et il signalait à l'Europe les périls d'une doctrine abominable qui ébranlait tous les trônes. Dans sa passion de l'autorité, il allait jusqu'à prouver la légitimité de l'esclavage, institution divine selon lui. Le vainqueur ayant le droit d'exterminer le vaincu, s'il le conservait (*servatus, servus*), il était juste et naturel qu'il en fît sa chose. De quoi pouvait se plaindre celui qui avait perdu le droit de vivre? Cette intrépidité dans les assertions les plus étranges confond. La bonne foi de Bossuet n'est pas douteuse, mais il y a là une sorte d'aveuglement systématique. Les vices et les dangers du pouvoir absolu n'étaient pas une chimère : Fénelon les voyait et les condamnait; Vauban, Bois-Guilbert, Saint-Simon, Boulainvilliers cherchaient le remède. Il y eut un moment où Louis XIV lui-même songea à faire appel à la nation. « La machine était détraquée » ; il était urgent de réparer ou de changer les ressorts; tout le monde le sentait. Bossuet mourut dans la sécurité la plus absolue. Théoricien de l'immobilité, il ne cessa un instant de croire à l'éternité d'un édifice dont les fondements chancelaient.

L'histoire touche à la politique, mais combien divers et incertains sont les enseignements à tirer du passé! On ne pouvait attendre de Bossuet qu'il s'enfermât dans une époque, dans un pays déterminés, qu'il soumît à un contrôle sévère et minutieux les documents, qu'il fît en un

mot œuvre d'érudit et de savant. Le XVIIe siècle n'a rien fait pour l'histoire, et le génie oratoire de Bossuet répugnait à un travail de ce genre. Mais on revendique pour lui l'honneur d'avoir créé parmi nous la philosophie de l'histoire. Il faut admirer l'ordonnance et la belle exécution du *Discours sur l'histoire universelle*, mais le moyen d'admettre le point de départ et les conclusions de l'auteur? L'établissement du christianisme est un fait considérable, ce n'est pas le fait unique auquel tous les autres doivent être subordonnés. Les cadres où se meut l'humanité sont plus vastes que ceux où Bossuet l'enferme. De quel droit supprimer ces antiques civilisations de l'Inde et de la Chine? Est-il possible de ne tenir aucun compte de ces faits d'une importance capitale qu'on appelle le Mahométisme et la Réforme? Ce ne sont pas là de simples omissions. La doctrine qui laisse en dehors des événements d'une telle signification, est par cela même entachée d'inexactitude et compromise dans ses principes les plus essentiels. Mais cette doctrine elle-même, si incomplète et si étroite qu'elle soit, appartient-elle en propre à Bossuet? Elle est déjà en germe dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin; Salvien lui a donné dans son livre du *Gouvernement de Dieu* des développements nouveaux. Balzac lui-même, que Bossuet a beaucoup lu, a écrit de fort belles pages sur les conseils de la divine Providence et l'action de Dieu dans les choses humaines. C'est lui qui, parlant des grands drames qui se jouent dans le monde, a trouvé cette antithèse, si souvent retournée par Bossuet : « Les hommes sont les acteurs, Dieu est le poète. » — Enfin Pascal, un des écrivains que Bossuet a le plus étudiés, lui traçait pour ainsi dire les cadres de

son ouvrage dans cette phrase des *Pensées*, qui fût peut-être devenue un beau livre :

Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile!

Tout le *Discours sur l'histoire universelle* est là. — Ce qui est bien à Bossuet, l'idée à laquelle il revient sans cesse, c'est l'alliance du trône et de l'autel, c'est le devoir imposé aux rois de mettre leur puissance au service de l'Église. « Pourquoi commandent les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi? » On sait où mène cette théorie aussi fausse que barbare et que la conscience du genre humain a condamnée.

Bossuet est-il plus original dans les spéculations philosophiques proprement dites? A ceux qui le prétendraient on pourrait demander ce que vaut exactement le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, si l'on en retire tout ce qui appartient à Descartes. Bossuet invoque sans cesse l'autorité de saint Augustin et celle de saint Thomas, il ne nomme jamais Descartes [1]. Pourquoi? Parce que la philosophie de Descartes avait été mise à l'index dès 1665, parce qu'un ordre du roi interdisait de l'enseigner dans l'Université (1671). Bossuet est donc cartésien, mais cartésien prudent et réservé. Au fond, il n'a pas le goût des recherches philosophiques, toujours dangereuses pour la foi et inutiles. Dieu n'a-t-il pas lui-même enseigné aux hommes ce qu'ils doivent croire et pratiquer? Que faut-il de plus? Tous ces philosophes, tous ces poètes, tous ces artistes, tous ces savants, sont des créatures

1. Il le nomme une fois, à propos de la question de l'âme des bêtes, qui défrayait toutes les conversations.

vaines, qui cherchent en dehors de la religion des satisfactions creuses et funestes. C'est la gloire qu'elles ont en vue; c'est l'orgueil et la concupiscence qui les échauffent. Les sciences et les arts ne doivent avoir d'autre objet que la démonstration et la décoration des vérités divines. — Tout le reste n'est que vanité et aveuglement d'esprit.

Si le philosophe est borné, le théologien est resté grand. La Bruyère le saluait de son vivant du titre glorieux de Père de l'Église. C'est Bossuet qui porte la parole dans toutes les circonstances solennelles. Il est à la tête du mouvement religieux de son temps. Sa science était solide; il était doué d'un rare bon sens, qui le tenait naturellement en garde contre les entraînements de l'imagination et de la sensibilité; et il n'était pas possédé de cet impérieux besoin de sonder, d'épuiser les problèmes qui fit le supplice et le génie de Pascal. Il mesurait l'abîme et s'arrêtait. Par bien des points, le jansénisme si élevé, si pur, lui était sympathique; il avait pour ses plus illustres représentants une estime particulière; il s'associa avec empressement à eux dans la campagne dirigée contre les protestants; mais la solution terrible, inhumaine, qu'ils prétendaient donner au problème de la grâce ne pouvait agréer à son esprit. Il maintenait les deux termes, liberté humaine, prédestination, réservant à Dieu seul la conciliation supérieure et définitive. Quand on l'interrogeait à ce sujet, il recommandait de ne pas sonder cet abîme : c'était le seul moyen d'éviter le désespoir ou l'orgueil. — Sage précepte, mais quoi! il n'est pas à l'adresse des Pascal. Il y a des natures que l'inconnu et le péril attirent et fascinent. — Il porta dans sa lutte contre le quiétisme

la même fermeté de bon sens, avec plus d'âpreté, parce qu'il rencontrait sur ce terrain Fénelon, la nature la plus opposée en tout à la sienne. Est-il vrai, comme l'assure celui-ci, que Bossuet n'eût jamais lu les mystiques, qu'il ne connût ni Molinos, ni François de Sales? Il avait peu de goût pour ces raffinements d'une piété maladive. Il pouvait comprendre les ravissements d'une imagination possédée d'un objet divin : il l'a montré dans ses *Élévations*, et souvent son éloquence n'est qu'une peinture éclatante des choses supérieures : il les rend visibles et sensibles ; mais qu'il y a loin de ces contemplations sublimes à cet anéantissement extatique où l'âme du quiétiste aspire à se plonger? Que devient l'activité humaine?

L'amour qui n'agit point est-ce un amour sincère?

La cour de Rome, qui avait un faible pour Fénelon, et qui gardait quelque rancune à l'orateur de 1682, dut cependant lui donner raison. Elle le fit de mauvaise grâce et en ajoutant ce correctif : « L'archevêque de Cambrai a erré par excès d'amour de Dieu ; l'évêque de Meaux a péché par défaut d'amour du prochain. »

Ses sympathies pour les jansénistes expliquent la véhémence avec laquelle il poursuivit les casuistes et emporta enfin leur condamnation dans l'assemblée de 1700. Il n'est pas légitime de supposer, comme l'a fait M. Réaume, qu'il fut sans le savoir l'instrument des rancunes vivaces de Port-Royal contre les jésuites, qu'on le séduisit et le lança en avant. Il n'était pas homme à subir si aisément des influences étrangères et suspectes. Sa nature droite et ferme, ce besoin impérieux de clarté qu'il portait en toute chose, suffisent pour expliquer ses sévérités contre

des doctrines dont le moindre défaut est l'équivoque et la tortuosité. Il flétrit hautement ce qu'il appelait des *prévarications*, des *erreurs monstrueuses*, des *ordures*. L'ombre de Pascal dut en tressaillir de joie.

C'est au protestantisme qu'il livra les plus rudes combats. Il avait commencé la lutte bien avant la révocation de l'édit de Nantes; il la continua longtemps après, et mourut avec la conviction que la ruine de l'hérésie était consommée ou imminente. Tout semblait autoriser cette croyance, que partageaient la plupart des contemporains. Aujourd'hui encore, bien des critiques n'hésitent pas à parler des triomphes de Bossuet sur Jurieu; le livre des *Variations* leur semble le dernier mot de la science théologique, et un incomparable monument d'éloquence. On admire surtout la forte composition de l'ouvrage fondé tout entier sur un principe unique, sur un axiome indiscutable : la vérité est une, l'erreur est multiple. L'Église catholique n'a jamais varié dans sa foi, donc elle possède la vérité; les Églises dissidentes professent sur les points les plus importants des opinions diverses ou contradictoires : donc elles sont dans le faux. Il y a plus, n'ayant pas un foyer commun, un corps de doctrines arrêtées, elles sont fatalement vouées aux fantaisies individuelles, à l'anarchie, à la dissolution. Le temps n'a pas justifié les prédictions de Bossuet. Non-seulement le protestantisme n'est pas mort; mais depuis deux cents ans quels progrès n'a-t-il pas faits? Les nations qui l'ont adopté semblent plus jeunes et plus vivantes que les autres. Une expérience récente et douloureuse pèse sur nous. Jetons les yeux sur l'Amérique. Est-ce au nord ou au midi qu'est la décadence? Il se trompait donc, et s'enchantait lui-

même des admirables déductions d'une éloquence dominatrice. Cependant ne pouvait-il accorder quelque attention aux judicieuses observations qui lui venaient d'hommes comme Basnage, Jurieu, Burnet? Burnet disait :

Quand tout ce que dit M. de Meaux serait vrai, quand il aurait bien prouvé les variations de nos églises, il n'aurait gagné que ce que nous lui accordons sans qu'il se donne la peine de le prouver : c'est que nous ne sommes ni inspirés, ni infaillibles, nous n'y aspirâmes jamais... Il sera même plus facile de montrer qu'ils devaient avoir varié que de prouver qu'ils l'ont fait et qu'ils sont blâmables en cela.

Paroles graves et profondes. Liberté dans la foi, expansion infinie, illimitée du sentiment religieux; le christianisme déclaré hautement assez riche de son propre fonds pour alimenter toutes les Églises qui se réclament de lui! Chez qui se trouvent la largeur dans les conceptions, la divination des besoins nouveaux de l'humanité?

En quoi consiste donc la supériorité de Bossuet? C'est un homme éloquent. Il l'est de nature, involontairement pour ainsi dire ; et il n'y a pas un procédé de l'art qui ne lui soit connu et familier. Nous ne savons au juste ce qu'était en lui l'action; les témoignages à ce sujet sont vagues : on sait du moins qu'il avait tous les avantages extérieurs qui frappent un auditoire, haute taille, physionomie noble, organe sonore, diction riche et abondante. Il imposait. S'il ne remporta aucun de ces triomphes oratoires qui sont une date, comme la fameuse péroraison du sermon de Massillon *Sur le petit nombre des élus;* c'est qu'il avait plus de majesté que de chaleur, plus de force que d'onction. On le sentait trop au-dessus

de soi, pour ainsi dire, pas assez à côté. Ce n'était pas le *compagnon de servitude*, le σύνδουλος qui apparaît toujours en saint Jean Chrysostome; ce n'était même pas ce prédicateur atteint le premier et troublé des vérités redoutables qu'il enseigne, *ne séparant point son sort du nôtre, et se mettant dans la même disposition où il souhaite que nous entrions* (Massillon); ce n'était pas non plus ce pénétrant et infatigable scrutateur des replis les plus secrets du cœur humain, qui met le doigt sur la plaie vive, arrache un cri de douleur et l'aveu du mal : Bossuet frappait l'imagination, ébranlait l'entendement; il semble avoir dédaigné de remuer le cœur. Il a l'accent, et l'on devine le geste impérieux du prophète.

L'orateur n'est ni un chercheur ni un créateur, ou s'il crée, il ne crée que des formes. C'est du dehors qu'il reçoit la matière de son œuvre : elle ne naît pas spontanément en lui, elle n'est pas lui. Il faut à Démosthène un Eschine et un Philippe, à Cicéron un Catilina et un Antoine, à Mirabeau la banqueroute ou l'abbé Maury. De plus, l'œuvre oratoire est absolument inséparable des lieux et des témoins devant lesquels elle se produit : c'est au public qu'elle appartient, c'est pour lui qu'elle apparaît. Plus l'auditoire est nombreux, plus l'intérêt en jeu est pressant, plus l'orateur est fort. Cette multitude qu'il faut convaincre et entraîner, fournit elle-même les stimulants les plus énergiques à celui qui va la dompter. Les passions qu'il sent frémissantes autour de lui, elles entrent en lui, elles s'y amassent, elles le mettent au niveau de la foule, de plain-pied avec elle, en communication directe et brûlante. Le philosophe, le poète, l'artiste cherchent les solitudes et le silence. C'est là que se cachent

ces immortelles à la face divine, la vérité, la beauté. — L'orateur fait le siége de la raison; il l'attaque, il la force de se rendre. Il emploie contre elle ses propres armes, la puissante et efficace dialectique. Il sait les chemins qu'aime à suivre l'intelligence, les temps d'arrêt qu'elle se ménage, le but où elle tend, la démonstration claire et irréfragable qu'il lui faut. Il sait en outre que la sensibilité a ses droits; qu'elle aussi il faut l'attaquer et la vaincre. Le raisonnement d'abord pour éclairer, attirer doucement à sa suite, puis les coups vifs et pressés, les peintures expressives, dramatiques; l'idée apparaissant tout à coup revêtue de la splendeur de l'imge, éblouissante; la vérité devenue présente, impérieuse. Des ombres du passé, des faits les plus insignifiants en apparence, la voilà qui se dégage; les moindres détails de lieu, de temps, de circonstances sont évoqués, vivifiés, et forment un cortége splendide à la dominatrice qui s'avance. Quel enivrement de se sentir une force telle? Y a-t-il volupté humaine comparable à celle-là?

Dialectique, imagination oratoire, voilà l'éloquence de Bossuet. Un rhéteur ancien eût été embarrassé pour lui attribuer la connaissance des mœurs et l'art d'exciter les passions, l'*ithos* et le *pathos*. Quels sont les chefs-d'œuvre oratoires que l'on cite toujours? Les *Oraisons funèbres*, le *Discours sur l'histoire universelle*, les *Maximes et réflexions sur la comédie*, le *Traité de la concupiscence* en certains endroits. Les *Sermons*, dont la critique s'est fort occupée dans ces dernières années, n'ont pas été justement appréciés par les contemporains, et sont surfaits de nos jours. Quel est le caractère dominant, la couleur de ces compositions oratoires? — Ce sont des

tableaux admirables, et admirablement composés. Une idée générale sert de point de départ à l'orateur; il la présente, il l'établit, il l'explique; puis il aborde les faits, il les rappelle rapidement, en ayant soin de ne bien marquer que les détails qui rentrent dans l'idée première. Il reprend cette idée, il en fait l'application aux événements et aux personnes; il la démontre de nouveau et se sert d'elle pour démontrer. — Tantôt c'est Dieu intervenant et faisant la loi aux rois. *Il laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil*, il trouble l'entendement d'un Henri VIII, il suscite un Cromwell. Les peintures dramatiques se succèdent, et chacune d'elles est un argument, argument invincible et comme divin, puisque c'est Dieu même qui a disposé la série des événements, et que l'orateur semble n'être que l'interprète des conseils de la divine Providence. — Tantôt l'idée générale moins sublime, plus au niveau de l'homme, semble interdire à l'orateur les tableaux grandioses. Quoi de plus simple que cette vérité de la religion : *La piété est le tout de l'homme.* Mais c'est Bossuet qui la mettra en œuvre : il évoquera toutes les supériorités les plus éclatantes dont l'orgueil de l'homme puisse se repaître; les noms et les exploits des Cyrus et des Alexandre passeront sous nos yeux décorés de la splendeur des Livres saints, et des merveilles de la diction oratoire; puis ce seront les récits de bataille, les conceptions du génie, les grandeurs de la vie du héros; et tout cela sera brusquement arraché, jeté au vent, et de tout ce qui fut Condé il ne restera qu'un vain appareil mortuaire et une divine espérance fondée non sur les dons extraordinaires de l'esprit ni sur les merveilles de sa vie, mais sur la piété, qui

est le tout de l'homme. — Voilà, dirai-je le procédé? Il le faut bien, c'est le mot consacré, et il est ici d'une application manifeste Les *Panégyriques* ne sont pas composés autrement que les *Oraisons funèbres.* — Saint Bernard, c'est la jeunesse immolée à la foi. — Saint François d'Assise, c'est la pauvreté glorifiée. — Saint Paul, ce sont les glorieuses bassesses du christianisme naissant. Ici, l'orateur dépasse tout. Rien de plus splendide que le tableau de l'arrivée et de la prédication de saint Paul à Athènes. C'est le plus admirable exemple de l'imagination oratoire qui crée les temps, les lieux, les personnes. Il faut lire tout ce passage qui débute par ces mots :

Il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs. . . . . .

. . . . . .

Il faut à Bossuet de grands sujets. S'ils lui sont refusés, il se trouve gêné, comme un aigle dans une cage. Les oraisons funèbres de personnages insignifiants comme Yolande de Monterby, Henri de Gournay. et même le père Bourgoing et M. Cornet, languissent. Dans cette région moyenne, l'orateur manque d'air, il ne peut monter. On ne se le représente pas non plus dans une humble église, devant un auditoire restreint, qui attend les bonnes et fortifiantes paroles. Quelques critiques soutiennent qu'il savait descendre des hauteurs, qu'il avait de l'onction, une pénétrante douceur; mais où sont les preuves? Cette transformation, cette abdication de nature n'est guère vraisemblable. On aura confondu la familiarité et la force qu'il savait employer au besoin, avec des qualités qui lui étaient étrangères. Pourquoi vouloir accumuler sur un

seul homme des dons qui s'excluent ? Bossuet est un dominateur. Il parle comme un souverain commande, toujours de haut et avec une autorité imposante. Il a le mouvement brusque, impérieux, tout-puissant. Il ne voit que les grands horizons où il a toute liberté de se mouvoir. Cartésien de goût et de tempérament, il ne descend pas volontiers aux réalités contingentes. Il y avait toujours une partie considérable de son auditoire à qui sa parole n'arrivait pas. Les contemporains savent mieux que nous juger du mérite d'un prédicateur : ils le mesurent à l'efficacité de sa parole. Que Bossuet ait converti des intelligences, il n'y a là rien que de naturel. A-t-il converti des cœurs? C'est là que triomphait Bourdaloue. Les choses du cœur sont complexes et délicates. On n'enlève pas d'assaut ces remparts intérieurs que l'habitude fortifie chaque jour, et dont elle répare les brèches. Patience, douceur, persévérance, connaissance profonde de cette armée de sophismes, de faux-fuyants, toujours en éveil, et, par-dessus tout, sincère et généreuse sympathie pour les misères morales du prochain : que de qualités nécessaires au prédicateur ! Je croirais volontiers que cette éloquence née du christianisme n'a pas de lois; qu'elle est un genre nouveau dont les rhétoriques ne sauraient donner les règles; qu'elle comporte tous les tons, tous les styles, tous les arguments, qu'elle doit être avant tout efficace, et que son plus grand défaut est la sublimité soutenue. C'est justement ce que l'on admire le plus en Bossuet ; c'est à lui que l'on fait honneur de cet attribut nouveau de l'éloquence religieuse [1]. Malherbe dans la poésie, Louis XIV

1. M. Jacquinet, dans son livre si châtié : *Les Prédicateurs du* XVII*e siècle avant Bossuet.*

dans le gouvernement, Bossuet dans la chaire : voilà les chefs de file et les bienfaiteurs. La régularité, la noblesse soutenue, les peintures générales et abstraites : voilà ce que la prédication devrait à Bossuet. En supposant qu'il en soit ainsi, et que Bossuet lui-même n'ait pas plutôt suivi que créé un mouvement général et une sorte d'évolution qui se faisait dans le goût public, y a-t-il lieu de s'applaudir ? On prouve à grand renfort de citations habilement choisies que le mauvais goût et souvent le mauvais ton dominaient dans la chaire chrétienne, et qu'à partir de 1650, ils en furent bannis. — Ce mauvais goût régnait aussi au théâtre, dans la littérature courante, dans les ruelles, dans la conversation. Qu'on ne le regrette pas, soit ; mais avec lui disparurent des qualités qu'on ne remplaça point. Quelles ? La familiarité libre, la hardiesse, l'originalité, l'imprévu. Les prédicateurs de cour n'improvisaient jamais, ils récitaient. Massillon disait : « Mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux. » — Bourdaloue fermait les yeux en parlant et suivait le manuscrit de son sermon ouvert dans son cabinet.

Il ne fallait apporter devant le roi et cette cour raffinée que des vérités générales, d'une application vague, mais revêtues de toutes les élégances d'une diction travaillée. Rien n'était livré au hasard ; une expression trop vive, un mouvement trop libre pouvaient perdre l'orateur. Pas un d'eux n'eût osé risquer cette apostrophe de Lejeune aux dames qui se pressaient aux pieds de la chaire dans tout l'éclat de la plus mondaine parure.

Voyez les tombes des morts qui sont enterrés en l'église, Mesdames ; percez avec les yeux de l'esprit ces pierres sur lesquelles vous êtes assises : vous y verrez les ossements de plu-

sieurs demoiselles qui ont été autrefois aussi belles, aussi braves, éclatantes, glorieuses que vous, et encore plus; et toute leur gloire n'a été que fumée; elles sont mises en oubli; leur corps est la proie des vers : Dieu veuille que leur âme ne soit point rongée du ver qui ne meurt point[1] !

Et ailleurs, ce vif commentaire sur le *Sursum corda*:

Sursum corda, dit le prêtre. Et vous : « Non, ne les élevez pas à Dieu, abaissez-les à une vile créature, appliquez vos cœurs à me regarder et aimer ! » On répond au nom de tout le peuple : *Habemus ad Dominum*, nous élevons notre cœur à Dieu, et vous êtes cause que l'on meurt; car plusieurs ont le cœur à vos vains ornements, au lieu de le porter à leur créateur et sauveur.

Il n'y a plus de ces apostrophes directes et familières dans Bossuet[2], ni après lui. Est-ce à son exemple et à son influence qu'il faut l'attribuer? Il n'importe guère : ces questions d'influence sont insolubles et oiseuses. Ce qu'il y a de certain, c'est que le roi et la cour n'auraient pas toléré les hardiesses des prédicateurs précédents.

C'est à partir de 1660 que l'usage s'introduisit d'écrire le sermon et de l'apprendre par cœur, ce qui explique, soit dit en passant, que l'on parle si rarement de l'action des prédicateurs. Elle devait être à peu près nulle. Il y a un abîme entre l'homme qui récite et l'homme qui parle; l'un est Isocrate, l'autre est Démosthène. Bossuet ne récitait pas et n'écrivait pas, sauf, cela va sans dire, pour

1. Cité par M. Jacquinet, p. 162 et 168.

2. Comment ne pas dire un mot du petit père André, du moins dans une note ? Le malheur pour lui, c'est qu'on ne peut guère le citer. Essayons cependant. Quelle verve et que d'esprit dans cette comparaison, qui n'est pas dans le goût de Bossuet !

— « Le christianisme est comme une grande salade; les nations en

les *Oraisons funèbres;* non-seulement il écrivait tout le discours, mais il y avait même certaines parties pour lesquelles il préparait des variantes. Quant aux *Sermons*, il se bornait à une préparation sérieuse : le texte d'abord, c'est-à-dire le sujet même, cette idée générale et féconde qu'il présentera sous toutes ses faces; puis les divisions principales, et les développements indiqués. Certains passages saillants étaient écrits d'avance et servaient plusieurs fois : tel le fameux morceau sur la *mort* qui passa d'un sermon dans l'oraison funèbre de Madame. La préparation générale était très-complète; il portait en chaire toutes les parties du sermon bien arrêtées, souvent même dans l'expression. Pour le reste, il s'en fiait à l'inspiration. — C'est ce qui explique comment les sermons nous sont parvenus incomplets et semés de disparates : les lacunes et les imperfections, c'était l'orateur qui dans le feu de l'action les comblait. Il est douteux cependant qu'il ait jamais modifié sensiblement le canevas primitif. — Il avait trouvé de bonne heure une couleur et une allure de style qui sont une des plus belles créations du XVIIe siècle. Richesse, force, éclat, harmonie, il n'y a peut-être pas une qualité réellement supérieure qui lui fasse défaut. Il ne manque même pas de simplicité, si l'on entend par là l'absence d'affectation. Pouvait-il avoir plus de variété, de souplesse, d'abandon? Il serait bien difficile de concilier

ront les herbes; le sel, les docteurs; le vinaigre, les macérations; et l'huile, les bons pères jésuites. Y a-t-il rien de plus doux qu'un bon père jésuite? Allez à confesse à un autre, il vous dira : Vous êtes damné si vous continuez. Un jésuite adoucira tout. Puis, l'huile, pour peu qu'il en tombe sur un habit, s'y étend et fait insensiblement une grande tache : mettez un bon père jésuite dans une province, elle en sera enfin toute pleine. »

tout cela. On ne doit pas omettre l'éclat imprévu que jettent sur le tissu de son style les nombreuses citations des Livres saints. Il est le premier qui ait rendu hardiment les fortes images du langage biblique. La traduction de Sacy atténuait, énervait; la sienne semble ajouter au relief de l'expression originale. Avec tout cela, c'est un modèle dont on a singulièrement abusé dans l'enseignement des colléges. Nous n'avons que trop de penchant en France à la rhétorique sonore, aux lieux communs éclatants et vides.

Il faut aujourd'hui un certain effort d'impartialité pour rendre à Bossuet ce qui lui appartient, et ne pas aller au delà. C'est ce que j'ai essayé de faire. Il est probable que ni les admirateurs quand même, ni les détracteurs ne seront satisfaits. Il est si commode de se jeter tout d'un côté et d'aller droit devant soit, à la Bossuet! M. Sainte-Beuve qui d'ordinaire excelle à bien tenir en équilibre les plateaux de la balance, me semble avoir été excessif dans l'éloge comme dans le blâme. Il débute en style d'oraison funèbre : « La gloire de Bossuet est devenue une des religions de la France; » puis il retire un à un les éloges prodigués. Bossuet n'est ni un historien accompli, ni même un historien équitable; ce n'est pas non plus un philosophe, ni un ami à aucun degré de l'examen et de la critique. Il a l'imagination d'Homère, et point d'esprit. « Avec son air de grandeur et de bonhomie autoritaire, il est impatientant et irritant. » — Ailleurs, il est question des *pieds de nez* de Bossuet. Le dernier trait est le plus vif : *c'est un prophète du passé.* — « Quand on a une si belle sonnerie, on n'a pas besoin de chercher midi à quatorze heures ». — Nous voilà bien loin de cette gloire qui est *devenue une des religions de la France!*

BOILEAU

Les modernes et Boileau. — Sa physionomie, son caractère, son intelligence, ses aptitudes. — Sa place parmi ses amis. — Boileau et Louis XIV. — Les périodes de la vie littéraire de Boileau. — Les bornes de son imagination. — Sa fonction essentielle.

Boileau est peut-être de tous les auteurs du XVIIe siècle celui dont il est le plus difficile aujourd'hui d'apprécier équitablement les mérites. Si le poète est chose légère, ailée, sacrée, comme le veut Platon; si l'idéal est son domaine et sa patrie; s'il habite cette région intermédiaire qui le rapproche des dieux sans le séparer absolument des mortels; si ses chants d'une harmonie délicieuse sont l'écho des choses supérieures et des mystères les plus doux de l'âme humaine, il faut convenir que Boileau ne peut guère prétendre à ce beau nom, que telle n'a jamais été sa fonction ici-bas. Son œuvre subsiste cependant et subsistera aussi longtemps que la langue française; son influence a été profonde; son autorité bien que fort diminuée, n'a pas péri; elle se confond souvent avec celle du bon sens, qui est éternelle. Les jeunes gens et les femmes ne le goûtent guère, parce qu'il représente ce qui leur manque le plus; ceux qui ont un penchant à s'émanciper, ne peuvent le sentir, parce qu'il représente la règle; ceux que l'imagination et la sensibilité tourmentent le trouvent sec et froid. Avec tout cela, c'est bien un des Français les plus français qu'ait portés notre sol; ses qualités sont bien les qualités de la race, et il n'est pas

bien sûr que ce qui lui manque, ses compatriotes en soient bien riches. En tout cas, il faut s'observer quand on parle de lui. Voltaire disait à Marmontel qui malmenait le législateur du Parnasse : « Ne dites pas de mal de Boileau : cela porte malheur. »

Je voudrais, avant d'entrer dans l'examen de son œuvre, saisir et indiquer les traits caractéristiques de sa physionomie d'abord, puis de sa nature morale.

Le buste de Girardon que l'on voit au Louvre et qui est une œuvre plus soignée que véritablement originale, représente Boileau vers l'âge de cinquante ans, ayant donc perdu quelque chose de cette vivacité que tous les contemporains lui attribuent. La figure est régulière, ouverte, franche. Il y a bien dans la bouche quelque chose de malicieux et d'ironique, mais sans amertume et sans cruauté. La lèvre n'est ni mince, ni sensuelle. Le front assez élevé, pas très-large, semble fuir un peu en montant; la vaste perruque dissimule la fuite, mais on la sent. Les boucles abondantes sont assez négligemment jetées. Elles ne couvrent rien d'essentiel; c'est la coiffure d'un homme qui voulait ne pas être gêné. Ce qui domine, c'est la franchise, mais une franchise vive, agissante pour ainsi dire; et, s'il est permis d'ajouter un dernier trait, plus d'esprit que d'intelligence.

Il avait l'humeur fort gaie : tous les témoignages des contemporains sont unanimes à ce sujet. Dans les cabarets où se réunissaient souvent ceux dont on a fait nos graves et solennels classiques, Boileau était de tous celui qui dépensait le plus de joyeuse humeur. Chapelle tout d'abord se noyait dans son verre; c'était son incurable défaut; La Fontaine rêvait; Molière observait et pensait; Racine écou-

tait soupirer son cœur; Boileau seul s'abandonnait à l'heure présente. On plaisantait, on improvisait épigrammes et parodies; Boileau fournissait sa bonne part. Premiers et vifs rayons de jeunesse dont le souvenir est si doux! Quarante ans plus tard, le vieillard infirme et morose les évoquait des ombres du passé; il avouait à Brossette, non sans une certaine satisfaction, qu'il avait fourni son contingent au *Chapelain décoiffé*, et qu'il n'était pas étranger à la scène des *Plaideurs* entre Chicaneau et la comtesse. Il n'avouait pas, mais Chapelle racontait qu'il avait fait un jour à cet ivrogne incorrigible un beau sermon sur la tempérance; qu'il était entré avec lui au cabaret pour fortifier son éloquence, et qu'on avait dû rapporter chez eux le sermonnaire et le sermonné. Ce n'est pas lui faire tort que de rappeler ces incartades printanières. Au contraire bien des gens lui en sauront gré : on ne le montre que trop sous les traits d'un renfrogné pédagogue. Il ne fut jamais tel, sauf peut-être dans les dix dernières années de sa vie, lorsque la maladie et l'isolement tombèrent sur lui. Au théâtre, il donnait la comédie par les éclats de son rire; Racine l'admonestait du coude, l'invitait à se contenir. Mme de Sévigné le vit un jour dans un salon poussant vivement deux jésuites, dont l'un était le père Bourdaloue au sujet des *Provinciales :* il criait, courait, s'enfuyait, revenait comme un forcené. Enfin, on trouve partout je ne sais combien d'anecdotes sur les joyeuses après-dînées de la maison d'Auteuil. — « C'est une hôtellerie, » disait Racine; et de fait, il y fallait payer son écot en esprit et en bons mots.

La gaîté ne va guère sans franchise, Boileau était franc et courageux. Il ne craignait pas de dire en face à Louis XIV

que ses vers ne valaient rien. Il maintenait contre l'opinion du roi soutenu naturellement par tous les courtisans, y compris Racine, que l'expression *rebrousser chemin* était légitime et excellente. Il faisait ce qu'aurait dû faire Racine, des observations sur le dénûment où le prince laissait le vieux Corneille. Il se déclara hautement et en toute circonstance pour Molière méconnu; il protestait avec indignation contre ceux qui avaient disputé au grand comique « *un peu de terre.* » Contre toutes les cabales déchaînées il défendait la gloire de Racine et osait déclarer *Phèdre* tombée un chef-d'œuvre. Il fallait un certain courage pour contester le génie de Chapelain : c'était Chapelain qui dressait la liste des gens de lettres recommandés à la munificence royale. Boileau n'hésita pas, il attaqua bravement cette grande renommée et fit tomber l'idole de son piédestal. Je suis frappé surtout de la dignité et du courage de son attitude dans toutes les circonstances où les jansénistes sont en cause. Il ne devait rien à Port-Royal ni à ses maîtres ; Racine qui leur devait tout, ne l'oublia que trop à un moment et ne s'en souvint pas assez après sa conversion. Boileau ne craignit pas de dire hautement à la cour, où rien ne se perd, ce qu'il pensait des rigueurs exercées ou préparées contre les religieuses et contre les solitaires. — « On va traiter durement les religieuses, disait-on. — Eh! reprit-il, les traitera-t-on plus durement qu'elles ne se traitent elles-mêmes? » — « Le roi fait chercher partout M. Nicole pour l'arrêter. — Le roi n'aura pas le malheur de le trouver. » — Il s'honorait hautement d'être l'ami d'Arnauld, et faisait profession de l'admirer. Que l'on rapproche des vers froids et pâles de Racine l'épitaphe élo-

quente de Boileau pour le grand exilé, on verra en quoi diffèrent un bel esprit et un homme de cœur. Il ne faut pas oublier les préceptes moraux du IVe chant de l'*Art poétique*. Les qualités qu'il exige des gens de lettres, il les possédait; les lois qu'il leur impose, il les observait scrupuleusement. C'est lui qui a dit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Voilà ce qu'il convient de ne jamais oublier quand on se sent tenté de sévérité envers le poète. L'homme doit dans une certaine mesure protéger l'écrivain, en tout cas, il l'explique. La droiture, la fermeté, la franchise dans les actes et dans le langage, ce n'est pas assurément l'unique source d'où jaillit le flot divin de la poésie; il faut autre chose, mais c'est bien le point de départ d'une certaine poésie, la sienne, celle qui prend pour devise :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Sa vie offre la sérieuse unité qui est la marque des natures fortes. Pas de chutes, pas de défaillances, pas de conversion; il ne se repent de rien, il n'a rien à expier. Du premier jour jusqu'au dernier il a conservé l'horreur des mauvais livres et l'amour des règles. Chacun se fait un idéal à sa taille et à son honneur, quand on est capable de s'en faire un. Le sien fut tel, et il ne s'en départit jamais. La seule infidélité qu'on soit en droit de lui reprocher, c'est l'obéissance aux volontés du roi qui voulut faire de lui et de Racine des historiographes. Boileau eut le tort de quitter pour *ce glorieux emploi le métier de la poésie*. Il l'expia cruellement. Il dut d'abord subir l'humiliation de recevoir un traitement qu'il ne gagnait pas

et ne gagna jamais; puis les quolibets vinrent fondre sur lui. Pour les railleries des courtisans, grands seigneurs, hommes d'épée qui faisaient campagne aux côtés du roi, passe encore : ces vaillants avaient bien le droit de rire à la vue du satirique en costume de guerrier, juché sur un cheval toujours trop fringant; mais servir de but aux plaisanteries d'un Pradon! Celui-ci ne se permit-il pas de ridiculiser à la fois le poète et le fragment épique du passage du Rhin? Après avoir dépeint les *deux Messieurs du sublime* attachés à une longue rapière, il rappelait la mésaventure grotesque du plus mauvais cavalier des deux.

Muse, ressouviens-toi de la route de Gand,
Quand l'un des deux tomba dans un noir outregand. (bourbier.)
Là, ce guerrier n'eut pas la figure poudreuse,
Mais bien comme le Rhin, la barbe limoneuse,
Et sortant du bourbier, jurant et menaçant,
Accusait dans sa chute un cheval innocent.

Ce fut l'expiation. — Dans tous les autres actes de sa vie, il est ferme, droit, même un peu raide. S'il fait aux jésuites tout-puissants quelques concessions de mots, vite, il se rattrape sur le fond. S'il loue le père Bourdaloue, il ne le met qu'après le grand Arnauld. L'Académie est peuplée de gens de lettres dont il a fait le procès; il ne songe pas à fléchir ces vanités rancunières; il faut que le roi exprime le désir qu'il a de voir Boileau siéger parmi les immortels. Boileau avait alors quarante-sept ans. Il fut élu, et son remerciement, où ses confrères s'attendaient à trouver amende honorable, fut très-digne et légèrement ironique. Il put dire en toute sincérité qu'il ne s'attendait pas à l'honneur qu'il recevait. Bayle, en sa qualité de journaliste réfugié, ne manqua pas de faire ressortir maligne-

ment le véritable caractère de cette élection. — « La complaisance de l'Académie pour le souverain lui a fait tenir une conduite tout à fait chrétienne. » Une fois de l'Académie, Boileau prit-il l'esprit et le goût de l'illustre corps? Lui, qui était à tout prendre un révolutionnaire, se transforma-t-il en conservateur? C'est ce qui arrive d'ordinaire. Loin de là : il fut toujours de la minorité, et jusqu'au bout il ne put se commander le respect pour la docte compagnie. Il écrivait à Brossette en 1700, à propos de l'Académie de Lyon :

Elle n'aura pas grand peine à surpasser en mérite celle de Paris, qui n'est maintenant composée, à deux ou trois hommes près, que de gens du plus vulgaire mérite, et qui ne sont grands que dans leur propre imagination.

Enfin il appelle les académiciens *Topinambous*. Je ne sais au juste ce que cela veut dire, mais ce ne doit pas être un compliment.

Tous ces traits réunis composent au personnage une physionomie qui ne manque pas d'une certaine originalité. On comprend que Boileau ait pu se faire une place à part et bien à lui, qu'il ait forcé l'estime et ait eu beaucoup d'ennemis. L'indépendance du caractère n'était pas la vertu dominante des gens de cour et des gens de lettres, non plus que la franchise et la droiture [1]. Il faut maintenant indiquer les lacunes, car il y en a et de bien graves. Boileau, le onzième de quinze enfants, né dans cette sèche et étroite bourgeoisie qui vivait de la chicane, à l'ombre lourde et épaisse du Palais, dans l'affreuse rue

1. Quand on lit les Mémoires de L. Racine sur la vie de son père, on sort de cette lecture avec une particulière estime pour le caractère de Boileau.

de Jérusalem qui porte aujourd'hui son nom, perdit sa mère de bonne heure, et fut abandonné par son père, rude et infatigable greffier, à une servante rogue et dure. Il n'eut à vrai dire pas d'enfance, pas de soleil, pas de jeux, pas de caresses. A douze ans, il fut atteint d'une cruelle infirmité; on dut lui faire l'opération de la taille. Ses frères aînés, dont l'un fut de l'Académie vingt-cinq ans avant lui, ne s'occupèrent jamais de leur frère cadet. Il n'a pas lui sur ses premières années le plus furtif rayon de tendresse. Il n'a pas été recueilli comme Racine par des maîtres dévoués et affectueux. Son régent de rhétorique ne lui a laissé d'autre souvenir que celui d'un latiniste grincheux, qui voulait qu'on traduisît *respublica percalluerat* par *la république avait contracté un durillon.* Jeune homme, est-ce fatalité de nature, germes étouffés en naissant? il n'a subi aucun de ces entraînements du cœur, qui donnent à l'imagination son coloris, au langage sa note émue. Homme fait, il n'a pas eu de compagne à son foyer, d'enfants autour de lui. Il n'a connu que l'amitié. On peut même dire qu'il a haï l'amour. Il a échappé aux poètes de tous les temps bien des paroles violentes et amères contre les femmes; mais ce sont les cris de cœurs blessés et qui aiment leur blessure et la main qui l'a faite. Boileau a été dur, cruel, grossier. Il ne brûle pas ce qu'il a adoré, on sent au contraire qu'il n'a pas adoré ce qu'il brûle. Faut-il s'étonner après cela de son aversion pour toutes les œuvres qui ne vivent que d'amour? Il n'a jamais voulu admettre Quinault, que bien tard et fort en rechignant. Quand il venge Racine de ses détracteurs, quelles sont les tragédies, quels sont les personnages qu'il rappelle? *Iphigénie en Aulide immolée*, Pyrrhus, Burrhus,

Britannicus; qu'est-ce qu'il admire dans Phèdre? La violence de sa passion? Non, *sa douleur vertueuse*. Mais comment nier un sentiment qui est l'âme de la société et de la littérature d'alors? Il fera donc une concession.

> Peignez donc, *j'y consens*, des héros amoureux;

mais il se hâtera d'ajouter :

> Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.

N'insistons pas sur ce point. Il vaut mieux ne pas en dire assez que d'en trop dire.

On est moins embarrassé pour signaler les vides de l'intelligence. Elle était étroite et bornée, je veux dire par là qu'il ignorait et voulut toujours ignorer les choses qui ne rentraient pas nécessairement dans le cadre de ses ouvrages. Il n'avait aucune curiosité d'esprit : les arts, les sciences, la philosophie même ne l'attiraient en rien. De bonne heure il se traça un petit domaine où il voulut se renfermer, régner, et du même coup il délimita et respecta scrupuleusement les territoires voisins, ne s'y permit aucune excursion. Chacun chez soi, semble avoir été sa devise.

> La nature fertile en esprits excellents,
> Sait entre les auteurs partager les talents.

Cette rigoureuse division des genres qu'il a toujours maintenue avec entêtement, était comme un besoin de sa nature. Il n'eût pas dit comme Montaigne, « l'âme s'élargit d'autant qu'elle s'emplit. » Il redoutait avant tout la confusion, le désordre. Il y a entre les arts une affinité réelle et mystérieuse qui se révèle aux intelligences vives et riches; combien est plus étroite encore cette affinité entre

de Jérusalem qui porte aujourd'hui son nom, perdit sa mère de bonne heure, et fut abandonné par son père, rude et infatigable greffier, à une servante rogue et dure. Il n'eut à vrai dire pas d'enfance, pas de soleil, pas de jeux, pas de caresses. A douze ans, il fut atteint d'une cruelle infirmité; on dut lui faire l'opération de la taille. Ses frères aînés, dont l'un fut de l'Académie vingt-cinq ans avant lui, ne s'occupèrent jamais de leur frère cadet. Il n'a pas lui sur ses premières années le plus furtif rayon de tendresse. Il n'a pas été recueilli comme Racine par des maîtres dévoués et affectueux. Son régent de rhétorique ne lui a laissé d'autre souvenir que celui d'un latiniste grincheux, qui voulait qu'on traduisît *respublica percalluerat* par *la république avait contracté un durillon.* Jeune homme, est-ce fatalité de nature, germes étouffés en naissant? il n'a subi aucun de ces entraînements du cœur, qui donnent à l'imagination son coloris, au langage sa note émue. Homme fait, il n'a pas eu de compagne à son foyer, d'enfants autour de lui. Il n'a connu que l'amitié. On peut même dire qu'il a haï l'amour. Il a échappé aux poètes de tous les temps bien des paroles violentes et amères contre les femmes; mais ce sont les cris de cœurs blessés et qui aiment leur blessure et la main qui l'a faite. Boileau a été dur, cruel, grossier. Il ne brûle pas ce qu'il a adoré, on sent au contraire qu'il n'a pas adoré ce qu'il brûle. Faut-il s'étonner après cela de son aversion pour toutes les œuvres qui ne vivent que d'amour? Il n'a jamais voulu admettre Quinault, que bien tard et fort en rechignant. Quand il venge Racine de ses détracteurs, quelles sont les tragédies, quels sont les personnages qu'il rappelle? *Iphigénie en Aulide immolée*, Pyrrhus, Burrhus,

itannicus; qu'est-ce qu'il admire dans Phèdre? La ›lence de sa passion? Non, *sa douleur vertueuse*. Mais mment nier un sentiment qui est l'âme de la société et la littérature d'alors? Il fera donc une concession.

Peignez donc, *j'y consens*, des héros amoureux;

ıis il se hâtera d'ajouter :

Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.

insistons pas sur ce point. Il vaut mieux ne pas en dire ;ez que d'en trop dire.

On est moins embarrassé pour signaler les vides de ıtelligence. Elle était étroite et bornée, je veux dire r là qu'il ignorait et voulut toujours ignorer les choses i ne rentraient pas nécessairement dans le cadre de ses vrages. Il n'avait aucune curiosité d'esprit : les arts, les ences, la philosophie même ne l'attiraient en rien. De nne heure il se traça un petit domaine où il voulut se ıfermer, régner, et du même coup il délimita et rescta scrupuleusement les territoires voisins, ne s'y pert aucune excursion. Chacun chez soi, semble avoir été devise.

La nature fertile en esprits excellents,
Sait entre les auteurs partager les talents.

tte rigoureuse division des genres qu'il a toujours mainıue avec entêtement, était comme un besoin de sa na·e. Il n'eût pas dit comme Montaigne, « l'âme s'élargit ıutant qu'elle s'emplit. » Il redoutait avant tout la con;ion, le désordre. Il y a entre les arts une affinité réelle mystérieuse qui se révèle aux intelligences vives et hes; combien est plus étroite encore cette affinité entre

les sciences! Descartes avait entrevu le lien qui les unit, et la vérité universelle lui était apparue, vision éblouissante, dont son âme ne put se détacher. Lucrèce en avait saisi au passage quelques rayons furtifs, et son œuvre resplendit d'une chaude lumière d'enthousiasme. Virgile s'était longtemps plongé dans cette contemplation sublime et s'écriait :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Ces hautes ambitions, cette largeur d'intelligence, ce sens profond des choses saisies dans leur variété infinie, échappe complétement à Boileau. Il est essentiellement étroit. Parmi les sciences, je ne vois guère que la théologie et le droit qui aient attiré son attention. Il lui est resté de ses études premières un goût malheureux pour les ergoteries, le syllogisme : il se pique plus de raisonner congrûment que d'éclairer ou d'échauffer. Le souci des transitions le consume. Où le poète donne un coup d'aile qui l'emporte ailleurs, Boileau se met à construire un pont solide pour passer sans péril d'une idée à une autre. Il pose sa thèse d'abord, puis la développe au moyen de définitions et d'exemples, puis il soulève l'objection qu'il développe aussi; puis il introduit la réfutation, s'arrête satisfait, constate que tout est ordonné, régulier, irréprochable, et passe à la conclusion, qui est à la fois récapitulation ou péroraison, suivant le degré de chaleur que l'organisation de l'écrivain a permis. Est-ce un poète? Est-ce un maçon qui manie et dispose des moellons? Qu'on ne dise pas que cette allure était imposée par le genre qu'il avait choisi : Horace, et Juvénal, et Régnier prouvent le contraire. Allons plus loin : parmi les contemporains de

oileau, il y eut un homme, ennemi comme lui de toute ınovation, de toute fantaisie, qui, lui aussi, prit le rôle et attitude d'un législateur, qui, lui aussi, imposa à tous les nancipés, quels qu'ils fussent, la loi et la règle : cet ɔmme est Bossuet. Qui a plus sûrement et plus efficace- ıent rempli sa tâche? La sévérité de la doctrine, la ri- ıeur de l'exposition, l'exactitude, la précision scrupu- use, il possède tout cela, et tout cela n'a pas empêché splendide expansion de la plus riche éloquence.

Ainsi éclairée par le dehors, par la vie, l'œuvre nous ɔparaît dans la lumière qui lui est propre, nette, bien rêtée dans ses lignes essentielles, avec une perspective édiocre et un horizon restreint. Elle est, pour cette lon- ıe existence (de 1636 à 1711), peu considérable. Le *glo- eux emploi* d'historiographe, dont Boileau était si fier, ɔus a fait tort de quelques-uns de ces produits de forte aturité qui sont le plus clair de son rendement poétique. près un temps d'arrêt de près de douze ans, quand il ɔulut reprendre la lyre, l'instrument était rouillé. Boi- au ne pouvait se permettre impunément ces infidélités; n'était qu'à force d'obsessions et de supplications qu'il ɔtenait de la muse un regard compatissant. Quand il vint à elle sur le tard, le bénéfice de sa longue patience t perdu; le mouvement, péniblement obtenu et arrêté ır sa faute, ne put reprendre. Lui, qui dans ses beaux urs, s'il écrivait quatre mots, en effaçait trois; lui, qui ıgt fois sur le métier remettait son ouvrage, il consuma ı ratures laborieuses le dernier élan de verve qu'il crut ssentir. A aucune époque il n'avait été de ceux qui osent re avec Régnier :

La verve quelquefois s'égaie en la licence...

Jamais non plus il n'eût dit :

> Les nonchalances sont ses plus grands artifices...

Quand il lui fallut revenir à l'enclume et au marteau, la fatigue se trahit d'abord, les vers fabriqués pesèrent double.

Il y a trois périodes dans sa vie littéraire. La première n'est ni la plus éclatante ni la plus riche. Il n'appartient pas à cette classe de génies fougueux que la séve montante de la jeunesse enivre et qui sont tout en rayonnement. Il lui fallut d'abord trouver sa voie, découvrir parmi les anciens le chef de file auquel il comptait s'attacher, et qui n'était autre qu'Horace. De bonne heure il eut l'attitude d'un législateur; ce fut la gloire qu'il rêva. Aussi pas d'incartades au début; rien qui rende jamais impossible le rôle auquel il aspire. Voyez ses premières œuvres, celles qu'il composa de 1658 à 1668, de vingt-deux à trente-deux ans : sont-elles par la verve, le mouvement, la couleur, incontestablement supérieures à celles qui ont suivi? Je ne le crois pas. A l'imitation d'Horace, dont la grâce lui a toujours échappé, il compose des satires et aborde l'épître laudative. Les satires morales (sur la *noblesse*, sur l'*homme*, sur la *folie des hommes*) nous semblent aujourd'hui bien vides et bien lourdes. On sent que la théologie et le droit ne sont pas loin, que l'auteur a une thèse à établir, une cause à plaider; l'implacable *argumentabor* pèse sur le développement, le conduit et le soutient : ainsi le bras robuste du laboureur pèse sur le manche de la charrue et pousse lentement, péniblement le soc dans le sillon. Aucun abandon, aucune grâce; les hors-d'œuvre, car il y en a, sont prémédités; c'est une

surprise ménagée de longue main, un lieu commun de passage qui s'adapte pour l'enrichir au lieu commun fondamental, et qui l'enrichit peut-être, mais à coup sûr ne l'allége pas. Boileau se permet même, à cet âge de première témérité, le paradoxe. On dirait qu'il a goûté et essayé de reproduire quelque chose du vif et piquant scepticisme de Montaigne; mais ce n'est qu'une réminiscence un peu trop délayée; on se retrouve sur le terrain solide du dogmatisme et du syllogisme. — Il y a aussi effort manifeste, à ce moment d'éclosion, pour saisir le pittoresque et l'enchâsser dans l'œuvre. De là, la satire sur le *Repas ridicule* et les *Embarras de Paris;* mais l'auteur ayant affaire à la fois à Juvénal, à Horace, à Régnier et à la réalité contemporaine, n'a pu se tirer de tant de richesses. Il me fait l'effet d'une abeille qui, à force de voltiger sur les fleurs, revient à sa ruche trop appesantie, et incapable de faire son triage. Aussi bien, et malgré quelques parties réussies, son originalité n'est pas là. Il n'est réellement chez lui et à son aise, que dans la satire purement littéraire. Ce n'est pas qu'il ait dit le dernier mot sur aucun des auteurs qu'il prend à partie. Chapelain et Cotin, ses victimes de prédilection, sont ridiculisés sans trêve ni pitié; mais qu'est-ce que Chapelain et Cotin? c'est ce que le satirique ne se met pas en peine de montrer. Sa critique ressemble un peu à la *fameuse tarte à la crème* du marquis de Molière. Je ne trouve qu'un trait qui porte, à l'adresse de Chapelain :

> Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose ?

Mais il y a bien des gens qui seraient tentés de le retourner contre Boileau. Quant aux éternelles plaisante-

ries sur le poivre et la canelle que l'épicier débite dans les œuvres des poètes infortunés, elles sont d'un goût douteux, et, en tout cas, on se demande s'il était bien nécessaire de frapper sans relâche sur des écrivains dont il avait déjà été fait si bonne justice par le public. Mais, toutes ces réserves faites, et il faut les faire, la sincérité de Boileau, son ardeur, son goût réel pour le travail qu'il a entrepris, et, pourquoi ne pas le dire? son enthousiasme de croisé à cette première prise d'armes, nous ne pouvons méconnaître tout cela, et les contemporains ne s'y trompèrent pas. Bien des gens, sans trop savoir encore pourquoi, commencèrent à avoir des doutes sur le génie éminent de Chapelain et consorts : Boileau leur fit ouvrir les yeux; et le public, s'il ne brûla pas d'abord tout ce qu'il avait adoré, cessa du moins d'apporter aux idoles l'encens accoutumé. La pièce qui clôt et couronne cette période, c'est la satire IXe à *son esprit* : c'est le chef-d'œuvre de Boileau. On peut trouver aujourd'hui cette ironie un peu pesante d'allure et trop didactique; mais il y a de la verve; c'est un plaidoyer ingénieux, et bon nombre de vers sont frappés d'une façon magistrale. Ce qui séduisit surtout les contemporains et les gagna à la cause de l'auteur, qui était celle du goût, ce fut la netteté, la clarté, la franchise. Ces qualités incontestables étaient la plus sérieuse critique des œuvres qu'il prenait à partie, et qui n'étaient qu'emphase vide, galimatias, fadeur sentimentale [1]. Comme tous les écrivains laborieux, il ne produisit cette pièce supérieure, qu'après de nombreux tâtonnements, une sorte d'incu-

1. Il ne faut pas oublier pourtant que Molière avait ouvert la voie.

bation de plusieurs années. Idées, sentiments, style, cadre adopté, vers pleins et forts, tout concourut et aboutit enfin, pour former l'œuvre complète avec la beauté que comportaient le genre et le génie de Boileau. Il avait alors trente ans (1666).

La seconde période, qui va de 1668 à 1678, est la plus féconde : ce sont les années de forte maturité, où il a tout l'éclat dont il est capable. Il a de plus l'assurance et l'autorité. Le public lui a donné et lui donne raison chaque jour. C'est le moment aussi où le roi, qui cependant n'aimait la critique sous aucune forme, se montre touché des louanges que ce satirique a rimées en sa faveur. Il commençait à être repu des banales flatteries que lui servaient les poètes de l'école de Chapelain, Benserade en tête. Il y avait dans les vers de Boileau je ne sais quoi de plus sincère ; c'était comme un hommage forcé, le cri d'une admiration qui ne pouvait se contenir; de plus, le ton était grave, noble, majestueux. Le passage du Rhin semblait dans le déluge d'odes qui s'épancha alors, comme un fragment épique, quelque chose de monumental et de sublime, à la taille du héros. Le *remerciement* qui suivit à peu de distance n'avait rien d'humble ni de forcé. Il y avait plaisir et même honneur à distinguer dans la foule un poète qui savait se tenir à cette hauteur de sentiments et de langage. Il ne faut pas oublier ces détails : l'approbation du roi hautement manifestée fera désormais la moitié de la force de Boileau. Ce fut alors qu'il songea, lui aussi, à élever son monument. Jusque-là, les malintentionnés, ceux qu'il avait percés de ses épigrammes, pouvaient ne voir en lui qu'un faiseur de satires, un homme à fuir dans le commerce de la vie, un

écrivain qui ne subsistait que des défauts des autres. Il publia l'*Art poétique* (de 1669 à 1674). C'était la plus solide réponse qu'il pût opposer aux détracteurs. On ne lui accordait que de l'esprit et de la malice; il prouva d'abord qu'il était docte, aussi docte que Chapelain lui-même; ensuite, que toutes les critiques qui assaisonnaient ses satires étaient fondées en droit; je dirais presque légales, car elles reposaient sur des principes d'art méconnus ou violés, et dont il rappelait le dispositif. Ces mots empruntés à la chicane me reviennent malgré moi; on retrouve toujours dans Boileau quelque chose du greffier. Avec le temps et les progrès de sa renommée, le greffier est devenu le *législateur du Parnasse*; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a souvent l'air d'instruire un procès ou de rédiger un arrêt. A la fin de sa vie, le greffier sera doublé d'un théologien; il ne restera plus rien pour le poète. Mais à cet âge heureux de trente-cinq à quarante ans, l'équilibre entre les dons naturels et les qualités acquises par le travail subsiste encore, et tout cela est soutenu par un goût, souvent étroit et exclusif, mais sain et qui fait loi. Ce fut son beau moment: il eut son plein épanouissement. Après l'*Art poétique*, *le Lutrin*, agréable retour aux gaîtés du jeune âge, tempérées par l'érudition et le sentiment des convenances. Il avait proscrit, avec quelle sévérité, on s'en souvient, le *burlesque effronté*, qui mourait de sa belle mort du reste; mais pouvait-on bannir de la poésie un genre aussi considérable? N'y avait-il pas la *Batrachomyomachie*, que tout le monde alors attribuait à Homère? Le législateur du Parnasse glisse sur ce sujet, mais l'auteur du *Lutrin* comble la lacune. Il substitue au burlesque de

Scarron, un burlesque noble, pour ainsi dire. Il transporte dans un sujet bas ou vulgaire toutes les machines de l'épopée, le style sublime, les descriptions pompeuses, les harangues, et fait jaillir le comique de la disproportion même entre le style d'une part, et de l'autre l'action et les personnages. Scarron rabaissait les événements et les héros de l'épopée, Boileau élève au niveau épique des chantres, un perruquier, un sacristain. C'est de tous ses ouvrages, celui où il a le plus souvent rencontré le pittoresque; mais, il faut bien le reconnaître, ce que l'on appelait alors un badinage ingénieux, nous semble un peu long et souvent bien froid ; je parle surtout des deux derniers chants, œuvre de sa vieillesse. — A cette même période de sa vie appartiennent en outre les épîtres au roi, l'épître à Racine, où se trouvent les vers éloquents et courageux sur Molière, l'épître à Lamoignon, *Sur les plaisirs de la campagne*, l'épître à Seignelay, ou l'*Éloge du vrai*. Tout cela constitue le trésor poétique de Boileau, ou, si l'on aime mieux, la citadelle de sa renommée. C'est là qu'il faut puiser des armes pour le défendre, si on veut le défendre.

La troisième période est faiblement remplie, malgré les trente années et plus dont elle se compose. Boileau, historiographe, personnage de cour, guerrier par occasion, ne rime plus qu'à la dérobée. L'épître *A mon Jardinier*, l'épître *A mes vers* renferment encore quelques beautés sans éclat toujours : mais le moyen d'admirer la satire *sur les femmes* [1] et l'ode sur *la Prise de Namur!* Le grand Arnauld goûtait fort la première, mais son témoi-

1. Il convient de faire une réserve en faveur du vigoureux portrait du couple avare, les Tardieu. Cela est vu et senti.

gnage a bien peu de poids en semblable matière, et Boileau confondait les genres, quand il s'en targuait avec tant d'ostentation :

> Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie.

Il est vrai que la satire avait été vivement attaquée par Perrault, qui n'avait pas les mêmes raisons que Boileau pour haïr les femmes, et qui avait saisi l'occasion de rallier à sa cause ces puissants auxiliaires. Ce fut une escarmouche avant la grande mêlée. Nous voici en effet arrivés à cette fameuse querelle des anciens et des modernes qui fit tant de bruit en son temps et assombrit les dernières années de Boileau. L'ode sur la *Prise de Namur* (1693) vient de là. Boileau ne se proposait pas seulement de glorifier le roi ; il voulait en outre montrer aux ignorants détracteurs de Pindare, ce que c'était qu'un beau désordre. Qu'il eût mieux fait de se rappeler les deux vers de l'*Art poétique !*

> Mais souvent un esprit qui se flatte et qui s'aime
> Méconnaît son génie et s'ignore soi-même.

Il ne paraît pas que les adversaires aient été convaincus, et on le comprend de reste. On ne voit pas non plus qu'ils aient abusé de l'avantage que leur offrait Boileau. L'occasion était belle cependant pour lui rendre quelques-unes de ces critiques dont il avait criblé les autres; mais ils avaient porté sur un autre point tout l'effort de la bataille. Il y avait cinq bonnes années qu'elle était engagée : les modernes, supérieurs en nombre et en audace, lançaient poèmes sur pamphlets, gagnaient chaque jour du terrain, dans les salons, à l'Académie, partout; les anciens s'enfermaient dans un silence dédaigneux qui, à la longue, pouvait être mal interprété. Boileau surtout, plus particu-

lièrement mis en cause, montrait une véritable répugnance à descendre dans la lice. Il fallut le harceler, le menacer d'écrire sur son fauteuil : *Tu dors Brutus*. Un secret instinct semblait l'avertir que cette fois il n'aurait pas le dernier mot. Il eût volontiers laissé à d'autres l'honneur de défendre le drapeau ; mais La Fontaine était trop indifférent, Racine n'aimait pas à se compromettre : il fallut qu'Achille sortît de sa tente. Il choisit son heure, chercha une position forte, inexpugnable, d'où il pût prendre son avantage, harceler l'ennemi et rester à couvert. Cette position il la trouva dans le *Traité du Sublime* de Longin, qu'il avait traduit quelque vingt ans auparavant, et qu'il réédita avec des *Réflexions critiques* à l'adresse de Perrault, le plus acharné et le moins docte des modernes. Il donna à l'adversaire quelques leçons de grec, de latin et même de français, étala aux yeux du public les contresens qu'il avait commis en interprétant Pindare et Homère, et ramena au parti des anciens ceux qui ne l'avaient pas encore abandonné. On ne peut en effet se le dissimuler : il plut à Boileau de prendre les airs d'un triomphateur et de monter au Capitole, mais il n'y avait pas de vaincus enchaînés et traînés derrière son char ; ou plutôt, pour revenir à des images mieux appropriées au personnage et au sujet, Boileau ne gagna pas son procès, la cause resta pendante ; il y eut appel sur appel, conciliation plus ou moins sincère ; mais de fait les parties furent renvoyées dos à dos, avec dépens partagés. En somme, ce fut un véritable échec pour le législateur du Parnasse. Il avait jusqu'alors rendu des arrêts acceptés des doctes et ratifiés par l'opinion publique ; mais cette fois, il eut beau appeler à son aide Aristote, Horace, Quintilien, Longin, le ban et l'arrière-ban

des autorités les plus vénérables : ces autorités étaient justement celles que la partie adverse récusait.

Il eût fallu trouver autre chose; il eût fallu surtout une plus sûre et plus vive intelligence des choses d'autrefois. Mais Boileau, qui aimait sincèrement l'antiquité, la comprenait médiocrement et admirait souvent à côté. Qu'on relise les vers qu'il a consacrés à Homère, et les *Réflexions critiques,* où il se donne tant de mal pour expliquer à Perrault les beautés de l'*Iliade;* il est évident qu'il reste sur le seuil de l'œuvre, qu'il n'y entre pas, disons plus, qu'il s'en fait la plus fausse idée. Il en est de même pour Pindare; il en est de même pour les tragiques, bien que plus accessibles à un moderne de ce temps-là. Toute cette partie de son œuvre, soit en vers, soit en prose, nous semble aujourd'hui d'une faiblesse extrême, et ne supporte plus l'examen. Et qu'on ne croie pas que ce soit là un détail qui disparaît dans l'ensemble : chez Boileau, tout se tient. Il avait peu d'idées; mais elles étaient fortement reliées entre elles et dans une étroite solidarité. C'est parce qu'il n'a pas compris les poèmes homériques et pindariques, qu'il n'a pas compris le christianisme, qu'il l'a proscrit de l'art, qu'il a condamné la poésie moderne à l'éternel et fastidieux emploi des fictions mythologiques. On a beau se surveiller rigoureusement, se recommander sans cesse le respect et l'impartialité, il faut dire ce qui en est. Si la poésie est quelque chose, vaut quelque chose, c'est parce qu'en elle vibre et chante l'âme même des peuples. Traditions héroïques, légendes, croyances religieuses, voilà les sources vives où vont puiser ces êtres privilégiés qui ne sont que l'écho sonore des sentiments de tous. Il leur a été donné de traduire

dans la langue des dieux ce que chacun autour d'eux pensait, espérait, croyait, tous les souvenirs de gloire ou de deuil, toutes les impressions, muettes chez les autres, éloquentes dans leur œuvre. De toutes ces inspirations la plus haute et en même temps la plus féconde, celle qui remue l'âme tout entière, celle qui donne à l'imagination sa couleur, au langage sa note, c'est la religion. Qui pourra comprendre et goûter les vastes épopées de l'Inde et cette splendide floraison lyrique, s'il ne s'est plongé d'abord tout entier dans le profond océan du panthéisme? Qui se flattera de sentir l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et les odes de Pindare, s'il n'a profondément imprégné son imagination du polythéisme hellénique? Qui pourra pénétrer dans l'intelligence de ces œuvres extraordinaires, *la Divine Comédie*, *le Paradis perdu*, *Polyeucte*, les *Pensées* de Pascal, s'il ne s'est fait tour à tour chrétien du moyen âge, protestant révolutionnaire, janséniste? On peut continuer l'énumération, le principe a des applications innombrables. Les œuvres absolument artificielles et de convention sont les seules qu'il n'atteigne pas. S'il en est ainsi, on voit de reste ce qui a manqué à Boileau. Il n'a pu se faire païen, et il ne voulait pas qu'on fût chrétien. Or le christianisme était alors ce qu'il y avait de plus vivant, l'âme même de la société. Boileau l'a proscrit du domaine de l'art, et il l'a fait, parce qu'il s'était persuadé d'abord que les dieux d'Homère et de Pindare étaient pour Homère et Pindare, non des divinités réelles, mais de purs ornements poétiques. Sur cette idée fausse, et dans son respect aveugle pour l'antiquité, il a condamné les modernes à représenter éternellement et sans y croire des personnages qui ne furent bientôt plus que des ma-

chines usées. Chose bien remarquable! le christianisme, qu'il répudie absolument, prend sa revanche, revient à la charge, s'impose à lui. Vieux, malade, chagrin, il incline de plus en plus vers les austères doctrines du jansénisme, et ne trouve plus que là le dernier aliment de sa veine qui tarit. La mort d'Arnauld, le grand exilé, lui inspire les vers les plus éloquents qu'il ait écrits. S'il revient à l'épître et à la satire, c'est pour élucider des questions de théologie à l'ordre du jour, l'*Amour de Dieu*, l'*Équivoque*. Voilà ce fanatique adorateur des anciens, qui, au terme de sa carrière, vieux lion sans griffes et sans dents, ravive en lui cette chaude admiration juvénile des *Provinciales* et va demander à Pascal quelques-uns de ces traits (qu'il émousse, hélas!) décochés jadis avec tant de sûreté contre les subtilités impudentes et honteuses des casuistes.

J'ai insisté sur cette lacune de la critique de Boileau. A mon avis, elle explique l'œuvre tout entière. Si Boileau avait mieux compris l'antiquité, il aurait compris le christianisme; il n'aurait pas imposé à la poésie de son temps les cadres étouffants des genres d'autrefois. Au lieu de poser partout des barrières et de prononcer des exclusions, au lieu de faire du Parnasse une petite montagne raide et sèche, où il juchait après minutieux examen quelques privilégiés, il eût contemplé dans un horizon infini les cimes rayonnantes des sommets poétiques occupées par les élus de la Muse, soit qu'elle ait chanté pour eux sur les bords du Gange, aux pieds de l'Hymalaya, sur les côtes parfumée de l'Ionie, dans les vallées de l'Ilissus, de l'Eurotas, du Sperchius, sous les ombrages mélancoliques des forêts de la Scandinavie, sous le ciel rayonnant

de Naples, dans les âpres chemins de l'exil où errait Dante, dans le sombre cabinet où Milton et la Bible se parlaient, partout enfin, où un homme a dit aux autres hommes : Voici ce que pense, espère, regrette, désire votre âme; voici ce que vos pères ont cru, souffert, accompli dans les larmes ou dans la joie... Mais n'est-ce pas folie que de rêver ainsi et si loin de son sujet? Comment y revenir? — En allant revoir au Louvre le buste de Girardon, j'ai été frappé de la place qui lui a été assignée. Il est dans une petite niche entre deux colonnes, juste à l'entrée. Il semble avoir été posté là comme un gardien qui a pour consigne de ne pas laisser entrer le premier venu, qui est prêt à vous demander vos papiers, et qui ne prononcera qu'après scrupuleux examen l'admission définitive. — Est-ce que telle n'a pas été la fonction de Boileau? A tous les poètes de son temps il a demandé leurs papiers; il a chassé ceux qui avaient pénétré sans droits dans l'enceinte réservée; il n'a pas laissé approcher ceux qui espéraient suivre les premiers. En somme, c'est une besogne excellente et qui doit être faite. Est-il nécessaire que ce soit un poète qui s'en charge?

RACINE

Le caractère de Racine. — Les diverses époques de sa vie, Port-Royal, le théâtre, la cour, la conversion, la disgrâce. — L'œuvre du poète, le ressort dramatique. — Le roi, les femmes, l'amour, les confidents. — Les timidités et les élégances de Racine. — *Esther* et *Athalie*. — Racine et l'école romantique.

Racine est peut-être le seul homme de lettres pour qui Louis XIV ait éprouvé quelque chose qui ressemblait à de l'affection. Il estimait Boileau, mais ne l'aimait guère; quant à Molière, il ne le comprit jamais. De bonne heure il distingua Racine, le suivit, lui laissa dépenser l'exubérance de la jeunesse, puis, lorsqu'il le sentit calme, rassis, il l'appela et le garda près de sa personne plus de vingt ans. Quand le roi était malade, ne pouvait dormir, il faisait au poète l'honneur de le garder dans sa chambre, et lui demandait de lire. Cette faveur si intime faisait bien des jaloux. On sait qu'elle fut brusquement interrompue peu de temps avant la mort de Racine, et on suppose que de cette disgrâce il mourut (1699).

Ils étaient à peu près du même âge, Racine étant né en 1639. Il y a même une certaine ressemblance dans les traits. La figure du poète est belle, agréable, noble; elle s'accommode fort bien de la vaste perruque. On pourrait lui reprocher une majesté un peu fade, imposée sans doute par le peintre; mais la physionomie se réveille et se relève, grâce à un nez vif et pointu qui décèle un penchant décidé à la raillerie. Racine y excellait, c'était un

ion naturel, et il prit soin de le cultiver. Si l'on en croit l'abbé Iraild, même après sa conversion, même à la cour, où un bon mot peut être si dangereux, il jetait sur le papier des épigrammes rentrées qui n'avaient osé se faire jour. Celles qui ont été conservées sont fort mordantes. Qu'on lise d'ailleurs les deux fameuses lettres à l'auteur des *Hérésies imaginaires*, lettres si spirituelles et si méchantes; rien dans les *Provinciales* d'aussi acéré, cela emporte la pièce. Il y a dans la comédie des *Plaideurs*, telle plaisanterie qui donne le frisson, Dandin proposant à la jeune Isabelle de faire donner la question devant elle, pour la distraire :

Bah! cela fait toujours passer une heure ou deux.

Enfin le fils de Racine fait à ce sujet des aveux qui ne laissent aucun doute. Quand Racine était en verve, rien ne l'arrêtait; il fallait que Boileau lui fît toucher du doigt la blessure toute vive faite à un ami. Ce côté du caractère est volontiers laissé dans l'ombre par les critiques. Pour eux, il n'y a que le tendre Racine, le noble, l'élégant, le sublime Racine. Comment se fait-il donc que ce poète ait eu tant d'ennemis, qu'il ait été si passionnément discuté et nié? La seule envie ne suffit pas à expliquer un déchaînement tel et si persistant. Corneille, dont les succès furent bien autrement éclatants, désarma bientôt les Scudéry, les Mayret et tous ceux qu'il rejetait dans l'ombre. Sa fierté avait je ne sais quoi de naïf sans malice; il y avait un fond d'amertume dans celle de Racine.

Ce qui contribua encore à alimenter les haines, et fournit des armes contre lui, ce fut l'inconstance même de sa vie. Elle ne présente pas l'harmonieuse unité des

natures fortes. Si le début et la fin semblent se retrouver et se rejoindre en Port-Royal, la période du milieu est singulièrement agitée et peu nette. Même aujourd'hui, après tant de recherches, la curiosité n'est pas satisfaite ; il reste sur plus d'un point des incertitudes , disons le mot, quelque chose d'équivoque.

Racine, laissé orphelin à quatre ans, fut, on peut le dire, élevé dans le sein même de Port-Royal. Ces hommes admirables, si durs à eux-mêmes , témoignèrent à cet enfant une tendresse vraiment paternelle. Il y avait en lui une grâce charmante qui les ravit. Lui-même fut gagné d'abord, et aima ceux qui l'aimaient. Il appelait M. Lemaistre *son cher papa*. Il avait quinze ans quand la persécution vint fondre sur les solitaires : c'était à la veille des *Provinciales*. Chacun préparait ses armes, cherchait à parer le coup suspendu. Racine , trop jeune pour la mêlée, épanchait en vers latins et français ses indignations, ses tristesses, son affection pour la sainte maison. Ces premières œuvres recueillies enfin et publiées *in extenso* [1] sont d'un mouvement doux, régulier ; la forme en est élégante, les images gracieuses : ce qui manque surtout, c'est le nerf. Tandis que le jeune poète errait sous les ombrages des grands bois qui enveloppaient Port-Royal, Pascal ardent et sombre interrompait son terrible livre des *Pensées*, pour lancer contre les casuistes l'invincible pamphlet. Ces rêveries d'adolescent qui grandit à l'ombre des autels et pendant que sévit la tempête, étaient troublées par des lectures défendues, mais d'autant plus chères. Racine dévorait, apprenait par cœur le roman grec

1. Voir le Racine de la *Collection des grands écrivains*. — Librairie Hachette.

des *Amours de Théagène et de Chariclée*. C'est par là qu'il échappait à la discipline froide de la maison et poussait sa première reconnaissance dans le domaine de l'imagination tendre, sa vraie patrie. Quand il quitta les solitaires, il portait au fond du cœur les germes d'une foi sérieuse, mais il était en même temps sollicité par des besoins nouveaux et contraires. Sa vie fut une lutte entre ces tendances opposées. Après bien des détours et des défections, il revint au point de départ. Le jour où il se mit à genoux devant le grand Arnauld, le frère de la mère Angélique qu'il avait outragée, Port-Royal sembla le ressaisir; mais à ce moment le roi intervint, et le cœur de Racine fut encore partagé. Le chrétien, le janséniste subsista, mais le courtisan apparut.

Il débuta dans le monde des lettres par des pièces agréables, bien tournées (l'*Ode à la nymphe de la Seine, la Renommée*), toutes à l'éloge du jeune roi. C'est à Chapelain, la grande autorité alors, et qu'il bafoua depuis, qu'il soumit les premiers produits de sa muse. Chapelain l'encouragea, lui donna de doctes conseils [1], et lui fit obtenir une gratification sur la cassette du roi. Ce premier succès le détacha de Port-Royal et le mit en relations avec les gens de lettres alors en vue, La Fontaine, Molière, le spirituel et ivrogne Chapelle, Boileau, qui cherchait sa voie. On se réunissait au cabaret, on buvait, on riait, on raillait. L'auteur de la *Pucelle* faisait le plus souvent les frais de la conversation. Le *Chapelain décoiffé*, imprimé dans les œuvres de Boileau, fut fait en commun par ces émancipés. Jusqu'où allèrent

1. Il lui fit remarquer que les *tritons* étant des habitants de la mer, il était contre toutes les règles de les placer dans la Seine.

ces premières incartades? Il y a une lettre de Racine relégué alors à Uzès, où il dit à La Fontaine : « *J'ai été loup avec vous.* » Ce n'est pas par la retenue que La Fontaine se distinguait. Les lettres de cette époque au cousin Vitart, bien que vives par endroits, sont dans un ton fort acceptable. Mais les premiers éditeurs ont évidemment fait plus d'une coupure. Quoi qu'il en soit, il était alors sur la pente. Ses deux premières tragédies, *la Thébaïde* et *Alexandre* dont le roi accepta la dédicace, consommèrent son divorce avec Port-Royal. Ni les supplications de sa tante la religieuse, ni la lettre sévère de Nicole contre la comédie, ne le ramenèrent. Loin de là, il se sentit blessé au vif par les traits lancés contre les auteurs dramatiques, que Nicole appelait « des empoisonneurs publics non des corps, mais des âmes. » Il riposta avec une véhémence qui n'excluait pas la perfidie. Il versa à pleines mains le ridicule et l'outrage sur ceux qui avaient été ses maîtres; il livra à la malignité publique certaines faiblesses dont toute leur vertu n'avait pu garantir les solitaires; il divulgua de petits secrets d'intérieur qu'il eut l'art d'envenimer en semblant ne chercher qu'à faire rire. Fier d'un premier succès, il allait redoubler, Boileau intervint et l'arrêta. Cette seconde lettre bien plus cruelle que l'autre, ne parut pas, seulement elle ne fut pas perdue. On la retrouva dans les papiers de Racine converti, revenu à Port-Royal, demandant à être enterré aux pieds de M. Hamon. — L'amour-propre d'auteur est la dernière chose qui meure en nous, quand elle meurt.

C'est vers le même temps qu'il oublia aussi ce qu'il devait à Molière. Molière l'avait aidé de ses conseils et de

sa bourse ; il avait monté et fait jouer la faible tragédie de *la Thébaïde*. Racine porta *Alexandre* à la troupe rivale et enleva à Molière sa meilleure actrice, Mlle Duparc. Le succès d'*Andromaque* (1666) acheva de l'enivrer. La jeune cour l'adopte, en fait son poète, se plaît à l'opposer au vieux Corneille, lui ménage le triomphe facile de *Bérénice*. Les femmes surtout se déclarent avec passion en sa faveur. L'aimable Henriette donne le signal; bientôt viendront Mme de Montespan et ses sœurs, et plus tard Mme de Maintenon. Par contre, l'ancienne cour et ceux qui n'ont pas trouvé grâce devant le roi, les Bouillon, les Nevers, se déclarent contre lui. Ils sont soutenus par cette partie nombreuse du public qui prétend rester fidèle à Corneille et le venger des attaques insolentes de son jeune rival [1]. Ajoutez à cela les ennemis que lui attirent parmi les gens de lettres sa hauteur et son esprit satirique. La représentation de chacune de ses tragédies est un combat; il lui faut enlever de haute lutte des succès contestés; son amour-propre reçoit dans la mêlée d'incurables blessures. Enfin il succombe avec son chef-d'œuvre, *Phèdre*. Une cabale montée avec un art infernal et soutenue avec passion, fait tomber la pièce, et les applaudissements éclatent en l'honneur du plus misérable et du plus indigne de ses rivaux, Pradon. C'en était trop pour cette âme passionnée et faible. A trente-neuf ans, dans le plein développement de son génie, il renonça brusquement au théâtre.

Cette conversion de Racine a de tout temps piqué au vif la curiosité des critiques. Que se passa-t-il en lui?

1. Voir les deux Préfaces de *Britannicus*.

Nous l'avons dit à propos de Pascal, il n'était pas d'usage alors de se confesser au public, de se faire un piédestal de souffrances vraies ou imaginaires. Louis Racine affirme que son père fut touché de la grâce et revint à la foi de ses jeunes années. Il n'y a aucune raison pour refuser de le croire : seulement, la grâce eût-elle opéré si *Phèdre* eût réussi? La chronique du temps ajoute que l'insuccès de la pièce coïncida justement avec une trahison de la Champmeslé, qu'aimait Racine et qui lui donna pour successeur M. de Clermont-Tonnerre [1]. Autre trahison, celle de l'âge. Trente-huit ans, c'est l'effervescence qui tombe, l'impétuosité de l'élan qui se tempère, la raison et le désenchantement qui élèvent la voix. Les idoles adorées chancellent sur le piédestal; le vide des choses sonne sous la main. C'est alors que certaines âmes réclament impérieusement la forte et substantielle nourriture que le monde ne peut donner. Que les semences déposées dans le cœur par l'éducation première aient germé tout à coup pour une moisson nouvelle, il n'y a là rien d'invraisemblable : mais pourquoi ne pas admettre ces agents extérieurs et si efficaces qu'on appelle les déceptions de la vie? — Il ne faut pas oublier non plus qu'à cette époque même le roi songea à attacher Racine exclusivement à son service, en qualité d'historiographe; charge incompatible avec le métier de poète dramatique. Se figure-t-on l'homme qui a l'honneur de coucher par écrit les exploits du monarque, sifflé par le parterre? Racine fut donc à ce moment même appelé à la cour; il fut anobli, nommé conseiller du roi, trésorier en la généralité de

1. On fit à ce propos le détestable jeu de mots sur la comédienne que le *tonnerre* avait *déracinée*.

Moulins. — On ne mit à toutes ces faveurs qu'une condition, c'est qu'il renoncerait absolument au théâtre. — « Il reçut l'ordre de tout quitter, » dit Mme de Sévigné. Mme de La Fayette dit la même chose, avec une pointe de malice en sus. « Racine, que l'on a tiré de sa poésie, où il était inimitable, pour en faire, à son malheur et à celui de ceux qui ont le goût du théâtre, un historien très-imitable. » Le *Mercure galant* représente la France désolée de se voir enlever par le monarque un poète qui fait ses délices. Enfin Boileau, qui fut, comme on le sait, associé à la charge d'historiographe, déclarait dans la préface d'une édition de ses œuvres publiée à ce moment, « qu'un glorieux emploi le tirait du métier de la poésie. » Voilà bien des témoignages, et du même coup bien des collaborateurs à l'action de la grâce. Racine, dans le premier emportement de sa conversion, voulait se faire chartreux; son confesseur, homme sage, lui imposa une pénitence moins dure, il le maria. Il paraît que Mme Racine ignorait et ignora toujours le titre même des pièces de son mari.

C'est à ce moment que commence sa vie de courtisan. Il se partageait très-inégalement entre le roi et sa famille. Le roi, qui fut toujours le plus exigeant des maîtres, ne souffrait guère d'infidélité. Il emmenait Racine avec lui dans cette fameuse campagne qui nous a valu une relation si faible et l'*ode sur la prise de Namur*. Il s'entretenait volontiers avec lui et aimait l'entendre lire. Les grands seigneurs se moquaient quelque peu de Boileau, qui était peu propre au métier de courtisan et qui n'avait « qu'une sorte d'esprit »; ils admiraient la flexibilité de Racine, son adresse à se plier aux moindres nécessités de sa nouvelle

position. Saint-Simon déclare qu'il n'avait « rien d'un poète dans son commerce et tout de l'honnête homme. » A l'Académie, c'est lui qui tourne avec le plus de grâce la louange hyperbolique en l'honneur du roi. Admis dans l'intérieur irrégulier de Louis XIV, près de Mme de Montespan, il est l'homme indispensable pour préparer les agréables surprises que les bâtards ménagent à leur père. Il se fait l'éditeur des *Œuvres d'un enfant de sept ans*, le duc du Maine. C'est lui qui écrit la préface, avec madrigaux à l'adresse de Mme de Montespan, et épître au nom de Mme de Maintenon, réunissant ainsi dans un double hommage l'astre qui va disparaître et celui qui se lève. Il traduit pour une sœur de Mme de Montespan, l'abbesse de Fontevrault, *le Banquet* de Platon. singulier choix pour une religieuse et un dévot. On oublie à un moment qu'il a fait vœu de renoncer au théâtre, et on lui demande un opéra : on était las des fadeurs de Quinault. Il se mit à l'œuvre complaisamment, et ébaucha une *Chute de Phaéton*. C'est dans sa famille surtout qu'il faisait pénitence. Ses enfants étaient élevés pieusement, et d'une façon assez étroite, à ce qu'il semble. Les filles voulurent toutes entrer en religion. Mme Racine écrivait à son fils aîné, qui se permettait d'aller à la comédie : « Le pauvre petit Lionval (c'est Louis Racine) promet « bien qu'il n'ira pas à la comédie comme vous, de peur « d'être damné ».

C'est pour la cour et sur la demande formelle de Mme de Maintenon que Racine écrivit ses deux dernières tragédies, *Esther* et *Athalie*. Elles étaient destinées à être jouées par les demoiselles de Saint-Cyr. On leur avait d'abord distribué les rôles d'*Andromaque;* mais elles

avaient si bien rendu la passion du drame, que Mme de Maintenon voulut autre chose. Le succès d'*Esther* fut très-vif, succès d'acteurs surtout, succès d'allusions aussi. C'est Racine lui-même qui avait enseigné la déclamation aux jeunes filles, et il y excellait. Le succès d'*Athalie* fut moindre. La pièce de proportions majestueuses et de mise en scène splendide, fut jouée sans costumes et sans théâtre, en petit comité, devant le roi. Le jour baissait de plus en plus; le soleil descendait à l'horizon; on ne voulait plus ni pompes, ni splendeurs, ni bruit. La pièce fut comme ensevelie dans les ténèbres. Néanmoins la haine des ennemis de Racine se réveilla à ce bruit nouveau qui se faisait autour de son nom. On l'associa à Mme de Maintenon dans les imprécations qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes. Des couplets satiriques coururent.

Hypocrite rimeur, historien trop payé.

Voilà pour le poète. Quant à Mme de Maintenon, voici comme on la traitait.

Comme la Juive d'autrefois,
Cette Esther qui tient à nos rois,
Éprouva d'affreuses misères.
Mais plus dure que l'autre Esther,
Pour chasser la foi de ses pères,
Elle prend la flamme et le fer.

Les causes réelles de la disgrâce de Racine sont aussi peu connues que celles de sa conversion. Chacun l'explique suivant le tour de son imagination. Louis Racine prétend que son père, emporté par un mouvement de généreuse pitié, composa un mémoire sur les misères du peuple, et le remit ou le fit remettre au roi par Mme de

Maintenon; que le roi trouva fort déplacée cette ingérence du poète dans les affaires de l'État, qu'il le dit nettement, durement à Mme de Maintenon, et qu'il le fit sentir plus durement encore à l'auteur; que celui-ci rentra chez lui, éperdu, que la fièvre le prit et que peu de temps après il mourut. Rien de plus dramatique, de plus touchant, de plus invraisemblable que cette histoire. Y a-t-il dans toute la vie de Racine un acte, y a-t-il dans toutes ses œuvres une ligne qui permette de lui prêter des sentiments si tendres envers les opprimés? La générosité n'était pas le fond de sa nature. Qu'est devenu ce mémoire? Comment la famille ne l'a-t-elle pas conservé? C'était un titre d'honneur, et il méritait plus de passer à la postérité que la seconde lettre contre Port-Royal, monument d'ingratitude. Argument plus décisif, il existe une lettre de Racine à Mme de Maintenon, lettre postérieure à la disgrâce, et apologétique : il n'y a pas un mot qui se rapporte à ce fameux mémoire. Loin de là, Racine n'entretient Mme de Maintenon que d'une requête par lui adressée au roi pour être déchargé d'une taxe frappée sur les conseillers nouvellement nommés. Nous voilà bien loin des misères du peuple! Ce n'est pas là évidemment ce qui offensa le roi : il était habitué à des demandes de ce genre. Il y a une autre explication plus vraisemblable, et à l'honneur de Racine. Il éleva la voix en faveur de Port-Royal, frappé tant de fois, mais encore debout. Le roi, livré de plus en plus aux implacables ennemis des jansénistes, et qui croyait fermement travailler à son salut en travaillant à leur ruine, fut irrité de ces réclamations. Le zèle du poète lui parut indiscret, blessant. Au premier froncement de sourcil, Mme de Maintenon l'abandonna. Il était atteint

d'une maladie de foie, elle empira rapidement, il mourut. Le roi ne manifesta aucun regret, cela n'était pas dans ses habitudes. Quand on apprit à Versailles que Racine avait exprimé le désir d'être enterré à Port-Royal, un courtisan, M. de Roucy, s'écria : « Il n'aurait pas fait cela de son vivant. » Racine était-il donc un homme à ne se compromettre qu'après sa mort ?

Après avoir essayé de peindre l'homme, arrivons à l'œuvre.

Quand Racine débuta au théâtre, la tragédie était constituée : Corneille, tout en résistant, lui avait donné sa forme définitive, celle qu'elle a conservée jusqu'à sa mort. Sur ce point, Racine ne se permit pas la moindre innovation; il n'essaya même pas de conserver l'élément lyrique, si heureusement introduit par son prédécesseur dans *le Cid* et dans *Polyeucte*. Il accepta dans toute sa rigueur la règle des trois unités; il se conforma docilement aux préceptes d'Aristote que Corneille avait retournés et secoués comme un cheval généreux que le frein exaspère. Cette originalité supérieure qui crée l'œuvre de toutes pièces, forme et fond, Racine ne la possède pas, on peut même dire qu'il ne la soupçonne pas. Il en a une autre qu'il ne faut ni méconnaître ni surfaire. Il a été le peintre des passions de l'amour, peintre admirable, bien que faiblement doué de l'instinct tragique. Les anciens lui offraient peu de modèles en ce genre; Corneille n'avait mis au cœur de ses héroïnes que de vaillantes et nobles tendresses. Racine osa montrer et suivre la passion jusque dans ses égarements les plus désordonnés. C'est par là qu'il séduisit et charma cette jeune cour, si ardente au plaisir, et qui ne vivait que de galanterie. Qu'on lise les

Mémoires du temps, Mme de Motteville, Mme de La Fayette et tant d'autres; tous ces oisifs ne songent qu'à l'amour. Le cœur du jeune roi est la conquête que rêvent toutes les femmes; les poètes sur tous les tons célèbrent la grâce, la beauté du roi, les transports que ses charmes excitent en tous lieux. Ils le louent de savoir aimer. Pendant plus de vingt années, ce fut un concert universel de madrigaux. Échappait-on à Benserade et à ses pareils, on tombait sur les romans amoureux. Jusque dans la chaire chrétienne, il fallait compter avec ce Dieu du jour. Bossuet, dans son *Oraison funèbre de la reine*, ne craignait pas de rappeler cet heureux temps, où le roi commença à soupirer.

— Que les potentats n'essaient point d'empêcher ce mariage. *Que l'amour qui semble aussi le vouloir troubler*, cède lui-même. *L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde*, il peut bien y soulever des tempêtes....

L'amour et le roi, le roi jeune, galant, aimant, aimé, voilà la vie et l'âme de la cour. Quels applaudissements s'élevaient, quand le poète mettait dans la bouche de Bérénice ces vers passionnés, où respire l'idolâtrie autant que l'amour !

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ces bûchers, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat,
Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire,
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence :
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !

Voilà ce que vit et sentit le jeune poète ; voilà l'air qu'il respira. Amoureux lui-même et livré à toute la fougue de l'âge, écrivant ses vers passionnés, qu'il enflammait encore en les expliquant aux comédiennes, il fut réellement l'interprète du goût de cette génération brillante à son aurore, si triste à son couchant. Ce fut elle qui lui imposa le ressort principal de son œuvre. L'heure de l'expiation est lointaine et nul n'y songe encore, ni La Vallière, ni Montespan, ni le roi, ni le poète : c'est alors un enivrement universel. L'insensible Boileau lui-même ne voit point de salut pour l'art en dehors de l'amour :

> De cette passion la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Telle est la note dominante ; elle s'imposa à Racine. Qu'on s'étonne après cela de l'importance des rôles de femmes dans ses tragédies. La femme est l'interprète naturel de la passion ; elle en est bien plus absolument la proie que l'homme. Celui-ci a pour se défendre les mille agitations de la vie, l'ambition, les affaires, la guerre, le mouvement sous toutes les formes. Elle, au contraire, est comme rivée à sa chaîne : il faut qu'elle se concentre et s'absorbe et se consume dans une seule idée. Elle ne vit que par son amour et de son amour. Qu'elle le voie près de lui échapper, aussitôt tout se trouble en elle, la raison vacille éperdue, elle tombe dans des abattements profonds ou éclate en transports furieux ; elle menace, implore, demande grâce, jure de se venger, se venge, et meurt de sa vengeance. Telles sont les héroïnes de Racine, Roxane, Hermione, Ériphyle, Phèdre.

A-t-on remarqué en outre que ce sont elles qui aiment, tandis que les princes et les héros semblent attendre? C'est Hermione qui aime Pyrrhus, c'est Roxane qui aime Bajazet, c'est Bérénice qui aime Titus, c'est Ériphyle qui aime Achille, c'est Phèdre qui aime Hippolyte. — Est-ce pur hasard? D'un tel poète on ne peut le croire. Est-ce le fruit d'une observation profonde, la poursuite d'effets plus dramatiques? cela est vraisemblable. Il y a autre chose encore. Le théâtre de Racine est l'image de la cour. A la cour, ce sont les femmes qui aiment le héros, le seul héros, le roi. Lui, majestueux, superbe, choisit. L'interversion des rôles dans l'amour est une des innovations de cette époque; elle provient directement de l'idolâtrie monarchique. Au temps de Corneille, on conservait aux héros l'honneur du premier pas. Ils faisaient les avances, comme on dit vulgairement. Ces soupirants étaient parfois bien pleurards, bien fades, bien ennuyeux, et on comprenait les rigueurs de l'inhumaine. — Tels sont d'ailleurs, chez Racine, Hippolyte, Xipharès, Bajazet, Antiochus; mais ce qu'ils ont perdu en énergie, les femmes l'ont gagné. Ils glissent sur la scène, ombres discrètes et effacées, tandis qu'elles la remplissent de leurs mouvements passionnés. A peine font-ils entendre un faible murmure, une plainte modeste; c'est à elles qu'il appartient de pousser les cris terribles et d'étaler les désespoirs tragiques. Les malheureux vainqueurs sans le vouloir assistent immobiles et gênés à ces explosions.

Encore si quelque grand intérêt occupait leur esprit! Mais ils ne sont faits que pour donner de l'amour à droite, tandis qu'eux-mêmes soupirent à gauche. Hippolyte voudrait bien imiter son père, Bajazet ne demande qu'à être

un héros, Antiochus n'a d'autre raison d'être que de servir de repoussoir à Titus. Qu'on était loin de Corneille! Point de bellâtres chez lui, point d'oisifs dont la spécialité est de porter le trouble dans les cœurs. Rodrigue est un vaillant, trois fois vainqueur, Polyeucte donne sa vie pour sa foi, Sévère est couvert de blessures et de lauriers, Nicomède, sans armée, sans suite, brave en face un roi et l'ambassadeur de Rome; Horace est un soldat sans pitié, mais non sans gloire. Et les femmes sont-elles écrasées, anéanties par ces redoutables amants? Est-ce que Chimène n'est pas l'égale du Cid? Est-ce que Pauline ne vaut pas Polyeucte et Sévère? Et Laodice, si vaillante, si spirituelle, si fière, digne compagne de son brave Nicomède? Tous ces personnages sont nobles, grands, généreux. Ils aiment, mais ils sentent qu'il y a au monde autre chose que la passion, qu'elle doit se taire, quand le devoir élève la voix. Chez Racine, l'amour est le premier des devoirs, le seul dont il ne soit pas permis de s'affranchir. Aussi tous ceux dont l'âme avait été formée à cette mâle école du théâtre cornélien disaient-ils aux admirateurs de Racine : Oui, cela est touchant et tendre et pathétique, mais où est la grandeur? « Vive notre vieux Corneille! répétait sans cesse Mme de Sévigné. Il écrit pour la postérité ; Racine écrit pour la Champmeslé : quand il ne sera plus amoureux, il ne fera plus rien. » — Elle se trompait, puisqu'il devait faire *Esther* et *Athalie;* mais l'auteur d'*Esther* et d'*Athalie*, qui pouvait le deviner dans l'auteur de *Bérénice?*

On a souvent relevé, et avec raison, l'incroyable faiblesse des personnages secondaires dans les tragédies de Racine. Les exigences du cadre tyrannique imposé par les trois

unités, ne suffisent pas à l'expliquer. Ici encore il faut reconnaître l'influence de Louis XIV. De même que les courtisans, si vifs, si remuants, si hautains, se taisaient tout à coup, s'effaçaient, s'humiliaient, tombaient à genoux, dès que le maître apparaissait, et ne semblaient créés que pour mettre en toute sa splendeur la majesté presque divine du monarque; ainsi l'action du drame concentrée autour d'un personnage unique, et fondée sur une passion unique, relègue loin du foyer lumineux les satellites insignifiants. On ne voit que trop qu'ils ne sont là que pour ménager un repos au personnage principal, ou lui fournir de triomphantes répliques. Ils ont la contenance modeste et embarrassée, comme s'ils avaient conscience de l'incurable ennui qu'ils répandent; placés dans la plus cruelle position où puisse être réduit un cœur qui aime, ils n'ont que des gémissements pour toute ressource. Ni Atalide, ni Aricie, ne songent un instant à entrer en lutte, à disputer aux violents caprices d'une Roxane ou d'une Phèdre, ce Bajazet, cet Hippolyte qui, eux aussi, se consument en élégies. Au théâtre comme à la cour, c'est l'étiquette qui règle tout, même la passion. Les grands transports sont réservés aux rois et aux reines en exercice; quant aux princes subalternes, aux simples héritiers présomptifs, ils doivent s'effacer. Et derrière ces ombres voilées et languissantes, voici venir le long cortége des confidents et des confidentes, cent fois plus ternes encore et décidément impossibles. Les Anglais et les Allemands ne peuvent comprendre notre admiration pour des œuvres où l'artificiel, le vide, le froid tiennent une si grande place. Ils nous jettent à la tête les personnages si vivants de Shakespeare, la variété, les couleurs éclatantes, la rapidité

de l'action, les péripéties subites, et ce style tour à tour familier et sublime, ces images saisissantes, ce dialogue précipité et palpitant, ces effusions lyriques qui reposent l'âme et font mesurer l'abîme du pathétique. — Qu'ils étudient de plus près la France de Louis XIV, et ils comprendront comment une société telle devait produire des œuvres telles. — Un génie vraiment tragique ne subit pas ces entraves, dira-t-on. Je le crois, mais nous n'en sommes plus à prétendre ranger Racine parmi les Eschyle et les Shakespeare. Il n'est pas incapable de force, mais il fuit naturellement et redoute tout ce qui pourrait effaroucher un public poli et délicat. De son temps on ne savait ni ne comprenait l'histoire; on en prenait ce qui à la rigueur pouvait cadrer avec les mœurs et l'esprit du temps; le reste, c'est-à-dire le vrai, le vivant, le caractéristique, on le rejetait comme trop cru, déplacé, de mauvais goût. Les rois de théâtre habillés comme l'était Louis XIV devaient avoir ses manières et parler son langage. L'appropriation contemporaine tuait la réalité historique et dramatique. Partout les fausses couleurs, mais harmonieusement fondues. L'audace de Racine se montre surtout dans les suppressions. Qu'on lise *Britannicus*, « la pièce des connaisseurs ». Racine, dans sa préface, se réclame de Tacite, qu'il appelle *le plus grand peintre de l'antiquité*. Mais comment l'est-il et pourquoi l'est-il? Parce qu'il a tout su, tout vu, tout montré. Quand on a lu les *Annales*, on sait ce que c'est qu'une Agrippine, un Narcisse, un Néron : ils sont complets dans leur hideuse personnalité. L'historien a instruit leur procès, lentement, minutieusement, implacablement; il en a réuni toutes les pièces; le dossier accusateur est dans ses mains, il y

puise sans cesse, explique tel acte par telle habitude vicieuse, telle fantaisie éhontée; il déroule cette impitoyable logique qui relie les forfaits aux forfaits. De tout cela Racine ne prend que ce qui lui convient et ce que peut supporter un public nourri d'adoration monarchique. La fameuse confession d'Agrippine à son fils, scène capitale, n'est qu'une paraphrase éloquente. Les érudits seuls peuvent lire entre les lignes et préciser le vague de ses aveux. L'hémistiche inintelligible : *J'allai prier Pallas*, leur rappelle la forte expression de Tacite : *provoluta ad Pallantis libita.* Ils se demandent pourquoi on ne voit pas ce Pallas, le vieux complice d'Agrippine, un de ceux auxquels elle se prostitua pour régner, elle qui rêva l'inceste pour conserver le pouvoir. Qu'est-ce que le Narcisse de Racine auprès de celui de Tacite? Qu'est-ce que cette insignifiante Junie? où est Octavie? où est Acté? où sont les jeunes amis du prince? On referait deux ou trois drames avec les suppressions. Est-ce à dire que l'art soit absent? Au contraire, il y en a trop. Mais c'est un art timide. Les sujets essentiellement tragiques échappent au poète, ou, s'ils s'offrent à lui, il les transforme, il les dénature. Ce n'est pas par le côté dramatique qu'un fait lui apparaît, c'est par le côté analytique et psychologique. On sent trop qu'il n'a pas eu cette obsession d'un dénouement horrible qui circule dans le drame d'un Eschyle ou d'un Shakespeare, et l'emplit d'une mystérieuse et invincible épouvante. Le dénouement pour lui, c'est un détail dans le poème. D'abord, il ne croit à aucune de ces légendes antiques; il ne les comprend pas : ce sont pour lui des fables puériles, agréablement arrangées par les poètes. Il n'a pas cette sorte d'imagination qui remonte les

siècles, évoque les religions disparues, ressaisit et ressuscite l'âme des sociétés primitives. Le sacrifice d'une fille par son père pour obtenir un vent favorable, l'horrible droit de la guerre qui livre Andromaque à Pyrrhus, la sombre fatalité qui arme le bras d'un Oreste, le délire d'une Phèdre victime de la vengeance de Vénus, tout cela lui échappe : il remplace l'horreur vraie, inhérente au sujet, par une étude générale de la passion. C'est un disciple de Descartes. Peut-être, s'il eût eu le courage de secouer la tradition classique et d'emprunter à la société de son temps la matière de son œuvre, se fût-il rapproché davantage de cette réalité qui saisit ; mais où Corneille hésita, Racine devait reculer.

On le regrette néanmoins, surtout quand on songe à *Athalie*. Cette fois, il prit tout le sujet et il le sentit tout entier. Pourquoi? Parce que pour lui, chrétien convaincu, tout était vrai dans les Livres saints. Il ne fut pas forcé d'atténuer, de transformer, de dénaturer, de généraliser surtout : l'œuvre lui apparut entière, dans sa forte composition, avec toute l'horreur qu'elle recélait. C'est un monument de génie. Il s'y était préparé et comme acheminé, lui, poète timide, par l'esquisse d'*Esther*. Ce n'est pas autre chose en effet, mais l'esquisse d'un maître. Racine voulut se conformer exactement aux intentions de Mme de Maintenon, et écrire une pièce pour les jeunes pensionnaires de Saint-Cyr. Il y réussit parfaitement. C'est encore Mme de Sévigné, présente à la représentation, qui fait le mieux comprendre tout le mérite d'*Esther*.

C'est, dit-elle, un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si complet qu'on n'y souhaite rien.

Il va sans dire que ce mérite a bien perdu de son prix

pour nous. Ce qui frappe, c'est l'art exquis du poète qui a transformé les personnages et le sujet en conservant toutes les apparences de l'exactitude historique. Tout y est ou à peu près, et rien n'y est. On sait ce que pouvait être une femme pour un roi d'Orient : il semble dans la pièce qu'Esther est la seule épouse d'Assuérus. Il y a même, chose bien délicate à exprimer, le concours de beauté, à la suite duquel Esther est choisie. Les charmes de la jeune Juive prennent un caractère particulier et nouveau :

> Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
> Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.

C'est Mme Maintenon, plus jeune, qui règne par sa piété et sa ravissante douceur. Le sujet lui-même, si horrible au fond, disparaît sous les agréables broderies du style. C'est à peine si l'on sent ici ou là qu'il s'agit de la destruction de tout un peuple. Esther, toujours en prière ou en larmes, a la suavité d'une colombe blessée et tendre. Qu'on se reporte au texte. La belle Juive est une favorite froide, cruelle, vindicative. Il ne lui suffit pas d'avoir sauvé son peuple, il lui faut l'extermination de ses ennemis. Elle exige pour ses coreligionnaires l'autorisation de tuer les hommes, les femmes et les enfants jusqu'à concurrence de soixante-quinze mille personnes, et de piller leurs dépouilles. Assuérus y consent. Il lui demande si elle est satisfaite. Elle répond :

— S'il plaît au roi, qu'il donne aux Juifs le pouvoir de faire encore demain ce qu'ils ont fait dans Suse, et que les dix fils d'Aman soient pendus.

Voilà ce que certains critiques appellent une idylle, une

élégie ! Ces abominations, le poète les a laissées dans l'ombre; il s'est contenté du supplice d'Aman, le favori insolent qui rappelait Louvois. Il se jette éperdu aux pieds d'Esther, lui demande grâce; la douce Juive le repousse en termes forts durs :

> Va, traître, laisse-moi...
> Misérable...
> Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé.

Il y a du sang dans les tragédies de Racine, mais, pardessus, une jonchée de fleurs.

Athalie est une œuvre franche et complète. Quand même elle eût été jouée à Saint-Cyr, en costumes, au lieu d'être récitée dans la chambre de Mme de Maintenon, elle n'eût pas réussi. Il lui faut toutes les splendeurs de la mise en scène, de puissants interprètes, une foule de spectateurs. C'est le drame noble dans toute sa majesté. Pour la première fois, le poète a osé. On dirait qu'au terme de sa carrière, il a voulu enfin rompre avec le goût timoré de ses contemporains, et jeter au dehors toutes les énergies comprimées et étouffées si longtemps. Voilà enfin des personnages vrais et vivants. Racine avait eu peur des monstres qui peuplent les *Annales* de Tacite; il les avait apprivoisés, francisés, énervés ; il n'ose toucher aux personnages des annales du peuple juif. C'est le livre de Dieu; tout en est vrai : il conserve aux faits et aux acteurs leur terrible physionomie. Plus d'amour, mais des passions singulièrement tragiques, la haine, la vengeance, l'indomptable opiniâtreté, l'espérance vivace et sanguinaire. Athalie s'est baignée dans le sang des siens; Joad rêve de se baigner dans le sang d'Athalie. Le choix du lieu de la scène est un coup de gé-

nie. L'action ne se traîne plus dans les antichambres des palais des rois, où bâillent les pâles confidents : c'est dans le temple qu'elle se déroule, dans ce temple qui est le centre même de la vie religieuse du peuple juif, et dont l'histoire est son histoire. Devant nous s'agitent des acteurs de chair et d'os, les uns violents et immuables dans leur foi, comme le grand prêtre, les autres incertains et attendant, comme Abner, ou tout frissonnants encore des meurtres qu'ils ont vus, comme Josabeth. Mais le premier, le grand acteur, celui qui anime et mène tout le drame, c'est Dieu lui-même, que l'on sent invisible et présent au fond du sanctuaire. Dès les premiers vers, Abner lui rend hommage.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

C'est l'Éternel qui lui répond par la bouche de Joad; c'est lui qui rappelle les prodiges anciens et annonce ceux qui vont éclater; c'est lui qui fortifie l'âme épouvantée de Josabeth ; c'est lui qui envoie à Athalie le songe qui, à défaut de remords, secoue l'effroi dans son cœur; c'est lui qui glace l'insolence de Mathan et le fait reculer éperdu, comme si le buisson ardent brûlait ses yeux. — Quelle puissance, quelle simplicité, quelle vérité dans le choix de ce ressort unique et si infaillible! Aux premières manifestations de ce Dieu caché, la confiance éclate en Joad, Abner se prépare, sur Athalie commence à peser

Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Les lévites sont soulevés par un héroïsme nouveau ; les chants du chœur semblent accompagnés et relevés par les accents de la milice céleste. Athalie elle-même le voit, le sent, le proclame.

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

C'est lui qui a tout fait.

Impitoyable Dieu, toi seul as tout conduit !

Le meurtre et l'extermination espérés, annoncés, ménagés, éclatent enfin; pas de pitié, pas de recours possible: c'est une tuerie épouvantable; sur les cadavres on dresse le trône du jeune roi, et la voix sévère de Joad prédit au successeur d'Athalie le destin que Dieu réserve aux princes qui désertent ses voies.

Puis, parmi ces sombres magnificences, l'hymne de la foi nouvelle, le chant de triomphe et d'universel amour qui éclate; un pur rayon de l'Évangile pénétrant la mystérieuse horreur des annales juives, les cieux fermés et d'airain qui répandent leur rosée, la terre qui enfante son sauveur. L'élément lyrique, si malheureusement banni de la tragédie profane, se déploie librement dans la tragédie sacrée et s'y adapte par la plus étroite harmonie. N'est-ce pas cette ardente et sombre race juive qui a enfanté David, Isaïe, Jérémie, et tout le chœur éblouissant et tragique des prophètes? Comment ne pas jeter dans une œuvre de ce genre un écho de cette puissante poésie?

Tout cela resta lettre morte pour les contemporains : le grand siècle ne comprit pas.— Le siècle suivant fit ses réserves, et blâma le fanatisme de Joad, ce prêtre séditieux et régicide. C'est de nos jours que l'on a rendu entière justice au chef-d'œuvre; la critique a commencé la réparation, mais elle n'a été complète que le jour où *Athalie* a pris possession de la scène, avec la magnificence extérieure qui lui était due.

L'école romantique a fort malmené Racine, et les clas-

siques ne l'ont pas très-heureusement défendu. Il est aussi injuste de ne lui rien accorder que de lui attribuer tout. L'ordre, les proportions harmonieuses, l'analyse pénétrante des passions de l'amour, il était souverainement injuste, presque ridicule, de ne pas reconnaître ces éminentes qualités; prétendre qu'il n'y a rien au delà, ce n'est pas se faire une idée exacte de ce que doit être le poème dramatique. Les romantiques ont trop souvent confondu la violence avec la force, et nié le génie quand il était uni à l'art; les classiques ont trop accordé à la régularité. Racine n'a pas le génie tragique; Corneille le lui fit entendre clairement après *la Thébaïde* et *Alexandre*. Je ne comprends pas bien comment M. Sainte-Beuve a pu dire que le style de Racine *côtoyait la prose*. Il me semble que son principal défaut, c'est d'être trop poétique, dans le sens où on l'entendait au XVIIe siècle. La diction est trop ornée, trop fleurie; il y a trop de noblesse, pas assez de simplicité et d'énergie, et surtout pas assez de variété. Le poète oublie ses personnages pour ne se souvenir que des règles de la composition littéraire. De là, ces hors-d'œuvre éclatants où il a épuisé toutes les couleurs de sa palette, le songe d'Athalie, la mort d'Hippolyte, le discours d'Agrippine. La nourrice, Phèdre, Théramène, Thésée, tous parlent du même ton, tous s'épanchent en alexandrins pompeux constellés de périphrases. La périphrase, là est le défaut essentiel de ce style merveilleux. Rien de plus opposé au génie du langage dramatique, qui doit avant tout être rapide, net et fort.

Racine redoute les situations violentes, il redoute plus encore les expressions vraies. Il semble avoir passé sa vie à surveiller le démon qui était en lui, de peur qu'il ne

s'emportât et rendît le retour impossible. Racine a toujours été préoccupé du retour. Émancipé de Port-Royal, il traînait dans le monde un bout de sa chaîne, et devait en reformer tous les anneaux. Corneille, Molière, Boileau lui-même ont l'allure plus franche et sont plus impérieusement, plus absolument ce qu'ils sont. On dit que Louis XIV demanda un jour à Boileau quels étaient les plus grands poètes du temps et qu'il répondit : « Corneille, Molière et moi. — Et Racine? dit le roi. — Racine est un très-bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers faciles. » On peut ne pas accepter, si l'on veut, la dernière partie de la réponse, où l'on ne retrouve pas la clarté ordinaire à Boileau; mais la première partie subsiste.

MADAME DE LA FAYETTE

Le roman et l'histoire de l'auteur. — La Rochefoucauld. — Les collaborateurs, Huet, Segrais. — L'avénement de la Nouvelle. — *La Princesse de Clèves.* — Rapports du roman et du théâtre. — Les critiques contemporains. — Où La Rochefoucauld reparaît.

Dans ses études sur les femmes illustres du XVIIe siècle, études si remarquables par l'érudition et les fausses couleurs, M. Cousin n'a pas donné place à Mme de La Fayette. Est-ce oubli? est-ce indifférence? je croirais plutôt que la matière lui a semblé « infertile et petite », comme dit La Fontaine. Dans les sujets qu'il choisit un auteur ne s'oublie pas; il va d'abord à ceux qui lui per-

siques ne l'ont pas très-heureusement défendu. Il est aussi injuste de ne lui rien accorder que de lui attribuer tout. L'ordre, les proportions harmonieuses, l'analyse pénétrante des passions de l'amour, il était souverainement injuste, presque ridicule, de ne pas reconnaître ces éminentes qualités; prétendre qu'il n'y a rien au delà, ce n'est pas se faire une idée exacte de ce que doit être le poème dramatique. Les romantiques ont trop souvent confondu la violence avec la force, et nié le génie quand il était uni à l'art; les classiques ont trop accordé à la régularité. Racine n'a pas le génie tragique; Corneille le lui fit entendre clairement après *la Thébaïde* et *Alexandre*. Je ne comprends pas bien comment M. Sainte-Beuve a pu dire que le style de Racine *côtoyait la prose*. Il me semble que son principal défaut, c'est d'être trop poétique, dans le sens où on l'entendait au XVIIe siècle. La diction est trop ornée, trop fleurie; il y a trop de noblesse, pas assez de simplicité et d'énergie, et surtout pas assez de variété. Le poète oublie ses personnages pour ne se souvenir que des règles de la composition littéraire. De là, ces hors-d'œuvre éclatants où il a épuisé toutes les couleurs de sa palette, le songe d'Athalie, la mort d'Hippolyte, le discours d'Agrippine. La nourrice, Phèdre, Théramène, Thésée, tous parlent du même ton, tous s'épanchent en alexandrins pompeux constellés de périphrases. La périphrase, là est le défaut essentiel de ce style merveilleux. Rien de plus opposé au génie du langage dramatique, qui doit avant tout être rapide, net et fort.

Racine redoute les situations violentes, il redoute plus encore les expressions vraies. Il semble avoir passé sa vie à surveiller le démon qui était en lui, de peur qu'il ne

s'emportât et rendît le retour impossible. Racine a toujours été préoccupé du retour. Émancipé de Port-Royal, il traînait dans le monde un bout de sa chaîne, et devait en reformer tous les anneaux. Corneille, Molière, Boileau lui-même ont l'allure plus franche et sont plus impérieusement, plus absolument ce qu'ils sont. On dit que Louis XIV demanda un jour à Boileau quels étaient les plus grands poètes du temps et qu'il répondit : « Corneille, Molière et moi. — Et Racine? dit le roi. — Racine est un très-bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers faciles. » On peut ne pas accepter, si l'on veut, la dernière partie de la réponse, où l'on ne retrouve pas la clarté ordinaire à Boileau ; mais la première partie subsiste.

MADAME DE LA FAYETTE

Le roman et l'histoire de l'auteur. — La Rochefoucauld. — Les collaborateurs, Huet, Segrais. — L'avénement de la Nouvelle. — *La Princesse de Clèves.* — Rapports du roman et du théâtre. — Les critiques contemporains. — Où La Rochefoucauld reparaît.

Dans ses études sur les femmes illustres du XVIIe siècle, études si remarquables par l'érudition et les fausses couleurs, M. Cousin n'a pas donné place à Mme de La Fayette. Est-ce oubli? est-ce indifférence? je croirais plutôt que la matière lui a semblé « infertile et petite », comme dit La Fontaine. Dans les sujets qu'il choisit un auteur ne s'oublie pas; il va d'abord à ceux qui lui per-

mettent de mettre en tout leur jour les qualités de son talent. L'éloquence et les mouvements oratoires un peu prodigués à propos de Mme de Longueville n'étaient guère de mise avec Mme de La Fayette. L'érudition si ingénieuse et si enthousiaste qui pouvait tirer du *grand Cyrus* la matière de deux volumes, comment aurait-elle fait ses frais avec l'auteur de *la Princesse de Clèves ?* Ni la personne ni l'ouvrage ne rentraient dans le cadre cher au biographe. De quelque manière qu'on veuille expliquer l'omission, ne la considérons pas du moins comme défavorable à Mme de La Fayette.

Il n'est pas besoin de justifier d'avance la place qu'on lui donne dans ce tableau de la littérature française au XVIIe siècle. Elle y a incontestablement autant de droit que la plupart des écrivains de son temps; et elle a sur plusieurs d'entre eux l'avantage d'une originalité vraie qui s'est exercée dans un genre, secondaire peut-être aux yeux de certains critiques, mais dont l'importance sociale s'accroît de jour en jour.

Ceux qui veulent absolument découvrir dans la vie d'un romancier, surtout quand ce romancier est une femme, des révélations piquantes et la clef de son œuvre, sont ici légèrement déçus. Il y a bien un roman dans la vie de Mme de La Fayette, mais on n'en connaît pour ainsi dire que le titre, c'est sa liaison avec La Rochefoucauld. On a beau se mettre en quête d'indiscrétions contemporaines; il y a comme une conspiration du silence et du respect pour envelopper et protéger l'union des deux amis. Ce qu'elle fut, Mme de Sévigné nous le dira : « Je crois que nulle passion ne peut surpasser la force d'une telle liaison. » Ce qui nous l'apprendra mieux encore, c'est la lan-

gueur désespérée où tomba Mme de La Fayette quand elle eut perdu La Rochefoucauld. Elle ne fit plus que traîner, elle semblait avoir été oubliée et attendre que la mort se souvînt d'elle. Cet épisode de sa vie fut donc toute sa vie : les années qui précédèrent en sont comme la préparation et l'attente, celles qui suivirent l'inconsolable regret.

Mme de La Fayette est née en 1634. Elle avait donc seize à dix-sept ans quand la Fronde sérieuse cessa et quand commença la Fronde folle, celle des grands seigneurs. La galanterie, l'intrigue, de l'héroïsme aussi, mais à tort et à travers, un grand étalage de beaux sentiments, parfois sincères, mais de bien courte durée, beaucoup de mouvement, peu de sérieux, de grandes passions, y compris celle du bien public, aboutissant à de bien chétives conséquences : voilà ce qui frappa ses yeux et son esprit, qui était naturellement réfléchi. Elle ne fut pas insensible assurément à ce qu'il y avait d'éclat dans les personnes, les sentiments, les aventures; le romanesque parla à son imagination, et y déposa cette première empreinte que l'expérience et les années effacent peu à peu, mais qui ne disparaît pas sans laisser au cœur un vague regret. Dix ans après, les brillants personnages qu'elle avait peut-être admirés et enviés, elle les vit dépouillés de leurs rayons, fatigués, découragés, honteux de s'être aimés, et ne croyant plus à l'amour, cherchant l'ombre, la retraite et la pénitence. Quelle leçon pour une personne comme elle! Ses instincts romanesques furent sinon étouffés, du moins tenus en bride. Elle se maria, et le roman fut ajourné plus que jamais. Le comte de La Fayette qu'elle épousa, n'était ni bien, ni mal, ni spirituel, ni sot; c'était un mari. Si par hasard il eût été comme Sévigné, un franc mauvais sujet,

peut-être cette âme un peu indolente eût-elle éprouvé une secousse et, une fois sortie d'elle-même, qui sait jusqu'où elle serait allée? Cette épreuve lui fut épargnée. Les belles années de la jeunesse s'écoulèrent paisibles, dans une douceur un peu monotone, peut-être dans une attente vague. Elle était fort aimée de Madame, la première duchesse d'Orléans, cette brillante princesse dont la mort fut si étrange. Elle eut sous les yeux le spectacle des mille intrigues qui animaient et divisaient la nouvelle cour, des folies et des galanteries entre-croisées, où se plaisait cette jeunesse brillante et désœuvrée, et elle en a retracé un tableau assez fidèle, quoique fort discret. Bien rarement en effet elle se permet de blâmer ou de juger ; mais sous la réserve du langage on devine l'impression ressentie, la critique secrète. — Que d'agitations! semble-t-elle dire, que de mouvements! que de dangers courus! et pourquoi? Tous ces gens-là croient aimer, voudraient peut-être aimer : l'amour, c'est l'air qu'on respire dans ce milieu élégant et oisif, mais où est la passion? Je ne vois là qu'une comédie perpétuelle du sentiment, un sacrifice à la mode du jour, un jeu d'évaporés. Ah! que l'amour vrai est d'autre sorte! — C'est justement à cette période de sa vie que se rapporte sa liaison avec La Rochefoucauld.

La Rochefoucauld avait été un des héros de la Fronde et un des plus en vue, ajoutons, tout de suite un des moins dangereux. L'instinct de Louis XIV ne s'y trompa pas. Il garda d'inflexibles rancunes contre d'autres, mais il fit grâce dans son cœur à ce révolté sans importance. Bien que fort brave de sa personne et prêt aux tentatives les plus hasardeuses, La Rochefoucauld n'était ni un homme d'action ni un politique : sa soumission fut complète, sans

arrière-pensée; et, comme il avait l'âme haute, il ne songea pas à se la faire payer. Quand Mme de La Fayette le connut, il était guéri de l'ambition et il se prétendait guéri de l'amour. Très-modeste, ou plutôt très-timide, mélancolique, il lui fallait un milieu bienveillant et caressant pour ainsi dire, où son esprit pût s'ouvrir et charmer. Il y avait en lui cette séduction qu'exercent infailliblement ceux qui ont eu des aventures extraordinaires et retentissantes, et elle était tempérée, mais rendue plus pénétrante encore, par une sorte de désespérance douce qui semblait dire : j'ai tout connu, tout éprouvé, et mon cœur est resté vide. On se passait de mains en mains le portrait du héros par lui-même. N'y avait-il pas de quoi rêver, en lisant les dernières lignes?

Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance me passe jamais de l'esprit au cœur.

C'était une espèce de défi. Dans le même temps, les fameuses *Maximes* revenaient à l'auteur, accompagnées de commentaires contradictoires, les uns se récriant et protestant, les autres approuvant avec de timides réserves, le plus grand nombre accusant le moraliste de n'avoir vu l'homme que dans son miroir. Que pensa Mme de La Fayette? M. Cousin la range sans hésiter parmi celles qui condamnèrent l'ouvrage avec le plus de vivacité. Qu'elle ait dit, comme tout le monde, que M. de La Rochefoucauld était excessif dans ses sévérités, et trop affirmatif, rien de plus naturel : c'était le ton convenu de la conversation courante. Mais prétendre qu'elle eût mauvaise opinion du

cœur de l'homme, au moment même où elle se liait avec lui d'une affection si profonde, si absolue, quelle erreur et que c'est mal comprendre l'attrait auquel elle céda! Elle laissa les indifférents exhaler une indignation plus ou moins sincère; pour elle, qui était déjà touchée, elle fut prise d'une profonde compassion. Elle se dit qu'il fallait avoir bien souffert pour juger ainsi ses semblables; que cette âme aigrie devait renfermer des trésors de tendresse et de dévouement qu'elle ne soupçonnait pas elle-même; que rien ne serait plus méritoire et plus doux que de la réconcilier avec la vie. Comment expliquer autrement le mot si connu? « M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur ». Le livre était fait, connu déjà et attendu avant sa publication; il parut donc: que lui importait? Elle savait bien, elle, que le La Rochefoucauld de tout le monde n'était pas le vrai : celui qu'elle avait auprès d'elle, et qui était son ouvrage, ne tenait plus au monde que par son esprit. Elle ne songea pas à lui demander de désavouer publiquement sa triste doctrine; il lui suffit de savoir qu'il croyait à l'existence d'un sentiment sincère et désintéressé. Ce qu'il n'avait certainement jadis dit à aucune femme, il le lui disait à elle. Quoi? Vous êtes belle, charmante? Non. « Vous êtes *vraie*. » Ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre : elle avait plus de trente ans, lui, en avait plus de cinquante. Insensiblement ils se détachèrent du monde, sans rompre absolument, ce qui n'eût été ni de bon goût ni sûr, mais avec discrétion et mesure. La mort de la duchesse d'Orléans, que Mme de La Fayette aimait tendrement, commença à relâcher les liens qui la retenaient à la cour; sa santé, qui avait toujours été délicate, lui fournit des motifs ou des prétextes pour se

soustraire à la tyrannie du monde et se renfermer de plus en plus dans cette intimité qui chaque jour devenait plus chère. Cette demi-retraite fut encore plus marquée quand il n'y eut plus de salut à la cour sans la dévotion, le mot est d'elle. Mme de Maintenon, qu'elle avait connue dans une tout autre position, et qui ne voulait pas qu'on s'en souvînt, ne fit aucun effort pour la retenir. Du reste, depuis la mort de LaRochefoucauld arrivée en 1680, on voit qu'elle est atteinte au plus profond, et que tout le reste lui devient de plus en plus indifférent. La vivacité parfois indiscrète de Mme de Sévigné semble la fatiguer : elle ne veut pas qu'on doute de son amitié, mais elle ne veut pas non plus qu'on en exige constamment des preuves écrites. Une lettre ne coûtait rien à la spirituelle marquise; ce qui lui eût coûté, c'eût été de ne pas écrire. Mme de La Fayette, toujours malade, et plus portée à la rêverie qu'à l'expansion, laissait passer l'averse des reproches tendres et n'écrivait pas davantage. Elle mourut en 1693, après de longues et cruelles souffrances.

En amour, les affinités intellectuelles ne viennent qu'après les autres ; elle agissent cependant, surtout à l'âge où les mouvements irréfléchis sont plus rares, et où l'on envisage dans les engagements la stabilité et la parfaite harmonie. Lorsque La Rochefoucauld et Mme de La Fayette se connurent, ils avaient déjà écrit, lui, ses *Mémoires*, publiés sans son aveu et ses *Maximes*, qui allaient paraître ; elle, sa première nouvelle, *Mademoiselle de Montpensier*. Que cette communauté de goûts ait été un lien de plus, et que les années l'aient rendu plus étroit, on ne peut en douter. Seulement, après avoir suivi chacun sa voie, ils se rencontrèrent ; La Rochefoucauld, sans perdre

de vue ses *Maximes*, qu'il revoyait et aiguisait sans cesse, s'associa, dans quelle mesure ? on ne sait, à l'œuvre la plus charmante de Mme de La Fayette, *la Princesse de Clèves*. C'est de cette époque qu'il faudrait faire dater le renouvellement moral qui se fit en lui, cette fameuse réformation du cœur, dont se réjouissait son amie, dont elle jouissait surtout.

On risque de ne pas apprécier l'originalité de l'œuvre de Mme de La Fayette, si l'on oublie qu'elle avait le goût de l'histoire, et qu'elle s'y appliqua jusque dans les dernières années de sa vie. Peu de temps après la mort d'Henriette, elle écrivit une biographie de cette princesse, biographie d'un cadre assez large et qui rentrerait aussi bien dans le genre des Mémoires. C'est le début, la splendeur du règne. Vingt ans plus tard, elle composa de véritables Mémoires sur les événements qui s'étaient passés à la cour pendant les années 1688 et 1689, époque intéressante, où apparaissent les premiers symptômes de la décadence prochaine. C'est entre ces deux ouvrages que se place la composition de ses principaux romans. Elle passa sans cesse de la réalité à la fiction, comme s'il lui eût fallu satisfaire à tout prix le double penchant de sa nature qui la portait également à l'observation et à la rêverie. Ainsi elle échappait à ce désenchantement qui naît de l'étude prolongée des choses humaines, et elle ne s'oubliait pas si entièrement dans la contemplation de l'idéal, qu'elle perdît de vue les réalités de la vie et les limites du cœur. Heureux équilibre ! Aucun de ceux qui l'avaient précédée ne put s'y maintenir. *L'Astrée* est aussi invraisemblable, aussi impossible qu'un conte de fées : lieu de la scène, personnages, événements, sentiments, langage, tout est

idéal et fantastique. Les héros matamores de la Calprenède, si farouches et si sensibles, et qui accomplissent par amour les plus merveilleuses prouesses dans des pays que n'éclaira jamais le soleil, ne sont que des bâtards sans esprit de Don Quichotte. La verve intrépide du Gascon soutenait ces créations absurdes et les faisait passer. Mlle de Scudéry, qui avait opposé aux traits de l'amour un cœur invulnérable, avait été sans pitié pour les héros et les héroïnes sortis de ses mains. Ni le farouche Cyrus ni l'indomptable reine des Massagètes n'avaient trouvé grâce devant elle. Sans respect pour la tradition et l'histoire, elle les avait transformés en soupirants pleurards et niais. Son dernier triomphe en ce genre avait été *Clélie, histoire romaine.* La mascarade était complète : qu'on se figure ces vieux Romains des deux sexes égarés dans le pays du *Tendre*, et cherchant leur voie de stations en stations! Il y avait abus. Et à quelle époque l'illustre Sapho imaginait-elle ces pérégrinations sentimentales? Les chroniques du temps nous peignent sous un tout autre aspect les lecteurs et les lectrices de cet interminable roman. La galanterie qui régnait alors n'avait pas ces timides et languissantes allures : ce n'était que le livre à la main qu'on suivait consciencieusement l'itinéraire marqué; dans la pratique, on brûlait bien des stations.

Mme de La Fayette innova sur tous les points à la fois, et d'une façon d'autant plus heureuse qu'elle le fit sans préméditation, pour ainsi dire, et en ne suivant que sa nature. Elle commença par réduire les proportions du genre. *Polexandre*, *Pharamond*, *Cyrus*, *Clélie*, dépassaient en étendue leur premier modèle *l'Astrée*, qui lui-même n'en finissait pas. Un seul petit volume suffit

au nouveau romancier : il n'y eut qu'à supprimer les épisodes d'abord, qui étaient comme de règle, puis la plupart des incidents oiseux et absolument invraisemblables qui allongeaient la matière, et qui devenaient le sujet même. De là, plus de simplicité et d'unité. Son esprit juste, sa *divine raison*, comme disait Mme de Sévigné, la fit renoncer à ces pays et à ces époques fantastiques où se plaisaient ses devanciers. Les bergers du Lignon, les Francs de Pharamond, les Romains de la république, les Perses et les Mèdes de Cyrus avaient fait leur temps; elle ne pouvait essayer de créer des pendants à ces personnages faux sous tous les rapports et démodés. Elle voulut que la fiction fût vraisemblable; et pour cela, elle la rendit presque contemporaine. Aux Français du XVIIe siècle, elle présenta une image de leurs pères du XVIe, image non pas absolument fidèle, image singulièrement modernisée et appropriée au goût du jour, mais qui n'imposait pas à l'esprit un trop grand effort. On pouvait admettre à la rigueur que la cour du second des Valois, ne différait pas essentiellement de celle du jeune Louis XIV. Voilà ce qui frappa d'abord les contemporains et les surprit agréablement. Mais ce n'était pour ainsi dire que l'extérieur de l'œuvre : l'innovation essentielle porta sur ce qui était l'âme même du roman, la peinture de l'amour. Puisque nous avons admis que La Rochefoucauld ne fut pas étranger à la composition de *la Princesse de Clèves*, il convient de dire un mot des autres collaborateurs qu'on est convenu de prêter à Mme de La Fayette.

Ni ses deux premiers romans ni *la Princesse de Clèves* ne furent publiés sous son nom. *Mademoiselle de Montpensier* et *Zayde* parurent sous le nom de Segrais, cette

dernière avec une préface de Huet qui était un véritable traité sur l'origine des romans. Mme de La Fayette était fort instruite et se plaisait dans la société des beaux esprits. Ménage [1] et le père Rapin lui enseignèrent le latin, et elle l'apprit si bien qu'ils la consultaient sur les passages difficiles. Seulement, en personne délicate qu'elle était, elle ne voulut jamais lire que les poètes. Quel fruit retira-t-elle de la collaboration de Segrais? Celui-ci, qui se laissait attribuer plus tard *la Princesse de Clèves*, à laquelle il était absolument étranger, revit sans doute *Mademoiselle de Montpensier* et *Zayde*, et fit quelques corrections de style ; mais il est probable qu'il s'occupa surtout de l'impression et de la publication. C'était un homme de lettres normand, qui avait de l'esprit, une certaine grâce molle, beaucoup de liant dans les manières. Il avait appartenu successivement au comte de Fiesque et à Mademoiselle ; il s'était depuis rabattu sur Mme de La Fayette. Son obligeance était extrême ; il épargnait volontiers aux gens du monde certains ennuis de la profession d'auteur incompatibles avec leur qualité. Ce fut lui qui fit le discours préliminaire des *Maximes* de La Rochefoucauld. Il appartenait à la vieille école poétique qui mourait de sa belle mort et dont Boileau fit les funérailles. *L'Astrée* le charmait toujours et aussi vivement que s'il eût été con-

1. Ce pauvre Ménage, qui avait le ridicule de tomber amoureux de toutes ses élèves, célébra la belle Lavergne (c'était le nom de fille de Mme de La Fayette) dans un agréable madrigal latin, où il invoquait *Laverna*, déesse protectrice des voleurs, voleuse elle-même, de cœurs bien entendu. Molière y pensait-il quand il mettait dans la bouche de Mascarille la fameuse exclamation ?

Au voleur ! au voleur !
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.

temporain d'Henri IV. Il en détachait des fragments pour les travestir en vers. Avec cela, il s'était donné la réputation d'un admirateur passionné de Virgile, et conciliait comme il pouvait son double culte. On savait qu'il préparait une traduction de l'*Énéide*, attendue avec autant d'impatience que *la Pucelle* de Chapelain et qui eut un peu plus de succès. Son originalité, s'il en a une, c'est d'avoir mis à la mode le genre essentiellement français de la nouvelle. Il n'en est pas l'inventeur; les Espagnols, notamment Cervantès, fort connu alors, et les Italiens lui fournissaient des modèles. En France même, sans compter les auteurs du XVIe siècle, Bonaventure des Périers et la reine de Navarre, Scarron avait donné quelques échantillons heureux de ce genre de composition. Mais un genre n'a d'existence propre et légitime que quand il est représenté par un chef-d'œuvre. En ce sens, la nouvelle date chez nous de *la Princesse de Clèves* et, nous l'avons dit, Segrais n'y est pour rien. Huet y est encore plus étranger. On peut à la rigueur découvrir dans *Zayde* quelques traces de son influence, une docilité réelle à appliquer la théorie du roman telle qu'il l'avait rédigée [1]; mais l'auteur de *la Princesse de Clèves*, n'ayant plus Segrais à sa droite et Huet à sa gauche, ne marchera que mieux au but. Il y avait encore bien du romanesque convenu dans *Zayde*, pirates, naufrages, enlèvements, reconnaissances, pays et temps impossibles; mais telle scène charmante annonçait un renouvellement prochain du genre. L'auteur

1. Voir notre volume de *la Prose*, leçon XXe. *Le Roman*. — Huet, qui n'était pas encore évêque, déclarait « que la fin principale des romans est l'instruction des lecteurs, à qui il faut toujours faire voir la vertu couronnée et le vice puni. »

n'avait qu'à se débarrasser du fatras des incidents merveilleux où triomphent les plus médiocres, pour se renfermer dans la peinture de la passion : là était sa véritable voie. Comment la découvrit-elle si tard ? Qu'on le demande à La Rochefoucauld [1].

Rien de plus simple que le sujet de *la Princesse de Clèves,* on peut l'exposer en deux mots. Une jeune femme, à peine mariée, et mariée sans amour, rencontre l'homme qu'elle doit aimer. Longtemps elle ignore elle-même le sentiment nouveau qui remplit son cœur. Dès qu'il ne lui est plus permis de douter, elle lutte courageusement, elle fuit toutes les occasions de se trouver en présence de celui qu'elle aime; elle va jusqu'à supplier son mari de la sauver en l'éloignant de la cour. Peu de temps après, son mari meurt : elle pourrait épouser celui qui n'a cessé de lui témoigner la passion la plus profonde et la plus respectueuse. Elle s'y refuse, et se retire dans un couvent. « Sa vie, qui fut assez courte, laissa des exemples de vertu inimitables. » Voilà les dernières lignes du livre.

Le cadre est ingénieusement choisi. C'est à la cour de

1. On trouvera peut-être que j'abuse un peu des conjectures. En matière si délicate, cela n'est pas interdit ; les affirmations plus ou moins systématiques seraient fort contestables. A tout hasard, j'avouerai que la jolie scène de *Zayde* me semble une traduction délicieuse de ces charmantes découvertes qui illuminent les premiers jours de bonheur. Zayde et Gonzalve s'aiment sans avoir pu se le dire et peut-être sans se l'avouer à eux-mêmes. Ils ne se connaissent pas, ils ne parlent pas la même langue. Brusquement séparés par un de ces accidents romanesques encore à la mode alors, ils se retrouvent, s'abordent, et chacun d'eux adresse la parole à l'autre dans la langue de son amant. Mme de La Fayette et La Rochefoucauld ne parlaient pas la même langue avant de se connaître. Chacun d'eux apprit de son côté la langue de l'autre. C'est encore un commentaire du : Il m'a donné de l'esprit, mais j'ai réformé son cœur.

Henri II que se passe l'action; suivant l'auteur, « la magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat. » Ce ne sont que fêtes, carrousels, bals, divertissements de tous genres qui rapprochent chaque jour et inévitablement les personnages mis en scène. Les nécessités du monde, les moindres détails de cette vie de cour si vide, mais si occupée, amènent le développement régulier et naturel d'une situation une fois indiquée. On est forcé de se voir au bal, au carrousel, chez la reine, chez la dauphine; la politesse autorise, commande même en certaines circonstances des visites et des relations. Il est impossible qu'on n'entende pas parler l'un de l'autre : la médisance, la jalousie, la curiosité sont l'âme de cette société oisive et galante. Les paroles échappées à un indifférent dans une conversation quelconque, l'intéressé les recueille, s'en réjouit ou s'en désespère. Il s'établit bientôt entre les amants, même avant tout aveu, une entente involontaire. Ce n'est pas leur faute si une lettre adressée à une autre personne, s'est perdue en route, et si on l'attribue à l'un d'eux : il faut bien pourtant que celui-là se disculpe. Ainsi marche le récit, d'une allure douce, sans secousse brusque : chaque jour amène son incident, incident tout simple et tout naturel, mais dont la passion fait un événement. C'est d'un art discret, aisé, qui semble s'ignorer et qui charme d'autant plus. Il est bien difficile de détacher un passage quelconque : c'est la conduite, c'est la suite qui donnent du prix aux moindres détails. Essayons cependant. — Mlle de Chartres vient d'épouser le prince de Clèves, elle l'a épousé « avec moins de répugnance qu'un autre; mais elle n'a aucune inclination particulière pour sa personne » : ce sont ses propres paroles

à sa mère quand on lui parle de ce mariage. On donne un grand bal à la cour, elle y paraît, et c'est là qu'elle voit pour la première fois M. de Nemours.

Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure; le bal commença, et comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, et comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, et qui passait par-dessus quelque siége pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de ne pas être surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer, augmentait encore l'air brillant qui était en sa personne; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement. M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle des murmures de louanges...

Le roi et la reine les présentent l'un à l'autre : ils se connaissent, ils s'aiment. Y a-t-il de véritable amour, s'il n'est involontaire? Mme de La Fayette ne le comprenait pas autrement. Dans *Zayde*, un des personnages disait :

Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent : les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous.

Mme de Clèves et M. de Nemours se revoient; la première impression devient plus vive; sans se parler encore, ils s'enivrent déjà l'un de l'autre. La beauté de Mme de

Henri II que se passe l'action; suivant l'auteur, « la magnificence et la galanterie n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat. » Ce ne sont que fêtes, carrousels, bals, divertissements de tous genres qui rapprochent chaque jour et inévitablement les personnages mis en scène. Les nécessités du monde, les moindres détails de cette vie de cour si vide, mais si occupée, amènent le développement régulier et naturel d'une situation une fois indiquée. On est forcé de se voir au bal, au carrousel, chez la reine, chez la dauphine; la politesse autorise, commande même en certaines circonstances des visites et des relations. Il est impossible qu'on n'entende pas parler l'un de l'autre : la médisance, la jalousie, la curiosité sont l'âme de cette société oisive et galante. Les paroles échappées à un indifférent dans une conversation quelconque, l'intéressé les recueille, s'en réjouit ou s'en désespère. Il s'établit bientôt entre les amants, même avant tout aveu, une entente involontaire. Ce n'est pas leur faute si une lettre adressée à une autre personne, s'est perdue en route, et si on l'attribue à l'un d'eux : il faut bien pourtant que celui-là se disculpe. Ainsi marche le récit, d'une allure douce, sans secousse brusque : chaque jour amène son incident, incident tout simple et tout naturel, mais dont la passion fait un événement. C'est d'un art discret, aisé, qui semble s'ignorer et qui charme d'autant plus. Il est bien difficile de détacher un passage quelconque : c'est la conduite, c'est la suite qui donnent du prix aux moindres détails. Essayons cependant. — Mlle de Chartres vient d'épouser le prince de Clèves, elle l'a épousé « avec moins de répugnance qu'un autre; mais elle n'a aucune inclination particulière pour sa personne » : ce sont ses propres paroles

à sa mère quand on lui parle de ce mariage. On donne un grand bal à la cour, elle y paraît, et c'est là qu'elle voit pour la première fois M. de Nemours.

Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure; le bal commença, et comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, et comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, et qui passait par-dessus quelque siége pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de ne pas être surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer, augmentait encore l'air brillant qui était en sa personne; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement. M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle des murmures de louanges...

Le roi et la reine les présentent l'un à l'autre : ils se connaissent, ils s'aiment. Y a-t-il de véritable amour, s'il n'est involontaire? Mme de La Fayette ne le comprenait pas autrement. Dans *Zayde*, un des personnages disait :

Il n'y a de passions que celles qui nous frappent d'abord et qui nous surprennent : les autres ne sont que des liaisons où nous portons volontairement notre cœur. Les véritables inclinations nous l'arrachent malgré nous.

Mme de Clèves et M. de Nemours se revoient; la première impression devient plus vive; sans se parler encore, ils s'enivrent déjà l'un de l'autre. La beauté de Mme de

Clèves attire tous les regards et tous les hommages; M. de Nemours efface en bonne mine, en magnificence, en adresse, en esprit tous les seigneurs de la cour; il est question de lui pour épouser la reine Élisabeth d'Angleterre. Mme de Clèves savoure délicieusement les succès de celui qu'elle aime sans le savoir. Elle recueille ses moindres paroles; elle trouve sa joie à faire ce qu'il voudrait que fît une personne qu'il aimerait. C'est par là qu'elle commence à se trahir. Un jour, on rapporte devant elle un sentiment de M. de Nemours, qui prétendait que le bal est ce qu'il y a de plus insupportable pour un amant, qu'il y est oublié, sacrifié à l'amour du plaisir, de la toilette, de la coquetterie, et que pour lui, il ne s'imaginait pas « de souffrance pareille à celle de voir sa maîtresse au bal, si ce n'est de savoir qu'elle y est et de n'y être pas. » — Tout le monde se récrie contre cette singulière opinion. Pour elle, elle garde le silence, mais deux jours après se donnait un grand bal où ne devait point se trouver M. de Nemours, elle fut malade et n'y parut point. Cette peinture des commencements d'un amour naïf est d'une fraîcheur délicieuse. Il y a là comme une évocation et une confidence du roman qu'a rêvé toute femme aux premières années de sa vie : Mme de La Fayette se revoyait, ou plutôt se refaisait en Mme de Clèves. Après les enchantements de la passion qui s'ignore, la révélation par la souffrance. Ne sachant ce que c'était qu'aimer, elle ne savait pas qu'elle n'aimait pas son mari, ce mari si tendre et qui lui reprochait sa froideur. Elle est troublée, le premier aiguillon du remords l'a touchée. Mais qu'est-ce que cela auprès d'une douleur nouvelle qui la saisit à l'improviste! Elle entend dire que M. de Nemours est

amoureux de la dauphine. Hors d'elle-même, elle quitte brusquement la compagnie et se renferme chez elle.

L'on ne peut exprimer la douleur qu'elle sentit de connaître par ce que venait de lui dire sa mère l'intérêt qu'elle prenait à M. de Nemours. Elle n'avait encore osé se l'avouer à elle-même. Elle vit alors que les sentiments qu'elle avait pour lui étaient ceux que M. de Clèves lui avait tant demandés. Elle trouva combien il était honteux de les avoir pour un autre que pour un mari qui les méritait.

Le repos de sa vie est perdu; elle sera tour à tour en proie à la jalousie et aux remords, ne goûtant qu'à la dérobée quelque joie qu'elle s'ingénie à rendre légitime. Elle cherche partout un appui, elle veut qu'on la sauve d'elle-même. Sa mère, qui a découvert son secret, lui est enlevée au moment même où elle a le plus besoin de ses conseils. Elle se renferme, ne sort plus, refuse de recevoir personne; mais elle se réjouit d'apprendre que M. de Nemours est venu. La solitude la livre sans défense à cet abandon du cœur si naturel, si permis, quand on n'a encore à se reprocher ni une parole ni un acte blâmables. Plus profonde, plus intense chaque jour, sa passion l'épouvante. Son mari veut la distraire, et il la ramène à la cour. A peine y est-elle revenue, elle voit M. de Nemours, mais si triste, si désolé que son âme en est ravie. Elle entend la dauphine, dont on le disait amoureux, assurer qu'il n'en est rien, que nul ne peut deviner le secret de ce parfait amant, et qu'il méritait d'être mieux traité, lui qui, pour rester fidèle à sa passion, venait de refuser la couronne d'Angleterre.

« — Quel poison pour Mme de Clèves que le discours de madame la dauphine! » Plus de doute, elle est aimée

aussi profondément, aussi uniquement qu'elle aime. Mais après la première ivresse de cette découverte, le remords et la peur la saisissent. Elle supplie son mari de la reconduire à la campagne : il refuse et la laisse seule en présence du danger. Chaque jour amène une révélation nouvelle; un mot relevé, des rubans d'une certaine couleur portés à un carrousel, un portrait que M. de Nemours dérobe, qu'elle lui voit dérober, sans oser rien dire. La voilà devenue sa complice; le désespoir remplit cette âme si pure et si faible. Elle prend la fuite et va se cacher loin de la cour, à Coulommiers. Là, son mari inquiet, désolé, de plus en plus tendre, la presse de lui confier la cause de sa tristesse. Elle se jette à ses pieds et fondant en larmes, elle lui avoue qu'elle aime une autre personne : elle ne dira point son nom, mais elle jure à M. de Clèves qu'elle sera toujours digne de lui, et le supplie de ne pas l'abandonner. Peu de temps après, il tombe malade et meurt désespéré. M. de Nemours sait qu'il est aimé; il assistait invisible à la scène de l'aveu : il venait la nuit errer autour du pavillon où Mme de Clèves passait des jours entiers plongée dans sa rêverie. Il veut la revoir, lui offrir sa main. Longtemps elle se cache à ses regards; enfin, un jour, il pénètre jusqu'à elle. Elle lui avoue qu'elle l'a aimé dès le premier jour, qu'elle l'aime, mais elle ne l'épousera jamais. Entre elle et lui il y a la mort de M. de Clèves dont ils sont coupables. Et puis, qui peut savoir ce que l'avenir tient en réserve? L'aimera-t-il toujours autant qu'il l'aime en ce moment?

Je ne ferais plus votre bonheur; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point

le malheur de la jalousie. Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez; mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent. Dans cet état néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance : je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari quand on a à lui reprocher de n'avoir plus d'amour ?

On imagine les protestations de M. de Nemours; elle les écoute avec une joie qu'elle ne cherche plus à cacher, mais l'image de M. de Clèves mourant se représente à son esprit et l'épouvante. Elle fuit, elle se renferme dans une solitude plus étroite, languit quelques années et meurt. — Et M. de Nemours ? Il se consola et oublia.

Dès que le roman, longtemps attendu, fut publié (1678) on le dévora, on en fut ravi. « Un murmure de louanges s'éleva. » Mme de Sévigné donna le signal, et tout le monde suivit. Rien ne manqua à la satisfaction des deux auteurs, pas même les critiques de certaines personnes. Il y a des gens en effet qu'on serait désolé d'avoir pour approbateurs; on tient à leur déplaire. J'imagine que Mme de La Fayette n'avait pas une sympathie bien vive pour le cousin de Mme de Sévigné, le fat et plat Bussy-Rabutin, et que M. de La Rochefoucauld ne l'aimait pas davantage. Il est à croire aussi que Mlle de Scudéry, qui venait de prendre sa retraite et que *la Princesse de Clèves* reléguait décidément parmi les curiosités du temps jadis, n'était pas très-avant dans les bonnes grâces de Mme de La Fayette. Ces deux personnages aiguisèrent ce qui leur restait de dents pour mordre l'œuvre et les auteurs. Que pense-t-on de cette phrase venimeuse lancée par la vénérable Sapho ?

M. de La Rochefoucauld et Mme de La Fayette ont fait un roman des galanteries de la cour de Henri second, qu'on dit être admirablement bien écrit.

Ils ne sont pas en âge de faire autre chose ensemble.

Pour Bussy-Rabutin, il y alla plus franchement. Le style lui parut fort bon, la première partie admirable; mais que dire de la seconde?

L'aveu de Mme de Clèves à son mari est *extravagant... Il est ridicule* de donner à son héroïne un sentiment si extraordinaire. L'auteur, en le faisant, a plus songé à ne pas ressembler aux autres romans qu'à suivre le bon sens. Une femme dit rarement à son mari qu'on est amoureux d'elle, mais jamais qu'elle ait de l'amour pour un autre que pour lui.... D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit longtemps dans un cœur de même force que la vertu. Depuis qu'à la cour en quinze jours, trois semaines ou un mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le terrain pour se faire valoir.

Et le dernier trait qui peint au vif cet avantageux personnage : il dit à sa cousine :

Si nous nous mêlions vous et moi de composer ou de corriger une petite histoire, je suis assuré que nous ferions penser et dire aux principaux personnages des choses plus naturelles que n'en pensent et disent ceux de *la Princesse de Clèves.*

Exemple, l'*Histoire amoureuse des Gaules.* Il y a cependant un mot à relever dans cette critique outrecuidante. Il est vrai de dire que l'auteur a songé à ne pas ressembler aux autres romans. Il est assez *ridicule* de lui en faire un reproche. Depuis quand est-il défendu d'être original?

On pourrait arrêter là cette étude, déjà trop longue peut-être; cependant il s'en faut que le sujet soit épuisé.

Comment ne pas dire un mot des rapports du théâtre et du roman? De *l'Astrée* naquit la pastorale qui occupa la scène plus de trente ans et que Molière lui-même essaya de rajeunir. Entre les héros de La Calprenède et ceux de Corneille il ne serait pas difficile de signaler plus d'une analogie. Quinault et Racine, les *doucereux*, comme les appelait Corneille, ne sont pas si loin qu'on pourrait le croire du *grand Cyrus* et de la *Clélie;* Alexandre, Taxile et Pyrrhus lui-même rappellent vaguement les tendres héros mis à la mode par Mlle de Scudéry. Est-il possible que le poète dramatique et le romancier ne se rencontrent pas? Tous deux poursuivent le même but, s'adressent au même public, et, bien que par des moyens différents, cherchent dans la peinture de l'amour la beauté de leur œuvre et le succès. A quelle école appartient Mme de La Fayette? Est-elle avec Corneille? Est-elle avec Racine? Si l'on ne songe qu'à la délicate et savante analyse de la passion, à cet art si parfait de la conduite naturelle, de l'action fondée sur le développement même des sentiments, à cette habile gradation des nuances, à la tendresse enfin qui, d'un bout à l'autre, imprègne tout l'ouvrage, il faut la déclarer racinienne, non qu'elle cherche à l'imiter en quoi que ce soit, mais par un accord mystérieux de nature. Elle aimait peu l'homme, le courtisan surtout et le dévot; mais elle devait goûter le peintre des orages du cœur. D'un autre côté, si l'on songe au dénouement, si l'on se rappelle cette scène touchante, où la jeune femme prend l'énergique résolution de tout avouer à son mari et de lui demander protection contre elle-même, et cette scène de la fin où elle ravit et désespère M. de Nemours en lui disant qu'elle l'aime, mais qu'elle

ne sera jamais à lui, le vieux Corneille reprend ses droits et revendique l'auteur. On se souvient alors que les premières impressions qu'elle a reçues au théâtre, impressions que rien n'efface entièrement, remontent justement à cette époque où les tragédies de Corneille occupaient seules la scène. Quand Racine parut, elle avait déjà trente ans; si elle fut émue et charmée, les leçons de l'héroïsme la raffermirent, et avec cette souplesse et cette grâce qui siéent si bien à la femme, elle concilia et fondit dans la plus charmante des œuvres, ces deux choses divines, le devoir et la passion.

Et M. de La Rochefoucauld? Quelle est sa part dans le roman? Bien habile qui le découvrirait. A tout hasard, on peut supposer que ce fut lui qui donna l'idée de deux épisodes, très-habilement rattachés à l'action principale, mais d'une couleur assez différente. Bien que son cœur fût *réformé*, il n'en était pas venu au point de croire que toutes les femmes étaient ce qu'était Mme de Clèves. Pourquoi ne pas glisser dans le roman, ne fût-ce qu'à la dérobée, un ou deux personnages moins parfaits, plus semblables à ceux qu'on rencontre chaque jour? Ce serait une opposition heureuse, un contraste piquant, et qui mettrait plus en lumière les beaux sentiments des héros. La perfection soutenue fatigue et rend incrédule.

De là l'histoire d'un des amis de M. de Clèves, Sancerre. M. de Clèves le trouva un jour plongé dans la plus violente douleur et comme près de perdre la raison. A toutes les questions il ne répondait que ces mots : « Elle est morte! Je ne la verrai plus! » Enfin il raconta à M. de Clèves que depuis un an il était lié avec une jeune veuve, Mme de Tournon, et qu'elle lui avait promis de l'épouser.

C'était elle qu'il venait de perdre et il était au désespoir. M. de Clèves le consola comme il put et revint le voir le lendemain. Sancerre avait passé du désespoir à la fureur ; il ne se possédait plus. Qu'était-il donc arrivé? Aussitôt après le départ de M. de Clèves, il avait reçu la visite d'un de ses amis, d'Estouteville, qui s'était jeté dans ses bras en pleurant et en criant : « Elle est morte! Je ne la verrai plus! » Mme de Tournon avait aussi promis à d'Estouteville de l'épouser, et il venait demander des consolations à Sancerre. — Il ne pouvait mieux s'adresser. Il y avait sans doute une pointe de gaîté et de fine ironie dans le canevas de l'épisode proposé par M. de La Rochefoucauld : cela a été adouci, atténué dans le récit. L'autre épisode, moins piquant, ne peut guère se raconter. Il s'agit des amours d'une reine avec un de ses sujets. Celui-ci reçoit des ordres d'aimer et y obéit tant bien que mal. C'est le pouvoir absolu s'exerçant dans les choses du cœur.

Et maintenant que nous avons compris et senti les grâces délicates de *la Princesse de Clèves*, souhaitons à notre pays des œuvres plus viriles et plus fortifiantes. L'héroïne sacrifie sa passion à son devoir, rien de mieux. Et le héros? Il a aimé, il aime et il aimera. On n'avait peut-être rien de mieux à faire sous le règne de Louis XIV.

CHARLES PERRAULT

Perrault et Boileau. — Oppositions de nature. — L'originalité de Perrault; — son esprit curieux et inventif. — La théorie du christianisme poétique. — Le siècle de Louis le Grand et la loi du progrès. — Les *Contes des Fées*.

Charles Perrault ne compte pas parmi les classiques. Les historiens officiels de la littérature française le mettent hors cadre, avec les Chapelain, les Cotin, les Cassagne, les Desmarets Saint-Sorlin, tous gens dont le seul mérite est d'avoir reçu de Boileau quelque coup de boutoir. Ils lui savent gré d'avoir fourni au satirique l'occasion d'un nouveau triomphe; ils montrent quelque indulgence pour ses bévues sans nombre, heureuses bévues, puisqu'elles ont été si doctement, si solidement, si ingénieusement redressées par l'infaillible arbitre du goût. De quoi s'avisait Perrault d'ailleurs? Quand on a écrit les *Contes des Fées*, il faut se connaître et se tenir à sa place. Comme il n'y a jamais prescription pour des arrêts de ce genre, il est permis de reviser le procès. Il ne s'agit pas de réhabilitation, ni de glorification; mais il importe de rétablir les faits. La vérité est que Perrault ne fut pas écrasé par Boileau; ce fut lui au contraire qui eut tous les honneurs de la guerre. L'Académie se déclara en sa faveur, le public et les gens du monde l'applaudirent. Enfin lorsque, après de longs débats, les deux adversaires se réconcilièrent, Perrault ne fit aucune concession essentielle; ce fut Boileau qui se rangea à son opinion en se

réservant toutefois de l'appuyer sur des raisons différentes. Au fond, c'étaient deux natures antipathiques. On connaît Boileau, faisons connaissance avec Perrault.

La première idée que je m'en forme est celle-ci. Perrault était un homme à remercier Dieu chaque soir de l'avoir fait naître en France, au XVIIe siècle, pour être témoin des merveilles infinies du règne de Louis XIV. Qu'on ne lui parle pas du passé, ni d'Auguste, ni de Périclès, ni de Charlemagne, ni des Médicis : tout cela est misérable et terne auprès des splendeurs du présent. De quelque côté que Perrault tourne les yeux, il ne voit que grandeur, gloire, félicité. Le roi est orné de tous les dons du génie; ses ministres sont les dignes exécuteurs de ses volontés; l'Europe est dans l'admiration et le respect; la France est au comble de la joie et du bonheur, la paix et l'abondance prodiguent leurs bienfaits, l'hérésie est exterminée, les arts et les sciences s'épanouissent magnifiquement; Versailles, la pensée du règne, est comme le foyer où toutes ces splendeurs viennent se concentrer. N'est-ce pas là à peu près ce que pensait Boileau? Oui, sans doute, mais autrement. La guerre qui éclata entre eux fut d'autant plus vive qu'ils étaient plus près de s'entendre.

Charles Perrault est né à Paris, comme Boileau, mais quelques années auparavant en 1628. Il appartenait à une famille de bonne bourgeoisie. Il eut sur Boileau un grand avantage, celui d'être élevé au foyer même de la famille, sur les genoux de ses parents : c'est sa mère qui lui apprit à lire, c'est son père qui fut son premier précepteur. Il avait deux frères, et la plus parfaite amitié ne cessa de les unir. Il suivit en qualité d'externe les cours du collége

de Beauvais. Il connut donc toutes les douceurs de la vie de famille et toutes les affections qu'elle développe et satisfait. Qu'on rapproche de cette heureuse enfance celle de Boileau, si sombre, si triste, les procès et les démêlés avec les frères, la mère absente, le père absorbé par la chicane, partout je ne sais quoi d'aigre et de froid. Quel contraste au début! On le retrouve au terme : Boileau écrit la satire *sur les Femmes*, et Perrault ses *Contes des Fées*. Élevé avec tendresse et liberté, Perrault suivit la pente de sa nature. Au collége, il se permet d'adresser des objections au régent qui lui enseigne la vieille scolastique, objections embarrassantes probablement (peut-être cartésiennes ou gassendistes), car le régent l'envoie philosopher dehors. Il étudie seul et à bâtons rompus; histoire, jurisprudence, théologie, sciences, arts, tout lui est bon, rien ne le rebute; mais aussi rien ne l'arrête, rien ne le captive décidément. Il ne sera étranger à rien, mais il n'aura pas de spécialité. C'est tout le contraire de Boileau, qui a une vocation bien nette et s'y renferme étroitement.

Autre opposition : à l'âge où Boileau, fidèle au précepte d'Horace, feuilletait jour et nuit les modèles de l'antiquité et s'en nourrissait pieusement, Perrault, en compagnie de ses deux frères, se mettait à parodier le sixième livre de l'*Énéide*[1]. Il avait à propos de tout une foule d'idées

1. On attribue toujours à Scarron les quatre vers suivants, qui sont de Perrault ;

> Tout près de l'ombre d'un rocher,
> J'aperçus l'ombre d'un cocher,
> Qui tenant l'ombre d'une brosse,
> Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Il est aussi l'auteur d'un poème burlesque, les *Murs de Troie* (1653). On voit que de bonne heure il perdit le respect de l'antiquité.

originales, souvent bizarres, parfois d'une portée sérieuse. Par exemple, il demandait l'abolition des diverses coutumes et l'adoption d'une seule loi pour toute la France, réforme qui ne fut opérée qu'en 1789. Son esprit inventif et jamais à court plut à Colbert qui l'attacha de très-près à sa personne. C'est Perrault qui donna l'idée de la petite Académie des Inscriptions, qui d'abord fut l'atelier où se fabriquèrent les fameuses devises consacrées à la gloire du roi. C'était Perrault qui trouvait toujours ce qu'il y avait de mieux. C'est encore lui qui fournissait aux Gobelins ces allégories mythologiques si fort à la mode et qui peuplèrent Versailles. On le retrouve partout; il a sa part dans toutes les innovations, dans toutes les créations du règne. Il est associé au travail de son frère l'architecte; c'est lui qui eut l'idée du péristyle du Louvre. Mais c'est à l'Académie que son esprit inventif se donne carrière. Il y entre dès 1671, quinze ans avant Boileau, et propose tout d'abord à ses confrères de rendre publiques les séances de réception. On n'osa pas du premier coup admettre les dames à ces solennités qu'elles décorent et qu'elles envahissent, dit Sainte-Beuve; mais le huis clos cessa, et l'éloquence put se donner carrière. C'est encore à Perrault que l'Académie doit le scrutin secret, cette précieuse garantie de l'indépendance qu'elle croyait avoir. La mesure acceptée, il confectionna et déposa l'urne des votes. C'était un homme excellent, très-humain et charitable. Les Parisiens du XVIIe siècle, et peut-être ceux d'aujourd'hui, lui doivent la libre promenade du jardin des Tuileries. La première pensée de Colbert fut de l'interdire au public; Perrault l'y fit renoncer. Voici comment il raconte la chose :

Quand le jardin des Tuileries fut achevé de replanter, et mis dans l'état où vous le voyez : « Allons aux Tuileries, me dit M. Colbert, en condamner les portes; il faut conserver ce jardin au roi, et ne le pas laisser ruiner par le peuple, qui, en moins de rien, l'aura gâté entièrement. » La résolution me parut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. Quand il fut dans la grande allée, je lui dis : « Vous ne croiriez pas, Monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, a pour ce jardin ; non-seulement les femmes et les petits enfants ne s'avisent jamais de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher. Ils s'y promènent tous comme des personnes raisonnables; les jardiniers peuvent, Monsieur, vous en rendre témoignage : ce sera une affliction publique de ne pouvoir plus venir ici se promener... — Ce ne sont que des fainéants qui viennent ici, me dit-il.—Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie, pour y prendre l'air : on y vient parler d'affaires, de mariages, et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra, à l'avenir, se donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener. » Il sourit à ce discours, et dans ce même temps, la plupart des jardiniers des Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin : « Point du tout, Monseigneur, répondirent-ils presque tous en même temps, ils se contentent de s'y promener et de regarder. — Ces messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car l'herbe ne croit pas si aisément dans les allées. » M. Colbert fit le tour du jardin donna ses ordres et ne parla point d'en fermer l'entrée à qui que ce soit. J'eus bien de la joie d'avoir en quelque sorte empêché qu'on n'ôtât cette promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais quand on les aurait rouvertes.

Il avait des amis un peu partout, et la faveur dont il jouit pendant plusieurs années auprès de Colbert lui en fit davantage. Chapelain, Cotin, Cassagne, Desmarets, Saint-Amant, Benserade, voilà pour les gens de lettres.

On peut juger de l'effet que produisirent sur lui les premières satires de Boileau, si cruelles pour ces poètes. Il était plus étroitement lié encore avec les artistes, et il avait quelque prétention de ce côté. La description des merveilles de Versailles (premier dialogue du *Parallèle*) est d'un homme qui est assez au courant des questions d'art; mais la mesure et le goût font défaut. Il en sera malheureusement presque toujours ainsi. Les sciences ne lui sont pas étrangères; c'est un déterminé cartésien; il connaît la physique, la physiologie, l'anatomie. Son intelligence est vive, ouverte, hospitalière, pour ainsi dire, portée d'instinct vers tout ce qui est nouveau, et peu favorable à la tradition. S'il vivait de nos jours, s'il voyait les merveilles de la vapeur, de l'électricité, de la photographie, il renierait son fameux siècle de Louis le Grand. Si Boileau revenait au monde, il serait plus que jamais le Boileau que nous connaissons.

Les débuts de Perrault dans la littérature ne furent pas heureux. Il s'avisa un peu tard (1686) de rimer un poème épique, *Saint Paulin*, qu'il dédia à Bossuet. L'exécution était déplorable, car Perrault est un pauvre poète, mais l'idée était originale, disons mieux, elle était juste. Il n'est pas bien sûr qu'elle lui appartienne en propre; son ami Desmarets de Saint-Sorlin pourrait bien la revendiquer; mais Perrault l'adopta sans hésiter, car elle rentrait parfaitement dans son système d'innovation ou plutôt de modernisation à outrance. Il prétendait rajeunir la poésie, l'affranchir du joug de l'imitation des anciens; et pour cela il faisait choix d'un sujet emprunté au christianisme. Le héros, saint Paulin, évêque de Nole, était né et avait été élevé dans le paganisme; il appartenait à une très-illustre

famille, il avait été consul. Il se convertit et renonça à tous les avantages de la fortune et à toutes les joies de ce monde. Quelle admirable matière! s'écriait Perrault. C'est la lutte des deux religions qui se disputent l'empire du monde; c'est l'antique société avec ses croyances, ses lois, ses institutions, qui s'écroule, la jeune société chrétienne qui s'élève sur ses ruines; c'est comme l'aurore des temps modernes qui se dégage des ténèbres du passé. — C'est à peu près ce que disait aussi Desmarets dans la préface de son *Clovis*, épopée nationale et chrétienne. Allons plus loin. Qu'est-ce que *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, sinon la théorie et la mise en œuvre du même principe ? Seulement Chateaubriand a du génie, Perrault et Desmarets n'en avaient pas. Le poème n'eut aucun succès; on s'en moqua, discrètement cependant, car Perrault était généralement aimé; mais Boileau ne se gêna guère, suivant sa coutume. Ni l'auteur, ni la théorie, ni l'œuvre n'étaient pour lui plaire. Il pouvait, il devait croire que Perrault avait eu la prétention de réfuter l'*Art poétique* et la proscription qu'il avait prononcée contre l'emploi du merveilleux chrétien. Quoi qu'il en soit, Perrault était menacé d'aller rejoindre ses amis Chapelain et Desmarets et de figurer parmi les grotesques, lorsqu'il prit sa revanche. En 1687, il lut en pleine Académie un poème de quatre à cinq cents vers, intitulé *le Siècle de Louis le Grand*. On voit que longtemps avant Voltaire, il avait inventé cette désignation.

Ce fut un grand succès et un grand scandale. On ne pouvait engager d'une plus hardie façon cette fameuse guerre des anciens et des modernes qui réveilla à point une société qui commençait à s'endormir. Perrault eut

pour lui la majorité dans l'Académie et dans le public, mais il eut contre lui tout ce qui avait un nom et comptait, Boileau, La Fontaine, Racine, Bossuet, La Bruyère, Huet. Fénelon, suivant sa coutume, flotta. L'indignation fut telle parmi ces illustres qu'elle leur coupa la parole : des énormités de ce genre débitées avec le plus imperturbable sang-froid les confondaient. Boileau ne trouvait que des gestes furibonds; La Fontaine ne savait s'il devait comprendre; Racine ricanait, et, à l'issue de la séance, il alla féliciter Perrault de son ingénieuse plaisanterie. Perrault fut piqué au vif et riposta que rien n'était plus sérieux et qu'il le prouverait bien. En effet peu de temps après parurent successivement trois volumes, intitulés *Parallèle des anciens et des modernes*, où il traitait à fond la question à peine ébauchée dans *le Siècle de Louis le Grand*. Voilà en gros l'historique du débat; pour les détails, je ne puis que renvoyer à la thèse instructive et intéressante de M. Rigault : *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*.

Le Siècle de Louis le Grand est un poëme hardi et plat.

> La belle antiquité fut toujours vénérable,
> Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.

Voilà le début, le reste est à l'avenant. Bien que fort court, on ne pourrait aller jusqu'au bout, si la témérité et l'insolence des assertions ne piquaient la curiosité. Il n'est pas un poète, pas un philosophe, pas un orateur, pas un artiste de l'antiquité que Perrault ne tourne en ridicule et n'immole à la gloire des modernes. Érudition médiocre, critiques sans fondement, inintelligence absolue de l'art antique sous toutes ses formes, prétention in-

soutenable d'appliquer aux œuvres du passé les règles du goût moderne; et tout cela assaisonné d'une suffisance insupportable. On voit que je ne ménage pas mon auteur. Ce n'est pas à dire que je l'abandonne entièrement à la férule de Boileau; mais il faut qu'il expie d'abord cette invasion à main armée dans le domaine de la poésie, où il était un intrus. On pourra être et on sera plus indulgent pour le *Parallèle*, écrit en bonne prose, et après tout d'une lecture agréable.

L'auteur a choisi la forme du dialogue. C'est une heureuse idée ; cela donne à la thèse soutenue plus de vivacité et de variété, qualités nécessaires quand on s'adresse, comme Perrault, non pas aux savants, mais aux gens du monde, qui avant tout exigent qu'on les intéresse. Il ne s'est pas contenté de deux interlocuteurs, plaidant l'un pour les anciens, l'autre pour les modernes, ce qui à la longue eût été monotone; il en a ajouté un troisième, qui ragaillardit la discussion. L'avocat des anciens est un président, homme docte, sérieux, grave, mais entêté et un peu niais, qui n'accorde rien et se fait battre sur tous les points. L'avocat des modernes est un abbé également docte, mais plus indépendant d'esprit. Perrault prévient le lecteur dans sa préface que l'abbé, c'est lui-même. Reste le chevalier ; c'est un auxiliaire que s'est ménagé Perrault. Les paradoxes dont il n'ose prendre toute la responsabilité, c'est le chevalier qui les lancera, avec la grâce et la désinvolture d'un homme du monde ; il ira jusqu'où Perrault voudrait bien aller.

Le lieu de la scène est parfaitement choisi : c'est Versailles, Versailles à peine terminé, et dans toute sa première magnificence. Le pauvre président se hasarde à

évoquer Tivoli et Frascati ; mais on le promène au milieu des merveilles de l'art moderne, et, rompu de fatigue, il se déclare satisfait. Tout cela, on en conviendra, ne manque pas d'une certaine habileté. Le sujet du premier dialogue est assez heureusement trouvé. Perrault était plus à son aise dans les questions d'architecture, de sculpture, de peinture; aussi c'est par là qu'il débute, et, malgré plusieurs assertions plus que téméraires, il peut jusqu'à un certain point faire illusion. Le ton est vif, dégagé; il y a des anecdotes assez bien racontées, des digressions qui ne manquent pas de piquant. Cela se fait lire. Ce sont gens de bonne compagnie, sans pédantisme, et qui tout naturellement se mettent à la portée du lecteur. Dans les volumes suivants, consacrés aux sciences, à l'éloquence et à la poésie, l'auteur serrera de plus près encore son but, qui est de contenter les gens du monde. Il se répandra en éloges sentis sur le goût exquis des dames; il daubera sur les pédants : c'est son thème favori, en prose ou en vers. A tout hasard, citons un fragment poétique de Perrault. La boutade est à l'adresse de Boileau :

Peux-tu ne pas savoir que la civilité
Chez les femmes naquit avec l'honnêteté?
Que chez elles se prend la fine politesse,
Le bon air, le bon goût et la délicatesse?
Regarde un peu de près celui qui, loup-garou,
Loin du sexe a vécu, renfermé dans son trou :
Tu le verras crasseux, maladroit et sauvage,
Farouche dans ses mœurs, rude dans son langage,
Ne pouvoir rien penser de fin, d'ingénieux,
Ne dire jamais rien que de dur ou de vieux.
S'il joint à *ces talents* l'amour de l'Antiquaille,
S'il trouve qu'en nos jours on ne fait rien qui vaille,
Et qu'à tout bon moderne il donne un coup de dent,
De *ces dons* rassemblés se forme le pédant,

Le plus fastidieux comme le plus immonde
De tous les animaux qui rampent dans le monde.

Voilà un spécimen un peu cru de la fameuse urbanité du grand siècle ; mais la poésie a ses licences. Quand Perrault écrit en prose, il s'observe davantage. Aux violences de ses adversaires il répond par des compliments. Il soutient contre M. Despréaux que M. Despréaux est égal, sinon supérieur à Horace. Il a d'ailleurs pris fort galamment son parti de toutes les injures qu'on lui lance à la tête : n'est-ce pas un aveu d'impuissance?

L'agréable dispute où nous nous amusons
Passera sans changer jusqu'aux races futures :
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures.

Telle est l'œuvre, vue du dehors, pour ainsi dire ; passons à la discussion des idées. — Et d'abord l'auteur a-t-il le droit d'exprimer librement ce qu'il pense? Certaines gens le contestent et crient au sacrilége. Plaisante prétention!

— L'autorité n'a de force présentement et n'en doit avoir que dans la théologie et la jurisprudence. Partout ailleurs la raison peut agir en souveraine et user de ses droits. Quoi donc! il nous sera défendu de porter notre jugement sur les ouvrages d'Homère et de Virgile, de Démosthènes et de Cicéron et d'en juger comme il nous plaira, parce que d'autres avant nous en ont jugé à leur fantaisie ! Rien au monde n'est plus déraisonnable.

A la bonne heure! Voilà qui est parler net. Ce n'était guère l'usage au XVIIe siècle de revendiquer les droits du libre examen ; on sait gré à Perrault de son courage. Cette question préjudicielle vidée, il établit sa thèse. On la

connaît : il prétend que les modernes ne le cèdent en rien aux anciens, et que, sur bien des points, ils leur sont supérieurs. Comment en serait-il autrement? C'est une loi de la nature.

— La nature est immuable et toujours la même dans ses productions; et, comme elle donne tous les ans une certaine quantité d'excellents vins, parmi un très-grand nombre de vins médiocres et de vins faibles, elle forme aussi dans tous les temps un certain nombre d'excellents génies parmi la foule des esprits communs et ordinaires. Je crois que nous convenons tous de ce principe, car rien n'est plus déraisonnable, ni même plus ridicule que de s'imaginer que la nature n'ait plus la force de produire d'aussi grands hommes que ceux des premiers siècles. Les lions et les tigres qui se promènent présentement dans les déserts de l'Afrique sont constamment aussi fiers et aussi cruels que ceux du temps d'Alexandre ou d'Auguste; nos roses ont le même incarnat que celles du siècle d'or : pourquoi les hommes seraient-ils exceptés de cette règle générale?

Voilà l'horizon de la critique littéraire singulièrement agrandi. C'est là un point de vue nouveau, élevé, et qui dénote un esprit philosophique. Les seuls vers acceptables, et même remarquables, que Perrault ait écrits, il les doit à cette intelligence si rare alors de l'universalité des lois naturelles. Il convient de les citer.

A former les esprits comme à former les corps
La nature en tout temps fait les mêmes efforts ;
Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout ne s'est point épuisée.
Jamais l'astre du jour qu'aujourd'hui nous voyons,
N'eut le front couronné de plus brillants rayons ;
Jamais dans le printemps les roses empourprées
D'un plus vif incarnat ne furent colorées ;
Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jardins
L'éblouissant émail des lys et des jasmins;
Et dans le siècle d'or la tendre Philomèle,
Qui charmait nos aïeux de sa chanson nouvelle,

N'avait rien de plus doux que celle dont la voix
Réveille les échos qui dorment dans nos bois.
De cette même main les forces infinies
Produisent en tout temps de semblables génies.

On s'attarde à ces préliminaires, au péristyle de l'œuvre, car il s'en faut que la suite réponde au début. La conclusion que Perrault va tirer de ses prémisses inquiète vaguement, et avec raison. La voici dépouillée de toutes les circonlocutions du dialogue. Puisqu'il est reconnu qu'en vertu de l'immutabilité des lois de la nature, il doit naître de nos jours autant d'hommes supérieurs qu'autrefois, on devra reconnaître de même que les modernes, égaux en génie aux anciens, doivent l'emporter sur eux, et cela par une raison bien simple, parce qu'ils sont les modernes, parce qu'ils sont venus les derniers, et que par conséquent ils ont profité de toutes les découvertes qui ont enrichi et agrandi le domaine de l'intelligence humaine; de sorte qu'à parler justement, ce ne sont pas les anciens qui sont anciens, mais bien les modernes. Au temps d'Homère et de Périclès, le genre humain était encore dans l'enfance ou dans la première jeunesse; c'est de nos jours seulement qu'il est parvenu à cette belle et forte maturité qui donne des fruits si admirables. Qu'on cesse donc de nous opposer et de nous imposer comme modèles les chefs-d'œuvre des siècles passés. Ces prétendus chefs-d'œuvre ne sont que d'admirables esquisses. Si leurs auteurs avaient vécu de nos jours, avec le génie naturel dont ils étaient doués, nul doute qu'ils eussent produit des merveilles. Il serait injuste de leur reprocher trop sévèrement les défauts innombrables qui déparent leurs ouvrages; mais il est plus injuste encore

de prétendre qu'ils ont atteint la perfection, puisque, depuis eux, la nature a produit d'aussi beaux génies et que le genre humain a acquis une foule de connaissances qui leur manquaient. — Saluons à sa première apparition la loi du progrès, le rêve de tant d'esprits supérieurs et de cœurs généreux, la chimère de l'abbé de Saint-Pierre, la suprême illusion de Condorcet mourant, de Jean Reynaud et de tant d'autres! Il s'en faut que Perrault ait tiré de la doctrine toutes les conséquences qu'elle renfermait. Il ne lui est pas venu à l'idée, par exemple, que les institutions humaines étaient aussi soumises à la loi du progrès; que la royauté absolue, la religion d'État, la tyrannie des consciences, les priviléges iniques et vexatoires, tout ce qu'il admirait et glorifiait, pouvait être ébranlé, renversé, jeté aux vents, non-seulement au nom du progrès, mais au nom de la justice, dont le progrès ne doit être que la manifestation, sous peine de n'être qu'utopie ou violence. N'exigeons pas de lui qu'il ait deviné ce que tant d'esprits de nos jours se refusent encore à voir. Qui sait? Il les devancerait peut-être s'il vivait parmi nous. Quoi qu'il en soit, il appuyait par des arguments irréfutables cette théorie nouvelle, et vraie sur certains points, absolument fausse sur d'autres. Il n'était pas difficile à Perrault de démontrer que dans le domaine des sciences, les modernes l'emportent infiniment sur les anciens. Après les découvertes de Copernic et de Galilée, il avait beau jeu à railler les ignorances de l'astronomie de Ptolémée. Aristote, Hippocrate, Galien, qu'était-ce auprès de Descartes, de Huyghens, de Harvey [1]? Sur ce terrain où d'ailleurs

1. Je relève quatre vers fort bien tournés sur la circulation du

les purs littérateurs, les Racine, les Boileau n'eussent osé s'aventurer, il est à son aise, il use de tous ses avantages, et rien n'est plus légitime. Quand il oppose à l'érudition des anciens et à celle des premiers temps de la Renaissance la richesse des matériaux et la facilité des recherches dont les modernes sont redevables à l'imprimerie, sa thèse paraît encore plausible, bien que l'on éprouve déjà quelques scrupules à conclure d'une façon absolue. Ces scrupules augmentent et tournent presque à la résistance, quand il compare les architectes, les sculpteurs et les peintres modernes à leurs devanciers de tous les temps. Il a beau démontrer que certains procédés du métier, absolument indispensables et récemment découverts, étaient inconnus aux Ictinus, aux Phidias, aux Raphaël; en admettant le fait, on répugne à croire que l'Observatoire soit supérieur au Parthénon ou à Saint-Pierre, les statues des jardins de Versailles aux marbres de Michel-Ange, la *Famille de Darius* aux *Noces de Cana*. Mais la résistance devient de la révolte, de l'indignation, quand il ose appliquer à la poésie la même méthode de raisonnement. Ici, on patauge en pleine absurdité. Le progrès continu appliqué à des œuvres de pure imagination, Chapelain déclaré supérieur à Homère parce qu'il a eu le bonheur de naître deux mille ans après lui, et que dans l'intervalle la science de l'épopée s'était perfectionnée! L'assurance avec laquelle Perrault débite ces énormités

sang, cette belle découverte faite en même temps par Harvey et par Descartes et divulguée par le frère de Perrault.

L'homme de mille erreurs autrefois prévenu,
Et malgré son savoir à lui même inconnu,
Ignorait en repos jusqu'aux routes certaines
Du méandre vivant qui coule dans ses veines.

justifie toutes les colères de Boileau. Et ce qu'il y a de plus puéril dans cette dialectique à outrance, c'est que Perrault applique à la critique d'Homère les règles du poème épique dont Homère ne se doutait guère. Il se fait pédant pour les besoins de la cause; il invoque l'autorité d'Aristote, et démontre magistralement : 1° que la fable de l'*Iliade* est puérile; 2° que la composition est défectueuse; 3° que les caractères sont mal dessinés; 4° que les mœurs sont grossières; 5° que le style est détestable. Est-ce dans Aristote qu'il a trouvé tout cela? Aristote dit tout le contraire. Mais lui, Perrault, exige qu'un ancien pense, sente, écrive comme on écrivait au XVIIe siècle. Ce qui ressemble dans Homère aux choses que goûtent les contemporains de Perrault, il le tolère ; le reste, il n'en veut pas entendre parler. Seulement, par respect pour cette grande gloire, il consent à admettre que si Homère avait eu le bonheur de vivre dans une société polie, il eût pu, grâce à son génie naturel, produire une œuvre supportable. Je ne le suivrai pas dans les jugements qu'il porte sur Pindare, les Tragiques, Ménandre, les Orateurs : il n'y a aucun intérêt à étaler ces bizarreries. Un mot seulement sur Platon qu'il honore d'un mépris particulier. Il lui semble que les farces de Tabarin sont bien supérieures aux dialogues du grand philosophe.

— J'ai toujours regardé Socrate et Platon comme deux saltimbanques qui ont monté l'un après l'autre sur le théâtre du monde. Ils disaient quelquefois des choses excellentes, mais ils retombaient toujours dans un galimatias mystérieux et profond qui était leur fort.

Quelque opinion que l'on ait sur la partie critique du *Parallèle* (et il est difficile que les avis soient partagés à

ce sujet), ce qui est hors de doute et hors de cause, c'est l'absolue sincérité de Perrault. Qu'il ait çà et là un peu forcé la note pour égayer la matière et mettre les rieurs de son côté, c'est fort probable, mais il pensait ce qu'il disait. C'était chez lui une conviction profonde, qui datait de loin : il avait près de soixante ans quand il se décida à la rendre publique. Toutes ses études, toutes ses observations, toutes ses réflexions avaient pris naturellement cette direction. L'ouvrage parut improvisé et lancé comme un défi à la contradiction; mais il y avait longtemps que Perrault le portait en lui. C'est le livre de toute sa vie. On ne peut en contester l'originalité. De tous les adorateurs, de tous les glorificateurs du XVIIe siècle, Perrault est avec Bossuet, le plus complet, le plus logique. Boileau, Racine et les autres prétendent concilier l'admiration qu'ils ont pour les merveilles du grand règne avec le respect dû à l'antiquité; Perrault immole l'antiquité. Tout ce qui a existé avant Louis XIV n'est rien. De même que le roi éclipse la gloire des Alexandre et des Auguste, de même toutes les œuvres qui se sont produites sous son auguste influence sont supérieures à tout le travail des siècles passés. Comment dire qu'il va même au delà? Oui, il va jusqu'à sacrifier sa belle idée du progrès, dont il a fait un si étrange abus, mais qui a de la grandeur et qui est vraie par certains côtés, il la sacrifie, dis-je, à son inconcevable fétichisme. Après Louis XIV, il n'y aura plus rien; le génie de l'homme s'arrêtera dans sa marche ascendante; la décadence commencera. La prévention ne saurait aller au delà. Voici le passage : c'est un argument propre à réjouir ceux qui pensent, comme Perrault, que hors du XVIIe siècle, il n'y a point de salut.

Je me réjouis de voir notre siècle parvenu en quelque sorte au sommet de la perfection. Et comme depuis quelques années le progrès marche d'un pas beaucoup plus lent, et paraît presque imperceptible, de même que les jours semblent ne croître plus lorsqu'ils approchent du solstice, *j'ai encore la joie de penser que vraisemblablement nous n'avons pas beaucoup de choses à envier à ceux qui viendront après nous.*

Quand il écrivait ces lignes, Montesquieu avait cinq ans, Voltaire allait naître. Elles sont de trop. On se sent de l'indulgence, de la sympathie même pour l'apôtre du progrès indéfini, on voudrait partager sa foi; mais le sujet de Louis XIV qui déclare aux générations qui ne sont pas encore qu'elles viendront trop tard, que les lettres, les sciences et les arts ont dit leur dernier mot, qu'il ne reste plus, dans le domaine illimité de l'inconnu et du beau, une découverte à faire, un chef-d'œuvre à créer, qu'il soit banni du cercle des philosophes, qu'il ne compte plus parmi ceux qui ont eu foi dans la raison humaine. De ce que le soleil est immobile, fallait-il en conclure que la terre ne marche pas?

La querelle des anciens et des modernes ainsi engagée se continua bien des années. Ni Perrault ni Boileau n'en virent la fin. Je n'ai pas à la raconter ici. Boileau prit tout son temps pour répondre et répondit lourdement et faiblement. Relever les contre-sens de Perrault, ses bévues géographiques et autres, démontrer que Ὄνος est un vocable du style noble, et que le vrai pédant ressemble plus à Perrault qu'à Boileau; c'était prendre la question par les petits côtés, escarmoucher au lieu de livrer bataille. Mais Boileau ne se hasardait guère sur le terrain de la philosophie; passe encore pour la théologie. Il aimait mieux étudier, même en vers, l'amour de Dieu et la

théorie des cas de conscience que de s'embarquer dans les mystères de la loi du progrès appliquée aux arts. La question resta donc entière. Il y eut entre les deux adversaires réconciliation chrétienne, dont le grand Arnauld se fit l'intermédiaire; mais chacun d'eux garda son opinion. Perrault publia bientôt après son ouvrage monumental, *Les hommes illustres du siècle de Louis le Grand*, avec de fort beaux portraits, accompagnées de notices. C'était son Versailles à lui. Chacun de ces grands hommes était un argument à l'appui de sa thèse. Le silence se fit. Boileau retourna à ses infirmités, à sa solitude et aux tristes ouvrages de ses dernières années; Perrault se renferma de plus en plus dans cette douce vie de famille qu'il avait toujours tant aimée. Les anciens et les modernes continuaient à échanger des arguments et des injures; lui, il prenait sur ses genoux son dernier enfant et il lui racontait l'histoire du Petit Poucet. Les *Contes des Fées*, voilà son œuvre à lui, voilà sa gloire, gloire douce, aimable, impérissable, car elle est sous la sauvegarde de l'enfance. C'est lui, lui qui refusa de comprendre la grâce naïve et divine de l'*Odyssée*, ce conte de fées des anciens, c'est lui qui, sans effort et en laissant courir sa plume, a trouvé du premier coup la simple et naturelle couleur du sujet! Ce n'est ni Straparole ni le *Pentaméron* d'Italie qui la lui donnèrent. J'aime mieux le voir évoquant le souvenir d'une vieille nourrice, ou plutôt de sa mère qui l'endormait au bercement de la merveilleuse histoire. D'où venait-elle? On n'en sait rien. De la vague région où le fantastique et le réel se donnent la main. Plus anciennes que le christianisme, les Fées avaient été jadis les Parques, ces mystérieuses personnifications de l'avenir,

qui chantaient leurs oracles sur le berceau des nouveau-nés. Au triomphe du culte nouveau, elles s'étaient réfugiées parmi les simples habitants des campagnes, les derniers païens (*pagani*, *paganisme*), et elles étaient restées dans la mémoire et l'imagination des hommes. Tantôt méchantes et cruelles, tantôt bonnes et secourables, elles étaient ce qu'est l'homme lui-même, ce qu'est la vie. Que Perrault ait cherché à loisir le sens mystérieux de ces antiques légendes, il n'y a aucune apparence, et c'est un bonheur. Ce n'est pas un critique qu'il fallait pour en fixer la grâce naïve, mais un croyant, et il l'était, non pour lui-même, mais pour les enfants qui l'écoutaient. Ce fut sa dernière œuvre : *Les contes des Fées* parurent en 1697, il mourut en 1700.

LA BRUYÈRE

Ce que l'on voudrait savoir de la vie de La Bruyère. — Sa position chez les Condés. — *Les Caractères*, succès de scandale d'abord. — Le discours de réception à l'Académie. — Les hardiesses et les timidités de La Bruyère. — Les procédés de style.

On se résigne difficilement de nos jours à ne pas connaître dans ses moindres détails la vie des hommes célèbres. L'œuvre en elle-même n'a plus rien à nous apprendre; la critique l'a tournée et retournée en tous sens, et il serait téméraire de prétendre apporter du nouveau. On ne peut cependant s'empêcher d'en rêver; non que l'on espère découvrir quelque ouvrage inédit, qui n'existe pas;

mais il existe peut-être tel document biographique qui n'a pas encore vu la lumière, et qui serait une révélation sur le personnage. N'est-il pas pénible d'ignorer à peu près complétement ce que fut et ce que fit Molière de vingt-cinq à quarante ans, dans ces années fécondes où la personnalité se crée? Et le Pascal mondain, qui nous le fera connaître? C'est de nos jours seulement que l'admirable fragment sur les *Passions de l'amour* a vu la lumière, et cet *effrayant génie*, comme l'appelle Chateaubriand, est à demi rentré dans l'humanité, parmi ceux qui souffrent, attendent, désirent. Ne saurons-nous jamais rien de la vie de Racine, auteur dramatique, amant de la Champmeslé? Les années d'expiation sont tout à fait édifiantes, mais les autres? Et le La Rochefoucauld réformé? Chose étrange! ce sont ceux-là surtout qui se dérobent qu'on aurait le plus d'intérêt à bien pénétrer. Pascal, Molière, Racine, La Rochefoucauld, ce sont en définitive d'admirables peintres de la nature humaine; ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont observé les autres et eux-mêmes; si l'on savait les chemins qu'ils ont suivis, les écueils et les épines qu'ils ont rencontrés, l'œuvre qui semble planer dans une région sereine, s'éclairerait tout à coup çà et là dans un coin du tableau, l'homme se trahirait sous l'auteur et l'expliquerait.

Ce regret, on l'éprouve surtout à propos de La Bruyère; non qu'il appartienne à l'élite des dominateurs de leur âge, mais parce qu'un ouvrage comme le sien a été évidemment senti, je dirais presque vécu, avant d'être écrit. Il y a de plus çà et là tel mot éloquent et amer qui fait entrevoir des horizons nouveaux, étranges, qui s'effacent tout à coup, comme si l'auteur avait été effrayé lui-même

de cette vision. Il ne faut pas se lasser de citer le fameux passage sur les paysans.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée; et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé [1].

Ce n'est qu'une note, mais l'harmonie du concert officiel est détruite : on sait qu'il y a un revers à la médaille; au delà de Versailles on devine qu'il y a quelque chose. D'où vient l'homme qui a écrit ces lignes? Comment a-t-il vu ce que nul de ses contemporains ne voulut voir? Pourquoi s'est-il arrêté brusquement? Ce cri de pitié douloureuse et indignée part-il d'une âme droite qui se révolte? Est-ce une fantaisie de lettré qui cherche un effet nouveau? Questions insolubles! La curiosité, la sympathie, une fois mises en éveil, sont exigeantes. On relève dans ce livre d'allure satirique, des phrases d'une douceur et d'une tendresse pénétrantes; on veut y sentir l'accent d'une émotion personnelle, comme un aveu timide, comme un murmure d'adoration qui va chercher son objet.

— Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers

1. Je supposerais volontiers une faute d'impression. La Bruyère aurait écrit au lieu de *manquer*, *manger*. Cela arriva plus d'une fois sous le règne fortuné de Louis XIV, notamment en 1709. Massillon osa le dire en chaire.

plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de désirer du moins qu'ils fussent permis.

— Un beau visage est le plus doux de tous les spectacles et l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

— Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

— Il est triste d'aimer sans une grande fortune et qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

— Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleurs pour de certaines pertes. Ce n'est guère par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction. L'on pleure amèrement et l'on est sensiblement touché, mais l'on est ensuite si faible ou si léger que l'on se console.

— Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser.

— Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri.

Et bien d'autres. Les curieux de notre temps ont voulu lire entre les lignes et découvrir le roman de La Bruyère. C'est une fantaisie qui a son charme. Les chapitres du *Cœur*, des *Femmes*, du *Mérite personnel* fournissent riche et intéressante matière aux conjectures. Le portrait d'*Arténice*, ce délicieux fragment placé on ne sait pourquoi au chapitre des *Jugements*, avait sans doute un original[1]. En définitive, on n'a rien trouvé que des actes officiels qui permettent d'établir exactement la date de la naissance et de la mort de La Bruyère. Il est né près de Dourdan en 1646, et il est mort à Versailles en 1696. Il n'avait donc que cinquante ans, et il sortait à peine de

1. Ce serait une Mme de Bois-Landry, si l'on en croit Chaulieu, qui la connaissait beaucoup. Le malheur c'est qu'elle ne ressemblait absolument en rien au portrait tracé par La Bruyère. Raison de plus, dit-on, pour que ce soit elle : l'amour est aveugle.

l'obscurité, quand il fut enlevé soudainement. Il appartenait sans doute à une famille de bonne bourgeoisie qui avait eu des revers de fortune. Que penser d'un critique contemporain, Vigneul Marville, qui a pris au sérieux le passage suivant, et fait un crime à l'auteur de sa vanité?

Je le déclare nettement, afin que l'on s'y prépare et que personne un jour n'en soit surpris. S'il arrive jamais que quelque grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de La Bruyère, que toutes les chroniques rangent au nombre des plus grands seigneurs de France qui suivirent Godefroi de Bouillon à la conquête de la terre sainte : voilà alors de qui je descends en ligne directe.

L'ironie est transparente, et il faut plus que du mauvais vouloir pour s'y tromper. Non, La Bruyère n'était pas noble, et de plus il n'était pas riche; et comme il vivait dans une société où le mérite personnel était peu de chose quand il n'était pas relevé par la naissance ou par la fortune, il est impossible qu'il n'en ait pas souffert. Ambition à part, n'est-il pas douloureux que le cœur ne puisse combler l'abîme des distances sociales, et qu'un homme comme Pascal ou comme La Bruyère n'élève qu'en tremblant les yeux vers une femme qui sera infailliblement la proie d'un imbécile titré?

Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, La Bruyère reste inconnu, perdu dans la foule des gens qui n'ont rien et ne font rien ; il habite une chétive mansarde coupée en deux par une tapisserie, que le vent secoue : c'est là qu'il reçoit les rares amis qui le viennent visiter ; c'est de là qu'il jette les yeux sur la société qu'il doit peindre. Ce qu'il en voit à cette distance est bien peu de chose, et il risque fort de rester à la surface. Heureusement pour nous, on lui offrit

un logement et des fonctions dans une des premières maisons du royaume, les Condés; il fut choisi pour être précepteur de M. le Duc, petit-fils du vainqueur de Rocroy. Cette famille des Condés est tout simplement odieuse; insolence féroce, avidité, servilité, une sorte de fureur à déverser le mépris pour se venger des humiliations qu'impose le maître. Il faut lire dans Saint-Simon et aussi dans le marquis de Lassay [1] les portraits de M. le Prince et de M. le Duc; cela donne le frisson. Bossuet, cet ennemi de la vérité, se plaît à nous représenter le héros sous les ombrages de Chantilly, escorté de savants, de poètes, de philosophes et dissertant avec eux sur les plus hautes questions de l'intelligence humaine, une sorte de Platon chrétien couronné de gloire et de sérénité, tableau d'oraison funèbre. En réalité, l'intérieur de cette maison était un enfer. On ne savait si l'on achèverait en paix le dîner auquel on s'asseyait. Sarrazin avait été chargé par Condé, qui l'avait poursuivi avec des pincettes; Mme la Princesse s'amusait à appliquer un vigoureux soufflet sur la joue du poète Santeul; et comme il y portait la main, elle lui lançait un verre d'eau par le visage, et les convives admiraient la grâce avec laquelle elle s'écriait : Après le tonnerre, la pluie; et Santeul lui-même composait une pièce de vers latins pour célébrer la déesse qui avait tant d'esprit et avait daigné se familiariser à ce point avec un humble mortel. La tradition ajoute même que l'on empoisonna ce grotesque Santeul en versant une tabatière dans son vin; mais le fait n'est pas démontré.

Voilà le milieu où La Bruyère passa les douze ou quinze

1. Voir Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, tom. IX, p. 152.

dernières années de sa vie. Il se fit respecter de ses nobles maîtres ; il ne leur permit pas d'être avec lui trop familiers, il les repoussa par le respect. De bonne heure, il vit que la société de son temps reposait sur la distinction des classes et des états, que le sage devait s'appliquer à connaître exactement son rang et sa place et à ne jamais en sortir ; qu'à ce prix seulement il pourrait recueillir la part de respects extérieurs à laquelle il a droit.

Nous devons honorer les grands, parce qu'ils sont grands et que nous sommes petits, et qu'il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent.

Se courber ici, se redresser là, honorer et être honoré, voilà tout l'art de la vie, de la vie extérieure, s'entend, car l'autre échappe à ces tyrannies, et console de la première.

La position qu'il occupait était précieuse pour un observateur. Les types abondaient, et se détachaient en pleine lumière sur le fond déjà assombri des mœurs générales. On sentait déjà ramper l'hypocrisie; les gens de finances commençaient à relever la voix, tandis que les esprits forts ricanaient. C'est en 1688 que parut la première édition de l'ouvrage sous ce titre: *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle.* L'auteur avait eu grand'peine à trouver un éditeur. Il fit cadeau du manuscrit à la fille du libraire Michallet, aimable enfant qu'il caressait en feuilletant les volumes de la boutique. Ce fut une fortune pour elle. Le succès fut très-grand, mais ce fut surtout un succès de scandale. On voulut découvrir les originaux de tous ces portraits si vivement dessinés; on imagina une foule de clefs que l'on colportait

de salon en salon. Peut-être eût-on fait un mauvais parti à l'auteur s'il n'eût pas eu l'honneur d'appartenir aux Condés. La clameur fut telle néanmoins qu'il dut se justifier. Il le fit avec véhémence et en homme sincère; mais le moyen de faire comprendre à un public quelconque les procédés mystérieux d'une composition de ce genre! Ce n'est point une satire, ce n'est pas non plus un tableau de pure imagination. La réalité en a fourni le fond; tel original a donné l'idée de tel portrait, mais l'auteur est allé au delà. Il n'y a pas de scélérat, pas de fat, pas d'imbécile, pas de maniaque complet dans la nature; l'artiste élève l'individu à la hauteur du type; par delà le particulier, toujours défectueux, il atteint la vérité générale. C'est ce qu'il essayait d'expliquer à ses détracteurs, mais en pure perte : la malignité publique ne voulait rien entendre [1]. Le sérieux du fond et le mérite incontestable du style ne parurent pas des titres suffisants aux académiciens, ils préférèrent à La Bruyère un des plus fades rimeurs d'alors, Pavillon. Il ne fut admis qu'en 1693, et, ce qu'il y a de plus curieux, bien des gens s'étonnèrent et se scandalisèrent d'un tel choix. Il courut alors un quatrain qui depuis a été appliqué à bien d'autres.

Quand La Bruyère se présente
A quoi bon s'écrier haro ?
Pour faire un nombre de quarante
Ne fallait-il pas un zéro ?

1. Je possède une édition du temps (la 6e), avec une clef autographe marginale, en caractères magnifiques. On comprend la vivacité avec laquelle La Bruyère se défendait; il lui eût fallu rendre raison à je ne sais combien de personnes. Malgré toutes ses protestations, l'intention satirique est évidente. Quant aux personnalités directes, elles sont suffisamment déguisées.

On eût fait grâce à la rigueur au traducteur de Théophraste, homme docte après tout, et digne de s'asseoir auprès de M. Charpentier, mais récompenser de la plus haute distinction littéraire un satirique déguisé [1] ! Ce fut bien autre chose, quand il lut son discours de réception. Il se prononçait hautement en faveur des partisans des anciens contre les modernes, et ne ménageait pas à ceux-ci les traits d'une vive ironie. Le scandale fut tel, que l'Académie décida qu'à l'avenir aucun discours ne serait lu avant d'avoir été communiqué à une commission spéciale. Des académiciens protestèrent dans *le Mercure*, La Bruyère riposta. Ce fut un intermède assez vif dans l'interminable procès pendant. Il survécut peu à ces escarmouches et mourut subitement en 1696. Voilà tout ce que l'on sait relativement à l'homme.

On ne peut s'empêcher de se demander quelle suite il eût donnée à son ouvrage s'il eût vécu seulement dix ans de plus. Ce n'est en effet qu'un commencement. Il s'en faut bien d'abord que la matière soit épuisée ; et que d'aspects nouveaux se seraient révélés à lui à mesure que le règne de Louis XIV produisait et étalait ses fruits légitimes ! Aurait-il eu la hardiesse de montrer tout ce qu'il voyait ? Et s'il se décidait à le faire, n'eût-il pas modifié plus d'un point de vue étroit, et qu'on a peine à s'expliquer dans un tel observateur ? Il est évident qu'il avait trouvé sa voie et qu'il l'eût poursuivie. De 1688, date de la pre-

1. On formerait une bibliothèque des ouvrages inspirés par celui de La Bruyère. On l'attaqua, on le défendit, on le corrigea, on le copia. Pour bien sentir tout ce qu'il vaut, il n'y a rien de mieux que de lire une de ces productions, par exemple les *Sentiments critiques* ou *l'Apologie*, ou *le Théophraste moderne*.

mière édition à 1694, date de la huitième, donnée de son vivant, il ne cesse de revoir, d'étendre, de fouiller en tous sens son sujet. Le nombre des *Caractères* n'était d'abord que de 418; l'année suivante, il s'élève à 762, puis d'année en année il monte successivement à 925, à 997, à 1073, à 1119. La Rochefoucauld, lui aussi, avait soumis à une révision incessante son livre des *Maximes*, mais à chaque édition il ajoutait peu, souvent même il retranchait : en tout cas, l'esprit de l'ouvrage subsistait intact, et l'impitoyable conclusion de l'auteur se dressait à chaque ligne. Il s'en faut bien qu'il y ait cette forte unité dans le livre des *Caractères*. Et d'abord il n'y a aucune composition. Cela n'était pas nécessaire, dira-t-on. Pour l'ouvrage qu'il voulait faire, cela est possible, sans être absolument certain; mais un tableau des mœurs d'une époque ne gagnerait-il pas singulièrement en force et en vérité, si les objets qu'il représente étaient groupés dans un ordre régulier et suivant un plan déterminé? La Bruyère a présenté ses observations comme il les prenait, au jour le jour, et les a réunies sous certains titres généraux très-vagues, très-arbitraires et qui souvent se confondent. Ce n'est pas ainsi que procède un esprit philosophique. Les phénomènes qu'il constate, il les rapporte à des causes; ces causes, il essaie de les ramener à un principe général. Une société se décompose absolument comme un organisme quelconque; les mœurs et les usages, c'est ce qui saute aux yeux, ce ne sont que des effets. Ce n'est pas un médiocre mérite d'en présenter un tableau vrai, vif, ingénieux; mais après ce travail d'artiste, on en attend un autre. Pourquoi ces mœurs et non d'autres? C'est ici que le philosophe doit apparaître. Gou-

vernement, religion, état social, voilà les causes premières. Tacite et Juvénal connaissent leurs contemporains et les montrent tels qu'ils sont, avec quel relief et quel éclat, on le sait, mais cela ne leur suffit pas ; cette décadence dont les preuves surabondent, d'où vient-elle ? Ils le savent, ils le démontrent invinciblement : de la perte de la liberté. Mais Tacite et Juvénal ont connu une autre Rome que celle qu'ils ont sous les yeux. S'il ne leur a pas été donné de vivre au temps des Caton et des Marcellus, par leur imagination, leur mémoire, leurs regrets, ils se refont les contemporains et les concitoyens de ces hommes illustres ; s'ils n'espèrent rien de l'avenir, ils trouvent dans le passé et dans un passé récent encore, leur idéal, et cet idéal, ils le présentent sans pitié, mais non sans tristesse aux descendants dégénérés des derniers Romains. La Bruyère ne songe ni à ce qui a été ni à ce qui pourra être ; il ne voit que ce qui est, et il s'applique à le montrer de son mieux, non en philosophe, mais en artiste. On le range dans la classe des moralistes ; il l'est assurément, si le moraliste n'est qu'un peintre de mœurs ; mais ne doit-il pas avoir une ambition plus haute et se faire un plus large horizon ? Cette impuissance de s'élever à une conception générale, cet optimisme à l'endroit des institutions, tandis qu'à l'égard des individus il montre une impitoyable sévérité, voilà bien la marque de ce temps : contre les vices des hommes tout est permis ; le roi voit sans déplaisir ses sujets critiquer ses sujets, mais à une condition, c'est que lui et les siens, le trône et l'autel, ces maîtres, ces pierres de l'édifice, nul n'y touchera qu'avec les genoux et en se prosternant. Bien avant Louis XIV, Descartes, qui vivait, il est vrai, sous

Richelieu, avait donné l'exemple de cette soumission aveugle, sans examen, aux puissances établies ; ce n'est pas sous le gouvernement du plus absolu des rois que l'idée pouvait venir à un homme, timide après tout, et peu porté aux spéculations pures, de scruter les causes premières de l'état moral de son pays.

Cependant sa soumission paraît excessive et partant peu sincère. Comment concilier tant de clairvoyance, de pénétration, de malice avec cette béate adoration? Qu'on relise les chapitres de *la Cour*, et des *Grands;* jamais le vide et l'insolence de ces têtes superbes n'ont été plus cruellement établis. Les dédains dont ils accablent le reste de l'humanité retournent et retombent sur eux accumulés ; impudence, arrogance, avidité, perfidie, servilité inépuisable, hypocrisie en réserve et toute prête à arborer son masque : que manque-t-il à ce tableau de la corruption de ceux qui font cortége au souverain? Et c'est l'homme qui les a vus et les a montrés tels, c'est lui, qui écrira les lignes suivantes :

Les enfants des dieux, pour ainsi dire, se tirent des règles de la nature et en sont comme l'exception : ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez eux devance l'âge. *Ils naissent instruits* (!), et ils sont plus tôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

Quand Molière dit : « Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris, » on sait ce que cela signifie. Y a-t-il moyen de supposer l'ironie chez La Bruyère? Évidemment non. Il revient d'ailleurs à ce sujet, et cette fois, le passage est écrit en lettres capitales, pour attirer l'œil.

Un jeune prince d'une race auguste, l'amour et l'espé-

rance des peuples, donné du ciel pour prolonger la félicité de la terre, plus grand que ses aïeux, fils d'un héros qui est son modèle, a déjà montré à l'univers par ses divines qualités et par une vertu anticipée que les enfants des héros sont plus proches de l'être que les autres hommes.

Et cela s'applique au dauphin, à l'élève de Bossuet!

Est-ce illusion? Elle est bien étrange. Est-ce adulation? Elle est bien énorme. Est-ce prudence? Que penser d'une époque où de telles précautions étaient nécessaires? La Bruyère, ami et protégé de Bossuet, ne pensait pas autrement que lui, et il était interdit de penser autrement; et même il eût été dangereux de ne pas insérer dans un ouvrage quelconque la glorification du roi. On sait quel génie déployèrent les écrivains d'alors pour varier la louange. La Bruyère, venu un des derniers, se rabattit sur la vieille comparaison du pasteur et de son troupeau, la seule qui satisfasse l'esprit; car le troupeau, si soigneusement gardé, surveillé, défendu, c'est lui qui fournira au berger des habits et des rôtis : les rois aiment dans leurs peuples ceux dont ils vivent; il est vrai que l'amour des peuples pour les rois est moins facile à expliquer. Revenons à La Bruyère; c'est cet adorateur de la monarchie, du monarque et de ses enfants, c'est lui qui a écrit cette phrase, qu'on croirait détachée de l'*Esprit des lois* :

Il n'y a point de patrie dans le despotique : d'autres choses y suppléent, l'intérêt, la gloire, le service du prince.

Cela passa sans qu'on y fit attention. La Bruyère avait pris ses précautions. — Faut-il attribuer à un calcul de prudence le soin qu'il a pris de réfuter les doctrines de

ceux qu'il appelle les esprits forts? Cela ressemble plutôt à une protestation qu'à une discussion. Ce ne sont qu'arguments connus, officiels pour ainsi dire, et d'allure triomphante, à la Bossuet, comme d'un homme qui se met en règle avec les convenances et les puissances, pour avoir sur d'autres points ses coudées libres. Même réflexion à propos de ses diatribes contre Guillaume III : le triste Jacques II venait d'arriver à Saint-Germain, fort déconfit, et il était de bon goût de flétrir l'usurpateur et de gémir sur l'innocente victime. La Bruyère a suivi le courant. Était-il bien convaincu? On en douterait à voir le mouvement qu'il se donne, les déclamations où il tombe, l'indignation qu'il étale.

Voilà bien des concessions à l'esprit du temps; sincères ou non, l'autorité de l'écrivain en souffre. Il est fort probable qu'il était de bonne foi. Son esprit pénétrait les détails et ne pouvait saisir l'ensemble. Sa position très-subalterne l'inclinait au respect, son goût le portait à la satire. Il a concilié comme il a pu ces deux tendances. La partie purement littéraire de son ouvrage est la plus nette de couleur et de ton, bien que ce ne soit pas la plus vive. Il est de l'école de Boileau et de Bossuet; il comprend et goûte Racine aussi bien que Corneille; l'antiquité, qu'il connaît et qu'il aime, ne le rend point exclusif et injuste envers ses contemporains. Les jugements restent un peu dans les généralités; il voit plutôt les surfaces que le fond, mais la critique du temps n'allait pas au delà. En tout, il a le plus souvent touché juste : ce qu'il a vu, il l'a bien vu et il l'a bien fait voir; ce n'est pas un médiocre mérite. Quant à ce qui lui a échappé, il est bien honorable pour lui qu'on puisse se demander

si c'est prudence ou manque de pénétration. Il voyait loin, ce peintre de mœurs qui a porté de tels coups aux partisans, cet ulcère de l'ancienne monarchie, et qui définissait d'avance en ces termes l'hypocrisie des dernières années.

Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée [1].

Il y eut comme un temps d'arrêt au XVIIIe siècle dans la réputation de La Bruyère. Le *gros* Charpentier le lui avait prédit en pleine Académie dans sa réponse au discours du récipiendaire; l'abbé d'Olivet, qui aurait dû naître cinquante ans plus tôt, constate avec une certaine satisfaction cette décadence relative. Il l'explique de la façon la moins favorable à l'auteur : selon lui, il avait dû son succès surtout aux allusions que l'on s'obstinait à découvrir; cet intérêt de malignité une fois épuisé, il ne resta plus qu'un ouvrage remarquable assurément, mais

qui ne doit pas être lu sans défiance par ce qu'il a donné, mais pourtant avec une modération qui de nos jours tiendrait lieu de mérite, dans ce style affecté, guindé, entortillé qu'on peut regarder comme un mal épidémique parmi nos beaux esprits depuis trente ou quarante ans.

C'est ainsi que l'on se sert des morts pour frapper les vivants. L'abbé d'Olivet trouvait Voltaire *affecté*, *guindé*, *entortillé!* La Harpe se déclara l'admirateur de La Bruyère; mais, suivant sa coutume, il admira à côté. Il

1. Il ne hasarda cette observation que dans la 7e édition. — Fabre suppose ingénieusement que trente ans plus tard sous la Régence, La Bruyère eût ainsi renversé la maxime: « L'athée est celui qui sous un roi dévot serait dévot. »

déclara que La Bruyère était « meilleur moraliste et surtout bien plus grand écrivain » que La Rochefoucauld. De nos jours, on lui a rendu sa place, une place fort honorable parmi les écrivains du XVIIe siècle, mais à la suite des grands. C'est vouloir l'écraser que de le placer dans le voisinage des Pascal et des La Rochefoucauld. Ce n'est pas un penseur. Il a vu les hommes, et les hommes de son temps, il n'a pas vu l'homme. Ses portraits généraux de certains maniaques sont agréables, spirituels, vifs, mais il y manque le trait final, le maître coup de pinceau qui jette la lumière. Pascal a dédaigné ces peintures, faciles après tout, du fleuriste en extase devant une jacinthe, de l'éleveur d'oiseaux, de tous ces originaux qui posent si ingénument devant l'observateur : il n'a que faire de ces ornements de détail; un mot lui suffit, et ce mot éclaire les profondeurs de l'âme humaine, qui reste vide quand Dieu ne la remplit pas. Manies, occupations, divertissements, tout cela, c'est l'agitation des créatures misérables qui essaient d'oublier ce qu'elles sont et où elles vont. — Mais si La Bruyère reste à mi-côte, la position qu'il occupe est bien à lui. Ce n'est plus un pur classique, mais c'est un styliste incomparable. Pourquoi ne pas appliquer ce mot encore un peu prématuré à un écrivain qui a raffiné la langue de son temps? N'est-ce pas à lui-même qu'il songeait, quand il écrivait ces lignes?

L'on a mis dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable. Cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

Que ce soit là son défaut; ce n'est pas celui de tout

le monde. Il n'a pas en effet la simplicité forte des grands écrivains; il cherche l'effet, il l'atteint le plus souvent, mais parfois l'effort est visible et le but n'est pas en rapport avec les moyens. Ce qui semble l'avoir le plus préoccupé, c'est d'échapper à la monotonie : c'était l'écueil du genre.

Sans cesse en écrivant variez vos discours,

dit Boileau. Nul écrivain ne s'est montré aussi fidèle disciple du maître que La Bruyère. Il a des maximes dans le ton de La Rochefoucauld ; il en a de plus vives, il en a qui ne sont que de pures pointes. C'est le trait final qui est tout. De la maxime il passe au portrait, et pour lui donner plus de relief il imagine un nom : l'original semble plus vivant, surtout quand le mot est heureusement choisi, ce qui n'arrive pas toujours. Après le portrait, il risque la forme exclamative : « Riez, Zélie... » ou l'apostrophe directe : « Fuyez », ou le discours soutenu, majestueux, aboutissant à une chute imprévue : « Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire..... » Parfois, il cède la parole à un personnage, et c'est lui-même qui se peint à nos yeux. Plus loin, c'est un dialogue; il emploie même la narration. Le morceau si connu qui commence par ces mots : « Irène va consulter l'oracle », est un chef-d'œuvre du genre. Où il réussit le moins, c'est dans la déclamation, et on s'étonne qu'il y soit revenu si souvent. Le fameux passage : « Petits hommes, hauts de six pieds... » est prétentieux et niais. Ce ne sont que lieux communs usés. Il y a bien de la bonne volonté dans la discussion contre les esprits forts, mais c'est tout. Il n'est pas sur son terrain. En revanche, il a écrit le portrait de

Giton et de Phédon, du riche et du pauvre, pages admirables, fortes, vraies. Du reste tout ce chapitre des *Biens de fortune* est saisissant. Cela est vu, senti, souffert Indignation, tristesse, amertume, profonde et inconsolable pitié, mépris éclatant et sonore, tous les tons, tous les styles s'y donnent carrière.

Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement parce qu'ils sont riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles.

Il y a là un accent qui ne trompe pas. Et un peu plus loin :

Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté qui est celle d'acquérir ou de ne point perdre; curieuses et avides du denier dix; uniquement occupées de leurs débiteurs; toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnaies; enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

Mais quel lecteur de La Bruyère n'a dans sa mémoire ses morceaux de choix ? Chacun y trouve de quoi se satisfaire. On peut l'ouvrir n'importe où et passer avec lui une heure délicieuse. Je dis une heure : passé ce temps, la fatigue pourrait venir. On le quitte, mais pour le reprendre. Son mérite le plus essentiel, c'est qu'il fait penser. Il n'est pas de ces écrivains qui mettent violemment

la main sur vous et vous entraînent souvent où l'on ne voudrait pas aller ; avec lui, on se défend, on se livre, on résiste, on s'arrête en deçà ou on va au delà, et on revient.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

ET LA POÉSIE LYRIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

D'où vient la renommée faite à notre grand lyrique? — Inventaire de ses richesses poétiques. — Ce que fut la poésie lyrique au XVIIe siècle. — L'artificiel, le banal, le faux érigés en loi. —

Parmi les auteurs qu'on ne lit plus guère, Jean-Baptiste Rousseau est peut-être celui que l'on lit le moins. C'est une gloire éteinte, définitivement éteinte. L'Université et les maisons d'éducation où il trouvait un dernier asile, lui ont donné congé. S'il conserve encore quelques admirateurs, c'est en secret : aucun d'eux n'essaie et n'essaiera de remettre sa statue sur le piédestal. On est revenu à Ronsard, parce que Ronsard est un commencement, et que ceux qui se réclamaient de lui sont de vrais poètes; on ne reviendra pas à Rousseau, parce qu'il est une fin et que ses disciples ne comptent plus. Ils croyaient avec lui toucher la terre promise et ils ne sortaient pas du désert. — Il y a toujours eu d'ailleurs bien de l'artificiel et du parti pris dans la confection de cette grande renommée. Si l'on n'eût pas voulu à tout prix faire pièce à Voltaire, on n'eût pas exalté à ce point le triste personnage : on ne le mettait si haut que pour rabaisser l'autre. Que de fois on ne glo-

rifie les morts que pour avilir les vivants! C'est Lefranc de Pompignan qui inventa *le grand lyrique* et pleura la mort de *l'Orphée de la France*. On se doute bien qu'il ne le porta pas en paradis.

L'homme est peu intéressant. On prétend qu'il a été calomnié, qu'il n'était ni ingrat, ni perfide, ni hypocrite : c'est un grand malheur pour lui d'en avoir toujours eu les apparences. Ses apologies ne forcent pas la conviction : s'il nie des faits, c'est avec des arguments et d'un ton qui leur donnent de la vraisemblance. Les attitudes si diverses qu'on lui voit inquiètent l'esprit : on voudrait plus de simplicité et d'unité dans les actes et dans le langage. Ces poésies religieuses, cette dévotion qui apparaît de temps à autre et toujours à propos, se concilient mal avec le libertinage que certains protecteurs exigeaient. Des *Odes sacrées* aux *Allégories* et aux *Épigrammes*, sans compter les fameux couplets, la transition semble un peu brusque. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour lui, c'est qu'il semble avoir été dominé par deux passions peu nobles, la vanité qui lui fit renier son père, l'envie, qui fit de lui l'ennemi secret de tout auteur de mérite. — Évidemment la culture de l'esprit n'a pas réformé le cœur, qui était vicieux. La société de son temps, loin de corriger ses penchants pervers, les développa. Jean-Baptiste Rousseau, né en 1669, s'épanouit au moment même où le règne de Louis XIV entra dans sa période de décadence. Rien ne semble changé, mais l'édifice, toujours imposant, est miné dans sa base. L'autorité du monarque s'exerce toujours d'une façon aussi absolue, mais ceux qui la subissent ont cessé de l'adorer; ils n'y croient plus. Les vices du gouvernement personnel sautent aux yeux;

des esprits hardis ne craignent pas de les signaler. Le plus grand nombre gardent le silence, mais on se dédommage en particulier des respects forcés dont on n'ose encore s'affranchir. Le vieux roi commande la dévotion à sa cour, mais bien des gens se demandent ce qu'elle a produit : la fameuse déclaration de 1682, la révocation de l'édit de Nantes, les persécutions sans nom dirigées contre Port-Royal, la tyrannie sombre, féroce et sotte d'un Tellier. Ici encore, sous les respects extérieurs, se forment et se développent un scepticisme et un mépris qui n'attendent que la mort de Louis XIV pour faire explosion. Il en est de même pour les mœurs. La galanterie, qui était à la mode vingt ans auparavant, se cache et se transforme en dévergondage. Cette hypocrisie universelle enveloppa Rousseau, le pénétra, à cet âge critique où l'on subit si aisément les influences du dehors. Entre le vieil esprit qui semblait encore vivant et l'esprit nouveau qui çà et là éclatait par d'audacieuses saillies, il flotta, se partagea. Comme c'était en tout une nature médiocre et une intelligence de faible portée, il fut tantôt en avant, tantôt en arrière. Avec plus d'élévation dans les sentiments, il eût persisté dans l'une des deux voies; mais il était né bas, et les déboires d'une vie errante et dépendante l'abaissèrent encore. La persécution et l'exil honorent, relèvent, inspirent les âmes généreuses; lui en sortit amoindri et comme indigne. Évidemment le fonds manquait. — Qu'importe? dira-t-on. Ce n'est pas la vertu qui fait le génie. Mais le génie naîtra-t-il dans une âme possédée par de misérables passions? S'il apparaît, ne sera-t-il pas étouffé par ces parasites dévorants? Plus que tout autre le poète lyrique doit trouver en lui-même la matière de son œuvre

et l'inspiration première : c'est par là qu'il vaut d'abord. S'il n'est pas tout entier à son œuvre, elle languit; les grandes paroles sonnent faux. Molière l'a dit :

.... Ces emplois de feu demandent tout un homme.

Boileau l'a dit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Sans insister sur ce point, il n'est pas difficile de prouver que dans Rousseau le fonds est pauvre et que la forme est loin d'être supérieure.

Et d'abord, il n'a pas le feu sacré. Il n'est pas de ceux qui ont voué à la poésie une adoration profonde et passionnée; ce n'est pas un prêtre du culte divin :

Quarum sacra fero ingenti percussus amore.

Il ne pourrait dire avec le vieux Malherbe :

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune et les possède encore
Au déclin de mes jours.

Il n'a pas subi la tyrannie de la Muse, si éloquemment chantée par Régnier (sat. XV.)

Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

Il appartient encore moins à la famille de ces êtres que le génie emporte, comme le cheval sauvage emportait Mazeppa.

Ainsi quand un mortel sur qui son Dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur ta croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
Il lutte en vain, hélas ! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier.

(V. Hugo, *Orientales.*)

Ce n'est pas lui qui, transporté dans les régions sublimes par l'inspiration, aigle divin, pourrait s'écrier.

> Ainsi, quand tu fonds sur mon âme,
> Enthousiasme, aigle vainqueur,
> Au bruit de tes ailes de flamme
> Je frémis d'une sainte horreur.

Il n'est poète lyrique que par occasion, par calcul. Jeune, ambitieux, présomptueux, ce sont d'abord les succès de théâtre qu'il a rêvés : il s'est cru de taille à prendre la place de Molière. Après des échecs mérités, il se découvre le génie de la satire. Il sème clandestinement, glisse sous les portes et sous les tables de café des épigrammes et des couplets injurieux; il entremêle ces exercices d'épîtres laborieuses, d'allégories froides. C'est dans les intervalles de ces créations chétives qu'il se met à rimer des odes sacrées et profanes. Est-ce parce qu'il a enfin trouvé sa voie? Aucunement; c'est un essai après d'autres. Il porte dans ce genre nouveau les mêmes procédés, la même application pénible et imitatrice. Quelle idée se fait-il de la poésie, ce poète? Il a

toute sa vie regardé l'exercice de la poésie plutôt comme une ressource innocente contre l'ennui et la solitude, que comme un mérite et une occupation suivie.

Il déclare qu'il n'a *jamais été tyrannisé par la passion de rimer*. Voilà pour la vocation. Y en eut-il jamais de moins impérieuse? On s'accorde généralement à croire que l'originalité est un mérite, qu'il faut être soi ou rester dans l'ombre. Aux yeux de Rousseau, c'est un préjugé.

Il n'est pas de ceux qui pensent qu'un auteur doit être lui-même son législateur et son modèle et, se faisant un mérite

de leur ignorance, traitent de stérilité le soin qu'un écrivain a pris de s'enrichir des découvertes de ceux qui l'ont précédé..... Il a toujours cru avec Longin que l'un des plus sûrs chemins pour arriver au sublime était l'imitation des écrivains illustres qui ont vécu avant nous, puisqu'en effet rien n'est si propre à nous élever l'âme et à la remplir de cette chaleur qui produit les grandes choses que l'admiration dont nous nous sentons saisis à la vue des ouvrages de ces grands hommes.

Puis, c'est David, c'est Racan, c'est Horace, ce sont les Italiens, c'est Marot (et il en oublie plus d'un, notamment Malherbe, Racine, Boileau lui-même) qu'il a consciencieusement et perpétuellement imités. Qui oserait lui en faire un crime? Ne trouvant rien en lui-même, il emprunte.

Bien d'autres ont fait comme lui, mais ils ne s'en sont pas vantés; ils n'ont pas prétendu ériger en loi cette infirmité de nature. J. B. Rousseau est bien un homme du XVIIe siècle et de l'école de Boileau : seulement ce qu'il y avait d'étroit dans les théories du maître et dans le culte qu'il professait pour les modèles anciens était corrigé et relevé par une originalité réelle. En dépit de toutes les imitations de détail, Boileau est resté lui : il a sa personnalité, ses idées, sa couleur, son style; son œuvre ne se confond avec aucune autre. Qu'est-ce que représente J. B Rousseau? Un de ses contemporains disait : Il est le premier des plagiaires. Rien de plus vrai. C'était un homme qui commençait pas amasser une provision d'images, de tours, d'expressions, d'idées, de sentiments, tout cela aux dépens de ses devanciers; qui prenait ensuite un sujet quelconque, les louanges du premier venu, bienfaiteur possible, ou un lieu commun de morale, ou un paradoxe usé; qui disposait après cela une série de rimes

sonores; puis qui se mettait à forger une ode ou une cantate. Peu lui importait la couleur de l'œuvre : elle lui était fournie par les modèles. Il se croyait biblique en parodiant les Psaumes, pindarique ou alcéen, en pillant Malherbe et Horace, anacréontique, en essayant d'attraper la grâce de Chaulieu ou de La Fare. Ni l'amour, ni la douleur, ni la colère, ni la méchanceté ne lui firent trouver une note personnelle. Ce qu'il sentait et pensait n'avait de prix à ses yeux qu'autant qu'un autre l'avait senti et pensé. Je ne trouve guère dans le recueil de ses poèmes qu'une idée qui semble lui appartenir en propre, c'est que les républicains et les stoïciens sont des fourbes et des scélérats.

Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Il hait particulièrement Zénon, Épictète, Brutus, les Gracques et Caton. Il estime que les prédicateurs de la Ligue, les Lincestre et les Aubry,

Qui contre les deux Henris
Prêchaient tant la populace,
S'occupaient peu des écrits
D'Anacréon et d'Horace.

C'est un point de vue nouveau sur cette époque. Enfin sans aller jusqu'à dire, comme son illustre homonyme, que tout homme qui pense est un être dépravé, il ne veut pas qu'on s'émancipe.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mère de notre vanité.

Voilà ce qu'il y a en lui de plus original Il y a peu d'exemples d'une stérilité plus complète.

Reste la forme. C'est ici que ses admirateurs prennent leur revanche. On ne peut nier en effet qu'il n'y ait dans les odes quelques strophes d'une assez belle venue, mais éparses; pas une pièce irréprochable, ni même supérieure. Quand l'idée et le sentiment font défaut, l'ensemble reste toujours défectueux; l'auteur ne réussit que dans les détails. C'est un écrivain correct, généralement exact, mais terne. Ce n'est pas qu'il manque d'images, mais ces images ont déjà servi tant de fois en grec, en latin, en français! Métaphores usées, comparaisons mythologiques qui traînent partout, ornements rapportés et cousus tant bien que mal au canevas; c'est un fripier du Parnasse, un ravaudeur d'oripeaux. Surchargé de ces dépouilles dont il lui faut trouver le placement, il a la démarche lente et pesante. Jamais le moindre coup d'aile imprévu; ses audaces et ses écarts sont prémédités. Il a emprunté à Boileau cette allure didactique et argumentante qui alourdit les *Épîtres*. Ne pouvant enlever le lecteur, il l'écrase. Comment échapper au puissant syllogisme hiéroglyphique qui fait le charme de cette strophe?

Si donc par des lois certaines,
L'âme et le corps, son rempart,
Ont leurs plaisirs et leurs peines,
Leurs biens et leurs maux à part;
N'est-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix,
Que la moindre le réclame
Et que du bonheur de l'âme,
Le corps seul fasse les frais?

C'est ce que Boileau appelait du galimatias double : cela

n'empêchait pas ses admirateurs intéressés et peu sincères, Lefranc de Pompignan, l'abbé Sabatier, de célébrer son incomparable génie en style lyrique.

Lorsqu'il manie la lyre, c'est la chaleur d'Horace, c'est l'emportement de Pindare..... Son pinceau tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, et toujours facile, sait retracer à propos le beau désordre de Pindare, les grâces d'Anacréon, la saine raison d'Horace, et la pompe majestueuse de Malherbe.

Il n'a rien de tout cela : c'est un versificateur consciencieux et habile. Ce n'est pas qu'il ait fait quelque découverte dans le domaine de l'harmonie; c'est à Ronsard qu'appartient cette gloire, et Malherbe aurait encore plus de droits que Rousseau à passer pour un créateur; mais il a su profiter du travail de ses devanciers et se l'assimiler. Les légères innovations qu'il se permet, et qui rappellent les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* (car il faut toujours qu'il fasse penser à un autre), ne sont pas heureuses. La strophe de neuf vers de huit syllabes, terminée par un alexandrin, est horriblement pesante. Les rimes sont riches, mais souvent banales, en adjectifs, ou bizarres, comme celle-ci :

Et delà naissent les *sectes*
De tous ces sales *insectes*.

La philosophie lui porta toujours malheur.

Mais laissons la personnalité de J. B. Rousseau : elle ne nous a peut-être que trop arrêté. Il n'est ni un créateur ni un novateur, cela est trop évident, mais comment a-t-il pu pendant plus de cent années faire illusion, être honoré de ce titre glorieux qu'on ne songea jamais à décerner à Ronsard ni à Malherbe, de *notre grand lyri-*

que? C'est qu'il représenta excellemment l'idée qu'on se faisait alors d'un genre de poésie qui n'est véritablement né chez nous que depuis cinquante années. Nous sommes ici en présence d'une des lacunes les plus graves de la littérature du grand siècle; il importe de la bien constater.

L'imitation des modèles antiques avec une appropriation plus ou moins heureuse aux temps modernes, et la peinture de ce qu'il y a de plus général, voilà les points essentiels de la théorie poétique au XVIIe siècle. Or l'imitation, si habile qu'on la suppose, ne donnera jamais l'inspiration première, l'impulsion féconde; je dis plus, elle la gênera, l'enfermera dans un cadre artificiel, l'étouffera. Dans le genre dramatique, les poètes peuvent échapper à la tyrannie des modèles; car ce qu'ils se proposent de représenter, c'est la nature humaine dans ce qu'elle a de plus universel et de plus immuable : l'imitation les condamnera à de fausses couleurs, à une peinture inexacte des individus et des époques historiques; mais ce n'est pas là ce que le public va chercher au théâtre; en ce genre il se contente d'une vérité approximative, conventionnelle. Que les caractères et les passions soient vrais, dramatiques, cela lui suffit. En est-il de même dans la poésie lyrique? N'est-elle pas avant tout une effusion de l'âme possédée et remplie d'un sentiment sincère qui se fait jour? Il faut que la personnalité de l'auteur apparaisse; c'est elle qui donnera à l'œuvre le mouvement et la vie; c'est elle qui créera naturellement la couleur. La couleur sera vraie et par conséquent belle, s'il y a un rapport intime entre le poète, le sujet et le temps. Eh bien, ce rapport, qui est la condition première du lyrisme, n'a

jamais existé au XVIIe siècle, et l'on ne soupçonnait même pas qu'il pût exister. Il faut en donner un ou deux exemples.

Parmi les sentiments qui constituent le fond de l'âme humaine, il n'en est pas, sinon de plus énergique, du moins de plus universel, que le sentiment religieux : il y a même des naturalistes qui ont essayé d'établir sur cet attribut la différence essentielle qui sépare l'homme de tous les autres animaux et lui assure la supériorité. Institutions, mœurs, coutumes, arts, ce sentiment pénètre tout, donne à tout, suivant les formes qu'il revêt une couleur particulière, qui est la plus sûre caractéristique d'une société. L'Inde a le *Ritg-Véda*, la Judée a la Bible, la Grèce a l'*Iliade*, les hymnes homériques, Pindare, les peuples modernes ont Dante, Milton, et surtout ces innombrables chefs-d'œuvre de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la musique, qui sont une des plus éclatantes manifestations du christianisme. Quelle ne doit pas être la puissance d'un sentiment qui saisit pour ainsi dire l'homme au berceau, qui l'enveloppe, le pénètre, façonne son imagination et dont il retrouve à tous les moments l'influence vivante et agissante! Eh bien, au XVIIe siècle, cette influence fut à peu près nulle. La foi avait-elle perdu son autorité sur les esprits? Loin de là; jamais il n'y eut si peu d'incrédules et de sceptiques. Les philosophes eux mêmes sont alors orthodoxes Et cependant c'est à peine si l'on peut citer deux ou trois œuvres d'art directement inspirées par le christianisme et généralement peu goûtées des contemporains. D'où vient cela ? D'une idée acceptée de tous, et dont Boileau, comme toujours, a été le théoricien :

De la foi d'un chrétien, les mystères terribles,
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.
L'Évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
Que pénitence à faire et tourments mérités,
Et de vos fictions, le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la Fable.

Au fond, cela signifie que la religion étant *vérité* doit être bannie de la poésie qui est *fiction*, *ornements égayés*. Où le poëte prendra-t-il ses *fictions*, ses *ornements égayés?* Dans la mythologie.

La Fable offre à l'esprit mille agréments divers.

Que de dieux! que de déesses! quelles magnifiques descriptions!

Sans tous ces ornements le vers tombe en langueur,
La poésie est morte ou rampe sans vigueur.

Il est vrai que c'est à propos de l'épopée que Boileau s'exprime ainsi; mais il est bien certain que, dans sa pensée, l'interdiction s'étend à tous les genres. Le principe sur lequel elle est fondée ne souffre pas d'exceptions. Voilà donc la religion, c'est-à-dire, l'âme même d'une société, bannie de l'art, et cela par respect pour la religion! On se demande ce qu'il y a de plus mesquin dans ce point de vue, ou ce scrupule qui relègue au fond du sanctuaire et dans les profondeurs silencieuses de l'âme cette force immense, la foi, ou cette idée qui rabaisse l'art à n'être qu'un divertissement profane, un amusement d'érudits et d'oisifs. Quoi! si les Grecs n'avaient pas créé ce monde brillant et immortel de dieux et de déesses, les poètes chrétiens seraient condamnés au silence, la poésie serait *morte* ou *ramperait sans vigueur!*

Nous sommes réduits, nous modernes et chrétiens, à emprunter aux anciens, à des païens, des personnes et des symboles, qui étaient pour eux des réalités vivantes, des vérités, et qui ne sont pour nous que d'agréables fictions! Car c'est là une des erreurs de la critique du XVIIe siècle : on s'imaginait qu'Homère, Hésiode, Pindare avaient inventé leurs dieux, mais qu'ils n'y croyaient pas; qu'ils s'en servaient pour les besoins de la poésie, que c'étaient à leurs yeux de très-utiles machines; et l'on en concluait que l'on ne pouvait mieux faire que de les imiter en ce point comme en tous les autres. Qu'on ne vienne plus vanter les merveilleuses créations du grand siècle! Une telle méconnaissance d'une des sources les plus fécondes de l'art, cette proscription si inintelligente du christianisme, proscription inspirée par un bigotisme étroit, équivaut à une abdication. Encore si l'on s'était borné à réserver le dogme, les *mystères terribles!* Mais le christianisme historique est également interdit. Les légendes, les Vies des Saints et des Pères du désert, les merveilles de l'apostolat des premiers missionnaires en Gaule, en Germanie, en Angleterre, les Croisades, Clovis, Charlemagne, saint Louis, tout cela, vous n'y toucherez pas, ô poètes! Ceux-là seront déclarés grotesques et couronnés d'un impérissable ridicule qui prétendraient s'affranchir de la mythologie et rester chrétiens [1]. Du même coup on condamne sans les comprendre les plus imposantes manifestations du christianisme dans le passé, les

1. Desmarets, avec *Clovis;* le P. Lemoine, avec *Saint Louis;* Perrault, avec *Saint Paulin;* Chapelain, avec *la Pucelle;* œuvres très-faibles, et qu'on ne défend pas, mais qui valaient du moins par l'idée et l'intention.

monuments de l'architecture du moyen âge, l'art gothique sous toutes ses formes. Ces beaux esprits, ces délicats ne veulent pas en entendre parler. L'hôtel des Invalides, la fameuse colonnade du Louvre, l'Observatoire, le Val-de-Grâce, Versailles surtout, voilà ce qu'ils admirent. Quant à Notre-Dame de Paris, ce n'est qu'un triste spécimen du mauvais goût de nos pères. Qui d'entre eux connaît *la Divine comédie*, *le Paradis perdu?* Ce sont œuvres barbares et ridicules. On supporte encore la *Jérusalem délivrée*, non à cause du sujet fort mal choisi, mais en faveur des épisodes d'amour, galamment traités, et qui égayent la *tristesse du sujet*. Quant au diable, *toujours hurlant contre les cieux*, ce n'est pas un spectacle qu'il convienne de *présenter aux yeux*. Pourquoi? Cela n'est pas séant. On eût fort étonné ces chrétiens de bonne compagnie si l'on eût déroulé devant eux la biographie poétique de ce personnage, la plus riche, la plus féconde création de l'esprit chrétien. Qu'est-ce qu'un Apollon ou un Hercule auprès de cet éternel ennemi du genre humain? A peine l'homme est-il né, Satan apparaît; il prend toutes les formes, parle tous les langages, se glisse dans toutes les demeures, trouble toutes les âmes. C'est lui qui a jeté Job sur son fumier, c'est lui qui a tenté Jésus; c'est lui qui, dans les profondes retraites du désert, quand le silence et l'ombre inclinent l'âme aux peurs secrètes, soufflait à l'oreille des solitaires les paroles redoutables, ou versait à leurs cœurs le poison de l'orgueil; c'est lui qu'allaient chercher dans les landes désertes ou sous le dôme murmurant des hautes futaies, ces malheureuses créatures qui, abandonnées dans leurs angoisses de Dieu et des hommes, invoquaient l'esprit du mal et se livraient

à lui. C'est lui qui donne aux légendes du moyen âge leur mystérieuse épouvante; c'est lui que l'on voit sous la forme d'animaux hideux et fantastiques suspendu aux arcs extérieurs des cathédrales. Il est sublime, il est terrible, il est grotesque, il est infatigable, toujours en action, toujours guettant sa proie. Enlevez-le au christianisme, l'art disparaît. Mais à quoi bon dresser cet inventaire de richesses dont nul ne soupçonna l'existence? Il y eut des essais de poésie sacrée; ce fut même une mode pendant tout le XVIIe siècle. Les poètes devenus vieux avaient quelques scrupules sur l'emploi mondain qu'ils avaient fait de leur génie; et comme pénitence, ils s'imposaient des paraphrases rimées des Livres saints. Ainsi Desportes expia les galanteries de son œuvre; Malherbe suivit son exemple, Racan suivit celui de Malherbe; Godeau passa du madrigal au psaume, comme il avait passé des ruelles à l'épiscopat; le vieux Corneille mit en vers l'*Imitation*; La Fontaine lui-même, le pauvre bonhomme! s'essaya à édifier ses frères. Après les folles échappées de la jeunesse, les austérités; Dieu recueille les naufragés du monde. Les Rancé, les La Vallière, les Longueville vont chercher l'ombre du cloître; les poètes se mortifient à leur manière. J. B. Rousseau, homme de tradition, fit comme tous ses prédécesseurs, un peu mieux que la plupart d'entre eux. En mourant, il transmit sa lyre à Lefranc de Pompignan, qui, lui aussi, se mit à rimer des *cantiques sacrés*. Pourquoi sacrés? Voltaire nous le dira :

> Sacrés ils sont, car personne n'y touche.

C'était un genre fini. On a vu ce qu'il avait produit. — La théorie fausse et étroite qui s'impose à tous les poètes,

c'est à la religion officielle, mesquine et intolérable qu'il faut la faire remonter. Quel triste temps que celui où jansénistes et jésuites, le roi, les Parlements, les universités, la Sorbonne et les gens de lettres eux-mêmes ne voient de salut pour l'art que dans l'exploitation de la Fable! Mais le poète ne peut-il s'affranchir de ces entraves? Qu'il cherche ailleurs la matière de ses chants. Le monde entier est à lui. Les grands événements qui s'accomplissent sous ses yeux, les calamités publiques, les révolutions qui bouleversent les États, les merveilles du génie de l'homme, les dévouements héroïques, les martyres, la gloire, la liberté, la patrie : il est l'interprète naturel et comme l'écho sonore de tous les sentiments qui remuent les grandes multitudes. C'est par lui que cette vie mystérieuse et intime de l'humanité éclate au dehors, et que d'âge en âge les traditions sublimes apparaissent et s'enchaînent. Quelle est la part du XVIIe siècle dans ce concert universel? Quel chant a-t-il lancé par le monde, dont le monde se souvienne? Consultez les recueils des poètes. Ils n'ont célébré qu'un seul héros, tous le même, le roi. Il est tour à tour suivant l'âge, ou le brillant Apollon ou l'impétueux Mars, ou le majestueux Jupiter. Il a à ses côtés Thémis et Pallas. Il fait un signe et soudain Cérès, Flore et Pomone accourent et prodiguent leurs bienfaits aux heureux sujets du monarque. Les plus hardis, ou les derniers venus, fort embarrassés pour rajeunir ces vieilleries adulatrices, se hasardent à le saluer des noms de César et d'Alexandre, éloges médiocres, ils le sentent bien, mais ils se rattrapent en immolant ces grands hommes au conquérant moderne. Pendant près de soixante ans, tout ce que la France produisit de versifica-

teurs, s'épuisa à glorifier, à diviniser Louis. L'Académie ne donna jamais d'autre sujet aux concurrents pour le prix de poésie. Avec quel empressement elle saisissait les moindres particularités de la vie du dieu pour en repaître les nourrissons des Muses! La fameuse opération de la fistule occasionna un débordement de lyrisme officiel. O stérilité! O néant! Corneille, Descartes, Pascal, Condé, Port-Royal, les protestants, les souffrances infinies du peuple, il ne s'est pas trouvé un poète pour chanter ces gloires et ces misères. Il n'y a pas de patrie, il n'y a pas de liberté; il n'y a qu'un homme médiocre dont il faut à tout prix faire un grand homme [1].

Faut-il poursuivre cet inventaire des pauvretés lyriques du XVIIe siècle? Ajoutons un dernier trait. Si Dieu et les hommes n'ont fourni au poète aucune inspiration féconde, si les préjugés et les tyrannies de tout genre ont comprimé son essor, il a dû trouver en lui-même la matière de ses chants : la vie intérieure de l'âme reste libre. Tout homme a aimé, espéré, regretté, souffert. Qui ne connaît la douceur des larmes et le charme de la rêverie? Il est donné au poète de traduire dans un langage mélodieux ces joies et ces douleurs que tous ont connues, mais que lui seul peut rendre. Notre cœur est muet, à nous chétifs mortels, mais quand le poète parle, sa voix est notre voix; nous nous reconnaissons en lui. Allons vers ces êtres privilégiés qui furent les interprètes de leurs frères, il y a deux cents ans. Ils ont chanté l'amour. En quel temps,

1. Les expressions manquent pour caractériser ce fétichisme. Qu'on lise le recueil intitulé : *Pièces de poésie qui ont remporté le prix de l'Académie française depuis 1671 jusqu'en 1762*, on verra que je n'ai rien exagéré.

en quel pays, dans quelle langue n'a-t-on pas chant l'amour? Est-il un poète au XVIIe siècle qui n'ait rimé quelque madrigal ou quelque sonnet en l'honneur d'une Iris, d'une Chloris, d'une Philis quelconque? Chez tous un jargon convenu, des métaphores et des comparaisons banales, le soleil, les astres, la rose, les lis, l'albâtre, l'ivoire, le corail; des désespoirs connus, des regrets qui ont déjà servi, des tourments dont le programme est depuis longtemps arrêté. On puise la passion avec toutes ses phases et ses orages dans les modèles du genre; on fait un agréable mélange de Catulle, d'Ovide, de Tibulle; les érudits se risquent jusqu'à imiter Anacréon. Il ne manque à ces rimeurs qu'une chose, le sentiment. Le bonhomme La Fontaine seul, qu'on ne prend pas au sérieux, a jeté çà et là une note émue qui vibre encore. Lui seul aussi est sorti de l'horizon étroit de Versailles, et a vu autre chose dans la nature que les merveilles du génie de Le Nôtre et de La Quintinie. Tous ces poètes méprisent les champs : n'est-ce pas là qu'on est exposé à rencontrer les animaux farouches dont parle La Bruyère? On chante Cérès, Flore et Pomone, mais on ne sait comment vient le blé; on peuple les forêts de nymphes et de dryades, mais on ne sait pas distinguer un chêne d'un hêtre. Il n'y a pas de paysan ni de paysanne : tout devient berger et bergère. Théocrite, Virgile, et tous les faiseurs de pastorales en ont ainsi décidé. Jusqu'où ne s'étend pas cette tyrannie de l'artificiel, de l'imitation quand même? La douleur est restée sans écho. Pas une plainte éloquente, pas un cri désespéré qui soit venu jusqu'à nous. Ils ont senti cependant, ils ont souffert, les hommes de ce temps; si différents de nous qu'ils aient été, ils sont nos frères

en afflictions; la mort est entrée dans leur maison, ils ont vu se briser les plus chères espérances du cœur; ils ont connu les abattements, les angoisses, les révoltes, les doutes. Tout cela est resté enfoui dans les profondeurs mystérieuses de l'âme. Pourquoi? La poésie ne vit que de fictions. Tout ce qui est réel et individuel lui est interdit. Aussi bien les mots et les images manqueraient pour ces épanchements de la personnalité humaine. Le langage poétique est arrêté : les détails précis, vivants en sont exclus; les termes qui les peindraient ont été proscrits. Ces particularités ne sont pas du domaine de l'art : ils le rabaisseraient; ils y introduiraient le désordre et l'anarchie.

Que l'on rapproche de ces pauvretés artificielles la splendide explosion lyrique qui s'est produite au XIXe siècle. Tout a été renouvelé. Les vieux cadres du monde politique ont volé en éclats; des classes jusqu'alors plongées dans la nuit et le silence, ont apparu, frémissantes, impatientes du jour et de l'action. Les bouleversements sans nom, les guerres formidables, les luttes incessantes des partis, les passions déchaînées, les conquêtes de la science qui révèlent l'immensité du monde, les audaces de la libre pensée qui retourne en tous sens l'énigme de la destinée de l'homme, que d'éléments nouveaux introduits tout à coup et qui remuent les âmes à des profondeurs jusqu'alors inconnues! L'individu, avec ses tristesses, ses attentes vagues, ses doutes, ses appels désespérés, ses rêves et ses idées d'avenir, ses enthousiasmes et ses indignations, a pris la place de ce rimeur imitateur qui ne sentait que d'après les modèles. La langue si misérablement appauvrie, sous prétexte de noblesse, s'est dilatée

par l'effort même du renouvellement intérieur, et a débordé magnifiquement. Il y a eu excès, je le veux bien, mais après un si long jeûne, une si déplorable stérilité, qui oserait reprocher leur intempérance à ces nouveaux convives du banquet des Muses?

FÉNELON

Fénelon et M. Joubert. — La famille, l'éducation, le tour d'imagination. — Fénelon missionnaire. — L'éducation du duc de Bourgogne, ses résultats. — La querelle du mysticisme. — La disgrâce. — Les idées politiques de Fénelon. — Les divers styles de Fénelon, le *Télémaque*, la *lettre à Louis XIV*. — Le critique.

Un critique qui aimait beaucoup la simplicité chez les autres, M. Joubert, juge ainsi Fénelon :

Fénelon nage, vole, opère dans un fluide; mais il est mou. Il a plutôt des plumes que des ailes.... Fénelon habite les vallons et la mi-côte, Bossuet, les hauteurs et les derniers sommets.

Fénelon avait cet heureux genre d'esprit, de talent et de caractère qui donne infailliblement de soi à tout le monde l'idée de quelque chose de meilleur que ce qu'on est. Il n'y a point d'ensorcellement sans art et sans habileté. L'esprit de Fénelon avait quelque chose de plus doux que la douceur même, de plus patient que la patience. Un ton de voix toujours égal et une douce contenance, toujours grave et polie, ont l'air de la simplicité, mais n'en sont pas. Les plis, les replis, et l'adresse qu'il mit dans ses discussions, pénétrèrent dans sa conduite. Cette multiplicité d'explications, cette rapidité, soit à se défendre tout haut, soit à attaquer sourdement, ces ruses inno-

centes, cette vigilante attention pour répondre, pour prévenir et pour saisir les occasions, me rappellent malgré moi la simplicité du serpent, tel qu'il était dans le premier âge du monde, lorsqu'il avait de la candeur, du bonheur et de l'innocence, simplicité insinuante, non insidieuse cependant, sans perfidie, mais non sans tortuosité. (Joubert, tome II. p. 168.)

Voilà bien des façons et de la *tortuosité* pour insinuer que Fénelon n'est pas une de ces natures franches, en plein jour, à la Bossuet, qu'on saisit et embrasse d'un seul regard, qui satisfont l'esprit, même quand on ne peut les aimer. De tels hommes ont beaucoup de la femme; ils sont à la fois fuyants et attirants; ils n'ont pas la forte autorité qui impose; mais ils ont la grâce, je ne sais quoi de caressant et d'équivoque. Aujourd'hui encore, après la publication de tant de documents inconnus des contemporains [1], il plane sur le caractère et les idées de Fénelon une certaine incertitude; cette figure noble et fine flotte. Ceux qui le connurent et le pratiquèrent virent en lui un ambitieux, un hypocrite, un saint. — L'ambitieux, c'est Saint-Simon qui l'a pénétré et révélé, et sans trop lui en faire un crime; la qualification de *parfait hypocrite* est tombée de la bouche même de Bossuet; le saint est apparu surtout dans les trois dernières années de sa vie, quand la mort du duc de Bourgogne détruisit enfin des espérances qui ne pouvaient mourir. Mais telle avait été son attitude que la mort même, qui met chacun à sa place, laissa la renommée de Fénelon comme en suspens. Les catholiques, qui le croyaient bien à eux, se le virent disputer par

1. Près des deux tiers des ouvrages de Fénelon ne furent publiés qu'après sa mort. — Ajoutez-y les Mémoires de Saint-Simon, les lettres de Mme de Maintenon, et bien d'autres documents.

les philosophes. Sa douceur et sa charité d'une part, de l'autre sa disgrâce et le *Télémaque* furent le point de départ d'une légende qui transforma cet évêque grand seigneur en apôtre de la tolérance et de la liberté : tel il fut mis sur la scène aux approches d'une révolution qui l'eût rempli d'horreur. On pourrait multiplier les rapprochements de ce genre, rappeler par exemple que si les sulpiciens le revendiquent, les jésuites ont bien aussi quelques droits sur lui; que dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, il sut ménager les deux partis, et tenir la balance égale entre La Motte et... Homère.

De là, les embarras de la critique : au moment où l'on croit saisir la physionomie du personnage, elle échappe; il est toujours là, mais ce n'est plus lui. Il rappelle ces ombres errantes de Virgile; elles glissent entre les myrtes de la forêt mystérieuse, comme la lune parmi les nuages. Essayons cependant.

Fénelon appartient par la date de sa naissance au pur règne de Louis XIV, mais surtout à la fin de ce règne. Il n'a pas vu les splendeurs des vingt premières années; il n'a pas eu cet éblouissement dont Bossuet n'est jamais revenu. Bossuet est mort sans avoir eu un doute sur la perpétuité de la monarchie absolue dont il s'était fait d'instinct le théoricien. Fénelon, plus perspicace, a vu la *machine se détraquer*, et il a voulu en réparer les ressorts, et Louis XIV l'a traité de *bel esprit chimérique*. Il a assisté à la ruine de Port-Royal et aux déplorables querelles de la *Constitution :* il a dû comprendre, bien qu'il fût plutôt de cœur avec les jésuites, que le jansénisme, cet élément grave, austère, du christianisme, ne pouvait disparaître sans laisser un vide irremédiable. Il a senti

que le moment approchait où la religion menacée de toutes parts n'aurait pas trop de toutes ses forces pour résister à l'orage. N'est-ce pas lui qui a dit : « Un bruit sourd d'impiété monte jusques à nous »? Le scepticisme licencieux, qui n'avait jamais abdiqué, se faisait jour partout dans les vingt dernières années du règne. Dans le monde des lettres, la vieille autorité des règles incarnée en Boileau était battue en brèche par des audacieux comme Perrault, bientôt suivis de Fontenelle et de La Motte. La théorie du progrès, mal définie encore, mais d'autant plus hardie, attirait les esprits lassés et non satisaits de l'immobilité doctrinale. Partout se manifestaient les signes précurseurs d'une transformation, ou tout au moins d'une réaction. Voilà le milieu où vécut Fénelon. Une forte et virile éducation, un but unique proposé à l'activité de l'esprit auraient pu le maintenir dans une seule voie; mais cela lui manqua. Il fut enveloppé dès le berceau de dévotion tendre, consacré par sa mère à la sainte Vierge, comme préparé au pur amour. Son précepteur, contrairement à l'usage d'alors, le nourrit surtout des délicatesses de la poésie grecque. Les auteurs latins, plus substantiels, plus virils, ne l'attirèrent jamais que médiocrement. Parmi eux il choisit et goûta ceux qui, plus doux et plus tendres, caressent le cœur, les sensibles et les mélancoliques, Térence et Virgile, Catulle lui-même et Ovide. Quant aux enthousiastes un peu abrupts, comme Lucrèce, quant aux stoïques, à qui manque parfois la mesure, jamais la force, Sénèque, Lucain et souvent Juvénal, il ne devait pas se plaire en leur commerce. Homère, l'Homère de l'*Odyssée* surtout, le peintre du beau pays des Phéaciens, le père de Nausicaa, de Pénélope, de

Calypso, le poète las des mêlées sanglantes et des tueries d'hommes, et des prouesses des héros indomptables, qui montre au patient Ulysse la fumée de la maison connue, et l'épouse fidèle et triste assise au foyer et attendant; voilà la nourriture préférée de cette imagination noble et tendre. — A toutes ces influences si diverses, mais qui se rejoignent, il faut joindre les traditions de famille renouvelées et soigneusement entretenues dans le séjour qu'il fit à Paris chez son oncle le marquis de Fénelon. Le marquis était considéré comme le type le plus fin et le plus achevé du grand seigneur. D'une fortune très-médiocre, il avait le cœur haut, les manières et le ton d'une élégance et d'une dignité parfaites; avec cela, le plus profond mépris pour l'argent, aucune attache aux choses qu'on ne peut aimer sans descendre quelque peu. Fénelon prit dans ce milieu ce dernier poli et cette indifférence absolue pour les questions d'intérêt. Il voulut et sut rester toujours pauvre. Par là ni le roi ni personne n'eut jamais prise sur lui. On n'en pourrait dire autant de Bossuet.

Après avoir passé quelques années à Saint-Sulpice, excellent milieu de solides vertus, de libéralisme relatif, où l'on maintenait sans hostilité, en face des jésuites tout-puissants, une religion sincère et désintéressée, il fut ordonné prêtre (1675). Il rêva aussitôt la gloire et les périls des missions étrangères. Ce n'est point vers la Chine ou l'Amérique que se tournaient ses ambitions, comme l'ont dit quelques biographes : ces pays sauvages, sans passé poétique, ne disaient rien à son imagination. C'est la Grèce qu'il lui fallait, la Grèce avec tous ses souvenirs, le pays des héros et des apôtres, le Parnasse, la vallée de

Tempé chantés par les poètes, Marathon et Salamine, et l'aréopage où retentit encore la grande voix de saint Paul. Il faut citer ce singulier passage : c'est comme la préface naïve du *Télémaque*.

La Grèce entière s'ouvre à moi; le Sultan effrayé recule; déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'église de Corinthe va refleurir; la voix de l'apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour y recueillir avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où Saint-Paul annonça aux sages du monde *le Dieu inconnu*. Mais le profane vient après le sacré; et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa république (déjà Salente). Je monte au double sommet du Parnasse; je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte les délices de Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie?

. . . . . Arva, beata
Petamus arva, divites et insulas.
. . . . . .

On l'envoya moins loin, dans le Poitou, contrée peu poétique. C'était en 1685, au moment même de la révocation de l'édit de Nantes. La piété du grand roi n'épargnait rien pour la conversion des hérétiques : il leur expédiait à la fois des dragons et des missionnaires. Fénelon se montra en ces tristes circonstances doux, humain, insinuant. Faut-il lui faire un crime de n'avoir pas compris les horribles angoisses de ces malheureux placés entre l'abjuration de ce qui était la vérité pour eux, et l'exil, la confiscation, la misère? Les faux-fuyants auxquels ils avaient recours, les conversions simulées, les fuites aux

solitudes et jusque parmi les rochers et les grottes du rivage de l'Océan, le missionnaire s'en étonna, reprocha aux victimes la férocité des bourreaux. Que dire d'une accusation comme celle-ci?

Au lieu que les martyrs étaient humbles, dociles, intrépides et incapables de dissimulation, ceux-ci *sont lâches contre la force*, opiniâtres contre la vérité et prêts à toute sorte d'hypocrisie.

Il en fut pour ses frais d'éloquence. Évidemment, les dragons valaient mieux pour cette besogne. On trouva le missionnaire trop doux, trop coulant, et il n'obtint pas l'évêché de Poitiers, ni celui de La Rochelle qu'on lui destinait. — S'il revenait au monde, il verrait, peut-être sans déplaisir, les lieux où il a prêché repeuplés de protestants.

De retour à Paris, il ne tarda pas à être en vue. Sa liaison avec le duc de Beauvilliers, qui venait d'être nommé gouverneur du duc de Bourgogne, fit le reste. Il fut choisi pour précepteur du jeune prince (1689). Il n'est pas téméraire de supposer que la naissance de Fénelon le servit en cette circonstance. Les *provisions* qui lui furent expédiées en font foi. Il fut autorisé à manger à la table de son élève et à monter dans son carrosse, double honneur qui n'avait pas été accordé à Bossuet.

Ce qu'était le duc de Bourgogne enfant, on le sait de reste ; Saint-Simon ne ménage pas les détails.

Il était né terrible.... dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps,

passionné pour toute espèce de volupté... enfin livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté; barbare en railleries et à produire les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fussent....

Il faut lire tout ce portrait écrit avec un soin particulier, avec amour : le jeune prince était une des branches auxquelles se raccrochait le duc et pair toujours frondeur et vu d'un mauvais œil par le roi et par Mme de Maintenon. Une révolution se fit dans le cœur du duc de Bourgogne de dix-huit à vingt ans.

De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent.... humble et austère pour soi.

Quelle fut la part du duc de Beauvilliers dans cette transformation? Saint-Simon lui attribue presque tout; mais il est difficile de ne pas réclamer en faveur de Fénelon. Il se mit à sa tâche résolûment et absolument. Pendant huit années il ne vécut que pour son élève, ne le quittant pas d'une minute, déployant, pour le corriger, une ardeur et une fécondité d'invention dont on est émerveillé. A chaque faute il imaginait un remède; chaque progrès était récompensé. Douceur et force, louanges et critiques sanglantes, tendresses prodiguées, humiliations, intérêt toujours renouvelé; appel incessant à toutes les passions nobles pour tuer les autres : il n'est pas possible de pousser plus loin la circonvallation d'une âme. Elle se rendit à la fin, cria grâce. Elle était domptée, disons le vrai mot, elle était anéantie. Il s'en fallait bien que Bossuet eût obtenu un succès pareil. Dominateur comme

il était, mais dominateur à distance pour ainsi dire, il montrait la science, la vérité, la loi, et rentrait dans sa majesté ; l'élève de son côté rentrait dans son apathie; l'écart grandissait de plus en plus. Le duc de Bourgogne ne put plus vivre qu'en Fénelon. Ce maître si assidu, si tendre, qui le voyait penser, et le possédait absolument, le laissa dans une sorte de vide quand il s'en alla. Où était cet enseignement si ingénieux et si varié, qui éveillait la curiosité d'abord, puis l'intérêt, puis les troubles de la conscience ou les chatouillements délicieux de l'amour propre? Aujourd'hui, une jolie fable, avec de gracieux détails, une morale délicate et ornée des plus charmantes fleurs de la mythologie; un autre jour, un dialogue, ou un caractère, à la façon de La Bruyère, fort à la mode en ce moment; ou bien encore la description d'une médaille envoyée de Hollande par Bayle, le grand érudit :

Cette médaille représente un enfant d'une figure très-belle et très-noble. On voit Pallas qui le couvre de son égide, les trois Grâces sèment son chemin de fleurs ; Apollon suivi des Muses lui offre sa lyre; Vénus paraît en l'air, dans son char attelé de colombes, qui laisse tomber sur lui sa ceinture. La Victoire lui montre d'une main un char de triomphe, et de l'autre lui présente une couronne. Les paroles sont prises d'Horace : *Non sine Dis animosus infans*. Le revers est bien différent. Il est manifeste que c'est le même enfant, car on reconnaît d'abord le même air de tête; mais il n'a autour de lui que des masques grotesques et hideux, des reptiles venimeux, comme des vipères et des serpents, des insectes, des satyres impudents et moqueurs, qui rient et qui montrent du doigt la queue d'un poisson monstrueux par où finit le corps de ce bel enfant. Au bas, on lit ces paroles également empruntées d'Horace : *Turpiter atrum desinit in piscem...*

Tout ce que la spiritualité la plus raffinée peut imaginer

fut mis en œuvre et aboutit. Le duc de Bourgogne devint un parfait quiétiste : il ne voulut plus, il n'agit plus, il fut absorbé en son Dieu. Sa vertu, qui était réelle, prit tous les caractères d'une dévotion toujours en alarmes; on ne vit plus à ce violent et passionné jeune homme que des tâtonnements, des hésitations, des scrupules d'un enfant qui se retourne et cherche sa mère. Tel il apparut à la tête des armées du roi, dans cette terrible année où les revers succédaient aux revers, où la vie même de la France était en jeu. Sous le canon de l'ennemi, il faisait des lamentations sur les malheurs de la guerre; il demandait à son maître s'il pouvait en conscience loger dans les bâtiments d'un couvent de religieuses. A ce coup Fénelon tressaillit, comme mordu au cœur, et fit sentir l'aiguillon. Il était trop tard. D'un bout de la France à l'autre on chansonnait Télémaque [1].

Mais ce furent les suprêmes déboires, les amertumes secrètes des dernières années; auparavant il y eut l'enivrement du succès, l'enfant royal se transformant chaque jour sous la main de son maître, croissant en grâces et en vertus; la cour étonnée et ravie du changement, accablant d'éloges l'habile directeur, forçant Bossuet déjà oublié à Meaux, de venir constater lui-même le triomphe d'une éducation qu'il n'avait pas faite, et qui ressemblait si peu à celle du dauphin. Ce fut dans la vie de Fénelon le plus glorieux et le plus délicieux moment. Toutes les qualités

1. Cambrai, reconnais ton pupille
Il voit de sang-froid prendre Lille,
Demeurant dans l'inaction,
Toujours sévère et toujours triste ;
N'est-ce pas la dévo ion
D'un véritable quiétiste?

aimables de sa nature apparurent ; il fut comme enveloppé de cette lumière de pourpre dont il a fait le vêtement des âmes bienheureuses aux Champs Élysées ; Mme de Maintenon elle-même, si circonspecte, si bien en garde contre tout ce qui pouvait ressembler à un entraînement, fut sous le charme. Elle songea à le prendre pour directeur ; elle eut avec lui je ne sais quelles coquetteries de dévotion, jusque-là qu'elle lui demanda un jour de mettre par écrit les défauts qu'elle pouvait avoir. — Mission délicate, périlleuse ! ne blesser ni la vérité ni la pénitente, mêler agréablement la critique et l'éloge, insinuer un conseil, se préparer, le cas échéant, une protection si efficace : cette complexité était l'élément favori de Fénelon ; il se jouait dans le subtil ; le sous-entendu, l'équivoque ingénieuse l'attirait. — La phrase suivante que je détache est le chef-d'œuvre du genre :

Vous tenez, par un sentiment de mauvaise gloire, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération, et de paraître par votre cœur au-dessus de votre place.

Est-ce un blâme ? On dirait plutôt un éloge ; mais le blâme y est, seulement avec un point d'interrogation, sous la forme dubitative. Après les mots : *Vous tenez*, Fénelon ajoute *par un sentiment de mauvaise gloire*. Il est en règle avec sa conscience et n'a point effarouché celle de Mme de Maintenon.

C'est à ce moment que Saint-Simon le vit, et le vit bien. C'est de tous ses portraits le plus vivant, le plus profondément expressif.

Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme

un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur : ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. *Il fallait effort pour cesser de la regarder.*

Et la suite qu'il faut lire tout entière. Saint-Simon n'a garde d'oublier ce charme infini, cette domination, on dirait plutôt fascination, que Fénelon répandait autour de lui, et que l'éloignement même et l'exil ne purent affaiblir : il garda à la cour des amis qui *se tenaient de plus en plus à lui*, qui, *comme les Juifs pour Jérusalem*, *soupiraient après son retour*, et *l'espéraient toujours*.

C'est dans ce haut degré de faveur que la disgrâce le frappa. Comment tomba-t-il? Par cette tendresse flottante qui était en lui, et qui à un moment déborda. Une fois lancé à la suite de Mme Guyon dans le mysticisme quintessencié, le pur amour le submergea, et faillit noyer du même coup Mme de Maintenon. Cette personne si prudente s'oublia, reçut, écouta, admira, aima Mme Guyon, et des petits cabinets de Versailles où s'abritait la doctrine encore timide l'achemina insensiblement vers Saint-Cyr. C'est à ce moment critique qu'intervinrent brusquement Louis XIV et Bossuet. Le roi et l'évêque, bornés sur tant de points, étaient des esprits sains et nets, virils surtout, et qui avaient horreur de l'équivoque. Fénelon n'avait jamais plu au roi : Louis XIV ne pouvait goûter ceux qui, en dehors de lui et de ce qui était, cher-

chaient encore quelque chose. *Chimérique*, *idéologue*, c'est le crime irrémissible pour tous les despotes. Dès que la querelle fut engagée, tout le monde comprit que le débat théologique n'était que la surface, qu'au fond il s'agissait de la direction même que prendrait le gouvernement. Bossuet soutenu et même poussé par Louis XIV, alla devant lui avec cette impétuosité de torrent qui emportait tout. Il évoqua des annales ecclésiastiques les souvenirs les plus cruels et les plus compromettants, il jeta au public les noms de Montan et de Priscilla. Fénelon, étonné d'abord, puis très-doux, très-humble, prêt à toutes les soumissions théologiques, se redressa vivement : ce n'était plus à la doctrine qu'on en voulait, c'était sa personne qu'on prétendait déshonorer. Le grand seigneur apparut et le prit de haut. Puis il fit sentir à Bossuet toujours brandissant son foudre, les innombrables piqûres d'une épée rapide, qui ne se lassait jamais et atteignait toujours. Il rappela à ce Père de l'Église, qui n'avait jamais lu saint François de Sales, sa profonde ignorance en tout ce qui touchait la mysticité. A quoi bon tout ce fracas et ces éclats de voix et ces personnalités blessantes? Que Rome décidât. Pour lui il se soumettait d'avance et absolument au jugement qui interviendrait. Quel intérêt avait-on à réclamer davantage? Louis XIV et Bossuet, qui firent campagne ensemble, qui imposaient à la cour de Rome par des menaces indignes la condamnation de Fénelon, ne gagnèrent rien à cette victoire. Condamné, mais avec tant de mansuétude et si visiblement à regret, si humble, si doux, il n'en fut que plus aimé : on le plaignit, on l'admira, on s'accoutuma peu à peu à voir en lui comme la personnification de ce que Louis XIV n'aimait pas.

Cette faveur nouvelle ne tarda pas à devenir plus vive : le *Télémaque* fut publié. Fénelon était alors à Cambrai et en pleine disgrâce (1699). On avait défendu à son élève toute correspondance avec lui, défense souvent éludée, grâce à la connivence du duc de Beauvilliers et de tous ceux qui approchaient le duc de Bourgogne. Le manuscrit avait été soustrait et imprimé hors de France avec des additions, des allusions historiques et injurieuses qui semaient le scandale pour recueillir le succès. Fénelon désavoua ce qui était libelle; mais ce qui subsista après son désaveu suffisait pour rendre d'un côté sa disgrâce irremédiable, et le transformer de l'autre en une espèce de chef de l'opposition. Il reconnaissait lui-même dans une lettre un peu humble au père Tellier, confesseur du roi, « qu'il avait voulu mettre dans ces aventures toutes les vé« rités nécessaires pour le gouvernement, et tous les dé« fauts qu'on peut avoir dans la puissance souveraine. » — C'en était bien assez pour que Louis XIV restât inflexible. A la distance où nous sommes, les vérités (si ce sont des vérités) que renferme le *Télémaque* nous semblent bien inoffensives et légèrement puériles Ces recommandations à un jeune prince d'aimer la justice et l'économie, de bien choisir ses ministres, de ne pas chercher la gloire des conquêtes, etc., sont des lieux communs cent fois rebattus; c'étaient alors des hardiesses, et comme un programme de réformes à accomplir. On ne put en douter lorsque, dix ans plus tard, la mort du dauphin fit du duc de Bourgogne l'héritier présomptif de la couronne. La correspondance de Fénelon avec son élève, que Louis XIV se résigna à associer au gouvernement, devint de plus en plus active ; du fond de son évêché,

l'exilé fit entendre sa voix dans le cabinet de Versailles. C'est alors que les théories assez vagues du *Télémaque* se précisèrent quelque peu, mais le chimérique domina toujours : c'était l'essence même de Fénelon. Des mémoires qu'il fit parvenir au jeune prince et qui ont pour titre *Examen de la conscience d'un roi*. — *Plan dressé pour le gouvernement d'un royaume*, et de diverses lettres adressées aux ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, voici à peu près ce qui se dégage de plus clair. Le principe est magnifique : c'est une *grande et sublime maxime*, dit Saint-Simon. « Les rois sont faits pour les « peuples et non les peuples pour les rois. » — Sur cette base, très-large assurément, trop large même, quel édifice va-t-on établir? On a des inquiétudes, quand on trouve presque aussitôt après cette déclaration que la souveraineté ne réside pas dans le peuple, mais bien dans le roi qui est élu de Dieu; c'était se rapprocher de Bossuet et de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. — Immédiatement après, le théoricien s'en éloigne. Il veut que la nation soit associée au gouvernement. Par quel moyen? Par les assemblées des états généraux et provinciaux, régulièrement convoquées. Nous touchons au gouvernement représentatif, Fénelon semble annoncer Montesquieu. Il n'en est rien; un petit détail nous rejette en plein arbitraire. Ces états généraux seront convoqués, consultés, mais le roi reste libre de tenir ou de ne pas tenir compte de leurs avis. C'est lui qui gouverne, non pas seul, mais en s'appuyant sur la noblesse et sur le clergé. Ces deux corps privilégiés ont la haute main sur les assemblées générales et provinciales, les dominent absolument, et déposent aux pieds du trône les réclamations qu'ils ont

bien voulu accueillir. En dernier ressort, le roi reste le maître, car nul pouvoir humain ne peut le contraindre; seulement il est circonvenu, tenu en échec pour ainsi dire par la noblesse et le clergé. Quant à ces deux classes appelées à une action si importante, elles conservent tous leurs anciens priviléges et en acquièrent de nouveaux, le clergé surtout; mais elles sont soumises à un examen très-sévère : le législateur exige de chacun des membres de cette aristocratie des lumières et des vertus particulières; les ecclésiastiques devront avoir des mœurs irréprochables, des connaissances étendues; quant aux nobles, il sera fait une enquête sur leur généalogie; et la *mésalliance sera défendue aux deux sexes.*

Pauvre duc de Bourgogne, qu'il eût été embarrassé s'il eût régné! Il était devenu le point de mire de tous les rêveurs, le confident et le législateur de toutes les utopies. Tous ceux qui l'approchaient avaient un plan à lui soumettre. M. de Boulainvilliers en avait un pour reconstituer l'antique royauté de Clovis; M. de Beauvilliers en avait un autre, et M. de Chevreuse, et Saint-Simon qui tenait le salut de la France dans ses mains, et Fénelon enfin, le plus écouté de tous parce qu'il était aimé. Ce qui serait sorti de tout cela, il est difficile de se l'imaginer; il est permis de croire que la liberté n'y eût rien gagné. Divisés sur bien des points, ces législateurs en espérance s'entendaient pour la proscrire également. Il ne pouvait entrer dans leur esprit que le peuple fût lui-même l'arbitre de ses destinées et l'auteur de sa félicité. Ils le voulaient heureux, mais à leur guise, non à la sienne. C'était toujours le troupeau et le berger et le boucher. — Les Français de ce temps-là eurent un avant-goût des

félicités que leur réservait le futur roi. Il régna en effet à demi pendant près d'une année. C'est dans ce court espace de temps que Port-Royal fut détruit, et que l'on interdit aux protestants de vendre même leurs biens meubles. Mais les bonnes mœurs allaient refleurir : le jeune prince rêvait des lois somptuaires, et il avait déclaré net aux comédiens qu'ils n'avaient pas à compter sur sa protection. La Salente de l'avenir resta ce qu'elle était, une pure chimère. Une mort inopinée emporta la duchesse et le duc de Bourgogne. Fénelon ne poussa qu'un cri, mais d'un homme atteint au plus profond de lui-même : « Tous mes liens sont rompus, rien ne m'attache plus à la terre. » — Il languit encore trois années, les plus belles de sa vie, les plus irréprochables. Il y eut enfin un dépouillement complet, un détachement d'espérances si longtemps caressées dans le cœur, et que la pureté des intentions rendait si légitimes. C'est alors que cette tendresse un peu vague, ces rêves de félicité publique se transformèrent en une active et efficace charité. Il avait sous les yeux les misères réelles et navrantes d'une guerre qu'il avait condamnée; il se prodigua, s'épuisa, savoura, on peut le dire, cette pure et délicieuse vengeance qui consiste à réparer le mal qu'on n'a pu empêcher, à adoucir des souffrances qu'on eût voulu épargner aux hommes. — Il sortit de là transfiguré. Le roi tint rigueur jusqu'à la mort, mais la reconnaissance du peuple fut la plus puissante : il suffit qu'il se croie aimé, il pardonne tout. Quatre-vingts ans plus tard, lorsque les corps des archevêques de Cambrai furent enlevés à leurs cercueils de plomb, le cercueil de Fénelon fut respecté et un tombeau magnifique lui fut érigé dans l'église cathédrale.

Tel est l'homme. Ce qu'il y eut parfois d'indécis, de mélangé dans ses actes et dans son attitude, on le retrouve dans son style : il n'a pas la forte et virile unité qui éclate chez Pascal et chez Bossuet. De tous ses ouvrages, c'est le *Télémaque* qui a le plus perdu. Le XVIIIe siècle en était ravi, et c'est peut-être pour cela que nous ne pouvons nous en accommoder. On goûtait beaucoup alors les fictions romanesques assaisonnées de critiques sur les vices de la société et les abus du gouvernement. Le *Télémaque* fut comme le premier modèle de ce genre faux, qui n'a d'autre excuse que le manque de liberté. Fénelon, qui comprenait et aimait certains côtés des poèmes homériques, avait transporté dans l'âge héroïque ses plans et ses constitutions idéales : on remplaça ces fictions un peu vieillies par l'Orient. Les Idoménée, les Mentor, les Télémaque devinrent des Turcs, des Persans, des Chinois. On prodigua sans scrupule les fausses couleurs : le cadre n'était qu'un prétexte à des allusions transparentes. Ce défaut était déjà sensible dans Fénelon, le père des utopistes romanciers. Son excuse, c'est que l'ouvrage avait été composé pour l'éducation d'un enfant et n'était pas destiné à la publicité. Mais pourquoi choisir ce cadre ? L'imagination peut-elle se donner impunément carrière dans la peinture d'une époque connue après tout, et que l'on n'a pas le droit d'habiller à la moderne? Encore si la transformation était complète! Mais le lecteur reste suspendu entre l'antiquité et les temps modernes et ne sait où se prendre. Les sermons de Mentor ont tous les défauts du genre sans en avoir l'austère gravité et l'efficace : la base manque. Que dire des épisodes d'amour? Passe encore pour la chasseresse Ata-

lante; mais Calypso qui se met à aimer le fils pour se consoler du départ du père! Sur ces aberrations passionnées Fénelon jette les fleurs à pleines mains; mais en telle matière le charme des peintures est une circonstance aggravante. Le style se ressent singulièrement de cet amalgame d'idées, de faits, de sentiments empruntés à toutes les époques : c'est une prose harmonieuse, rhythmique, où les vers interviennent à chaque instant, qui reste molle, et traînante, comme embarrassée par une surcharge d'épithètes. Le goût sévère de Bossuet lui a dicté sur le *Télémaque* un jugement qui reste sans appel : Il le trouvait *outré dans toutes ses peintures;* le style lui en paraissait *efféminé et poétique; tant de discours « amoureux, tant de descriptions galantes* lui faisaient « dire *que cet ouvrage était indigne non-seulement « d'un évêque, mais d'un prêtre et d'un chrétien* [1].

Je ne suis pas éloigné de croire que le *Télémaque* a nui à la réputation de Fénelon comme écrivain. On l'a jugé sur le plus populaire de ses ouvrages, qui est peut-être le pire. C'était, comme on l'a vu, une nature qui réunissait bien des contrastes. Quand on a relevé ce qu'il y a en lui de chimérique dans ses idées, de quintessencié dans les sentiments, de trop fleuri dans le style, il s'en faut qu'on ait tout dit. Il *opère dans un fluide*, dit M. Joubert, qui n'a jamais opéré ailleurs; c'est parler de parti pris et méconnaître la souplesse et la variété de cet aimable génie. S'il possède essentiellement la grâce, il a eu aussi à son heure et en de certains sujets la précision et la vigueur. Dans tout réformateur, même chimérique, il

1. M. Sainte-Beuve est bien plus clément. Il est vrai que M. Sainte-Beuve n'est ni Bossuet, ni évêque, ni prêtre, ni chrétien.

y a deux hommes, celui qui voit, qui sent, qui condamne avec passion les travers et les injustices de tout genre qu'il a sous les yeux, et celui qui tente de substituer à ces réalités mauvaises l'idéal qu'il a dans l esprit. Dans Fénelon, l'utopiste est faible, souvent même puéril, aussi bien dans les idées que dans le style; mais le critique est supérieur. Même dans la *Lettre à l'Académie*, si polie, si mesurée, il y a des plaintes éloquentes et de fortes pensées sur la langue qu'on appauvrit sans pitié sous prétexte de noblesse, sur le convenu, le guindé, l'étroit des prescriptions doctrinales. Il ne craint pas, cet évêque, d'admirer hautement Molière, si durement, si injustement frappé par Bossuet. Les grâces du génie de La Fontaine le ravissent : seul de ses contemporains, il ose préférer la virile éloquence de Démosthène aux ornements de l'abondance cicéronienne. Le ton est singulièrement plus ferme, plus impérieux encore dans les *Dialogues sur l'éloquence*. Certains critiques trouvent La Bruyère un peu sévère dans ses jugements sur les prédicateurs du grand siècle : que diraient-ils donc de Fénelon? Je sais bien qu'il évoque pour faire le procès aux sermons pompeux de son temps, les simples et pénétrantes homélies des saint Augustin et des Chrysostome, et que c'est encore une manière de sacrifier à son goût pour l'idéal; mais en pareil sujet le passé peut être rappelé au présent : pourquoi la tradition chrétienne qu'on se faisait gloire d'avoir maintenue sur tous les autres points, était-elle abandonnée sur celui-là? Mais ce qui me frappe le plus dans cette partie de ses œuvres, c'est la fameuse lettre à Louis XIV. Pendant longtemps on a refusé de la croire authentique; le doute n'est plus possible, le manuscrit autographe existe : les

pieux éditeurs ont dû en prendre leur parti [1]. Le doux et tendre Fénelon prit ce jour-là l'audace et le ton d'un Ambroise et d'un Chrysostome. Il ne faut pas craindre de le dire hautement : il fit son devoir, et il le fit en courageux citoyen. Si tous les évêques et directeurs de conscience avaient fait entendre au roi ces dures et salutaires vérités, bien des malheurs eussent été épargnés à la France. On éprouve un soulagement de conscience à lire ces hardies et généreuses protestations contre un despotisme qui avait tout courbé et qui se prétendait encore infaillible à l'heure même où le châtiment se faisait déjà sentir. Quelle vigueur dans ces premières paroles !

Vous êtes né, Sire, avec un cœur droit et équitable, mais ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la *crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul intérêt. Depuis environ trente ans, vos principaux ministres ont ébranlé ou renversé toutes les anciennes maximes de l'État, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui était devenue la leur parce qu'elle était dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'État ni des règles; on n'a parlé que du roi et de son bon plaisir.*

On vous a élevé jusqu'au ciel pour avoir effacé, disait-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire, pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la cour un luxe monstrueux et incurable.

Et la suite..... Il faut lire ce résumé du grand règne du grand roi. — Après le monarque, le chrétien.

1. Voir cette lettre et les autres écrits politiques au tome IIIe de l'édition du *Panthéon littéraire*, p. 425. — La lettre ne peut être antérieure à 1691, ni postérieure à 1695. Les éditeurs, qu'elle scandalise fort, se consolent en assurant sans preuves qu'elle n'a pas été remise.

Vous n'aimez point Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer, et non pas Dieu que vous craignez : votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs dont Dieu dit : Pendant qu'ils m'honorent des lèvres, leur cœur est loin de moi. Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles et endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité. Vous rapportez tout à vous comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié.

On pourrait relever bien des passages aussi fortement pensés et écrits, notamment dans les longs débats que Fénelon soutint contre Bossuet à propos du quiétisme. Il ne faudrait pas oublier non plus le *Sermon pour le sacre de l'Électeur de Cologne*, et celui de l'*Épiphanie*, si éclatants tous deux et si vibrants d'enthousiasme. Que de personnes attribuent toujours à Bossuet la phrase célèbre: *L'homme s'agite, mais Dieu le mène*, qui est de Fénelon! Encore une fois, il y a en lui plusieurs hommes et plusieurs écrivains. Cette variété d'aspect avait déjà frappé Saint-Simon, qui découvrait tour à tour en lui l'évêque, le docteur, le grand seigneur, le futur ministre; et il ne le connut pas tout entier. Son style offre la même diversité; il a tous les tons et toutes les couleurs. Tantôt c'est François de Sales qui se souvient d'Homère; tantôt on croirait entendre un Platon chrétien; il a des douceurs infinies et une grâce qui berce, et par un retour soudain, il saisit et frappe fortement. C'est un homme de transition.

LES MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

Bibliographie des *Mémoires*. — Saint-Simon et le siècle de Louis XIV, — L'homme, l'éducation, la cour, les idées politiques. — La vocation. — Ce qu'il a vu, comment il l'a vu, comment il l'a montré. — Le style de Saint-Simon. — Les récits, les tableaux, les portraits.

Ce n'est que de nos jours qu'on connaît les véritables Mémoires de Saint-Simon, et déjà l'on sent se transformer l'histoire conventionnelle du règne de Louis XIV. Le savant éditeur, M. Chéruel, semble lui-même en avoir éprouvé quelque alarme; et son travail fait et bien fait, il y a joint un appendice sous le titre de *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV*, et destiné à servir de contre-poison aux Mémoires [1]. Rien de plus intéressant que cette impartialité s'exerçant aux dépens d'un auteur qu'on aime, dont on a suivi et rétabli la pensée si souvent altérée par les éditeurs précédents, et qu'on est obligé de combattre : c'est le triomphe de la véritable critique. Il y a bien des points de détail plus ou moins importants sur lesquels il faut passer condamnation; mais tout en faisant les concessions aussi larges que possible, l'impression générale des Mémoires subsiste. Depuis que ce redoutable témoin a pris la parole, le débat s'est rouvert, on revise les pièces du procès, on en exhume chaque jour de nouvelles. Ce qui sortira définitivement de cette enquête, on ne peut le prévoir sûrement; cela dépendra

1. Paris, librairie Hachette, 1865.

beaucoup de la voie où s'engagera notre pays. On a dit bien souvent que le passé éclairait le présent; c'est le contraire qui est le plus ordinairement vrai. Si les idées dont Louis XIV était le représentant le plus complet venaient à triompher (cela est fort invraisemblable), l'auréole du grand roi, « ce nimbe des immortels,» brillerait d'un plus vif éclat. Si, au contraire, la France s'éloigne de plus en plus (ce qui est très-probable)de ce prétendu idéal de félicité publique, ce sont les côtés sombres et douloureux du règne qui seront mis en lumière. En tous cas, les Mémoires de Saint-Simon seront le vrai champ de bataille. Ce n'est pas qu'il soit un politique supérieur, ni un homme d'État éminent, ni un diplomate de haute portée; mais c'est de tous les contemporains l'homme qui a eu les sensations les plus vives. Ses idées ne méritent peut-être pas un examen très-sérieux, mais ses impressions et ses jugements veulent qu'on en tienne compte. Les dépositions, officielles ou autres, ne détruisent pas les siennes. Il a vu autrement les mêmes choses, parce que son regard allait plus loin, plus avant, au fond du fond et jusque sous les masques. Il y a une expression qui revient sans cesse sous sa plume, *l'écorce;* il ne veut pas qu'on s'y arrête, et il a le plus profond mépris pour ceux qui ne sont pas allés au delà. A-t-il à parler de Dangeau, le mot impérieux se fait jour et à deux reprises.

— Il est difficile de comprendre comment un homme a pu avoir la patience et la persévérance d'écrire un pareil ouvrage tous les jours pendant plus de cinquante ans, si maigre, si sec, si contraint, si précautionné, si littéral, à *n'écrire que des écorces* et de la plus repoussante aridité..... Sa vie frivole et d'*écorce* était telle que ses Mémoires; il ne savait rien au delà de ce que tout le monde voyait.

Percer les écorces, voir au delà, voilà son originalité à lui. Il faut que les Dangeaux anciens ou modernes en prennent leur parti.

Comment s'est formé ce singulier génie? Il semble bien qu'il ne doive rien qu'à lui-même; cependant l'éducation et les circonstances extérieures ont agi, et il est intéressant d'en rechercher l'influence.

Il est le fils de ce Saint-Simon, un de ces inexplicables favoris de Louis XIII, qui fut fait par le roi duc et pair, et même grand écuyer, mais trop tard, car le brevet ne fut pas expédié. Celui-ci, que son maître avait tiré de la plus profonde obscurité, conserva pour sa mémoire un véritable culte. Ce ne fut pas seulement de la tendresse et de la reconnaissance, il s'y mêlait un fond d'amertume contre tous ceux (et ils étaient nombreux) qui n'avaient pas ratifié par des respects extérieurs suffisants les faveurs dont le roi l'avait comblé. Comme ses mérites n'étaient pas de ceux dont on trouve toujours l'emploi, et comme il en était fort infatué, il fut presque aussitôt après la mort de son maître, laissé à l'écart, et, même sous la Fronde, ne joua aucun rôle sérieux. Retiré en province, dans son gouvernement de Blaye, il s'enfonça de plus en plus dans la contemplation et l'admiration du passé, se repaissant de sa grandeur d'autrefois, et convaincu qu'on ne reverrait jamais un roi comme Louis XIII et des hommes comme lui-même. Il ne paraissait qu'une fois l'an à la cour, et encore par occasion, en se rendant à Saint-Denis au tombeau de son maître. C'est là que dormait le vrai roi, le roi des gentilshommes, celui qui avait su distinguer dans M. de Saint-Simon un descendant de Charlemagne, un des soutiens légitimes du trône. Voilà les premières impressions que reçut Saint-

Simon. Son père remarié en 1670, était déjà fort âgé lors de la naissance de l'enfant en 1675. Sa mère, personne douce, modeste, pieuse, subissait comme tout l'entourage l'autorité étroite, mais vénérée, du chef de la famille. Il semblait comme le représentant oublié d'un autre âge; la solitude ajoutait à sa majesté; le gouvernement du nouveau roi respectait les innocentes prérogatives dont se targuait encore un vieillard prêt à disparaître. Il se plaisait à instruire son fils de ce qu'il était, de ce qu'il avait le droit d'exiger; en même temps que la mère lui parlait surtout de ce qu'il se devait à lui-même et à Dieu. En résumé, ce fut une éducation honnête, sévère, bien étroite par certains côtés, mais dont l'empreinte ne s'effaça jamais. Saint-Simon fut le plus vain des ducs et pairs, mais il n'y a pas dans toute sa vie une action basse.

Après des études fort imparfaites, mais où s'était déclaré son goût pour l'histoire, il fut présenté au roi par son père, et sa seconde éducation commença (1691). Il n'est pas rare qu'elle détruise la première. Le monde a des enseignements singulièrement efficaces, et qui d'ordinaire font bien vite oublier ceux de la famille. Mais il n'était pas de ceux qui se laissent facilement entamer. Tel il arrivait, tel il resta jusqu'au bout, fier, hautain même, très-chatouilleux sur les droits et priviléges de la pairie, d'une érudition terrible en fait de généalogie et de cérémonial; avec cela des mœurs irréprochables, une piété sincère, un profond mépris de l'argent qui ne se démentit jamais, de l'ambition, une curiosité inépuisable de tout voir et de tout connaître. Il venait à peine d'hériter des titres et priviléges de son père, que tout cela fut menacé. Il y eut d'abord le procès des ducs et pairs contre le maréchal de

Luxembourg, les prétentions des Lorrains mises en avant à chaque occasion, et par-dessus tout l'élévation des bâtards légitimés qui allaient prendre rang après les princes du sang et avant les ducs et pairs. Bien que fort jeune encore, il montra tant d'ardeur et des connaissances spéciales si étendues dans la revendication des droits de sa caste, qu'il fut l'âme de l'opposition. Mme de Maintenon, qui voyait en lui un ennemi acharné de son cher élève, le duc du Maine, le déclara *glorieux*, *frondeur* et *plein de vues*, c'est-à-dire sans doute d'idées qui n'étaient pas les siennes. Le roi lui témoigna son mécontentement en termes assez vifs et, il faut bien le dire, assez mérités : « Vous passez votre vie à étudier les rangs et à faire des procès de préséance à tout le monde. » Saint Simon comprit que c'en était fait de son avancement, et il quitta le service en 1702, à vingt-sept ans. On pouvait le croire perdu, il ne l'était pas. D'abord le règne de Louis XIV touchait à sa fin; ensuite Saint-Simon avait à la cour des amis et des appuis très-sérieux. Les Beauvilliers, les Chevreuse l'estimaient et l'approuvaient, au moins intérieurement. Il avait épousé la fille du maréchal de Lorges, qui était fort considéré; il était lié avec Chamillard, et surtout il était très avant dans l'intimité du duc de Chartres, le futur régent. Il ne tarda pas à s'approcher de plus en plus du duc de Bourgogne, le roi qu'il rêvait. Il connaissait assez particulièrement Pontchartrain, Torcy, Tellier, le confesseur du roi, Maréchal, son chirurgien, Bontemps, son valet de chambre. Par toutes ces personnes il se tenait au courant; il restait mêlé aux affaires, jouait un rôle, au moins dans les coulisses. Sa disgrâce, qui ne fut jamais complète d'ailleurs, loin de lui nuire, en faisait un homme important, et comme

une réserve pour un avenir qu'on sentait proche. On ne savait quelles étaient au juste ses idées politiques, mais il en avait, cela suffisait. A la mort du dauphin, il put espérer; mais le duc de Bourgogne suivit de près son père, et Saint-Simon retomba dans le néant d'où il s'élançait déjà. Enfin le roi mourut. Aussitôt il s'empara du duc d'Orléans, l'arracha à son indolence, à ses plaisirs, le poussa en avant, lui fit la leçon et arriva avec lui au pouvoir. L'épreuve fut décisive et cruelle. Le vide des idées politiques de Saint-Simon, son ignorance en fait d'administration, son étroitesse de vues, ses implacables rancunes, tout apparut à la fois; il perdit en peu de temps tous les mérites qu'on lui avait généreusement prêtés. Le Régent lui-même, qui lui devait beaucoup, se découragea de le soutenir; et las de s'entendre sermonner par cet éternel prêcheur de vertu, l'envoya en Espagne comme ambassadeur, tandis que lui-même s'abandonnait à Dubois. A la mort du Régent, Saint-Simon cessa tout naturellement d'être un personnage politique : il avait fait ses preuves, l'illusion n'était plus possible. Il n'avait que quarante-huit ans quand il lui fallut songer à la retraite. Il essaya un instant de se rattacher au monde de la cour par ses fils, mais de ce côté il n'eut que des mortifications. Les héritiers de son nom et de ses titres étaient de fort chétifs personnages, petits de taille, mal bâtis, malingres, peu réguliers dans leurs mœurs, et avec cela d'une arrogance incroyable. On avait chansonné le père, on chansonna les enfants. Tous deux moururent avant lui. Le plus vif chagrin de sa vie fut la perte de sa femme, en 1743. Il a consigné dans son testament l'expression de sa tendresse pour elle et de ses inconsolables regrets. Bonne, simple, dévouée, elle avait plus

d'une fois calmé les emportements d'un homme qui rapportait chez lui les explosions de colère qu'il avait dû contenir en public. Mais ni ces deuils répétés, ni le poids des années, ni les déceptions de l'ambition, n'avaient abattu ce petit homme d'une si intense vitalité. Quand il sortait de sa solitude et apparaissait dans une société si différente de celle où il avait vécu, on le retrouvait toujours jeune, toujours vif, causeur et narrateur intarissable. Il s'animait gesticulait, ôtait sa perruque, et l'on voyait sa tête qui fumait. On admirait cette mémoire prodigieuse, cette vivacité d'impressions, cette passion qui s'épanchait d'une verve inépuisable. C'est qu'il avait trouvé le secret d'un incessant renouvellement. Sa solitude était peuplée et vivante. Il y retrouvait l'œuvre commencée soixante ans auparavant et jamais interrompue. Il se plongeait et se ranimait dans cette évocation constante des personnages disparus, des événements, des intrigues, des passions; il en fixait, il en ravivait le souvenir. Loin du monde et du bruit, désormais sans ambition, il retrouvait dans le passé tout ce qu'il avait perdu, le mouvement, les colères, les amours, les haines, les vengeances ajournées et qu'il savourait d'avance, en les léguant à la postérité. — Il ne quitta ce travail qu'avec la vie, en 1755 : il avait quatre-vingts ans.

Ce portrait du personnage serait incomplet si l'on n'y joignait en appendice une rapide indication de ses idées politiques. C'est la clef de la plupart de ses appréciations sur les hommes et sur les choses. Les Boulainvilliers, les Chevreuse, les Fénelon avaient leur plan de gouvernement; il avait aussi le sien; et, si la vieille monarchie n'a pu être sauvée, ce n'est pas faute de conseillers.

Le duc de Saint-Simon ne suppose pas un seul instant qu'il puisse exister une autre forme de gouvernement que la monarchie. Il y aura donc un roi en France. Mais doit-il exercer seul et sans contrôle une autorité absolue? Non. Si l'on se reporte au règne des plus glorieux monarques, on voit qu'ils étaient soutenus et aidés dans leur tâche par les premiers d'entre les nobles, les ducs et pairs. Ce que sont et ce que doivent être ces auxiliaires nés de la royauté, Saint-Simon nous le dira avec cette abondance de mots et d'images qu'il possédait à un merveilleux degré. Ils sont

tuteurs des rois et de la couronne, grands juges du royaume et de la loi salique, soutiens de l'État, portions de la royauté, pierres précieuses et précieux fleurons de la couronne, continuation, extension de la puissance royale, colonnes de l'État, administrateurs, modérateurs de l'État, protecteurs et gardes de la couronne, le plus grand don et le plus grand effort de la puissance des rois, etc., etc.

Tels étaient les pairs au xe siècle, tels ils doivent être encore. Leur puissance a été amoindrie par l'avénement des légistes, ces roturiers jadis assis aux pieds du pair et lui passant humblement les textes dont il pouvait avoir besoin. Par une série d'usurpations scandaleuses, ces viles personnes se sont élevées à la dignité de conseillers, de juges, de magistrats inamovibles et héréditaires; ils ont revendiqué et on leur a reconnu le droit de vérifier les édits qu'ils enregistrent; il se sont portés médiateurs entre le roi et son peuple; ils ont décerné la régence. Où n'iront-ils pas, si on ne les arrête? Qu'on se serve d'eux pour la besogne urgente; mais, cela fait, qu'on les éloigne, qu'on les rende à leur néant. C'est à la noblesse

que reviennent toutes ces attributions. Elle se partagera le gouvernement dont elle soulagera le roi ; elle formera des conseils où viendront aboutir toutes les affaires, et reprendra enfin dans l'État la place qui lui est due. Voilà l'idéal politique de Saint-Simon. Il ne manquait à ce beau projet de gouvernement qu'une chose, c'est que la noblesse fût capable d'exercer l'autorité qu'on réclamait pour elle. Ces roturiers, ces légistes en qui Saint-Simon ne veut voir que des usurpateurs, avaient justement les capacités qui manquaient aux ducs et pairs. Les rois prirent parmi eux leurs conseillers, parce qu'ils ne les trouvaient point ailleurs. On ne dépouilla pas la noblesse; ce fut elle qui abdiqua. Qu'aurait pensé Saint-Simon s'il avait vécu en 1789 ? Quant au saint-simonisme, l'imagination se refuse à un rapprochement de ce genre.

Eh bien, ce duc et pair, très-ignorant au fond, sans portée dans l'esprit, d'une vanité puérile et insupportable, est certainement, avec Pascal, le plus puissamment doué des écrivains du XVIIe siècle. Il est difficile de découvrir ce qu'il peut devoir à l'influence directe et personnelle de Louis XIV, à moins qu'on ne sache gré au roi d'avoir offert à l'écrivain une matière si riche. Mais qu'est-ce que la matière sans le génie? Deux témoins de ce règne s'enferment chaque soir pour consigner par écrit ce qu'ils ont vu et appris ; l'un est Dangeau, l'autre Saint-Simon ; c'est Louis XIV qui a créé Dangeau, Saint-Simon vient d'ailleurs.

Quand on a montré ce qu'il doit à sa première éducation, à ses préjugés de caste, à ce milieu de la cour qui le tenait en éveil, développait ses facultés d'observateur, et surexcitait les passions les plus diverses, on n'a pas en-

core touché le fond de cette singulière nature, on ne possède pas l'explication dernière qui se suffit à elle-même. Saint-Simon est né auteur de Mémoires. Jamais vocation ne fut plus impérieuse et plus soutenue. Dès l'âge de dix-neuf ans, il commence à rédiger un journal. Ce journal tout personnel d'abord, agrandit peu à peu son cadre; l'auteur commence à s'effacer, bientôt il n'apparaît plus que de loin en loin. Ce n'est plus l'histoire de Saint-Simon qu'il a en vue, mais celle de son temps. Il pousse ses investigations dans tous les sens, il interroge celui-ci et celui-là, se tient aux aguets, pressent, devine, sonde les secrètes visées, les combinaisons, les manéges, enregistre les avancements, les reculs, les chutes, les prétentions cachées ou qui s'étalent. En quelques années, ce jeune homme que l'on pouvait croire occupé de ses plaisirs, en sait plus long sur la cour que les plus vieux courtisans. Pas une intrigue dont il ne connaisse les acteurs et le but ; pas une famille dont il ne puisse refaire l'histoire depuis ses origines. La plus insignifiante visite, le propos le plus indifférent, un bal, un mariage, une réception, une promotion, une mort, rien ne lui échappe, tout lui sert. C'en est fait, il a trouvé l'emploi de sa vie. Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il ne s'en doute pas d'abord. Il croit que sa grande affaire c'est de s'opposer aux empiétements des Lorrains, et des bâtards, de maintenir contre tous, même contre le roi les droits de la duché-pairie, de se faire agréer au duc de Bourgogne, de conseiller le Régent, d'humilier les hommes du Parlement : tout cela, c'est fumée et néant; tout cela, c'est le Saint-Simon d'apparat, vain et vide : le vrai Saint-Simon pour nous, ce n'est pas celui qui se

trémousse en public, écoute aux portes, monte des cabales ; c'est l'homme qui, la nuit venue, dépose ses oripeaux de grand seigneur, s'enferme dans son cabinet, et jusqu'au jour fait courir sur le papier cette plume endiablée et ce style à tort et à travers. Que fût-il devenu, s'il n'avait pas eu cette expansion quotidienne ? Cette affreuse oisiveté de Versailles l'eût tué. Violent comme il l'était, il eût éclaté cent fois, se fût à tout jamais perdu. Ces longues stations dans les antichambres, ces conversations vides, ces attentes désespérantes d'un regard, d'un mot du maître, comment y eût-il résisté, si du fond de cet incommensurable ennui, il n'eût vu en pensée cette petite pièce du deuxième étage du palais, le manuscrit commencé, l'œuvre en pleine exécution, les portraits vivants, masques à bas, et lui-même amenant sous les rayons terribles de la vérité cette foule ondoyante, bigarrée, perfide ou sotte qui encombrait Versailles ? Ce fut son salut. Tous les ans, aux approches de Pâques, il allait s'enfermer à la Trappe, auprès de Rancé ; là il refaisait sa provision d'humilité, de charité ; mais que la provision était vite épuisée ! A peine de retour à Versailles, le métier de courtisan le reprenait, et en moins de rien le déchristianisait. Mais l'écrivain venait à la rescousse et comblait les vides béants. Quand il avait confessé, la plume à la main, ses péchés, et surtout ceux des autres, il avait un peu de calme et pouvait attendre le lendemain. Homme heureux ! Pour le poète et pour l'artiste une heure vient, où l'imagination languit et ne cueille plus dans les champs de l'idéal que des fleurs rares et chétives ; lui, qui s'était installé au cœur même des réalités, il voyait la matière de son œuvre s'étendre, se renouveler, se diversifier à l'in-

fini. Après la froide contrainte des dernières années, l'orgie folle de la Régence, après Mme de Maintenon, la duchesse de Berry et les roués, après La Chaise et Tellier, Dubois, après l'innocent et timide Chamillard, Law et l'agiotage effréné. Quand l'heure de la retraite sonna, sa moisson était faite; l'insignifiant commençait; il n'était plus nécessaire. Le duc de Bourbon, le cardinal Fleury, qu'était-ce que ces piètres personnages auprès de ceux qui avaient posé devant lui? Il s'arrêta donc et laissa sans lui se dérouler lentement la froide histoire contemporaine. Aussi bien le passé le rappelait impérieusement. Cet entassement prodigieux de matériaux accumulés pendant près de trente années, il fallait y porter l'ordre et la lumière, réduire, compléter, enfin construire son monument. Ce fut le travail des trente-deux dernières années de sa vie. Par un de ces hasards qui n'arrivent qu'aux gens qui le méritent, on lui apporta, au cœur même de sa révision, le manuscrit des Mémoires de Dangeau. Ce fut un aiguillon de plus. Ces pages monotones, incolores, litanies serviles et niaises du plus nul des courtisans, aiguisèrent sa verve. Pendant quatre années, il se livra au dépouillement de ces éphémérides sèches, il prit des notes, il cribla de ses observations les marges du manuscrit, puis retourna à son travail à lui, tout ragaillardi par cette excursion dans le désert. En 1743, un temps d'arrêt. La mort de sa femme l'a atteint au plus profond; peut-être aussi quelque parole grave, une inquiétude exprimée par la mourante sur ce travail si passionné, si cruel pour le prochain. Qu'il y songe bien! Un chrétien a-t-il le droit d'étaler ainsi les infirmités de ses frères? La médisance interdite aux vivants serait-elle donc per-

mise aux morts ? Ils pourraient du fond de leur tombe lancer les accusations qui déshonorent, couvrir d'opprobre non-seulement le prévaricateur, mais ses enfants et les enfants de ses enfants ! Est-il sûr d'ailleurs de ne s'être jamais trompé ? Passionné comme il l'est, engagé si avant dans les affaires du monde, et tout frémissant encore des luttes soutenues, peut-il être impartial ? Ceux qu'il condamne ne sont plus là pour se défendre ; il ne sera plus là lui-même pour rectifier ses erreurs. Quel effroi de penser que la malignité, l'envie, les passions les plus mauvaises vont trouver un aliment dans ces pages accusatrices ! — Il y eut combat évidemment. Le chrétien pesa sur l'historien, l'épouvanta, le troubla. L'heure était proche où il aurait besoin de l'indulgence du juge souverain; voulait-il que la mort le surprît dans cette œuvre de haine et de colère ? Un moment ébranlé, il se releva et poursuivit. Ceci n'est pas une œuvre de charité, dit-il, soit, mais c'est une œuvre de vérité. Depuis quand est-il interdit de dissiper l'erreur et le mensonge ? Le Saint-Esprit lui-même a écrit l'histoire. La postérité a le droit de savoir, elle qui est appelée à porter le jugement définitif. Qu'elle me juge, moi et les autres ; j'accepte son arrêt, j'y souscris d'avance, bien certain qu'elle ne me reprochera jamais d'avoir altéré sciemment la vérité. Quant à l'impartialité, c'est autre chose.

Reste à toucher l'impartialité, ce point si essentiel et tenu pour si difficile, je ne crains point de le dire, impossible à qui écrit ce qu'il a vu et manié. On est charmé des gens droits et vrais; on est irrité contre les fripons dont les cours fourmillent; on l'est encore plus contre ceux dont on a reçu du mal. Le stoïque est une belle et noble chimère. Je ne me pique donc pas d'impartialité, je le ferais vainement.

On peut l'en croire sur parole.

Lorsqu'il mourut, l'œuvre qu'il laissait formait toute une bibliothèque. Il n'y avait pas moins de *deux cent soixante-dix-sept volumes in-folio*, écrits de sa main. Outre les Mémoires proprement dits, il avait copié ou extrait pour son usage personnel une multitude de documents de tout genre, qui étaient comme les pièces à l'appui. L'État s'empara de tous ces papiers, et la publication en fut indéfiniment ajournée. Seulement, Choiseul et les ministres qui lui succédèrent, consentirent à communiquer de temps à autre à certains hommes de lettres, notamment aux historiographes, Voltaire, Duclos, Marmontel, telle ou telle partie du manuscrit. Quelques personnes du monde en eurent aussi connaissance. Mme du Deffand s'engagea dans cette lecture, fut rebutée d'abord, par les longueurs sans doute et par les incorrections, puis subjuguée, entraînée par des *plaisirs indicibles*. Enfin, après avoir été enfouie pendant près de cent années, cette grande lumière apparut. La première édition, fort incomplète encore et fort inexacte, est de 1829. Celle de M. Chéruel, qu'on peut considérer comme définitive, est de 1856 [1]. Ce n'est donc que de nos jours qu'on connaît réellement Saint-Simon. Si les cadres officiels de l'histoire littéraire n'ont plus de place pour lui, qu'on les brise.

Il sait bien d'ailleurs lui-même qu'il lui faut une place à part, que son œuvre ne ressemble à aucune autre. Il avait

1. M. Taine, dans un fort bel article sur Saint-Simon, a indiqué quelques-unes des corrections de mots de la nouvelle édition. — En voici deux assez piquantes. — On faisait dire à Saint-Simon : Chamillard se fit adorer de ses *ennemis*. — Vérification faite, c'est *commis* qu'il faut lire. Ailleurs : Le roi tout *content* qu'il était toujours, riait aussi. — Au lieu de *content*, lisez *contenu*, et tout s'explique.

toujours été frappé des lacunes sans nombre que présentent presque toutes les histoires et même les Mémoires. Sa curiosité allait au delà. Sous la vérité générale et officielle il cherchait l'autre, celle que les historiographes ne veulent pas voir et ne peuvent pas dire. Les guerres, les traités, les actes de l'administration, tout cela assurément l'intéressait; mais dans le souverain il cherchait l'homme, et on ne le lui montrait pas; il le cherchait « dans sa vie journalière ; » il aurait voulu qu'on lui fît voir

les mœurs du temps et le génie [1] des monarques, celui de leurs maîtresses et de leurs ministres, de leurs favoris, de ceux qui les ont le plus approchés, et les adresses qui ont été employées pour les gouverner, ou pour arriver aux divers buts qu'on s'est proposés.

Eh bien, ce que nul historien n'a encore songé à faire, il le fera, lui. Jamais plus riche matière ne s'est offerte.

Que de ministres, que de maîtresses, que de favoris se sont succédé pendant ce long règne de Louis XIV! que de ressorts ont été mis en mouvement! que d'intrigues! que de cabales ourdies! Libre aux esprits légers ou indifférents, aux Dangeau et autres, de s'arrêter aux surfaces, à l'écorce; pour lui, il veut tout pénétrer, se rendre compte de tout, rapporter à sa véritable cause le plus mince événement de la vie de cour. Ce sont *bagatelles*, diront quelques dédaigneux, qu'importe? Ces *bagatelles*, sont de l'histoire et le plus souvent font l'histoire. Voilà son point de vue; c'est par là qu'il se détache de ses contemporains et les domine. Les voilà tous prosternés, recueillis, devant la majestueuse idole qui trône à Ver-

1. *Génie*, dans le sens du XVIIe siècle, caractère, dispositions naturelles.

sailles ; ils ne sortent de ce silence adorateur que pour entonner des dithyrambes sur la grandeur du roi, la gloire du roi, la justice du roi, la bonté du roi : Saint-Simon observe, se renseigne, prend des notes. Quel est le tempérament du roi ? Quel est son régime? Quelles sont ses habitudes ? A quelles heures mange-t-il, que mange-t-il ? Avec qui ? Que se passe-t-il dans les cabinets où il dépouille le monarque et consent à redevenir homme ? Quelle est devant lui l'attitude de ses enfants? Comment se comportait-il avec sa femme, avec ses maîtresses? D'où vient « la sultane, » cette odieuse Mme de Maintenon ?

Personnage unique dans la monarchie depuis qu'elle est connue, qui a, trente-deux ans durant, revêtu ceux de confidente, de maîtresse, d'épouse, de ministre et de toute-puissante, après avoir été si longtemps néant, et, comme on dit, avoir si longtemps et si publiquement rôti le balai.

Cette anatomie impitoyable, il l'applique à tous les personnages qui ont joué un rôle quelconque sur le théâtre ou dans les coulisses. Il arrache les habits de parade, se glisse dans les appartements secrets, interroge les domestiques, les Suisses de garde, les médecins, et, s'il le peut, les confesseurs. Le solennel, le pompeux, le majestueux, l'impatientent : bon pour un Dangeau d'être dupe de cette grimace; lui, il sait à quoi s'en tenir. Rien de plus édifiant que la tenue exigée par le vieux roi des princesses de la famille ; elles s'y soumettent, mais, la représentation finie, elles envoient chercher des pipes au corps de garde. L'étiquette règle scrupuleusement le nombre de révérences à faire et à recevoir ; nul n'oserait y manquer, mais en se saluant bien bas, on se traite de *sac à vin* et de *sac à guenilles*. Il faut qu'on rapporte chez elle la duchesse de

Berry, qui est ivre. Comment comprendrait-on l'infernale explosion de la Régence, s'il ne vous avait montré ce courant de corruption générale qui coulait sous terre, craignant les regards du vieux roi et de la prude Maintenon? Qu'il y ait eu satisfaction de sa part à révéler ces turpitudes, cela est évident. Il s'en indignait d'abord, lui, homme de vie pure et d'exacte probité; puis, c'étaient ces gens-là qui l'avaient desservi auprès du roi, qui circonvenaient le roi, le poussaient à la légitimation des bâtards, enfonçaient de plus en plus dans sa disgrâce un homme comme Saint-Simon. Mais que ce serait le rabaisser et se faire une idée fausse de cet impérieux génie, que de ne voir en lui qu'un courtisan rancunier qui se venge! Il est, avant tout, dominé par le besoin de savoir et d'expliquer; il n'y a pas de détail indifférent à ses yeux, tout est caractéristique. Il ne raconte pas pour raconter, mais pour peindre; les moindres anecdotes sont de maîtres coups de pinceau. Ses portraits si nombreux, si variés, ont un relief merveilleux. L'original ressuscite, on le voit se mouvoir, on l'entend. — La physionomie d'abord.

Harlay était un petit homme maigre, à visage en losange, le nez grand et aquilin, des yeux de vautour qui semblaient dévorer les objets et percer les murailles.

Puis le costume, l'attitude, le son de voix, le débit, la démarche.

Tout son extérieur gêné, contraint, affecté, l'*odeur hypocrite*, le maintien faux et cynique, des révérences lentes et profondes, allant toujours rasant les murailles, avec un air toujours respectueux, mais à travers lequel pétillaient l'audace et l'insolence, et des propos toujours compassés, à travers lesquels sortait toujours l'orgueil de toute espèce, et, tant qu'il osait, le mépris et la dérision.

Le jésuite Tellier. Quelle force dans ce premier trait!

Il eût fait peur au coin d'un bois. Sa physionomie était ténébreuse, fausse, terrible; ses yeux ardents, méchants, extrêmement de travers : on était frappé en le voyant.

Le cardinal Dubois.

C'était un petit homme maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de fouine, à physionomie d'esprit.

Le moral vient ensuite, mais l'homme est déjà connu ou du moins deviné : la première impression a été décisive. Ce que Saint-Simon a senti à la vue du personnage, il l'a communiqué d'abord. Quand l'autopsie du cœur commence, on est déjà gagné, on ne verra que ce que l'anatomiste voudra bien montrer.

La puissance de l'exécution est dans le plus intime rapport avec l'originalité du point de vue. On est frappé d'abord de la façon dont il s'installe dans un sujet, on sent un homme qui a sous la main tous ses matériaux réunis, une batterie formidable prête à faire feu de toutes pièces. Son point de vue est bien arrêté, avec sa conclusion, et les arguments sur lesquels il la fonde; il a de plus en réserve cette intense ardeur de l'âme qui doit donner la vie à tout cela. Il ne se presse point; il jouit de sa matière, il la savoure à longs traits, il en distillera les moindres détails. Si parfois l'intérêt historique est médiocre pour nous, s'il nous semble qu'il y a disproportion entre le but et les moyens, si enfin le courtisan vaniteux et rancunier nous fatigue, l'écrivain s'impose à nous. Même dans les plus misérables questions d'étiquette et de cérémonial où il nous enfonce sans pitié, il y a telle scène qui se détache avec un relief incomparable; les ex-

pressions trouvées éclatent, la passion s'épanche et colore tout. Il y a un art délicat et consommé qui consiste à choisir les traits, à distribuer les plans, à assortir les nuances, qui proscrit tout développement excessif, et soumet les moindres détails à la loi de l'ensemble et de l'harmonie ; c'est l'art des Platon, des Sophocle, des Racine. Saint-Simon en est absolument dépourvu : son tempérament le lui interdit. Élégance, sobriété, mesure, tout cela lui est naturellement étranger. C'est un entasseur, un accumulateur. Il n'écrit pas pour composer une narration modèle; il écrit pour dire ce qu'il a vu, ce qu'il a pensé, ce qu'il a senti; et au moment où il écrit, cette imagination prodigieuse, qui est sa faculté la plus puissante, ressuscite les faits, les voit se dérouler, se plonge en eux, s'en repaît avidement et sans pouvoir se rassasier. Qu'on ne lui parle pas de choisir, d'élaguer; il lui faut tout. Les réalités de ce monde sont singulièrement complexes ; lui qui consumait sa vie à en démêler et à en saisir les faces les plus diverses, il faut bien qu'il essaie de les reproduire dans son œuvre. Il y aura parfois confusion, désordre, tant pis ! le tableau n'en sera que plus ressemblant. — Il est le roi des intempérants. — On comprend que les purs classiques et les atticistes ne le goûtent pas : il les désoriente et les submerge. Il est certain qu'il ne rentre dans aucun des genres décrits par les Aristotes de tout temps et de tout pays; il échappe à toute classification; il ne s'est modelé sur personne et il n'aspire pas à la gloire de servir de modèle. Il écrit comme tel autre joue, boit ou rêve; c'est un besoin impérieux qu'il satisfait. La compression officielle et d'étiquette ne fit que donner plus d'énergie à la détente du ressort.

La partie la moins réussie de son œuvre, ce sont les récits proprement dits. Il ne peut prendre sur lui de laisser aux faits leur allure naturelle; il faut qu'il leur fasse rendre tout ce qu'ils contiennent; il faut que les bouleversements qu'ils ont occasionnés en lui se traduisent au dehors. Il ne songe pas un seul instant qu'il nous met en défiance d'abord, puis, que son agitation peut nous paraître démesurée et même puérile : il y a en lui une naïveté d'impression merveilleuse. A quarante ans de distance, vieux, retiré du monde et de ses intérêts, il porte dans les plus minces détails une ardeur, une conviction aussi vive que s'il était dans le feu de la mêlée. Cette intervention incessante et orageuse de la personnalité trouble le développement du récit, en dérange les proportions et l'harmonie. Mais quelle revanche il prend lorsque, le cadre de la narration s'agrandissant peu à peu, il fait halte, s'établit dans une situation bien déterminée, à l'un des temps d'arrêt de l'action, et se met à composer un de ces tableaux de gigantesques proportions, où tout est vivant, remuant, où les moindres personnages ont une physionomie dramatique, où les innombrables détails accumulés projettent en tous sens des jets de lumière ! Le chef-d'œuvre en ce genre est le tableau de la cour à la nouvelle de la mort de Monseigneur, fils du roi. Je ne connais pour ma part dans aucune littérature, rien qui soit comparable. La description de la peste d'Athènes par Thucydide et par Lucrèce n'en approche pas. Le récit de la mort d'Agrippine dans Tacite, est plus dramatique peut-être, mais, par le mouvement, la variété, la verve, Saint-Simon l'emporte. Le passage est cité dans tous les recueils de morceaux choisis, mais avec de nombreuses coupures; or, ici, c'est l'accumulation des

détails qui produit l'effet; rien n'est perdu, tout conspire à l'ensemble, et, dans cet immense défilé de personnes de toute condition, de tout âge, de tout sexe, depuis le fils du mort jusqu'aux valets, et à ce « bon gros Suisse entre deux draps, demi éveillé et tout ébahi, très-long à reconnaître son monde », et sur qui des dames sont venues s'asseoir, chacun est pris avec sa figure de circonstance et son attitude, et jeté tout vif dans le tableau. Saint-Simon lui-même ne s'oublie pas. Il est accouru des premiers, ivre d'une espérance et d'une joie qu'il ne dissimule pas, mais encore en défiance : si le dauphin en réchappait! Il est là, il cherche ses personnages, il *assène* sur chacun d'eux son coup d'œil rapide et perçant, il lit sous les masques, il savoure avec ivresse le désespoir sincère de ceux que cette mort va rejeter dans le néant, il voit poindre les espérances des autres; il mêle à tout cela les vociférations et les étalages de ceux qui, n'étant de rien, crient sans savoir pourquoi. On ne peut rien détacher de cette formidable scène; à tout hasard cependant, introduisons Madame, la bonne grosse Allemande. Au premier bruit de la mort, elle s'est dérobée, on ne sait pourquoi, c'est pour s'habiller : il ne serait pas séant que la femme de Monsieur s'affligeât en public dans un costume négligé. La voici.

Madame, rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant, fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

Veut-on voir maintenant le peintre aux prises avec les sensations les plus intimes et les plus vives? Qu'on relise le récit de la fameuse séance du Parlement où les bâtards sont dépouillés de leurs titres et priviléges, tandis que les magistrats du Parlement eux-mêmes, sont humiliés au profit des ducs et pairs. Il y avait vingt ans que Saint-Simon rêvait et préparait cette double humiliation, vingt ans de souffrances, d'orgueil blessé, d'implacables colères, d'attente enragée et comme désespérée. Enfin il voit « ce grand spectacle et les moments si précieux s'approcher. » — Il faut lui céder la parole. Ici, ce n'est plus seulement de la passion, c'est du délire. Quel écrivain a jamais tiré de notre langue de tels effets?

J'assénai une prunelle étincelante sur le premier président et le grand banc. Le premier président insolemment abattu, les présidents déconcertés me fournissaient le spectacle le plus agréable.

Ceci très-simple : ce n est que la première impression. Le roi arrive, puis le Régent, le garde des sceaux. Après les formalités d'usage, lecture de l'édit qui cassait un arrêt du Parlement.

Une douleur amère, et qu'on voyait pleine de dépit, obscurcit le visage du premier président. La honte et la confusion s'y peignirent. Ce que le jargon du Palais appelle le grand banc, pour encenser les mortiers qui l'occupent, baissa la tête à la fois comme par un signal.

Le premier président veut répondre (et il paraît qu'il répondit en effet, et fort bien); mais Saint-Simon ne veut pas qu'il en soit ainsi.

Sa voix entrecoupée, la contrainte de ses yeux, le saisis-

sement et le trouble visible de toute sa personne démentaient *ce reste de venin dont il ne put refuser la libation à lui-même et à sa compagnie. Ce fut là où je savourai avec toutes les délices qu'on peut exprimer le spectacle de ces fiers légistes, qui osent nous refuser le salut, prosternés à genoux, et rendre à nos pieds un hommage au trône, tandis que assis et couverts sur les hauts siéges, aux côtés du même trône, ces situations et ces postures si grandement disproportionnées plaident seules avec tout le perçant de l'évidence la cause de ceux qui,* véritablement et d'effet, sont *laterales regis*, contre ce *vas electum*. Mes *yeux fichés, collés sur ces bourgeois superbes*, parcouraient tout ce grand banc à genoux ou debout, *et les amples replis de ces fourrures ondoyantes à chaque génuflexion longue et redoublée, vil petit gris qui voudrait contrefaire l'hermine en peinture, et ces têtes découvertes et humiliées à la hauteur de nos pieds.*

Ces voluptés déjà si vives, le deviennent plus encore lorsqu'enfin lecture est donnée de l'arrêt qui dégrade les bâtards.

Moi, cependant, je me mourais de joie, j'en étais à craindre la défaillance; mon cœur, dilaté à l'excès, ne trouvait plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser échapper était infinie, et néanmoins ce tourment était délicieux. Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance, je jouissais du plein accomplissement des désirs les plus véhéments et les plus continus de toute ma vie.

Est-ce tout? non ; il reste la formalité de l'enregistrement; c'est le dessert du régal offert à Saint-Simon.

Pendant l'enregistrement, je promenais mes yeux doucement de toutes parts, et, si je les contraignais avec constance, je ne pus résister à la tentation de m'en dédommager sur le premier président; *je l'accablai donc à cent reprises dans la séance de mes regards assénés et forlongés avec persévérance. L'insulte, le mépris, le dédain, le triomphe lui furent lancés de*

mes yeux jusqu'en ses moelles. Souvent il baissait la vue quand il attrapait mes regards; une fois ou deux il fixa le sien sur moi, et *je me plus à l'outrager par des sourires dérobés, mais noirs,* qui achevèrent de le confondre. *Je me baignais dans sa rage, et je me délectais à le lui faire sentir.*

Il est plus facile de dire ce que n'est pas le style de Saint-Simon que de dire ce qu'il est.

Il n'y a peut-être pas une seule des qualités réglementaires qui ne lui fasse défaut. Il n'est pas correct, il n'est pas toujours clair, il n'est pas concis, il n'est pas harmonieux, il n'est pas élégant; l'archaïsme s'y dispute avec le néologisme et l'argot, et avec tout cela c'est le plus puissant des styles. On retrouve dans l'écrivain l'insolence du grand seigneur; il traite la langue et la syntaxe comme les gens de douteuse ou de piètre noblesse, qu'il lui fallait coudoyer à Versailles. Pas une concession, même la plus insignifiante, aux lois que subit le commun des mortels; elles ne sont pas faites pour lui, il ne s'y range volontairement que quand cela ne lui coûte aucun sacrifice. Le principal pour lui, c'est que sa pensée et la sensation éprouvée se fassent jour, éclatent, sous quelle forme, cela lui importe peu, pourvu que la forme soit adéquate à l'objet; tant pis si cet accord intime ne peut s'établir qu'au prix de la correction. Tours imprévus, alliances d'une renversante audace, constructions barbares, mais énergiques, ellipses prodiguées, expressions prises à tous les styles, depuis le sublime de la chaire, à la Bossuet, jusqu'à l'argot du corps de garde, parenthèses interminables, enchevêtrement de propositions, le trivial, le pittoresque, la poésie, tout se heurte, tout s'amalgame cependant, se fond dans une couleur unique qui est la sienne, et produit en défi-

nitive un incomparable effet. C'est le premier des barbares, a dit Chateaubriand, il écrit à la diable pour l'immortalité ; ce n'est pas assez dire. Au fond, ce barbare est un artiste. Il se sent original, et veut rester tel : de là son mépris pour les règles ordinaires ; ce seraient des entraves. Et de fait, sa force est dans son intempérance. Les premiers explorateurs qui s'aventurèrent dans les forêts vierges du nouveau monde, durent éprouver un sentiment d'effroi mêlé d'admiration, quand ils se virent enveloppés et comme étouffés par cette splendide végétation, œuvre des siècles et d'un sol opulent : l'impression est la même quand on se plonge dans ces Mémoires exubérants ; on se sent petit et comme perdu devant cette prodigieuse abondance et ce touffu d'un style que rien n'arrête, et qui pousse en tout sens les jets les plus capricieux et les plus puissants.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Le siècle de Louis XIV. — D'où vient cette appellation, et quelle en est la portée? — Tableau de la société française sous le règne de Louis XIV. — Le roi, la cour, la ville, la province, le peuple, le clergé. — Les gens de lettres et les pensions..... 1

L'Académie. — Sa fondation, ses statuts, ses rapports avec le pouvoir. — Travaux de l'Académie. — Le Dictionnaire. — Furetière. — M. de Vaugelas. — Sa vocation. — Les *Remarques sur la langue française*. — La théorie de l'usage. — Objections critiques. — La Mothe Le Vayer, Ménage, le Père Bouhours, Fénelon..... 23

Descartes. — Ce que Louis XIV a fait pour le cartésianisme. — Caractère de Descartes : hardiesse et prudence. — La science universelle entrevue. — La méthode. — Le spiritualisme. — L'âme des bêtes. — Le cartésianisme dans la littérature du XVIIe siècle. — Le style de Descartes.....

Corneille. — Ce que le poète doit au roi. — Constitution de la tragédie classique. — Résistances de Corneille. — Par où il s'affranchit. — Les amis de Corneille..... 72

Le cardinal de Retz. — Bibliographie des *Mémoires*. — La vie, le rôle, les idées de Retz. — L'œuvre et ses diverses parties. — Les récits, les portraits, le comique. — Le style de Retz..... 95

Saint-Évremond. — Bussy-Rabutin. — Le duc de La Rochefoucauld..... 117

Madame de Motteville. — Son origine, sa position, son caractère. — Ce qu'elle a vu et ce qu'elle ne dit pas. — Les diverses parties de l'œuvre, la couleur, le style..... 143

LE JANSÉNISME. — Louis XIV et le jansénisme. — La doctrine. — Les hommes : Saint-Cyran, la famille des Arnauld. — Les Écoles de Port-Royal. — Le style janséniste..... 158

PASCAL. — Le jansénisme (suite). — Pascal. — La famille des Pascal. — L'éducation, la vocation. — Les *Provinciales*. — Le *Discours sur les passions de l'amour*. — Les *Pensées*... 176

LES REPRÉSENTANTS DU BURLESQUE. — Saint-Amant. — Cyrano de Bergerac. — Scarron. — L'œuvre de Scarron : le *Typhon*, le *Virgile travesti*, le *Roman comique*..... 199

LA FONTAINE. — La physionomie de La Fontaine. — Ses mœurs, son caractère, sa vie, ses protecteurs et ses amis. — Pourquoi il ne réussit pas à plaire à Louis XIV. — Le poète, ses lectures, sa naïveté, son tour d'imagination. — La Fontaine et Lamartine..... 220

MOLIÈRE. — De la sympathie universelle qu'il inspire. — Caractère de l'homme. — L'éducation, la vocation. — Les divers milieux : la province, la ville, la cour. — Ce que Molière doit à Louis XIV. — La composition de l'œuvre, l'action, le comique, le dénouement. — L'au-delà dans Molière. — La langue et le style..... 241

BOSSUET. — Affinités de nature. — L'homme, le courtisan, le précepteur. — L'horizon de Bossuet, ses limites. — L'historien, le politique, le philosophe, le théologien. — L'éloquence de Bossuet. — Ses devanciers et ses contemporains. — Ses procédés de composition et de style..... 267

BOILEAU. — Les modernes et Boileau. — Sa physionomie, son caractère, son intelligence, ses aptitudes. — Sa place parmi ses amis. — Boileau et Louis XIV. — Les périodes de la vie littéraire de Boileau. — Les bornes de son imagination. Sa fonction essentielle..... 291

RACINE. — Le caractère de Racine. — Les diverses époques de sa vie, Port-Royal, le théâtre, la cour, la conversion, la disgrâce. — L'œuvre du poète, le ressort dramatique. — Le roi, les femmes, l'amour, les confidents. — Les timidités et les élégances de Racine. — *Esther* et *Athalie*. — Racine et l'école romantifique..... 314

MADAME DE LA FAYETTE. — Le roman et l'histoire de l'auteur. — La Rochefoucauld. — Les collaborateurs, Huet, Segrais. — L'avénement de la nouvelle. — *La Princesse de Clèves*. — Rapport du roman et du théâtre. — Les critiques, contemporains. — Où La Rochefoucauld reparaît..... 337

CHARLES PERRAULT. — Perrault et Boileau. — Opposition de nature. — L'originalité de Perrault; — son esprit curieux et inventif. — La théorie du christianisme poétique. — Le siècle de Louis le Grand et la loi du progrès. — Les *Contes des Fées* 362

LA BRUYÈRE. — Ce que l'on voudrait savoir de la vie de La Bruyère. — Sa position chez les Condés. — *Les Caractères*, succès de scandale d'abord. — Le discours de réception à l'Académie. — Les hardiesses et les timidités de La Bruyère. — Les procédés de style 381

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU ET LA POÉSIE LYRIQUE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE. — D'où vient la renommée faite à notre grand lyrique ? — Inventaire de ses richesses poétiques. — Ce que fut la poésie lyrique au XVIIe siècle. — L'artificiel, le banal, le faux érigés en loi 399

FÉNELON. — La famille, l'éducation, le tour d'imagination. — Fénelon missionnaire. — L'éducation du duc de Bourgogne, ses résultats. — La querelle du mysticisme. — La disgrâce. — Les idées politiques de Fénelon. — Les divers styles de Fénelon. — Le *Télémaque*, la *Lettre à Louis XIV*. — La critique 418

LES MÉMOIRES DE SAINT-SIMON. — Bibliographie des *Mémoires*. — Saint-Simon et le siècle de Louis XIV. — — L'homme, l'éducation, la cour, les idées politiques. — La vocation. — Ce qu'il a vu, comment il l'a vu, comment il l'a montré. — Le style de Saint-Simon. — Les récits, les tableaux, les portraits 440

FIN DE LA TABLE.

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

JAN 21 1981

DUE FINE

DEC 6 1973

DEC 1 0 1973

3 9015 03008 5834